



BIBLIOTHECA  
UNIV. JAGELL.  
CRACOVENSIS

905757

Mag. St. Dr.

II



*franc 1125.*

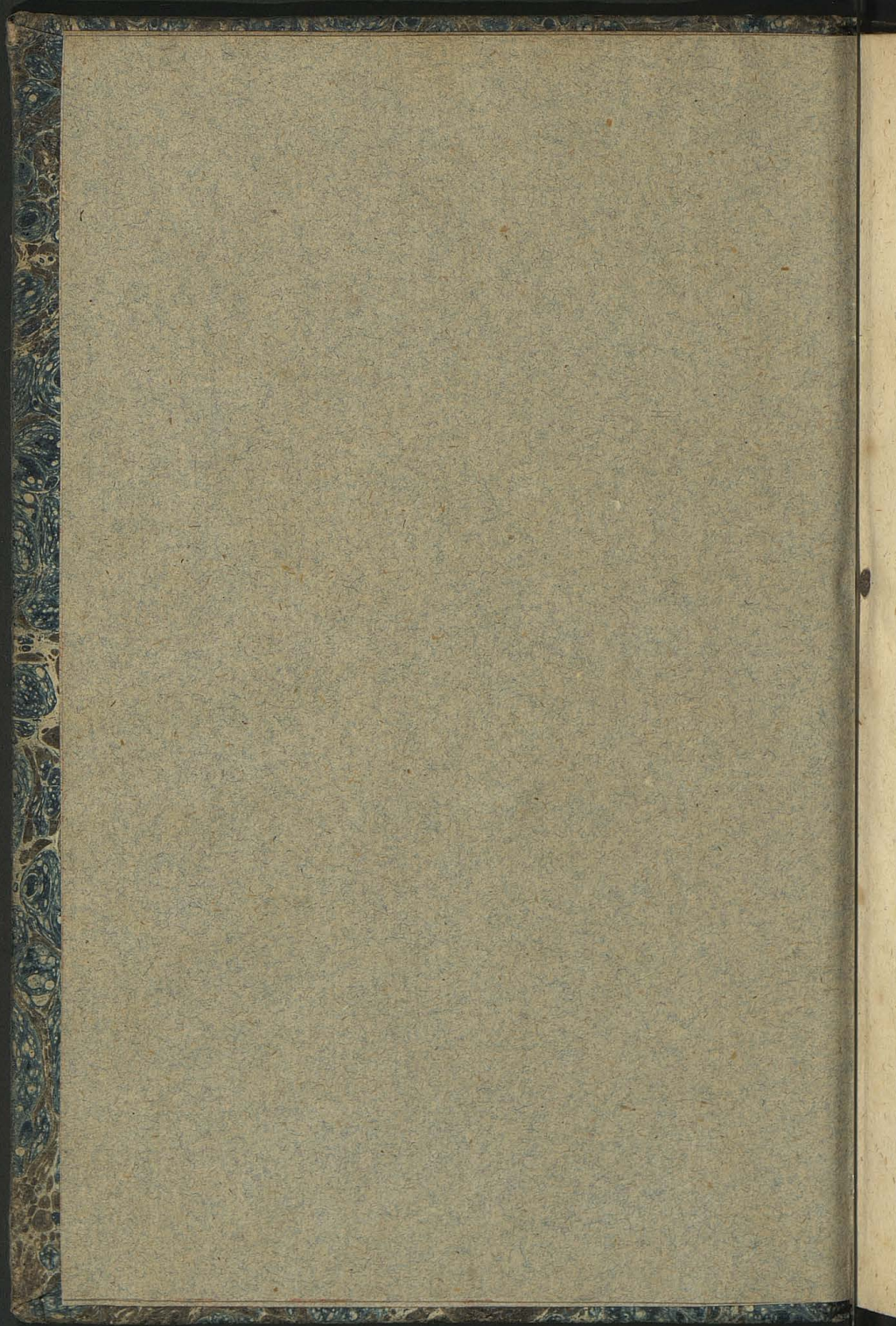


905757 **II**  
Mag. St. Dr.



689







*Publ. n. 437.306. I.*

OEUVRES  
DE FRANÇOIS  
DE LA MOTHE  
LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.  
Nouvelle Edition revuë & augmentée.

*Tome III. Partie II.*



*avec Privileges.*

imprimé à Pfœrten,  
& se trouve à Dresde  
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.



BIBLIOTHECA  
VNIV. IACELL.  
CRACOVILNSIS


905757

II  
— 13,2





## AVERTISSEMENT.

 *Auteur allègue lui-même dans sa préface les raisons pour lesquelles il donne le titre d'Homélie aux discours moraux que nous plaçons au commencement de ce volume. Ainsi nous nous bornons à dire que ces discours ou Homélie contiennent des réflexions philosophiques & savantes sur différentes matières qui fournissent toujours au lecteur le solide mêlé à l'agréable. La diversité de Sujets qui sont à la portée de tout le monde, le tour simple & égaïé de l'expression qui ne peuvent qu'en rendre la lecture agréable, sont peut être la cause, que les ouvrages de ce goût ont trouvé, sur tout de nôtre tems, plus d'aprobateurs que ceux qui ne traitent que d'une seule matière, & dont on se lasse bientôt, parce que la lecture en doit être suivie d'un bout à l'autre.*

*C'est sans doute à cette variété des discours que le Spectateur est redevable de l'approbation générale qu'il a eu en Angleterre ;*

*Cette méthode a depuis été tellement adoptée, qu'on ne voit presque plus dans les livres de Morale que des*



## AVERTISSEMENT.

*discours detachés. Nôtre auteur a divisé ses discours en 3. Parties qui contiennent ensemble vint-sept discours ; Et chacune des trois est précédée d'une préface.*

*La premiere partie traite 1. des disputes opiniâtres. 2. du mariage. 3. du repos. 4. des jeux. 5. de la diète. 6. des louanges. 7. des injures. 8. de la paix Et de la guerre Et finit 9. par des réflexions sceptiques.*

*Les discours de la seconde partie roulent 10. sur la philosophie, 11. sur l'ignorance. 12. sur l'ame. 13. sur l'amitié. 14. sur les peres Et les enfans. 15. sur le corps humain. 16. sur les livres. 17. sur la justice. Et 18. sur les serviteurs.*

*La troisieme partie offre des réflexions 19. sur la fortune. 20. sur les sciences. 21. sur le deuil. 22. sur les auteurs. 23. contre les plagiaires. 24. sur la diversité. 25. sur la prudence. 26. sur la Religion Et 27. sur la philosophie.*

*Enfin nous avons ajouté à la fin le petit traité de la connoissance de soi-même, parce qu'il est écrit dans le même goût que les discours précédens Et qu'il quadre parfaitement avec cette diversité de réflexions qui regne dans ce Volume.*

DISCOURS



DISCOURS  
OU  
HOMILIES  
ACADEMIQUES.

1. PARTIE.



Tome III. Part. II.

Nrc.

Dambekich



DISCOURS


HOMER

ACADEMIGUES





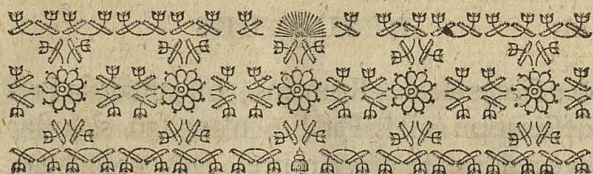
## AU LECTEUR.

 *N*e vous étonnés pas de voir ici le mot d'Homilie employé dans une signification, qui n'a nul rapport aux Homilies de S. Chrysostome, ni à celles des autres Peres, qui ont ainsi bâti les discours remplis de piété, qu'ils tenoient à des personnes que la dévotion assembloit pour les écouter. Comme je n'ai ni la langue dorée ni la plume qu'ils possédoient, je me trouve encore plus dépourvu du talent qui les a fait tant mériter dans ce genre de composition, pour entreprendre de les imiter en quelque façon. Je respecte d'ailleurs trop les Autels, pour m'en approcher de si près qu'il faudroit faire, en prenant des patrons qui ne se peuvent copier sans s'avancer bien avant dans le sanctuaire. Tant y a que le nom d'Homilie n'engage à rien de si relevé qu'ont été les ouvrages de tant de grands personnages Grecs & Latins, puisque sa première signification ne donne à entendre autre chose, qu'une assemblée de diverses personnes; & sa seconde, que ce qui leur a été annoncé, soit de vive voix, soit par écrit, sans aucun attachement à une matière certaine. La concion des Romains se prenoit de même, & pour le lieu où elle se faisoit, & pour l'assemblée de ceux qui le rem-



plissoient, & pour le discours qui s'y prononçoit ; selon l'observation d'Aulu-Gelle au septième chapitre du dix-huitième livre de ses Nuits Attiques. L'Homilie est si libre dans son application, qu'elle peut traiter de tous sujets ; & en ce qui touche le lieu, & ses Auditeurs, l'Ame en se reflechissant sur elle-même, peut se faire des Homilies intérieures ; témoin le mot d'un Ancien Philosophe, je croi que c'étoit Antisthene, fondateur de la famille des Cyniques, qu'il tenoit de la Philosophie cette faculté de pouvoir converser avec soi-même par des Homilies secrètes, εαυτῶν ὁμιλεῖν δύνασθων. Au surplus l'Epithete d'Academiques que j'ai joint à celles-ci, sert d'une distinction formelle, puisqu'il témoigne que presque tout y est problematique ; au lieu que les Homilies des Peres sont comme des Oracles du Ciel, rendus la plus grande partie sur des matières où il n'est pas permis de vaciller, ni d'avoir la moindre irrésolution. Ne recevés donc ceci que comme un divertissement d'étude, Erasim. dont je me souviens qu'un Auteur du dernier Siècle a parlé tout autrement que je ne voudrois faire, quand il s'est vanté insolemment qu'à faute de meilleure occupation, il écrivoit quand il voudroit des Homilies qui vaudroient bien celles que l'Eglise Grecque a tant estimées. Je m'empêcherai bien d'avoir de semblables emportemens.





PREMIERE  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Sur les Disputes opiniâtres.*

✻✻✻  
✻✻ J ✻✻ E n'ai pas le dessein de vous entrete-  
✻✻✻ nir, pendant le peu de tems que je le  
dois faire, de choses fort importantes, ni qui  
demandent une extraordinaire attention. Je  
veux seulement vous exhorter à fuir toutes  
ces disputes pleines d'animosité, où presque  
tout le monde se laisse insensiblement em-  
porter, le plus souvent sans savoir pourquoi,  
& quasi toujours n'étant pas suffisamment in-  
formé de ce qu'il entreprend de soutenir.  
Combien voions-nous de personnes d'un fort  
médiocre talent, qui se mêlent de décider des  
questions qui ont partagé les plus grands Phi-  
losophes de tous les Siècles, sans s'être jamais  
pû accorder ? Et la meilleure partie de ce qui  
fait aujourd'hui tant de bruit dans nos Ecoles,  
n'a-t-il pas été inutilement agité dans celle



des Grecs & des Romains, où jamais la Prédestination ni la Fatalité n'ont scû s'ajuster avec nôtre Franc Arbitre, sans préjudicier ou à la Science Divine, ou à la liberté de nos volontés, d'où dépendent tous les Vices aussi bien que toutes les Vertus de nôtre Morale. Certes nous trouverions beaucoup mieux nôtre compte dans une respectueuse soumission d'esprit, aux choses dont Dieu n'a pas voulu que nous eussions une exacte connoissance, se contentant de nous les faire admirer; que de nous alambiquer la cervelle avec une présomption qui ne peut lui être agréable, puisque, comme S. Augustin le soutient fort bien, la gloire d'une Ame Chrétienne dépend d'être fidelle, non pas de raisonner; & puisque nôtre Religion est plus fondée sur l'humilité, que sur des pointes d'esprit, ni des forces de discours. O que le mépris de disputer, & la rétenue, même en ce qui ne concerne point le salut, est souvent davantage à estimer, que les plus fortes & les plus subtiles contestations! Et que les doutes de Socrate, qui, sans rien affirmer, se contentoit de reduire par ses interrogations les plus Dogmatiques de son Siècle à reconnoître l'absurdité de leurs opinions, que ses doutes, dis-je, ont bien meilleure grace dans Platon, & sont bien plus pro-



pres à instruire, que toutes les opiniâtretés des Savans qu'il prend plaisir à confondre! En effet il s'est de tout tems trouvé des gens tels qu'on en voit aujourd'hui, qu'on dépouillerait plus aisément de leur peau, que de leurs préventions d'esprit; sans parler de ceux à qui le sens commun est un sens qu'on pourroit mieux nommer un sens rare, & presque inconnu, tant ils en possèdent peu. Cependant quoi qu'ils aient une fois entrepris de soutenir, ils ne s'en dédisent jamais, & comme ceux qui se noient, embrassent tout ce qu'ils peuvent rencontrer, il n'y a point de si mauvaises raisons qu'ils ne débitent ridiculement, quand ils se sentent pressés, mettant leur gloire à faire paroître une force d'esprit, qui est souvent celle d'un furieux. *Præclare ce- Atr. Epi- cidit profectò quod non trucidare non decreveris, clet. c. 15.* dit-on autrefois à un de ces inébranlables. Aussi ne remportent-ils guères d'autre avantage que celui d'une exaltation de voix, qui marque, à le bien prendre, la foiblesse de leur raisonnement, parce qu'on ne s'élève guères en paroles, que quand on manque de bonnes raisons ou de preuves suffisantes. Une autre de leurs ruses est de feindre, qu'ils n'entendent pas bien ce qu'on leur dit; artifice que les Grecs ont appelé ἐπελογαφεῖν, & qui nous



a fait dire proverbialement, qu'il n'y a point de pire sourd que celui qui le fait. Enfin quelque but que vous puissiez vous proposer en disputant contre eux, vous devés tenir pour certain qu'ils ne demeureront jamais d'accord de l'avantage que vous y aurés eu, le mettant toujours impudemment de leur côté, & chantant le *ἐπὶ νίκῃ* de leur Victoire sur le champ même de leur défaite. C'est ainsi qu'Archidamus se plaignoit de Pericles, qu'après l'avoir porté par terre à la lutte, il nioit sa chute, & s'attribuoit l'avantage par des discours de mauvaise foi où il excelloit. Ecrivons-nous  
*Eunap. in Magna.* ici après l'Orateur Romain, *ô admirabilem licentiam, & miserabilem inscitiam differendi!* & condamnons comme très pernicieuse la mauvaise éducation qui se prend dans la plupart des Colleges, où la jeunesse est portée à parler toujours, en quelque défaut de raisons qu'elle se puisse trouver.

Ce n'est pas que je prétende condamner toute sorte de disputes. Il y en a de trop nécessaires, ne fût-ce que pour animer une agréable conversation, qui devient trop languissante si l'on adhère à tout ce qui s'y propose. L'unisson dans la Musique ne fait point d'harmonie. *Dic aliquid contrà, ut duo simus,* s'écria plaisamment un homme qui s'ennuioit



qu'un autre applaudit avec trop de complaisance à tous ses sentimens. Il faut considérer d'ailleurs que les contestations des Savans sont ordinairement comme des nuës, qui ne se choquent guères qu'il n'en sorte du feu & de la lumiere, ce qui montre qu'elles ne sont pas inutiles. Je ne condamne donc que l'excès & l'opiniâtreté, qui nous éloignent le plus souvent du but où nous devons viser dans toutes nos Conférences, de découvrir la vérité des choses. Nous nous y portons avec tant d'animosité, & avec de si violentes contradictions, que cette vérité se perd dans nos discours, comme la fille qui perit entre les mains de ceux qui combattoient à qui l'auroit. *Nimum altercando veritas amittitur.* Je vis il n'y a pas long tems agiter une question avec tant de chaleur & si peu de méthode, qu'après une heure de tems, & bien des termes injurieux, les principaux tenans avoient entièrement oublié le premier sujet de leur dispute. Souvenés-vous sur tout qu'il y a des matières, telles que sont toutes celles qui regardent la conscience & les bonnes mœurs, où il ne faut jamais se servir de la force du raisonnement pour soutenir ce qui les choque, parce qu'alors *quasi peccatum ariolandi est, repugnare; Et<sup>1.</sup> Reg. 13. sicut genus idololatriæ, nolle acquiescere.* Ci.



2. de Fin. ceron tout Payen qu'il étoit, refute les discours de telle nature en ces termes, *Quæ jam oratio non à Philosopho aliquo, sed à Censore opprimenda est: Non est enim vitium solum in oratione, sed etiam in moribus.* Hors de là je n'improove pas qu'on prenne quelquefois le parti d'un paradoxe, pourvû qu'il ne soit point paralogue; ni qu'on s'attache à une opinion singuliere, lors qu'elle n'est pas insoutenable. Outre que les opinions les plus communes ne sont pas souvent les meilleures, il n'y a gueres de gloire à les maintenir. Les grands chemins ne produisent rien que des bouës ou de la poussiere, n'en déplaise à ces Sentences que les Grecs y écrivoient, nommées pour cela *paremies*. Et si le célèbre Jurisconsulte *Martinus contra communem*, n'eût été presque en toutes rencontres d'un avis contraire à celui des autres Docteurs, il n'eût pas gagné le cheval de l'Empereur Frederic, ni la reputation qui lui demeura, nonobstant le mot de Bulgarus un de ses antagonistes, *amisi equum, quia dixi æquum*. Tenons pour constant néanmoins qu'aussi-tôt que nous avancerons quelque proposition un peu extraordinaire, pour défensable qu'elle soit, elle aura aussi-tôt mille contradicteurs. Outre ceux qui se fonderont en raison, & qui ne composent que le



plus petit nombre ; mille autres impertinens ne manquéront jamais de s'irriter contre ce qui leur paroitra nouveau, encore qu'ils ne puissent dire pourquoi. En effet c'est le propre des lourdaus & des ignorans, de crier & de s'ameutir après ceux, qui font paroître dans leurs sentimens plus d'esprit, qu'ils n'en ont, comme les mâtins de boucherie ou de cuisine aboient après les chiens de chasse qui les méprisent. Des inclinations contraires & des habitudes opposées sont par tout inapportables. Mais Dieu soit loué que de semblables grenouilles n'ont point de dents, & qu'on est quitte de leur importunité par un peu d'éloignement. Encore que l'éclatante lumière du Soleil ne plaise pas aux Hibous, & qu'elle offense leurs yeux ténébreux, l'agréable splendeur de ce bel Astre ne laisse pas de réjouir le reste des Animaux. C'est ce qui a ouvert les plaisantes Campagnes de toutes les trois Academies, où tant d'excellens Philosophes ont pris une innocente recreation d'esprit, sans jamais contester avec opiniâtreté, & sans rien affirmer déterminément que comme vrai-semblable ; d'où leur venoit la pleine liberté, qu'ils s'attribuoient de changer d'avis, autant de fois qu'il leur en prenoit fantaisie. Mais certes l'Epoque Ephectique



est celle qui les a tous mis hors de page, pour user ici des termes dont l'on parle dans la Politique au sujet de Louis onzième, leur donnant une pleine licence de se retracter, s'ils le jugeoient à propos. Et la Sceptique Chrétienne toute retenue qu'elle est, ne laisse pas de soutenir, que hors les bornes pieuses qu'elle se prescrit, & que je ne veux point repeter en ce lieu, il est si peu honteux de changer d'avis & de se repentir, que Dieu même n'a pas feint de dire de lui, *pœnitent me fecisse hominem*, & une autre fois, *pœnitent me quod constituerim Saul Regem*; faisons de parler néanmoins qui doivent être prises dans le sens que l'Eglise leur donne. Tant y a que cette sorte de philosopher, qui est venue de Socrate, fit dire autrefois de lui au Pythagoricien Hierocles, que tous ses propos étoient en cela semblables aux dés, que de quelque côté qu'ils fussent poussés, & en quelque façon qu'ils tombassent, ils se trouvoient toujours dans une assiette louable & reposée jusqu'à ce qu'on les remuât: *Socratis sermones tessaris esse similes, quod starent semper erecti quocunque caderent*. Je n'ignore pas que l'incertitude d'esprit passe ordinairement pour un vice, comme elle l'est sans difficulté lors qu'elle n'a point de bornes, & que le vrai-semblable



ne peut l'arrêter. C'est pour cela qu'on a donné le nom injurieux de *miscelliones* à ceux qui font une profession indiscrette de cette incertitude, *miscelliones appellant qui non certæ sunt sententiæ*, dit Festus Pompeius. Je sai bien L. II. encore que cette souplesse accommodante & variante n'est pas au goût des Philosophes Dogmatiques ou décisifs, tels que sont sur tous autres les Péripatéticiens, qui renoncent à toutes les lumieres qui leur peuvent venir d'ailleurs, pour suivre aveuglément les sentimens d'Aristote. Et de vérité ses Aphorismes sont ordinairement très considérables dans la plûpart de nos raisonnemens. Mais comme ce grand personnage avoit sans doute l'Ame d'une très profonde capacité; aussi serons-nous souvent contraints d'avouër, que son ambition étoit encore plus vaste & plus étendue que son esprit; ce qui lui a fait écrire si fièrement, que l'homme par sa partie supérieure étoit presque égal à Dieu. Averroes qu'on nomme son Commentateur par excellence, poussé d'une même vanité, s'est servi là dessus de ses propres termes, *nisi esset humanus intellectus, frustra essent mentes illæ cælestes*. Certes quoique Cardan ne fût pas des plus modérés Philosophes de son tems, comme celui qui s'est glorifié dans ses écrits



par une imposture ambitieuse d'avoir quelque communication avec des Demons ou intelligences; si est-ce, qu'il n'a pû s'empêcher dans le quatrième Chapitre de son *Traité de arcanis eternitatis*, de s'écrier contre cette fantaisie ou rêverie d'Averroes, *O absurdam & ambitiosissimam vocem Philosopho indignam!* Mais n'approfondissons pas davantage un sujet qui nous porteroit plus loin que nous ne devons, puisqu'il ne nous reste d'heure que pour vous prononcer, si vous pouvés le souffrir, le vers qui finit la dernière des Ecloques de Virgile,

*Ite domum saturæ, venit Hesperus, ite capellæ.*

Ceux qui ne sont ni camus, ni armés de cornes, ne me doivent pas savoir mauvais gré que je finisse de la sorte.

SECONDE  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Sur les Mariages.*

ON compare ordinairement la vie des hommes à une Comédie, & certes les différens personnages qu'on y joue, & la plupart des choses qui s'y passent, rendent fort juste cette comparaison. Rien néanmoins ne



me la fait tant approuver, que de considérer comme dans tout le cours de cette vie, aussi bien que dans la suite d'une pièce de theatre, le plus divertissant endroit est souvent celui des mariages qui s'y contractent, & qui font le point principal où aboutissent presque toutes les lignes, soit de la vie civile, soit des sujets comiques qui en font l'image. A peine verrés-vous représenter une Comedie Italienne, qui ne finisse par les épousailles du Pantalon Venitien, du Cavalier Lelio, ou du Docteur Bergamasque. Et nos Româns, qui sont d'autres représentations ingenieuses des actions humaines, se terminent presque toujours par un lien conjugal, qui délie de telle sorte toutes les parties de l'ouvrage, qu'il se conclut par lui, comme s'il n'y avoit plus après ce terme d'agréables aventures à raconter, ni de recits plaisâns à faire après un si charmant événement. Faisons donc aujourd'hui nôtre principal entretien du Mariage, & sans rien répéter de ce qui l'a fait autrefois préférer au Celibat, disons-en quelque chose, que nous n'aions point observé ailleurs. Les Relations *Herbere,* du Levant nous font voir les Banians Gentils *& autres.* de ce quartier là, qui estiment tellement la conjonction matrimoniale, qu'ils se marient presque tous dès l'âge de sept ans; ajoutant



que s'ils meurent, comme il arrive quelquefois, avant que d'être mariés, la coutume est de louer & stipendier une fille qu'ils font coucher avec le mort, pour lui donner cet avantage d'avoir été marié, avant que son corps soit brûlé selon la Coutume du Pais. Certes il faut qu'ils fassent, aussi bien que nous, une espece de Sacrement de ce lien conjugal, qui honore leur mémoire en terre, & qui étant même illusoire leur soit avantageux au Ciel par leur Religion. Ne vous étonnés pas de ces mariages dès l'âge de sept ans. La diverse position des lieux rend nos temperamens

*Cap. 52.* si différens en toutes choses, que Solin vous fera considérer des femmes, qui deviennent grosses d'enfant à cinq ans; aussi dit-il qu'elles meurent ordinairement à huit: Beato Odorico le confirme dans son Itineraire: Et l'on a

*Relat. de Olearius.* vu depuis peu de tems au Roiaume du Mogol une fille âgée de deux ans seulement, qui avoit le sein gros comme une nourrice, & qui aiant eu ses règles un an après, accoucha à fix d'un garçon.

Mais n'y a t'il pas un grand sujet d'admirer la bizarrerie de l'esprit humain, qui fait qu'au lieu de cette merveilleuse estime du mariage, il s'est trouvé une Secte de personnes qu'on nommoit Marcionistes, & qui sous le pré-  
texte



texte que toute génération étoit un mal, ne  
 se marioient jamais. Les Esseniens, si nous  
 en croions Jofephe, en faisoient autant par  
 cette autre raison, qu'à leur avis jamais fem-  
 me n'avoit inviolablement gardé la foi pro-  
 mise à son mari. Quelques-uns ont con-  
 damné les secondes Noces, & l'on voit dans  
 l'Histoire Ecclesiastique, que Leon Sixième,  
 Empereur de Constantinople, fût excommu-  
 nié par son Patriarche, pour avoir épousé une  
 quatrième femme après la mort de trois pré-  
 cédentes. S. Jérôme approuve si peu cette  
 rigueur, qu'au premier livre contre Jovinien  
 il ne blâme ni la trigamie, ni même, dit-il,  
 si cela se peut prononcer, l'octogamie. Auf-  
 si nous apprent-ils ailleurs, qu'il avoit connu  
 une femme qui avoit enseveli vingt deux de  
 ses maris; & un homme qui de son côté avoit  
 survécu à vingt une femmes qu'il avoit épou-  
 sées. Il faut avouer que la continence du  
 Célibat n'est guères propre à des personnes  
 de cette constitution, pour ne rien dire de  
 celle d'Hercule, qui peut passer pour fabuleu-  
 se, non plus que des proïesses de l'Empereur  
 Proculus, qui se vante dans l'Histoire Romaine  
 que de cent filles Polonoises, ou de Sar-  
 matie, il en connut dix en une nuit, & dans  
 la quinzaine les rendit toutes femmes. L'on

*L. 2. de  
 bello Ju-  
 daic. c. 7.*

*Ep. ad  
 Ageruch.*



*A. Castro.*  
*l. 3. de*  
*nat. mul.*  
*cap. 4.*

*In Campo*  
*Elys. qu.*  
*44.*

*L. 3. c. 9.*

peut joindre à ces actions si peu ordinaires, & peut-être romancières, celle d'un Catalan, qui sur la plainte que fit sa femme à la Reine d'Arragon, avoua qu'il ne se passoit point de journée qu'il n'obligeât dix fois sa femme à lui complaire: surquoi cette juste & sage Princesse ordonna qu'il se contentât d'exiger ce devoir six fois par jour seulement, à peine de perdre la tête, s'il importunoit davantage son épouse. Véritablement Gaspar à Reies, qui rapporte après beaucoup d'autres cette notable décision, ajoute qu'on trouva plus étrange la plainte de la femme, que le crime du mari. Si est-ce qu'à moins d'être travaillé du Satyriasme, il n'est pas croiable, que la nature humaine se porte d'elle-même à la continuation de tels excès; & je pense qu'il faut renvoyer de semblables contes, avec ceux dont Mahomet nourrit l'esperance de ses Musulmans, leur promettant dans son Paradis, au rapport de Belon, des copulations de cinquante années. Une chose si ridicule me fait souvenir de la répartie d'un Visir à un de nos Ambassadeurs. Celui-ci se dispensa de dire au premier dans un entretien familier, où ils étoient entrés après avoir traité d'affaires politiques, que rien ne paroissoit plus étrange aux Chrétiens, que ces divertissemens amou-



reux avec des femmes, que l'Alcoran promettoit au Ciel à ceux, qui seront religieux observateurs de sa Loi. Et moi, lui répliqua le Visir, je ne puis assés m'étonner que vous admettiez sans résistance une femme dans le Paradis Terrestre, que Dieu y créa exprès pour le contentement de l'homme, & que vous vous scandalisiez d'en voir dans le Paradis Céleste, dont Mahomet explique, comme le plus grand des Prophetes, les inconcevables satisfactions. Il falut laisser passer en riant ce raisonnement à la Turquie, parce qu'il n'est pas permis d'approfondir des discours qui choquent la Religion du pays où cela se disoit.

Nous avons souvent observé que beaucoup de Nations n'ont fait nul état des filles, que personne n'avoit encore touchées, s'étant trouvé même des Anatomistes tels *De notis Virgin.* que Pineau, qui ont soutenu que c'étoit une chose purement imaginaire, quoi qu'en veuillent dire les Sages-femmes. Crates le *Diog. Laërt.* Thebain devoit être de cette opinion, quand il donnoit librement sa fille pour trente jours. Il y a bien plus, Bergeron assure dans son Traité des Tartares, que les femmes ne sont estimées parmi eux, qu'après qu'elles ont eu des enfans. Et ni les Grecs, ni les Troiens ne



trouvèrent jamais Helene moins recommandable ni moins aimable après ses diverses couches, qu'elle l'étoit auparavant. Cependant la plupart des hommes sont prévenus d'un sentiment contraire, & les femmes mêmes mettent ordinairement leur plus grand prix en ce point d'être filles. Pierre Dan témoigne dans son Histoire que les nouvelles mariées des Arabes de Barbarie se tiennent deux mois chez elles sans sortir, en disant qu'elles portent le deuil de leur virginité. Et

Ep. 25. S. Jérôme louant dans une de ses Epitres la veuve Blefilla qui n'avoit été que sept mois mariée, ne feint point d'écrire qu'elle regretta plus la perte de n'être plus fille, que la mort de son mari, *magis ipsam deplorasse amissam virginitatem, quàm mariti obitu doluerit.* Certes il y a bien de la variété & du caprice dans la fantaisie des hommes; & ceux qui épousent des opinions comme irréfragables dans la Morale, sont bien sujets à se méprendre, puisque celles même qui ont leur fondement sur la Physique, comme sur une chose réelle, sont si contestées & si incertaines. Tant y a que l'inclination de notre sexe pour le féminin est si puissante, qu'il n'y a point de passion qui approche de la violence dont on aime quelquefois jusqu'aux



défauts & aux imperfections de celles qui nous agréent. Témoin le Consul Mamer-<sup>L. 4. de</sup>cus Scaurus & le riche Natalis, dont Senèque<sup>benef. cap. 31.</sup> parle. Nos Sauvages de Canada ne sont pas<sup>Relat. des PP. Jéf. 16. 6.</sup> si dépravés dans la croiance qu'ils ont, que si une fille qui a ses infirmités les regarde, elle leur cause du mal. Aussi se retirent-elles alors de leurs cabanes & se mettent à l'écart, comme le pratiquoient les Juives dans l'ancienne Loi. Cela me fait souvenir de cet<sup>in voce à Phœdrius, & in voce daryvot- πεων.</sup> Heraiscus dont parle Suidas en deux lieux différens, qui ne pouvoit ouïr parler d'une telle femme, sans le reconnoître sur l'heure par un mal de tête dont il étoit aussi - tôt surpris. Mais sortons de ce borbier pour rentrer au chemin que nous avons quitté.

On ne sauroit nier que l'amour conjugal ne soit très estimable, puisque la meilleure partie des Apôtres étoient mariez, selon l'observation de Clement Alexandrin au troisiéme livre des Tapisseries. Saint Pierre & Saint Philippe avoient des enfans legitimes, & le dernier ne fit pas difficulté de marier ses filles. S. Paul parle de sa femme dans une de ses Epitres. Et il est si vrai que Pierre avoit la sienne, que le même Pere nommé Alexandrin à cause de son Sacerdoce, quoiqu'il fût<sup>Lib. 3.</sup> Athenien, observe que ce Prince des Apôtres<sup>Serromar.</sup>



voiant mener dans Rome sa femme au Martyre, il lui dit en passant, Femme souviens toi bien de nôtre Maître. Or on ne voit point que ce Maître leur ait jamais commandé de quitter leurs femmes, bien qu'ils ne les traitassent plus qu'en sœurs depuis leur Apostolat; comme d'ailleurs on ne remarque point dans l'ancienne Loi, qu'aucun Patriarche ait approché de sa femme durant sa grossesse. Et de vérité le mariage n'étant institué principalement que pour la procréation des enfans, ce n'est pas merveille qu'ils le respectassent de la sorte. La Police même qui donne de grands privilèges aux *Proletaires*, c'est à dire à ceux qui ont une grande lignée, enseigne par tout que le lien conjugal n'a point d'autre but que cette multiplication de l'espece. Encore aujourd'hui nous apprenons des Relations de l'Inde Orientale, qu'il y a des Officiers au Moluques qui vont au point du jour par les rues réveiller au son du Tambour les chefs des familles, en les exhortant à s'acquiter du devoir de mariage par la considération du public, à qui il importe que le nombre des Citoyens se multiplie. C'est ce qui semble pouvoir justifier la plainte que faisoit cette Espagnole de son mari, en feignant de lui donner des loüanges en ces termes, *mi Mari-*



*do es gran Musico, buen escrivano, singular contador, salvo que no multiplica*, si ce n'est qu'on s'imagine que ce dernier mot couvre une raillerie encore plus fine, & plus maligne.

Avoüons-le franchement, les mariages ont eu besoin d'être sollicités par d'autres considérations que celle du plaisir, qui est fort diminué par mille traverses qui l'accompagnent ou qui le suivent;

*Quod juvat exiguum est, plus est quod ledit amantes. Ovid.*

Je laisse mille incommodités de ménage qui sont inévitables, pour remarquer seulement le dégoût que donne une laide femme, & les traverses que cause une belle, puisque selon la pensée de Laberius,

*Magno periculo custoditur quod multis placet.*

Cependant ce plaisir si judicieusement défini par Marc Antonin s'achete au prix de mille *In Vita.* ennuis, & de la vie même. Pline & Valere *l. 6. §. 13.* Maxime nomment un Cornelius Gallus *l. 7. nat. hist. l. 9.* me Patricien, & un T. Haterius Romain, qui *cap. 12.* tous deux périrent par cette furieuse passion, qui fait envier honteusement leur fin à plusieurs aussi bien qu'à ce Poète lascif,

*At mihi contingat &c.*

Fulgose, Pontanus, & Raphaël de Volterre



nomment une infinité d'autres débauchés qui sont depuis peris de la sorte.

Certes la volupté fait bien pis que ne disoit celui qui se plaignoit qu'elle changeoit, aussi bien que la Fontaine Salmacis, les hommes en femmes. Elle nous rend pires & plus déraisonnables que tous les animaux du Monde, qui ne commettent jamais de tels excès. Il ne faut point parler après cela de ceux, à qui cette *Venus Verticordia*, comme la nommoient les Romains, trouble l'esprit de telle sorte qu'ils abandonnent toutes choses, renoncent à tous leurs intérêts, & à leur honneur même, pour vaquer à des divertissemens de telle nature. Personne n'ignore le pouvoir qu'eût une femme sur Dom Jean d'Autriche, l'empêchant durant trois ou quatre jour de s'embarquer, au préjudice de son devoir & du bien de toute la Chrétienté. Et la Fable nous représente pour nous instruire, le Dieu de la lumière qui arrête son chariot quelque tems, préférant l'entretien de Clymene à une si importante conduite.

Or si l'impetuosité & la rage de ceux dont nous venons de parler est fort criminelle, il s'en trouve d'autres qui sont d'ailleurs très ridicules, de se jeter inconsidérément dans la



société des femmes & dans le mariage, presque sans pouvoir dire pourquoi, du moins sans que leur naturel les y porte. Tous les jours on démarie des hommes froids & impuissans qui ont commis cette faute; & il s'en trouve qui approchent de la simplicité de ce Margites, de qui Dion Chrysostome s'est *Orat. 67.* contenté d'assurer qu'il s'étoit marié sans savoir par quelle raison; & Suidas, qu'il ne l'osa *in voce* toucher après ses nœces, par la crainte *Margites & alibi.* qu'il eût, qu'elle ne le dit à sa mere. Ceux de nôtre sexe ne sont pas excusables dans de tels procédés, comme le peuvent être d'innocentes filles, qui apprehendent de courir la fortune de ces Palais, qu'on voit se ruiner d'eux mêmes faute d'être habités. Ces diversités d'envisager les mariages sont portées à tel point par quelques-uns, qu'ils soutiennent qu'à le bien prendre, haïr & aimer sont à peu près la même chose, & qu'un acte d'amour est substantiellement un acte de haine. En effet le bien que nous nous voulons est ce qui produit essentiellement l'aversion du mal que nous craignons, en sorte qu'une même action de nôtre Ame fait éclore naturellement l'amour & la haine, d'où il résulte ce paradoxe, qu'aimer & haïr peuvent passer pour une même chose.



Il me prend envie de vous dire avant que de finir, un mot du veuvage, qui véritablement n'est pas si opposé au mariage dont il a pris connoissance, que le célibat qui l'ignore absolument. Si est-ce que le titre *de verborum signif.* nous apprend que les Latins ont nommé veuve, une femme qui n'avoit jamais été mariée, *viduam eam quoque mulierem quæ virum non habuisset, appellari, ait Labeo, quasi sine duitate.* Et Clement Alexandrin que j'ai tantôt cité, ose dire que *vidua est rursus virgo per temperantiam.* Tant

Cap. 15. y a que son nom Latin vient selon Varon de l'ancien terme Hetrusque ou Toscan *iduaire*, qui signifioit diviser, *unde vidua quasi valde idua, id est valde divisa, aut à viro divisa*, dit après lui Macrobe au premier livre de ses Saturnales. Les Ides qui *ibid.* separoient le mois en deux, avoient une même origine. Mais vous aurés de la peine à vous empêcher de rire quand vous lirés le raisonnement fondé sur la Religion de leur tems, que Verrius Flaccus rapportoit, & qui fût repeté par Varron au sujet des jours de fêtes propices au mariage des veuves, que vous trouverés dans le même Macrobe. Cela vous fera voir, que dans les ouvrages des plus grands Auteurs, tels qu'étoit Varron, nommé



par tout le plus savant des Romains, il se trouve quelquefois d'étranges bagatelles.

T R O I S I È M E  
H O M I L I E  
A C A D E M I Q U E.

*Du Repos.*

**P**ARCE que les Philosophes ont défini toutes nos actions, des opérations de l'Ame qui ne se font point sans l'intervention du corps, *omnis actio*, dit le Pythagoricien Hierocles, *operatio est animæ per corpus*; quelques-uns se sont imaginé qu'où il ne paroïssoit rien de corporel, il n'y avoit point de véritable action, & que l'Ame demeueroit dans une oisiveté honteuse, si elle ne produisoit rien au dehors d'elle, qui marquât le concours des deux parties qui nous composent. Cependant la nuë contemplation de la Supérieure, considérée dans son abstraction & en elle même, doit être réputée la plus importante de nos actions; de telle sorte qu'un homme d'esprit n'agit jamais mieux ni plus véritablement, que quand séparé de la matière, autant qu'il lui est possible, il envisage les choses divines & éternelles : *Depono hoc apud te, nunquam plus* Ep. 68.



*agere sapientem, quàm cum in conspectum ejus divina atque humana venerunt*, selon que l'assure Seneque à son Lucilius. Et

Cap. 3. de  
vitaPyth.

si ce que Iamblique a écrit de Pythagore, est véritable, qu'il demeura deux nuits & trois jours dans une même posture, sans boire, sans manger, & sans dormir; je tiens pour assuré qu'il n'agit jamais plus notablement dans tout le cours de sa vie, que dans une telle abstraction d'Ame. L'on a remarqué quelque chose de semblable en Socrate, que l'extase rendoit quelquefois immobile, quand il se concentroit en lui-même pour mieux méditer, comme s'il fût descendu au creux d'un puits très profond, afin de discerner exactement le Ciel & ses Etoiles en plein midi. Mais que peu de gens savent, ou veulent prendre le soin de descendre ainsi, & de rentrer en eux-mêmes!

Perf. sat.

4.

*Ut nemo in sese tentat descendere! nemo:*

*Sed precedenti spectatur mantica tergo.*

Il est vrai que les plus abstraites contemplations de nôtre Ame, ne se passant jamais qu'à l'aide des organes corporels, l'on peut dire qu'elles tiennent toujours quelque chose de la matière; ce qui suffit pour faire valoir la définition qu'a donnée Hierocles de toutes nos actions. Tant y a, que le plus grand



repos, & celui qui semble le plus opposé à l'action, n'a rien, à le bien prendre, qui lui soit absolument contraire, puisque les theories & les contemplations des Philosophes, θεωρίαι καὶ διανοήσεις, qui ne produisent rien apparemment d'exterieur, sont les plus parfaites de toutes les actions, par l'aveu même d'Aristote, *maximè agunt qui præcipiunt.* L. 7. po-  
 Il en est, dit-il, comme de ce que nous font lit. c. 3.  
 voir les Mécaniques, où l'Architecte qui semble ne rien faire que prendre du repos, contribué plus que tous les ouvriers à la construction du bâtiment.

N'aions donc point de honte d'aimer un honnête loisir, & ne craignons pas le reproche qui ne regarde qu'une pure fainéantise:

Ὡς πολλὰ θνητοῖς ἡ σχολὴ ποιεῖ κακά.

*Quam multa mortalibus otium affert mala;*

puisque le repos d'un homme d'esprit est la plus belle acquisition qu'il sauroit faire, & le plus riche trésor qu'il puisse jamais posséder. L'on a dit qu'entre les Grecs les seuls Lacedemoniens avoient bien rencontré, quand ils mettoient leur principale félicité à être de repos. Mais Seneque l'a depuis avantageusement renvié sur eux, quand il a prononcé, que ce repos étoit le grand ami de la Sagesse,



l. de bre-  
vit. vit.  
c. 3.

& qu'il n'y avoit en effet que les Sages, qui dans leur loisir fussent se prévaloir de la vie: *Soli omnium otiosi sunt qui sapientiæ vacant; soli vivunt.* S'ils se tiennent à l'écart des grands emplois & des premières Magistratures, ils n'en sont pas moins honorés par les plus clair-voians, qui les considèrent dans leur retraite avec respect, & qui jugent de leur absence comme l'on fit de celle des images de Cassius & de Brutus aux funeraillies de cette illustre Junia leur proche parente. Parce que les statues de ces deux grands hommes n'y furent pas portées, selon la coûtume, avec les autres de leur famille, ils en reçurent plus de gloire; la raison d'Etat qui avoit fait ôter leurs bustes ne pût préjudicier à leur réputation, &, comme en parle Tacite, *eo ipso præfulgebant quod non visébantur*, ils reçurent d'autant plus d'honneur en cette cérémonie, qu'ils n'y étoient pas. De vérité l'on se prive, en se separant de la presse que la plupart des hommes font aux charges & aux dignités, de beaucoup de biens & d'avantages qui les accompagnent, mais il s'en trouve tant d'autres dans le repos philosophique, & qui sont d'un prix tellement supérieur, qu'un généreux dédain fait aisément perdre le goût des premiers, & proférer d'un cœur plein



de véritable joie & d'une essentielle satisfaction, *neque mel, neque apes*, si d'une douceur qui vous expose à tant d'inévitables aiguillons. Je reconnois pourtant qu'encore qu'assés de personnes acquiescent en apparence à ce sentiment, il y en a peu qui le suivent. Les plus beaux diseurs ressemblent ici à l'éguille qui fait bien le trou pour passer le fil, mais qui n'y s'arrête jamais. Ils imitent les cloches, qui appellent les autres, bien qu'elles ne bougent du lieu. Et semblables au Poumon, toujours agité, ils se plaignent sans cesse du mal-heur inséparable de leurs occupations, sans jamais quitter le lieu de leur palpitation. Ne soies pas de ceux-là, si vous m'en croiés : & ne ressemblés pas aussi à d'autres, qui s'étant défaits de leurs occupations pour se mettre en repos, s'y trouvent si peu propres, que semblables aux oiseaux qui se battent à la perche, ils ont plus d'inquiétude dans leur loisir dont ils ne savent pas se prévaloir, qu'ils n'en avoient dans l'embaras d'affaires où ils vivoient. On peut les comparer à ces Argonautes, qui après s'être défaits d'Hercule, ne se pouvant accommoder avec lui, furent contraints bien-tôt après, d'avoir recours à des Sorcières & à des Medées, pour venir à bout de leurs des-



seins. Ceux dont nous parlons s'impatientent dans le tracas d'une vie laborieuse & pleine de tumulte, se jettent inconsidérément dans une oisiveté, où languissans de paresse, & ne se pouvant fournir aucun divertissement spirituel qui les occupe, parce qu'ils ne possèdent rien d'acquis, ni de naturel, qui convienne à cela; ils se trouvent réduits à des passe-tems ruineux, & souvent indignes de gens d'honneur, de sorte qu'ils ont tout sujet de regretter le genre de vie qu'ils ont quitté. Il n'en est pas ainsi des personnes qui savent se prévaloir & bien user du repos philosophique. Hercule que nous venons de laisser, & qui passe hors de la Fable où dans sa mythologie pour un Philosophe contemplatif, fut marié au Ciel avec la Déesse Hèbe qui présidoit à la jeunesse, pour nous signifier que les vrais Philosophes, bien loin de demeurer fainéans & inutiles, sont dans leurs retraites des actions spirituelles, qui ne vieillissent jamais, & qui plus que toutes autres sont dignes de l'immortalité.

Je sai bien qu'il y a un repos casanier & reprochable, où se plaisent ceux qui ne reconnoissent point de plus grand contentement, que de languir dans une oisiveté fainéante.

*Est genus ignavum quod tecto gaudet & umbra.*

Le



Le Poëte qui les dépeint ainsi dans sa septième Satyre, leur fait proférer ailleurs cet infame souhait,

*Nostra bibat verum contracta cuticula Solem,  
Effugiatque togam.*

Juven.  
Sat. 11.

Et Perse les avoit déjà interrogés, & fait une réponse pour eux de la sorte,

*Quæ tibi summa boni est? unctæ vixisse patella  
Semper, & assiduo curata cuticula Sole.*

Sat. 4.

Ce sont des gens qui au lieu de boire & manger pour vivre, ne vivent que pour boire, manger, & dormir, mettant leur souverain bien, si non dans la volupté, pour le moins dans une paresseuse indolence. Si est-ce qu'Aristote tire du seul dormir cette preuve importante, que la félicité & le véritable bonheur consistent en l'action, puisque personne n'a jamais placé sérieusement entre les hommes heureux celui qui dort; *felicitatem esse actionem vel hinc patet, quod neminem dormientem judicamus felicem.* Et c'est une des plus constantes maximes de son Péripatétisme, que rien n'a été créé qu'en vue de son operation future, *unumquodque est propter suam operationem.*

1. magn.  
mor. c. 4.  
& 7. pol.  
lit. c. 3.

2. de Cælo, c. 3. &  
l. 1. Eth.  
c. 7.

Or nonobstant tout ce qui se peut dire en faveur de l'action; l'estime en peut passer jusqu'à un tel excès, que parmi les Chrétiens



mêmes elle devient une fausse doctrine, les Gnosimaques furent déclarés hérétiques, pour s'être moqués de toute la science des Fideles de leur tems, sur ce fondement que Dieu ne demandant d'eux que de bonnes actions, toutes ces connoissances acquises avec bien de la peine étoient absolument inutiles. On peut les opposer aux Euchaites & Massaliens d'Orient, qui firent écrire à Saint Augustin son *Traité de Opere Monachorum*. Ils refusoient toute sorte de travail, se contentans de psalmodier, ce qui les a peut-être fait nommer *Psallianos*, au lieu de *Massalianos*, comme le veut Baronius. Tant y a que le repos contemplatif des Philosophes étant mêlé d'action, & les connoissances qu'ils y prennent, & qu'ils communiquent, devant passer pour des plus importantes actions de nôtre humanité, je ne saurois, ce me semble, vous trop exhorter au loisir actif dont je viens de vous entretenir, pourvû que vôtre tempérament souffre l'application qu'il y faut apporter. Sans cette condition, c'est en vain, & même à nôtre desavantage, que nous penserions nous prévaloir d'une vie retirée. Le repos aussi bien que le lit ne sont propres que pour ceux qui en peuvent tirer du profit & de la conso-

*Damasc.  
de hares.*

*v. c. 57.  
de har.*

*Tom. 5.  
Annal.*



lation. Si l'inquiétude prend étant couché, & qu'on ne fasse que se tourner d'un côté & d'autre, il vaut mieux souvent se tenir debout & se proméner, *non est sani sæpè thoro circumvolvi*. Dites-en de même d'une vie sans emploi, & qui n'est point occupée. Si au lieu de vous satisfaire, elle ne vous donne que du chagrin, cessés de vous y obstiner, & de combattre tout ensemble Dieu & vôtre nature, qui ne vous ont pas formé pour cela. Le repos est la vraie pierre de touche pour bien juger de la portée & de la valeur de nos Ames. L'éclat des choses nous abuse presque toujours, & le nom spécieux que nous donnons aux grandes charges dans la Politique, nous les fait estimer beaucoup au delà de leur juste prix.

*Mihi crede falsis magna nominibus placent,  
Venenum in auro bibitur, expertus loquor,*

dit fort bien ce déplorable Thyeste dans le Tragique Latin. La fin mal-heureuse de quelques-uns à qui nous savons que l'esprit est tourné, pour s'être vûs hors des premières places qu'ils occupoient il n'y a pas longtemps dans l'Etat, seroit ici de grand exemple, s'ils se pouvoient nommer sans pécher contre la bonne Morale. Il doit suffire à chacun de nous, d'en tirer un profit particulier, & de



se dire intérieurement le mot de Pline le Jeune, *Otio prodimur*, rien ne nous mettant si à nud, & ne faisant reconnoître si véritablement quels nous sommes, que la rétraite, & le passage d'une vie occupée dans l'embaras du grand Monde, à la solitude, & à l'entretien de nous-mêmes. Parmi les distractions que causent les emplois d'importance, & les grandes affaires, il n'y a personne qui ne taille du sérieux, & dont l'on ne juge fort avantageusement selon le personnage qu'on y représente; mais quand l'on a mis bas ce beau masque, & qu'on a deschauffé le cothurne, c'est alors qu'on voit perdre contenance à la plupart de ces renommés Acteurs: & bien heureux ceux à qui la cervelle demeure en bonne affiette, dans l'étonnement où il se trouvent d'être abandonnés à eux-mêmes.

Que si ces considérations différentes mises à la balance de Critolaus, ne vous ôtent pas l'envie de jouir du doux repos que se peut promettre une Ame vraiment philosophique, je vous conjure de n'user point de remise pour aller prendre possession d'un bien qu'on ne fauroit trop estimer, ni trop long-tems posséder. Aux choses mauvaises & vicieuses, c'est être criminel de les avoir seulement projetées dans son esprit; mais à l'égard des bonnes &



vertueufes, bien que le feul deffein de les embrasser nous rende auffi aucunement dignes de louange, l'importance eft de ne point temporifer, & de s'éloigner fi faire fe peut de cet importun croaffement du Corbeau, *cras, cras*, étant un notable defaut de remettre au lendemain ce qui dès aujourd'hui eft capable de nous rendre heureux autant que nous fommes capables de l'être. J'ai été bien aife de vous représenter Academiquement ce qu'on peut craindre ou esperer de l'une & de l'autre vie, civile, & privée, active, & de repos; parce qu'il eft de la prudence, ce me femble, de ne rien entreprendre en chofe de fi grande importance, dont l'on n'ait prévû la vrai-semblable iffue; comme l'on ne plante guères d'arbres, par les regles d'une fage Agriculture, fans favoir le fruit qu'on s'en peut promettre, & qu'ils font capables de produire.

QUATRIEME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Des Jeux.*

**J**E ferois bien fâché de vous avoir portés à fuir toute forte de jeux. Il y en a d'utiles à l'esprit; & les plus grands Philosophes



ont avoué que souvent ils ne sont pas moins nécessaires à la vie, que le repos, & le sommeil. En effet il se trouveroit peu de personnes à qui cette vie ne parut presque insupportable, si ses disgraces n'étoient aucunement tempérées par le divertissement que les jeux fournissent. C'est le fondement d'une  
*in Dione.* pensée de Synesius, que Dieu a comme attaché nos Ames à leurs corps, par le plaisir & par la recreation qui leur rendent cette demeure tolerable; *Deus voluptatem animæ, fibula instar, inseruit, cujus beneficio diuturnam in corpore mansionem sustineret.* Mais à la vérité quand les Latins ont nommé *ludos à Lydis*, sur ce que, disent-ils, les Lydiens furent efféminés par Cyrus, qui leur fit pratiquer une infinité de jeux pour les amolir, nous pouvons dire que cette appellation, si son étymologie est bonne, les a aucunement diffamés. En tout cas nous en serons quittes pour mettre quelque distinction entre les diverses sortes de jeux; dont nous ne nions pas qu'il n'y en ait qui meritent non seulement le mépris des gens d'honneur, mais de plus leur condamnation. De cette façon l'on peut soutenir que comme les vents modérés allument agréablement le feu, qu'ils éteignent s'ils sont trop violens: Les jeux honnêtes



font auffi plaifans & utiles, qu'ils deviennent odieux & nuifibles par l'excès; outre qu'il y en a qui d'eux-mêmes ont mérité la censure des Loix. La regle eft qu'on ne doit chercher dans les plus licites qu'une honnête récréation qui charme aucunement nos travaux, & qui nous rende plus propres à les continuer; nous fouvenant toujours du mot de Mufonius, qui ne pouvoit fouffrir que les Romains ufaffent en bonne part de cette façon de parler *remittere animum*, parce que, dit-il dans Aulu-Gelle, *remittere, eft quasi amittere.* L. 18. c. 2.

Je penfe que la différence des perfonnes, & leur diverfe condition, doit encore être ici confidérée, d'autant qu'on en voit fe divertir à des jeux fans fcandale, qui feroit grand fi d'autres les pratiquoient. Aions égard à ce qu'a pronocé S. Bernard fur ce fujet, que d'innocentes railleries deviennent des blaſphemes dans la bouche de ceux qui font profeſſion d'une vertu exemplaire, *jocos in ore ſecularium eſſe jocos, in ore verò ſacerdotum blaſphemias.* Baron. ad an. 1061. Tom. II. C'eſt ce qui porta Pierre Damian à reprendre fi févèrement, & à donner une fi rude pénitence à quelque Evêque de Florence qui s'étoit diverti au jeu des Echecs, à cauſe que ſa qualité rendoit criminel par le texte de S. Paul, ce qui ne l'eût pas été à l'égard d'un



*Ep. 1. ad  
Corin.  
c. 10.*

homme d'autre profession, & pour qui l'Apôtre n'auroit pas prononcé que tout ce qui n'édifie point n'est pas permis. De vérité il y auroit beaucoup de rigueur dans cette Loi, si elle étoit générale; & quant à ce qui touche les Echecs, où pour parler avec Lucain,

----- *Vitreo peraguntur milite bella,*

*Relat.  
d'Olea.  
l. 5.*

J'aurois bien de la peine à condamner absolument un jeu tellement ingénieux qu'on n'y trouve presque à reprendre que la trop grande attention d'esprit qu'il demande. Les Perses l'ont nommé pour cela *Sedrents*, qui signifie *cent soucis* en leur langue, ce qui n'empêche pas, qu'ils ne disputent aux Mores la qualité que ceux-ci s'attribuent dans l'Histoire

*c. 72.*

des Cherifs de Diego de Torrez, d'être les meilleurs joueurs d'Echecs qu'il y ait au monde. Or ce n'est pas merveille que les Perses y excellent, puisque leur nom, dérivé apparemment de *Schach* qui signifie chés eux *Roi* ou *Empereur*, montre clairement que nous

*L. 1. c. 35.*

tenons ce jeu d'eux, selon l'observation de Teixeira. Et n'en déplaise à Leunclavius, qui dans ses Pandectes sur l'Histoire des Turcs le tire des Uscoches, son étymologie ne me semble pas moins ridicule que celle de l'Epicurien Balbus *Neptunus à nando*; sur laquelle

*L. 3. de*

Cotta le raille si plaisamment dans Ciceron,



en lui disant qu'il n'y a point de nom qu'on ne puisse faire venir de la façon d'où l'on voudra, & qu'en l'extraction de celui-là *magis sibi natum visus est quàm ipse Neptunus*. Tant y a qu'il faudroit rendre criminel le joli Poëme de l'Evêque Vida intitulé *Scacchia*, s'il étoit defendu de jouer aux Echecs. Celui qui a écrit la Vie du Pere Ignace Fondateur d'une si Sainte Societé, auroit eu tort d'écrire de lui, que jouant aux Echecs *divinitus factum est, ut victor evaderet*. Et Blefkenius qui représente ses Islandois passant leurs longues nuits dans des lits où ils se divertissent à se donner échec & mat, les auroient rendus plus coupables qu'il ne pensoit, si ce jeu étoit vicieux, *cujus inventum*, dit-il, *Xerxi Philosopho debetur*. Pour moi je ne connois point ce Philosophe Xerxes, & je pense qu'il a voulu parler de Cyrus, à cause de ce que nous avons tantôt rapporté de lui à l'égard des Lydiens; ou qu'il a voulu mettre Palamedes, à qui l'on attribué l'invention de tous les jeux.

Je croi qu'on peut poser raisonnablement cette maxime générale à leur égard, qu'autant de fois qu'on les pratique avec cet infame dessein de tirer par leur moien l'argent de la bourse de ceux avec qui l'on joue, dans la fin, ils deviennent tous condamnables.



C'est selon cette Morale que les Japonois sont si sévères, qu'ils ont rendu capitaux tous les jeux où l'on joue de l'argent; comme nous le  
 lib. 2. lisons dans la Relation de Mandeffo. Le Pere Xavier avoit écrit devant lui, que deux raisons les détournent presque tous de jouer pour le profit; l'une, que qui joue de la sorte désire le bien d'autrui, & l'autre, que de tels jeux conduisent aux larcins, qu'ils détestent sur toutes choses. En effet vous remarquerez toujours que les jeux d'avarice rendent ceux qui s'y plaisent, si injustes, que souvent les plus grands amis, & les plus proches parens, trichent & se trompent l'un l'autre, quand ils le peuvent faire dans l'ardeur de cet exercice. Aussi est-ce un aphorisme que Cardan établit pour constant, que tout joueur est méchant, & qu'il ne pert jamais le dessein de retirer, s'il peut, par de mauvais moïens ce qu'il a perdu par la même voie,

Ovid.ep. *Quasque malè amisit, nunc malè querit opes.*

Saph.

Phao.

Combien de maladies causent ces sortes de jeux, empêchant le dormir, & brûlant le sang, *il perdre*, dit l'Italien, *fa cattivo sangue*) d'où suivent le renversement d'esprit & la mort même, dont il n'y a que trop d'exemples. Laissons à part les querelles qui s'y font & ce qu'elles produisent journellement d'ex-



trême & de fâcheux. Mais combien de Dames, qui aujourd'hui ne jouent pas moins gros jeu que les hommes, (je le dis à la honte de nôtre Siècle qui a produit ce desordre) combien, dis-je, y en a-t-il qui ont voulu reparer leurs pertes immenses, par celle de ce qui leur devoit être plus cher que toute autre chose. Il n'y a rien que la fureur de ce misérable métier ne fasse faire, témoin ce que Tacite nous apprend des anciens Alle-<sup>De mor.</sup> mans, qui après avoir dissipé tout leur bien <sup>Germ.</sup> au jeu, se joüoient enfin eux-mêmes & per-<sup>lib. 24.</sup> doient *novissimo jactu*, comme il parle, leur liberté. Les Relations des Peres Jesuites nous <sup>De l'an</sup> font voir dans le nouveau Monde un jeune <sup>1636.</sup> Huron, qui pour avoir perdu au jeu une robe de Castor, & un colier de quatre cens grains de porcelaine, eût une telle apprehension de ses parens, qu'il se pendit. Sagard <sup>Cap. 7.</sup> nous représente un Canadien qui après avoir de même perdu au jeu jusqu'à sa femme & à ses enfans, en eût bien pû faire autant que le Huron, s'ils ne lui eussent été rendus volontairement & par pitié. Je me doute bien qu'on voudra répondre qu'il n'y a que d'infames brelandiers, & des *philocubes*, comme les nomme Aristenete, qui se laissent trans-<sup>Ep. 23.</sup> porter à de tels excès. Mais ne nous flattons



point en palliant nos desordres , ils nous ont rendus coupables de tout , & le jeu n'a point de reproche , ni de terme si infame , que les mœurs de l'un & de l'autre sexe ne nous fassent aujourd'hui meriter. Je me souviens à ce propos de la raillerie que fait Ammian Marcellin de quelques joueurs de son tems, qui vouloient se distinguer de même par quelque nom moins diffamé que celui qu'on

*Lib. 28.* donnoit aux plus débauchés: *Quidam aleatorum vocabulum declinantes , se cupiunt appellari tesserarios , inter quos tantum differt , quantum inter fures & latrones.* Par effet il n'y a point de parole qui puisse couvrir l'avidité insatiable de ceux qui ne visent qu'à s'approprier par le moien du jeu le bien d'autrui. Et pour moi je ne puis m'empêcher , notwithstanding la guerre auxiliaire où nous sommes contre les Turcs , de les estimer beaucoup de ce , dont les louë le voiage du Jeune Thevenot: qu'encore qu'ils se divertissent à des divers jeux, c'est toujours pour rien, n'y cherchans que le passe-tems , & le plaisir d'y avoir obtenu la victoire.

Or puisque vôtre attention favorable me le permet, je vous ferai souvenir que les Anciens ont eu infinité de jeux, dont la plupart ne sont plus en usage. Ils s'y exerçoient principalement



dans des lieux que les Latins appelloient Col-  
 leges, & les Grecs *Gymnasies*, à cause de la  
 nudité où ils y étoient, & sur tous autres les  
 Lacedemoniens; car selon la remarque que  
 fait Denis de Halicarnasse sur la fin de son  
 septième livre, les autres Grecs aussi bien  
 que les Romains n'y paroissoient guères sans  
 caleçons. Tant y a, qu'Anacharsis dit en <sup>Dio.</sup>  
 riant, qu'il avoit vû de certains lieux dans <sup>Chrys.</sup>  
 toutes les villes de Grece, désignant ces <sup>orat. 32.</sup>  
 gymnasies, où les hommes devenoient sous  
 en un instant en se frottant d'une huile ou on-  
 guent, qui les faisoit aussi-tôt courir, luit-  
 ter pour se jeter par terre, & s'entrebatre  
 comme gens qui avoient perdu l'esprit; mais  
 qu'à la vérité un peu après s'étant essuiés, ils  
 reprenoient leur bon sens. Tous ces jeux <sup>Sextus</sup>  
 étoient presque compris dans le *Pentathlum*, <sup>Pomp.</sup>  
 des Grecs, nommé *Quinquartium* des Latins, <sup>lib. 14.</sup>  
 qui comprenoit ces cinq exercices, de jeter  
 fort haut & fort loin l'instrument qu'ils ap-  
 pelloient le Disc, d'exceller à la luitte, à la  
 course, à sauter, & à tirer de l'arc. Les  
 Romains avoient leur Quintaine, ainsi nom-  
 mée à *quinta via ubi se ad palum exercebant Ro-* <sup>Pancir. c.</sup>  
*mani milites.* Et Athenée nous représente un <sup>21. nov.</sup>  
 jeu célèbre sur tout en Thrace, dans lequel <sup>repert.</sup>  
 on se pendoit avec grand danger de s'étrangler, <sup>Lib. 4.</sup>



si l'on n'étoit fort habile à couper soi-même la corde; ce qu'ils appelloient *ἀρχονεῖν παυζέειν*. Quoi qu'il en soit, Dion Chrysostome nous a donné le nom des plus célèbres Victorieux aux jeux des Gentils dans sa trente-septième Oraison, où il dit, *vicit Orpheus cithara, caestu Pollux, lucta Peleus, disco Telamon, armata saltatione Theseus, equo desultorio Phaëthon, quadrigis Neleus, Hercules omni certaminum genere*.

5. *Æn.* Virgile nous a encore représenté le jeu naval des Vaisseaux, qui se disputoient à qui iroit le plus vite & le plus près autour d'un Rocher. Et Salvian nous apprend le nom des Dieux du Paganisme qui présidoient à ces divers passe-tems, quand il écrit, *Colitur & honoratur Minerva in gymnasiis, Venus in theatris, Neptunus in Circis, Mars in arenis, Mercurius in palæstris*. Il est constant que les différens Siècles, & les diverses Nations, ont eu des jeux qui leur ont été propres; & de ce tems même nous avons vû des personnes, qui ont crû se rendre recommandables par l'invention de certains jeux qui ont porté le nom. Si est-ce que cela choque le sentiment de Platon qui défend au septième livre de ses Loix qu'on apprenne à la jeunesse des jeux nouveaux qui ne font que la corrompre davantage. Do.

Lib. 6. de  
gubern.  
Dei.



mitien fit vanité d'avoir trouvé l'infame *clinopale*, qu'il appelloit *novum exercitatio-  
nis genus*, comme l'on peut voir dans *Art. 22.*  
Suetone.

Entre tous les jeux il n'y en a point, dont la prohibition soit plus expresse par les Loix, que celui des Dés, comme étant ordinairement le plus ruineux, outre que le hazard y dominant plus souverainement qu'en aucun autre, l'esprit n'y prend presque nulle part, & l'on peut dire, que la seule adresse qui s'y trouve est celle de piper. Ainsi Lucien a fort *in Saturn.* proprement nommé les Dés, de petits Rochers contre qui plusieurs personnes vont faire naufrage; quoi qu'il avouë que dès le tems de Saturne l'on joüoit aux Dés; mais à la vérité ces naufrages n'y étoient pas si dangereux, parce qu'il assure qu'on n'y hazardoit que des noix. Un débauché moderne les apolloit des patenôtres à faire blasphemer le nom de Dieu; & certainement il n'y a point de jeu, où il se fasse de plus exécrables sermens qu'en celui-là. Pour moi je me trouve très heureux de n'être point touché d'inclination pour un tel passe-tems, ou, pour mieux m'expliquer, de l'extrême aversion que j'en ai, *capió enim summam voluptatem, quod hac Lib. 5. de  
voluptate non capiar. Seneque louë les Spar-benef. c. 3.*



tiates d'avoir défendu à leurs Citoiens les jeux où le vaincu étoit contraint de reconnoître avec soumission son Supérieur, comme y aiant trop de bassesse d'esprit en cette confession; *Lacedaemonii vetant suos Pancratio aut castu decernere, ubi inferiorem ostendit victi confessio.* Dans la course, dit-il, on peut soutenir étant surmonté, qu'on n'a pas manqué de cœur, mais seulement de légèreté, que Diogene prouvoit par celle du Lièvre & du Cerf être le propre des timides, contre qui Hercule, comme pesant, portoit un Carquois garni de flèches. Mais quand il faut s'humilier aux pieds d'un vainqueur, les grands courages, tels que les avoient des hommes élevés dans la discipline de Lycurgue, ne s'y peuvent pas résoudre.

Ce que je viens de dire de la légèreté, ne m'empêche pas de reconnoître d'ailleurs qu'on l'a souvent attribuée à grande gloire. Homere surnomme perpetuellement son Achille, *au-pied-prompt*; quoi qu'en  
*Orat. 9.* tout un jour il ne pût pas attraper Hector, selon l'observation de Dion Chrysostome.  
*Lib. 1.* Apollonius Rhodien représente un Euphe-  
*Argon.* me, ou Polypheme, si habile à la course, qu'il alloit sur les eaux sans mouiller ses pieds. C'est peut-être à son imitation, que  
 Virgile



Virgile après avoir fait son Nisus dans la course

- - - *Et ventis & fulminis ocyor alis,*  
a dit de son heroïne Camille,

7. *Æn.*  
*in fine.*

*Illa vel intactæ segetis per summa volaret*

*Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas:*

*Vel mare per medium fluctu suspensa tumentî*

*Ferret iter, celeres nectingeret æquore plantas.*

Et Solin parle d'un Ladas qui couroit sur du *cap. 1.*  
sable sans y laisser la marque de ses pieds; Pau-

fanias l'ayant aussi nommé & prisé comme le *Lib. 2.*

plus vite de son Siècle. Ne peut-on pas

ajouter que la Grece n'a rien eu de plus célé-

bre que ses coureurs de tout un jour, qu'elle

nommoit *Hemerodromes*. Enfin nous savons

que long-tems depuis la course a fait des Rois

de Pologne, & qu'en nos jours les Hurons

pour y avoir plus de disposition s'incisent le

gras des jambes. Cela n'empêche pas pour-

tant qu'Ulysse, qu'on croit n'avoir pas été

des plus vaillans, ne devançât à la course

tous les rivaux de Penelope; ce qui lui fit

dédier divers Temples à la Déesse Celeuthée

Patrone des bons couriers. Et quand le Roi

Danaüs fit de ses filles un prix aux meilleurs *Pausan.*

coureurs qui fussent de son tems, l'on a fort *Lib. 3.*

judicieusement remarqué qu'il en usa de la

sorte, ne trouvant pas d'ailleurs à qui les ma-



rier fortablement, après qu'elles eurent tué leurs premiers maris.

Presque tous les exercices ont été enrollés au nombre des jeux, témoin le Mail, la Danse, & assés d'autres. Mais j'ai assés parlé d'eux en divers endroits, & sur tout dans l'instruction du Roi lors qu'il étoit encore Monsieur le Dauphin. Je vous ajoûterai seulement en celieu à l'égard de la Danse, qu'encore que

2. *Saturn.* Macrobe prouve par Appius Claudius, & par  
*cap. 10.* le College des Saliens, que les Anciens l'estimoient beaucoup; si est-ce que l'Oraison de Cicéron pour Murena la diffame étrangement, comme si elle ne devoit plaire qu'à ceux qui se trouvent dans une alienation d'esprit. C'est selon ce sentiment qu'un Espagnol dit dans la *Floresta*, qu'il ne met de différence entre un fou, & celui qui danse, sinon que le premier est fou pour toute sa vie, & l'autre qui danse ne l'est que pour un tems seulement. Et néanmoins toute sa Nation a toujours fait grand cas de cet exercice, auquel elle a joint gentiment le jeu des Castagnetes.

*cap. 5.* Mariana me seroit garant de cette estime, quand ce qu'on a écrit des filles Gaditanes ne suffiroit pas. Il remarque au vingt-troisième livre de son Histoire qu'en l'an mille quatre cens soixante-trois, un Jean de Rohan Sei-



gneur de Montauban & Admiral de France, aiant mené danser la Reine de Castille, par le commandement du Roi Henri son mari, vers lequel il étoit Ambassadeur, ce Seigneur jura de ne danser jamais avec quelque femme que ce fût, en mémoire de l'honneur qu'il venoit de recevoir. Tant y a qu'il ne faut pas s'arrêter à des goûts particuliers qui varient ici comme en tout autre sujet. Le même Mariana représente un jeu de son país où l'on fait combattre des Aveugles embâtonnés, *galeis, sudibusque armatos*, contre un Pourceau qu'ils tâchent de tuer, parce qu'il appartient à celui qui le peut faire. Assés de personnes ne trouveroient pas là leur divertissement. Les Espagnols, pour dire encore ce mot d'eux, font grand cas de leur *Ivego de cannas*, un homme de leur país néanmoins n'a pû s'empêcher de prononcer, que ce jeu avoit du trop ou du trop peu, & qu'il étoit *poco para veras, y mucho para burlas*, à cause qu'on en sort quelquefois estropié de quelque membre. J'ai vû des escrimeurs dans Londres qui avoient beaucoup de l'air des Gladiateurs Romains, & qui donnoient bien du plaisir aux Anglois. Cependant j'avois horreur de l'effusion du sang qui s'y répandoit, j'en disois le mot de l'Espagnol que je



viens de rapporter, & je m'étonnois fort de la satisfaction qu'ils y prenoient. Les jeux qui sont le moins offensans sont sans doute le plus à priser ; & ceux qui sont trop excessifs ou trop sédentaires doivent être réjetés. Car

*L. de vita.* si le Chancelier Verulamius a bien posé sa maxime, qu'il ne faut jamais tenir son corps plus d'une demie heure en même position ou posture, si ce n'est durant le sommeil ; les Cartes, & les Echecs, & les autres jeux semblables, qui attachent à une table comme à la chaine, ne sauroient être trop condamnés. Prétons néanmoins aux passe-tems d'autrui, les mêmes excuses que nous apportons aux nôtres, *demus alienis oblectationibus veniam, ut nostris impetremus.*

*8. polit. cap. 3.* Mais que dirons-nous à ce paradoxe appuyé de l'autorité d'Aristote, que le jeu n'étant inventé que pour soulager l'action, & pour nous y rendre plus propres, c'est un crime d'y vaquer, quand nous sommes dans le loisir, & que nous n'avons pas besoin de cette récréation. Sans mentir la plupart du tems nous faisons en ceci le principal de l'accessoire, & je ne fai que le seul jeu littéraire où nous puissions louablement vaquer en tout tems, & préférablement presque à toutes les actions qui nous occupent. Ne vous



étonnés pas que je nomme l'étude un jeu littéraire. Les Latins l'ont ainsi nommée, *ludum literarium*, & celui qui y présidoit *ludi magistrum*; témoin le distique de l'ancienne Epigramme faite contre un qui portoit cette qualité, & chés qui les enfans n'apprennent rien qu'à jouer;

*Projectis pueri tabulis Florealia ludunt,  
Iam nomen ludi rite magister habes,*

*Epigr.  
ver. Pithæi.*

Tant y a que nous ne saurions donner trop de tems à ce jeu-là, puisque c'est celui qui nous fait acquérir la science. Elle est véritablement quelquefois un peu difficile à obtenir, & elle fait de la peine assés souvent à ceux qui s'en veulent charger; mais en récompense elle se porte avec plaisir & avec facilité toute la vie. Surquoy voyés la différence des contraires, & en faites, je vous supplie, vôtre profit. L'ignorance qui lui est opposée se prend & s'acquiert facilement, mais outre que son poids est honteux, il devient de jour en jour plus insupportable.





CINQUIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*De la Diète.*

**H**ESYCHIUS surnommé Illustrius excuse le Philosophe Menedemus de ce qu'il étoit fort adonné aux festins & à la bonne chère, parce que sa ville d'Eretrie, assés célèbre dans la Thessalie, avoit une situation fort mal-saine, & dans un air qui causoit beaucoup de maladies. Il tâchoit de corriger cette intemperie de climat par les bons & frequens repas, que d'autres personnes accusent de la plus grande partie de nos maladies, *multos morbos multa fercula fecerunt*. Il est vrai qu'un homme à jeun a plus de disposition à recevoir les mauvaises impressions de l'air, qu'un autre qui a pris des alimens propres à résister à ce qui lui peut venir du dehors préjudiciable à sa santé, à cause qu'ayant fortifié & rempli le dedans, le mal a de la peine à se placer chés lui, *intus existens prohibet alienum*. Mais d'un autre côté la diète & ses abstinences sont de si grande efficace pour cette même santé, le plus grand de tous les biens du corps, & sans lequel tous les autres ne se goûtent qu'imparfaitement, que Cardan n'a pas feint



de nommer cette abstinence exacte de vrai or <sup>c. 43. de</sup> potable, qui nous garentit de toute sorte d'in-<sup>prud. civ.</sup> firmités, outre que ceux qui la pratiquent lui sont rédévables de la prolongation de leurs jours. L'Espagnol l'a reconnu ainsi, quand il a prononcé que sur tout à l'égard des personnes âgées, *no le quiere mal, qui en hurta al viejo lo que ha de cenar.* Généralement parlant, & pour ce qui touche les hommes de toute sorte de conditions, l'on peut soutenir, que la sobriété de bouche, & cette *Diæta sanorum*, qui fait la plus importante partie de la Médecine, est la vraie Panacée qui sert de remède à tous maux. C'est pourquoi celui-là n'a pas mal rencontré, qui nous a donné par une double allusion ce précepte Latin, d'être modérés au manger si nous voulons être bons Médecins de nous mêmes, *modicus cibi, medicus sibi.*

Pour vous ôter la pensée que si l'abondance des vivres qui plaisent, a quelque chose de préjudiciable au corps, elle donne en récompense beaucoup de vigueur à l'esprit, je ne me contenterai pas de vous faire souvenir de ce Philosophe, qui, pour dignement vaquer à une composition, s'imposa cette Loi de ne se nourrir, durant le tems qu'il y travailleroit, que de Lupins, le plus grossier



legume & le moins profitable de tous les alimens. Les Lentilles sont d'un suc un peu plus agréable, mais peu différent pour-  
 tant, que Pline n'a pas laissé de recom-  
 mander comme celles qui adoucissoient l'es-  
 prit & le rendoient plus traitable, *æquani-  
 mitatem fieri vescentibus lente*. Voici l'opi-  
 nion que ceux d'Orient ont des personnes  
 qui chargent leur estomac de quantité de vian-  
 des. Les Tunquinois, dit une Relation mo-  
 derne de leur país, tiennent pour assuré,  
 que les hommes qui mangent beaucoup sont  
 très mal propres aux Lettres, & que la faim  
 purifie l'esprit, d'où vient qu'ils adorent les  
 Ames de ceux qui sont morts faute de nourri-  
 ture, & leur offrent du ris aux premiers jours  
 de chaque Lune. En effet, nous voions que  
 les Animaux que nous prisons pour la beauté  
 de leur ramage, le perdent presque par trop  
 de nourriture, & ne chantent jamais mieux,  
 que quand ils ont besoin de mangeaille. Le  
 Rossignol se tait lors qu'il s'en est rempli; le  
 Chardonneret ne se fait presque plus enten-  
 dre, de l'heure qu'il a son sou de chenevis;  
 & Suidas a observé sur l'adage des Grecs, *πο-  
 νηρά κατὰ τρυγόνια ψάλλεις*, *improbè Turturis  
 instar cantillas*, que les Tourterelles ne chan-  
 tent jamais mieux, que quand elles sont affa-

ad vocem  
 πονηρά.



mées, *Turtur enim tunc maximè cantillat, cùm fame laborat.* Je sai bien qu'il y a eu des Sophistes qui ont regné dans la débauche, comme cet Aurelius, qui ne déclamoit jamais mieux qu'entre les pots dans le Cabaret, & cet Herodes dont parle encore Philostrate, qui mérita pour cela d'être surnommé *Saginatùs orator*. Mais de telles gens ne sont jamais arrivés à la réputation des grands hommes, que la sobriété & l'abstinence ont fait exceller en toutes sortes d'arts, & de sciences.

Peut-être dirés-vous que si l'austerité de la diète est si puissante pour perfectionner le tempérament de l'esprit, les Asthmes des Anciens qui ne mangent point du tout, puisqu'ils n'ont point de bouche, ne vivant que des odeurs qu'ils respirent, devroient avoir de merveilleux esprits. On en peut présupposer autant de ces Parosites dont parlent Ramusio & Carpin dans son voiage, qui ont bien des bouches, mais si petites, & leur estomac de même, qu'ils ne se sustentent que de la fumée des viandes. Cependant nous n'avons aucun témoignage, que les uns ni les autres aient possédé des facultés d'Ame différentes des nôtres. A cela l'on peut répondre deux choses; l'une, que la véritable existence de ces peuples sans bouche est fort douteu-



se; l'autre, que ce n'est pas une totale exemption de vivres, ni une parfaite *inedia* comme l'ont appelée les Latins, qui peut contribuer à la bonté de l'esprit, aussi bien qu'à la santé du corps, mais que l'usage modéré des alimens tant en la quantité, qu'en la qualité, est celui seul de qui l'on doit tirer les grands avantages dont nous avons parlé.

Pour ce qui concerne la quantité, si nous avons la commodité des habitans de la Lune que Lucien nous décrit avec des ventres fermans à boutons, les excès de bouche ne nous seroient pas si funestes qu'on les éprouve tous les jours. Les vivres modérés sont utiles à toute sorte d'animaux. Les Tigres mêmes du Bresil les plus furieux du monde dans leur faim, deviennent si doux quand ils sont rassasiés, que selon Maffée le moindre aboi d'un chien les met en fuite. Mais le manger immodéré est encore plus à craindre que la faim, du moins tuë-t-il beaucoup plus de gens. Il y a un tempérament du tout opposé à celui des Gloutons, & qui est pris pour une espece de maladie, quand l'on se trouve dans une inappetence de vivres telle, qu'on passe les jours, les semaines, les mois, & quelque fois les années entières sans nourriture. Cela soit dit nonobstant l'opinion des Médecins

*L. 1. hist.*



& de Pline, quand il écrit, *septimo die lethalis inedia; durasse & ultra undecimum plerisque certum est.* Je vous renvoie là-dessus au Champ Elyfien de *Gaspar à Reyes*, personne n'ayant plus curieusement, plus diffusément, ni plus méthodiquement traité cette matiere que lui, dans sa question cinquante-huitième, où il rapporte toutes les Histoires de ceux qu'on dit avoir été travaillés d'une telle infirmité, jusques-là que quelques-uns sont demeurés toute leur vie sans manger; je ferai comme lui en ce qu'il se contente de citer ses Auteurs, sans garentir ce qu'ils rapportent. Du reste il y a des inappetences plus douces & plus naturelles, qui remédient aux grandes voracités qu'on ne peut assouvir. Les soins ont cette propriété qu'ils ôtent l'appetit, diminuent l'embonpoint, & emmaigrissent. C'est ce qui fit nommer à Plaute un Agneau maigre *curionem agnum*, pour exprimer sa maigreur, *quasi cura macruiisset*, si Sextus L. 3. Pompejus l'a bien entendu. Il ne faut pas pourtant toujours prendre les personnes grasses pour les plus voraces. L'on en voit de cette constitution qui mangent fort peu, & de qui l'embonpoint cause le mauvais jugement qu'on en fait, comme des Barbets dont le long poil couvre la maigreur interieure, per-



Cic. l. de  
Senect.

*ro lanudo*, dit l'Espagnol, *muerto de hambre, y no creydo de ninguno*. J'ajoute que les longues années remédient ordinairement à cette grande avidité qui travaille les jeunes gens. Je rends grace à la vieillesse, disoit l'Ancien Caton, de ce qu'au lieu du grand désir de boire & de manger, elle se contente de me donner l'envie de cauler, *Habeo senectuti magnam gratiam, quæ mihi sermonis aviditatem auxit, potioneis, & cibi sustulit*. Laissons à part ce que la dévotion fait faire dans toutes les Religions, puisque *Pietro della Valle* nous assure qu'il y a des Religieux Gentils en Perse, qui passent pour se mortifier neuf jours entiers sans manger. C'est un abus de croire que leur climat à cause de sa chaleur leur rende cette austerité plus facile. Les pays chauds ne diminuent pas comme l'on a crû le désir de manger. Ceux de la côte de Guinée, si difamée pour son excessive chaleur, ont l'estomac encore plus chaud que nous; les Negres mangent fort & digèrent très bien; outre que les Etrangers même venus de contrées froides, tels que les Flamans, y deviennent plus avides & plus affamés qu'ils n'étoient en leur pays.

Lettre 17.

Ce que je viens de dire des Religieux de Perse, me fera passer de la quantité à la qua-



lité, par ce que le même voiageur de la Val nous fait voir de ces Religieux qui ne mangent rien qui ait eu vie animale, comme l'on en remarque au reste de l'Inde qui se nourrissant de Riz, & seulement de ce que la terre produit, s'abstiennent par scrupule de manger des herbes où ils voient quelque rougeur, à cause de l'analogie & du rapport qu'a cette couleur à celle du sang des animaux. C'est la doctrine de Pythagore qui a donné jusquelà; & l'on fait que les Naires & les Banians de la côte des Malabares, & du reste de l'Inde, vivent tous pour ce regard à la Pythagorique. Or cette Secte de Philosophes qui suivoient les préceptes de Pythagore, avoient bien d'autres superstitions au sujet des vivres, dont véritablement la plupart contenoient des sens mystérieux. Vous serez bien aises, je m'assure, de voir ramassés en un ce qu'une infinité d'Autheurs en ont écrit. Ils ne vouloient pas qu'on se nourrit *gallo candido, vulva, capite, morticinis, piscibus præcipuè saceris, & triglis*, (ce sont nos barbeaux appelés *nulli* des Latins) *potissimum autem Erythri-no sive Rubellione*, qui est sans doute nôtre Rouget. Ils défendoient encore de se rassasier, *urticis, ovis, oviparis, cibus de mensa lapsis, corde, fabis, & eo genere animalium*



*Ad vocem cui nigra cauda est.* Suidas met encore entre les préceptes de Pythagore, la défense de manger d'un pain qui n'eût pas encore été entamé, *De integro pane ne comedas.* Je veux vous faire rire de quelques autres coutumes de table qui sont encore en usage. Les Gaurès ou Gebres de l'Indostan ne mangent point de Lièvre, par cette raison peu connue, que la femelle de cet Animal est semblable à nos femmes: & ils ne mangent point de Meures non plus, parce qu'ils soutiennent que le Meurier a la même qualité. Les Sauvages Caraïbes des Isles Antilles ne voudroient pas avoir goûté du Pourceau, de peur que leurs yeux ne devinssent petits comme les siens, ce qui est une grande déformité parmi eux. Ils s'abstiennent de même des Tortuës, de crainte de devenir lourds & pésans comme elles. Et ils font difficulté de se nourrir de Canes, aussi bien que de tous les poissons qui ne nagent pas vite, sur l'apprehension d'acquérir la pésanteur de ces bêtes-là. Cependant Flacour fort croiable en ce qu'il a écrit de l'Isle de S. Laurent, témoigne que la meilleure viande qu'il y ait est celle de Cochon, parce qu'il ne s'y repait que de Tortuës de terre & de leurs œufs, le nombre de ces Tortuës étant infini dans Madagascar. Les Médecins du



Brefil ordonnent de même aux malades la viande de Pourceau pour la plus saine, à cause que son ordinaire nourriture est de cannes de sucre.

Mais admirés la bizarrerie de l'esprit humain, les grands Tartares font de mœurs tellement opposées à celles des Pythagoriciens, qu'ils ne vivent que de chairs, appelant les bleds, l'orge, & les autres grains le manger des bêtes, de sorte qu'ils estiment malheureux ceux qui s'en repaissent. Qui voudroit parmi nous manger, comme font les Tapuyes & quelques autres Nations, des cheveux coupés fort menu, & mêlés avec du miel ; ou saupoudrer sa viande, comme c'en est l'usage ailleurs, avec la cendre des corps brûlés de ses parens ? ce qui approche du ragoût que trouvent quelques Americains à manger leurs fruits mêlés avec de la terre. En beaucoup de lieux l'on boit la graisse d'Ours fondue après le repas, avec le même plaisir & la même friandise qu'on boit ici de l'hypocras. Les habitans de la Floride croient la plante du pied humain un si délicieux morceau, qu'ils la servent ordinairement à leur Carlin, qui est leur Seigneur. Autrefois les Scythes, Huns & autres, coupoient la mammelle des femmes, & la réservoient de même pour leurs

*Bergeron  
rr. des  
Tart.*



Chefs. L'on sert à trois pas de nous en Savoie la patte d'un Ours, comme un mets fort exquis. Enfin il n'y a rien de si extravagant, ni de si dégoûtant selon nos mœurs, qui ne se pratique, & ne plaise quelque part, tant nos Sens sont différens. Nos Médecins n'approuvent guères la nourriture qui se prend de la plûpart des cervelles d'Animaux, & nous avons vû que les Pythagoriciens défendoient expressement d'en manger : Si est-ce que les Anciens n'avoient point de terme plus expressif, ni plus propre pour recommander un bon morceau, que de le nommer *Jovis vel Regis cerebrum*, choisissant cette partie comme la plus excellente de toutes; ce qui fit écrire au bon-homme Ennius ce vers cité dans la premiere Apologie d'Apulée,

*Quid sacrum præterit cerebrum Jovis pæne supremi.*

L'épaule soit d'un Pourceau, soit d'un Mouton, n'est pas l'endroit le plus estimé parmi nous: en Mingrelie il se présente toujourns à la plus honorable personne d'un festin. Et Athenée nous apprend, que les Gaulois prenoient la cuisse pour la piece destinée au plus vaillant, de façon que si quelqu'un la disputoit à un autre, ils combattoient jusqu'à la mort. Nous ne faisons pas grand cas des Raves: ce fameux goulu Apicius en fit manger

au



au Roi de Bithynie Nicomede, pour des Anchoies ou Sardines qui se nommoient alors *Apues*. C'est une dévotion fort recommandable dans la vraie Religion, de s'abstenir de viande : Venus sortie de la mer apprenoit aux Paiens, que le poisson mêlé avec la chair faisoient une bonne nourriture; & au Concile de Brachare tenu sous Justinien en cinq *Baron. ann. rom. 7.* cens soixante & trois, on obligeoit les Ecclesiastiques, pour éviter le soupçon d'être Priscilianistes, de manger au moins des herbes cuites avec de la viande. Cela me fait souvenir du moine Pior, qui ne prenoit ses repas qu'en cheminant, par deux raisons que rapporte Suidas; la première pour ne pas *ad vocem* faire un capital de sa nourriture qu'il negli- *πρωτ.* geoit; & la seconde, afin que l'esprit ne se sentit pas de la volupté du corps.

Certainement nous voions assés de gens qui font leur Dieu de leur ventre, & qui préfèrent le contentement de la bouche à toutes choses. Tel étoit un Philoxene si diffamé pour cela, *Athen. l. 1. Deipn. Suidas* & un Pithyllus, qui mettoit sa langue dans un étui, & prenoit les viandes au plat les doigts *ad vocem* enveloppés, pour le pouvoir faire sans se brû- *Pithyllus.* ler. Aulu-Gelle nous apprend sur le texte de Marc Varron quelles étoient les curiosités de table en leur tems, ce que le premier appel-



L. 7. noct. le peregrinantis gula & in succos infuetos in-  
 Attic. c. 16. quirentis industriam, atque undique versum in-  
 dagines cupediarum detestatione dignas. En  
 voici la liste. Pavus è Samo, Phrigia Atta-  
 gena, Grues Melicæ, Hædus ex Ambrachia,  
 Pelamis Chalcedonia, Muræna Tartesia, Asel-  
 li Pessinuntii, Ostræa Tarentina, Pectunculus  
 Chius, Helos Rhodius, Scari Cilices, Nuces,  
 Thasiæ, Palma Ægyptia, Glans Iberica. Les  
 Italiens d'aujourd'hui se contentent de dire en  
 moins de paroles, & par là, selon moi, beau-  
 coup plus à priser, *Ovo d'un' hora, pan' d'un  
 di, carne d'un anno, & pesce di dieci.* Or le  
 vice des Grecs sur cette matiere paroît mani-  
 festement en ce que nous avons peu d'Au-  
 teurs Latins qui s'y soient amusés, hors En-  
 nius qui fit des vers intitulés *Phagetica*, &  
 Marcus Apicius qui écrivit en Prose sur le mê-  
 me sujet, que Platina long tems depuis a ré-  
 nouvellé; au lieu que le nombre des Grecs  
 qui ont traité le même thème est presque in-  
 fini, selon l'observation de Gregorius Gyr-  
 aldus. Le Proverbe de ceux-ci *Ζεῖ χύτρα ζῇ  
 Φιλία*, *fervet olla, vivit amicitia*, témoigne  
 qu'ils ne pensoient pas qu'il y eût un lieu plus  
 propre que la table, à faire & à conserver des  
 amis, d'où vient le mot de *Cene*, que les au-  
 tres langues ont emprunté d'eux, *διὰ τὴν νο-*



*νομιαν*, pris de la communauté d'amis qui mangeoient ordinairement ensemble. Cependant ils se trompoient peut-être fort lourdement en cela, & comme l'on dit de plus de moitié de juste prix. Car encore que la *monophagie*, ou façon de manger seul, ait quelque chose de fort odieux; si est-ce qu'on peut d'ailleurs remarquer tous les jours, qu'il n'y a point d'amis dont l'on doive faire moins d'état que des amis de table, s'il n'y a rien qu'elle, qui nous les unisse, & qui nous les acquiere. La France a des voisins si accoutumés aux compagnies de table, qu'ils ne trouvent pas mauvais qu'on emprunte leurs femmes pour aller au cabaret. Ils me pardonneront si je dis qu'ils me font souvenir là-dessus de la raison qu'on rend de tant d'animaux différens que produit l'Afrique, à cause, dit Aristote, que les eaux y étant rares, ils se trouvent en même lieu ensemble pour boire, *conveniunt ad aquas & copulantur.* *L. 8. de hist. anim. c. 28.*

Je finirai ce propos après vous avoir averti, qu'outre les diverses especes de Miel dont j'ai parlé dans la Physique du Prince, j'ai appris depuis dans la Relation de Flacour, qu'il s'en trouve encore d'autre sorte dans l'Isle de S. Laurent, où il a fait un long séjour. Il en établit de quatre genres, dont il y en a



deux que font des Fourmis dans le creux des arbres, ou dans des mottes de terre. Cela me fait croire que ces pierres dont parle Strabon au 15. livre de sa Géographie, qui se ramassent dans l'Inde de couleur d'encens, & qu'il dit plus douces que la figue, ou le miel, n'étoient autre chose que le travail des Fourmis; & peut-être que l'oiseau Anthredon de Diodore dont j'ai aussi écrit, & qui fait du

*Lib. 17.* miel en Hircanie dans des pierres ou sur des arbres, n'est qu'une de ces Fourmis ailées dont Flacour a fait mention. Vous ayant parlé de tant d'alimens, il ne falloit pas omettre celui du miel, l'un des plus considérables, &

*Lib. 2.* par la seule odeur duquel Athenée assure que  
*Deipn.* Démocrite prolongea sa vie de plusieurs jours. Remarqués au sujet de la douceur des figues que Strabon vient d'égaliser à celle du Miel, que le Figuier est le seul de tous les arbres, qui ne fleurit point, encore qu'il porte un si doux fruit; ce qui reçoit de belles

*Macr. 2.* moralités, sur tout à l'égard de ceux qui sans  
*Saturn.* rien promettre exercent des libéralités d'au-  
*c. ult.* tant plus agréables qu'elles sont surprenantes. L'Italien dit de la figue qu'elle doit avoir deux choses pour être bonne, *collo d'impiccato*, & *camisia di forfante*, ce que vous saurez assez interpreter sans moi. Du surplus je



vous exhorte à fuir également & l'excès & la trop grande abstinence de vivres. Leur multitude est sans doute très préjudiciable, & leurs qualités s'y trouvent tellement inapportables, que suivant une comparaison que je tiens de Plutarque, l'on accorderoit plutôt L. 4.  
Sympof. les opinions différentes des Philosophes, que les divers temperamens des viandes dans un estomac. La diète trop exacte a de même ses inconveniens. L'Italien dit, *sacco voto non puo, star in piedi*, outre que, *dal ventre pieno, esce miglior consilio*. Je serois bien fâché que vous vous déclarassiez ennemis des bons assaisonnemens. La sagesse tirant son nom des saveurs (*sapientia à sapore*) semble nous avertir que les bonnes pensées ne sont pas ennemis du bon Goût; *nec enim sequitur, ut cui cor sapiat, ei non sapiat palatus*, pour L. 2. de user des termes de l'Orateur Romain. Mais Fin. certes trop de Saupiquets sont à fuir, & je Suidas ad suis persuadé que les sept Planetes, à qui vocem. quelques-uns ont sottement voulu rapporter φαιδον toutes les saveurs, n'ont point leurs influences si contraires, & par là si pernicieuses, que le sont très souvent les différentes sauces & apprêts de viandes. Evités de même la trop grande délicatesse à leur égard. J'ai pitié de ces Rois de Perse qui ne buvoient que de κρημν.



l'eau du Fleuve Choaspes, & du vin de Chilibou en Syrie, comme ils ne trouvoient bon que le seul pain d'Assos en Phrygie, & ne vouloient pas qu'on leur servit d'autre sel que celui qu'ils envoioient querir à Memphis. Comme la bonne vuë discerne toute sorte d'objets; l'oüïe tous les sons; & les autres sens de même ce qui tombe sous leur connoissance; nôtre ventre doit être porté par l'accoûtumance, & par la bonne discipline, à recevoir utilement tous les alimens que nous lui envoions, pourvû que nous le fassions sans excès, & que nous suivions en cela un régime raisonnable.

SIXIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Des Louanges.*

**J**E me propoisois hier de vous tenir quelque propos panegyrique, qui pût obtenir de vous une favorable attention. Mon projet se fondoit sur ce qu'il n'y a point de discours qui soit plus volontiers entendu que celui des loüanges; & cette créance me venoit de ce que Seneque, le plus austere des Philosophes Moraux, a prononcé que ceux mêmes qui



les rejettent en sont agréablement touchés, & les recoivent à la fin avec complaisance, quoi qu'ils les aient d'abord opiniâtement refusées: *Habent hoc in se naturale blanditiæ, etiam* *Præf. l. 4.*  
*cùm rejiciuntur placent; sæpè exclusæ, novissi-* *nat. qu.*  
*mè recipiuntur.* Après un peu de réflexion néanmoins sur ce premier dessein, je l'ai abandonné par des considérations qui nous touchent reciproquement & vous & moi. J'ai crû qu'à mon égard ce thème auroit quelque chose d'indécent & de trop populaire, vû la sévérité dont vous sçavez que je fais profession, quand il est question de distribuer des loüanges: & j'ai pensé qu'outre que vous êtes peu sensibles aux plus touchantes, celles que je vous pourrois donner n'égalant pas vôtre mérite, je ferois mieux de m'en taire, que d'en diminuer le prix par des propos inférieurs à ce qui lui est dû. Je n'ignore pas que je pourrois m'excuser à la fin, d'avoir représenté comme assés d'autres ont fait, des sujets très rélevés, avec un stile que le zèle seul recommandoit. S. Gregoire pour excellent Peintre qu'il fût, aiant si bien décrit tous les devoirs d'un bon Evêque, ne laissa pas de finir son beau travail en ces termes, *pulchrum depinxi hominem pictor fædus.* Mais disons ingénument la vérité, qui est-ce qui se con-



tente aujourd'hui de louanges raisonnables, qui ne le peuvent être, si elles ne sont modérées ? Les veut-on recevoir si elles ne donnent bien avant dans la flatterie ? & cette flatterie même ne passe-t-elle pas souvent pour

*Sen. ibid.* une injure, si elle n'est extrême ? *Eò enim jam dementiæ venimus, ut qui parçè adulatur pro maligno sit.* En effet l'on prend à présent une louange modeste pour quelque chose de pire qu'une injure, parce que cette dernière se reproche d'elle-même, comme partant d'une bouche ennemie, selon la pensée

*l. 19 noët. Artic. c. 3.* du Philosophe Phavorin dans Aulu-Gelle : Au lieu qu'une louange médiocre semble être d'un ami qui auroit honte d'en distribuer quelque autre plus relevée. C'est ainsi que nôtre ambition interprète en sa faveur tout ce qu'elle s'imagine qui lui peut-être avantageux.

Si est-ce qu'on peut soutenir, sans avoir recours à des sens si peu raisonnables, que comme il se débite des louanges qui sont à condamner dans leur excès, de même qu'il y a de l'encens qui pour être trop fort, entête ; l'on n'est pas d'ailleurs reprehensible, si l'on en donne quelquefois à ceux qui les méritent le moins, lors que la coutume, ou des occasions fort pressantes nous y obligent.



Je fournirai pour exemple des premières, celles que Pelagius avoit attribuées à une veuve, & dont S. Hierôme s'est moqué avec sa véhémence naturelle en ces termes, *Docere est hoc, an occidere? levare de terra, an precipitare de cælo? id mulierculæ tribuere, quod Angelî non audeant usurpare.* Les secondes loüanges, quoi que peu justes, se peuvent pallier ou excuser sur ce que les titres d'honneur ne se régient pas toujours par le seul mérite, mais souvent par la coutume & par l'usage de parler. Ainsi l'Apôtre parlant à deux méchans hommes, leur disoit, *optime Feste*, & *optime Felix*, par des titres qui avoient peu de rapport à leur personne, mais qui étoient appropriés à leur dignité, laquelle les avoit mis au rang de ceux qu'on nommoit *Optimates*. Ainsi les Evêques de l'Eglise naissante ont appelé Saints des Princes Paiens, comme ils ont encore nommé Theodoric, bien qu'il fût Arrien, *sanctum & piissimum*. Denis d'Alexandrie ne fit pas difficulté d'attribuer dans le même sens aux Empereurs Valerien & Gallien le titre de *Imperatores sanctissimi*. Et dans l'Edit de Justinien, où il adresse sa Confession de Foi au Pape Jean, il lui représente, que les Peres les plus estimés n'ont pas crû mal-faire de louer hautement

L. 3. contra Pelag.

Baron.  
tom. 4. &  
6. Annal.



des Hérétiques, bien qu'ils condamnaissent leur impiété, *invenimus quòd multi Sancto-  
rum Patrum quosdam hæreticos collaudave-  
runt, sicut & Sanctus Damasus, & Athana-  
sius, & Basilius Apollinarem, & Sanctus  
Leo Eutychen.* J'avouë pourtant que les  
louanges ne sauroient être trop balancées  
devant que de les adresser, & que l'honneur  
qu'elles portent doit être proportionné le  
plus qu'il se peut au mérite des personnes,  
n'y aiant que les mauvais ouvriers qui élèvent  
de petites & chétives statues sur de riches &  
de grandes bases. Mais il faut régarder ces  
dernieres louanges de plus d'un œil, & les  
envsager comme l'on fait ces Images plif-  
fées, & ces Tableaux de diverse perspective,  
qui représentent quelque bel objet d'un côté,  
& de l'autre des Monstres ou des ordures. Il  
n'y a point d'homme si vicieux, qui ne posse-  
de quelque bonne qualité dont on le peut  
louër quand le tems le réquiert, comme il  
le demandoit aux exemples que nous venons  
de rapporter. Quelquefois les lieux veulent  
encore qu'on en use ainsi. Qui peut se dis-  
penser dans une Epitre Dédicatoire, de faire  
le portrait d'un Souverain si on la lui adresse,  
tel qu'il doit être plutôt que tel qu'il est en  
effet, quand la dissemblance seroit notable,



ce qui n'est pas toujours. Car je trouve *Suidas ad*  
 qu'Aristippe s'excusa valablement envers ses *vocem*  
 amis, lors qu'il embrassa les genoux de Dio- *Aristip.*  
 nysius pour obtenir une grace, protestant  
 qu'il le faisoit sans flatterie, & par la considé-  
 ration seule de ce que Dionysius & ses sembla-  
 bles avoient les oreilles aux genoux. Ceux  
 qui s'engagent à prononcer ou à écrire des  
 Oraisons funébres, ne se trouvent-ils pas ré-  
 duits à la même nécessité? Un Ancien Hi-  
 storien nous apprend, qu'à la mort des Rois  
 d'Egypte le dernier décedé étoit toujours dé-  
 claré le plus illustre aussi bien que le plus  
 vertueux de tous. Et Suidas interpretant le  
 Proverbe des Grecs, dont je vous citerai seu-  
 lement le Latin, *Non laudaberis ne in cœna*  
*quidem funerali*, l'explique par la coutume  
 qu'ils avoient d'y faire passer le défunt pour  
 qui la Fête se faisoit, quelque imparfait qu'il fût,  
 pour le plus accompli de son tems. Cet usage  
 n'est pas absolument changé depuis; & com-  
 me nous voions des Oraisons Funébres aussi  
 éloquantes que bien ajustées à leur sujet, nous  
 sommes obligés d'en lire ou entendre quel-  
 quefois, qui peinent assés l'oreille où la vue  
 par ce qu'elles contiennent à l'avantage de  
 ceux que nous avons connus aussi bien que le  
 Panegyriste. Car nous aurions droit de nous



plaindre si nous voulions , comme le fait Ciceron dans son Brutus , que nôtre Histoire se corrompt par de telles compositions : *his laudationibus historia rerum nostrarum est facta mendacior ; multa enim scripta sunt in eis, quæ facta non sunt , falsi triumphi , plures consulatus , genera etiam falsa.* Je ne veux faire nulle application du texte de Ciceron à ce qui se pratique en nos jours. Je me contenterai laissant à part ce qui est trop odieux, de vous remarquer comme de la propre confession de ce savant Grec Denys d'Halicarnasse, ceux de son païs, non plus qu'aujourd'hui les Espagnols, n'ont jamais eu l'usage des Oraisons Funebres qui sont de la pure invention des Romains.

Lib. 5.

Thua. l.  
84. hist.

Mais je ne puis m'empêcher de déclarer à ce propos mon sentiment sur tant de livres qui s'impriment tous les jours, portant pour titre *la Vie* de diverses personnes dont ils ne rapportent pourtant que les belles actions, sans dire le moindre mot des défauts que ces personnes ont eus comme inséparables de nôtre humanité. Il me semble que l'inscription en seroit meilleure de *Paranymphe*, de *Gestes Heroïques*, ou de *Eloge d'un tel*, que de celle de *Vies*, qui obligent à faire voir le portrait tout entier de celui qu'elles



représentent, lequel par la condition de sa naissance n'a pas été exempt de beaucoup d'infirmités vicieuses. Suetone, Plutarque, ni les autres grands Auteurs, que ceux de ce tems devoient prendre pour prototypes, n'en ont pas usé comme l'on fait à présent. Ils n'ont jamais donné de *Vie* au public, de quelque Heros, Empereur, ou autre Illustre Personnage que ce fût, dont ils ne fassent connoître le bien & le mal, les vertus & les vices qu'ils avoient. J'avouë qu'on peut appuyer adroitement un peu plus sur les premières, que sur les autres, où l'on doit même charitablement aller *suspensa manu*, en faveur de ceux qui ont été de grands hommes & qui ne sont plus. Mais à parler sincèrement, il est bien difficile de souffrir patiemment les excès qui se commettent en ce genre d'écrire. Je voudrois, qu'on se souvint, qu'il n'étoit pas permis anciennement d'ériger à ceux qui avoient été victorieux aux champs Olympiques, des Statuës plus grandes qu'ils n'étoient. Qu'Alexandre n'a rien fait, au sens des mieux entendus, de plus mémorable, ni de plus héroïque, que de défendre qu'on taillât le Mont Athos à sa ressemblance. Et qu'un des plus célèbres axiomes d'Epicure est celui, par lequel il permet bien à son Sage

*Lucia. de  
Imag.*



de mettre quelquefois la main à la plume, mais à condition de n'écrire jamais de Panegyriques ; *conscripturum libros sapientem , at non panegyricis vacaturum*. L'on rit dans Homere quand on lui voit donner tantôt à Polypheme, tantôt au Bouvier d'Ulisse le surnom de Divin ; mais il n'est pas licite à un Orateur d'user de telles licences poétiques , principalement quand il se mêle de représenter un personnage d'éminente vertu ; ce qui ne devoit presque être permis qu'à ses semblables. Je tire cette doctrine de l'Inscription ou Dedicace d'un Autel , qu'Aristote fit élever à la mémoire de Platon, dont voici la traduction ;

*Aram Aristoteles erexit hanc Platonis,  
Viri , quem nec laudare scelestis fas est.*

Il est aisé de juger par ces vers , que les Sages de ce tems-là ne croioient pas que toute sorte de personnes fussent recevables à louer les hommes d'une vertu extraordinaire. Et même la Sirene qui fût mise sur le Tombeau d'Isocrate , & qui avoit la bouche close avec les lèvres scellées , apprenoit à tous les passans qu'il valoit mieux se taire , que d'entreprendre les louanges d'un si éloquent Orateur.

Au surplus la modération d'Alexandre de Macedoine , le plus grand ami de la gloire



de tous les Monarques, celui dont on ne peut ouïr le nom sans que l'Âme se remplisse de l'Image d'une vertu les plus qu'humaine, & celui encore, qui jaloux de sa réputation ordonna par Edit, *ut effigiem suam solus Apul. in Polycletus ære duceret, solus Apelles colori-Flor. 7. bus delinearet, solus Pyrgoteles calamine excuderet* : la modération, dis-je, de cet Alexandre me fait souvenir de celle d'Antigonus un de ses successeurs. Quelque Poëte Grec s'étoit avisé de le nommer fils du Soleil, aiant vrai-semblablement appris ce beau surnom des peuples d'Orient, qui le donnoient, comme ils font encore aujourd'hui à leurs Souverains. Antigonus au lieu de l'approuver, dit plaisamment à ce Poëte, Celui qui vuide ma chaise percée, & moi aussi, nous sommes bien loin d'avoir la même opinion que vous touchant mon origine. Certes ces Empereurs Pescenninus & Alexandre Severe sont fort à estimer d'avoir déclaré qu'ils ne vouloient point qu'on les loüât de leur vivant, selon que Spartian & Lampridius l'assurent dans l'Histoire appelée Auguste. Et l'on peut dire du refus que fit de quelques honneurs excessifs le Spartiate Theopompe, que ce refus étoit plus de Philosophe, que de soldat, quand il le fonda sur



ce qu'on voioit toûjours les honneurs de cette nature s'évanouïr , au lieu que les médiocres augmentoient avec le tems *mediocres honores tempore augeri , nimios aboleri*. Car après tout c'est une chose si rare qu'on se plaigne d'avoir été trop hautement loué, qu'il y a long-tems qu'on a soutenu que s'il y avoit des Juges ordonnés pour connoître de cet excès, ils demeureroient sans exercice, personne n'intentant action contre la flaterie, qu'on se contente de blâmer en général , au même tems qu'on la reçoit à bras ouverts dans le particulier. Demetrius surnommé *Poliorcetes* ou forceur de villes, ne prit pas en mauvaise part qu'un Cynethus le prîsât de touffer de bonne grace, rendant un son fort agréable à l'oreille quand cela lui arrivoit.

*Lucia. de*  
*Imag.*

Mais pourrions-nous bien nous expliquer si amplement sur ce sujet des louanges, sans dire un mot de celle que Caton soutenoit n'être pas moins impertinente, que la diffamation de soi-même. C'est de la louange propre qu'il parloit ainsi, dont les Italiens ont dit que *chi si loda, si lorda*; accusant ceux qui la pratiquent d'avoir de mauvais voisins qui les réduisent à cette nécessité, *egli ha cattivi vicini*. Cicéron a été diffamé de ce vice, sur tout à l'égard de son Consulat dont il ne se pouvoit



pouvoit taire; de sorte que Seneque l'en raille lui reprochant *Consulatum illum suum, non l. de brevi sine causa, sed sine fine laudatum.* Et Neron <sup>vit. cap. 5.</sup> se rendit ridicule en se proclamant lui-même victorieux aux jeux, où il intervenoit pour <sup>Sueton. in Nero.</sup> acquérir la réputation d'exceller en tout. Il y a pourtant des occasions où les Philosophes mêmes permettent de se louer soi-même. Nestor le fait dans Homere, quand il voit <sup>Ilia. 1.</sup> qu'Agamemnon & Achille ne déseroient pas à ses bons conseils, leur déclarant qu'il avoit été crû par d'autres, tels que Thesée, Cénée, & Pirithous, qui les valoient bien. Enée en <sup>Dio. Chryf. orat. 57.</sup> use souvent de même, ou pour se faire connoître à des Etrangers, ou pour exciter son fils Ascanius à l'imiter. Et Turnus même est excusé d'avoir dit en plein Conseil, irrité par Drances,

*Turnus ego haud ulli veterum virtute secundus. Æn. l. II.*

Le plus sûr est de laisser proférer aux autres ce qu'ils ont pû remarquer de recommandable en nous. Il faut imiter les grands Capitaines qu'on voit presque toujours parler fort modérément de leurs exploits. L'Empereur Julien se croiant obligé d'estimer sa conduite, s'en excuse philosophiquement dans une Epître en ces termes, *sit quidem Nemesis, seu Adastria, nostris verbis propitia.* Et nos Historiens <sup>Thuan.</sup>



- l. 47. ont observé, que ce brave Guerrier de la Nouë n'a dit pas un mot dans ses Mémoires, de cette importante bataille de Sainte Gemme qu'il gagna en l'an mil cinq cens soixantedix. Le plus excellent de tous les exemples est sans doute celui que Cardan propose au troisième livre de sa Sagesse, de faire en cela comme nôtre Seigneur, qui a laissé dire aux autres qu'il étoit Dieu. Mais quand ce Cardan traite mal au même lieu Erasme & Budée, leur imputant de s'être reciproquement loués avec importunité & de mauvaise grace, je ne fais si on le peut légitimement excuser, d'avoir parlé avec envie & avec quelque malignité de deux hommes, qui dans de différens talens du sien, n'ont pas été moins à priser que lui. Car quand il fait mine de les excuser sur ce qu'ils n'étoient pas Philosophes, mais de bons Grammairiens, il montre qu'il n'avoit pas toute l'équité requise pour bien juger d'eux, & cette excuse est si piquante, qu'elle peut servir de réproche contre son accusation. Les Italiens ont presque toujours fait paroître beaucoup de jalousie contre les Etrangers qu'ils ont vû exceller dans la belle littérature; témoin ce qu'a osé écrire Gregorius Gyraldus du même Erasme, qu'il étoit *inter Germanos Latinus, inter Latinos aliquan-*



do Germanus. Raillerie prise de ce que Saint Jérôme dit à Rufinus, *tantam habet Græci & Latini sermonis scientiam, ut Græci te Apol. 3. Latinum, & Latini Græcum putent.* Enfin il se distribuë des louanges à dessein de nuire. Tite-Live louë Thucydide le préférant à Salluste, non par affection qu'il eût pour ce Grec, mais pour se mettre plus facilement au dessus des deux, *laudat quem non timet, & facilius putat posse à se Sallustium vinci, si antè à Thucydide vincatur*, comme l'a judicieusement remarqué Seneque. La malice *in contr.* est plus grande lors qu'on ne donne l'avantage que sur des gens de néant, parce que selon le Mime de Laberius,

*Non est bonitas esse meliorem pessimo.*

De quelque façon que ce soit, cette sorte de louange est fort malicieuse. Qui ne jugera pas que Louis Cabrera vouloit diffamer le Cardinal Henri dernier Roi de Portugal, quand il le prise d'avoir eu les vertus d'un bon Prêtre, & les défauts d'un Prince en nombre égal? *tuvo virtudes de Sacerdote, y defe- L. 12. hist. tos de Principe y quales en el numero. En effet cap. 14.* il ne le rend bon Ecclesiastique, que pour le mieux représenter un imparfait Souverain. Mais comme il écrivoit en Castille, ce n'est pas merveille qu'il ait parlé ainsi. Socrate



disoit gentiment qu'il n'étoit pas difficile de  
*Arif. 1.* louer les Atheniens dans Athenes, & que l'im-  
*Rhet. c. 3.* portance eût été, de le faire dans Sparte. C'est  
 une chose affés aifée auffi de méprifer un  
 Portugais dans Madrid, ce qui feroit fort  
 mal reçu dans Lisbonne. Du refte nous fini-  
 rons par cette regle générale, qu'on ne doit  
 jamais dans une faine intention attribuer des  
 loüanges qui paroiffent des flateries. Comme  
 le fard gâte un beau vilage, n'étant bon que  
 pour en couvrir les difformités; les termes  
 de flaterie ne font avantageux, s'ils le peu-  
 vent être, qu'à enluminer de baffes actions,  
 les hautes & éclatantes les doivent rejeter  
 comme préjudiciables à leur véritable gran-  
 deur. Les plus nobles vertus ne fe trouvent  
 toujours où font les plus beaux titres d'hon-  
 neur. L'Empereur Alexius en inventoit tous  
 les jours, témoin celui de *ὑπερπερίλαμπρος*  
*l. 6. Ale-* *superceleberrimus* que fa fille Anne Comnene  
*xia.* dit qu'il donna à un Seigneur Turc qui s'étoit  
 converti. Cependant ces hautes qualités fi  
 frequentes fous lui, accompagnoient une dé-  
 cadence manifefte de l'Empire Grec. Pour  
 conclufion trouvés bon, que je vous avertiffe  
 de ne vous fier pas tellement fur la réputa-  
 tion que vous avés acquife, qu'il vous femble  
 impoffible, que jamais d'autres vous puiſſent



précéder. Soranus avoit la qualité du plus Docte des Romains, Varron la lui enleva. *Aug. de civ. Dei.* Ennius étoit parmi eux le Poète par excellence, Virgile le déposséda de ce titre. Et nous avons vû Malherbe dethrôner Ronfard qui regnoit dans le Parnasse François. Tant cette consolation que se donnoit autrefois Laberius étoit bien fondée en ces quatre vers,

*Non possunt primi esse omnes omni tempore ;  
Summum ad gradum quum claritatis veneris,  
Consistes ægrè , & citius quàm ascendas , decidas.  
Cecidi ego ; cadet qui sequitur ; laus est publica.*

SEPTIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Des Injures.*

**V**ous m'avez fait entendre qu'après vous avoir entretenus sur le sujet des loüanges, vous verriés volontiers le revers de la medaille, & que vous seriés bien aisé d'ouïr ce que je pense des injures. C'est comme si après avoir assisté à des Paranymphe, vous vouliez de plus vous trouver aux lieux où l'on vesperise ensuite. En vérité il m'est très difficile de vous contenter en cela; l'aversion que j'ai eüe toute ma vie non seule-



ment contre les injures , mais encore contre les plus simples médisances , m'ayant toujours empêché d'y faire la moindre reflexion, ni de charger ma mémoire d'une si mauvaise marchandise. En effet je dis , il y a peu , à un homme qui commençoit à m'entreprendre avec de mauvaises paroles , s'attendant que j'entrerois en lice contre lui , que je le priois de m'excuser , parce que je ne trouvois pas la partie qu'il me présentoit bien faire, n'étant pas accoutumé, comme lui, de dire, ni d'entendre ou de recevoir des injures. Il me semble qu'on attribue à Caton une repartie fort semblable ; ce qui m'a donné la hardiesse de vous rapporter la mienne. Ce n'est pas que je ne reconnoisse d'ailleurs , que comme il est bien plus aisé de reprendre que de mieux faire , de détruire Olynthe que de la rebâtir, selon le mot d'un Spartiate, le champ doit être plus grand & plus ouvert à parler des injures , que de ce qui leur est opposé. Mais l'inclination est si puissante en toutes choses , qu'il m'est pardonnable si n'en aiant point pour les discours outrageux , je ne puis réussir sur le thème que vous m'avez proposé. Si faut-il savoir de quelle ancre l'on a accoutumé de noircir les vicieux , parce que les maladies de l'Ame étant plus dangereuses



que celles du corps , puisqu'on est obligé de noter de quelque signe ceux qui ont la peste, afin qu'on l'évite, il est raisonnable de faire remarquer les défauts spirituels, qui peuvent être contagieux, quand on ne les connoit pas. Car toute sorte d'injures ne sont pas des calomnies. Il y a des personnes de qui l'on ne peut dire les vérités, sans leur dire des injures, & l'on peut soutenir qu'aussi bien que les plus éclatantes Vertus perdent beaucoup de leur lustre, si elles ne sont hautement publiés,

Ταὶ μεγάλαι γὰρ ἀλυσὶ

Σκότον πολὺν ὕμνων ἔχοντι δεόμεναι.

Pind. ode

7. Ne-  
meo.

*Magnæ enim strenuitates tenebras multas habent, cùm hymnis carent* ; les vices cachés ; par la raison des contraires, augmentent de beaucoup leur malice, & sont infiniment plus à redouter. A le bien prendre néanmoins, il n'y a que les fausses diffamations qui soient de véritables injures, & qui nous doivent scandaliser,

Mais généralement parlant, il y a des personnes, qui ressentent bien plus vivement les unes, que les autres, toute sorte d'injures. Tibere, tout sévère qu'il étoit, ne faisoit que s'en rire, & selon le texte de Suétone, *adversus convitia, malosque rumores, &*



*In Tib. famosa de se ac suis carmina, firmus ac pa-*  
*art. 28. tiens, subinde jactabat, in civitate libera*  
*linguam mentemque liberas esse debere. Et*  
 le même Auteur écrit de ce détestable Ne-

*In Ner. ron, quelque chose de semblable, Nihil*  
*art. 39. Nero patientius quàm maledicta & convitia tu-*  
*lit, vel contentu omnis infamiæ, vel ne faten-*  
*do dolorem, irritaret ingenia.* Pour ce qui  
 concerne les bons & grands Princes, ils ont  
 toujours été très indulgens en ceci, & les exem-  
 ples, qui s'en pourroient rapporter, iroient  
 à l'infini. Je me contenterai de vous en réci-  
 ter deux, dont je prens le premier de Saint  
 Jean Chrysostome dans son Homilie dixième  
 au peuple d'Antiochë. L'Empereur Constan-  
 tin, qu'on excitoit à se venger des Egyptiens,  
 qui non contents de vomir mille outrages  
 contre lui, avoient jetté des pierres contre  
 la tête de ses Statuës; répondit en riant, &  
 en passant sa main sur sa tête & sur son visage,  
 si est-ce que je ne trouve ici ni mal ni blessu-

*L. i. si* re. Le second exemple m'est fourmi par le  
*quis ma-* Code de Theodose, où cet Empereur se ré-  
*led. Im-* serve la connoissance de ceux qui auront mé-  
*per.* dit de lui, avec une défense expresse de les  
 punir; parce que s'ils en ont usé ainsi par lé-  
 gereté d'esprit, il faut de mon côté user de  
 mépris; si c'est par folie, elle mérite qu'on



en ait pitié ou commiseration ; & s'ils l'ont fait par un pur dessein de m'injurier , je le leur pardonne. Ses propres termes sont trop notables pour ne les pas rapporter ; *si ex levitate processerit , contemnendum est ; si ex insania , miseratione dignissimum ; si ab injuria , remittendum.*

Je trouve bien étrange , que contre de si belles considérations , un Philosophe , tel que Zenon Eléate , ait fait profession de ne pardonner jamais à ceux qui parloient mal de lui , par cette foible & ridicule raison (tout inventeur de la Dialectique qu'on le fasse) que s'il ne ressentoit pas des injures , il falloit par la regle des contraires qu'il fût insensible aux louanges , ce qu'il ne trouvoit pas juste ; *si maledicta æquo animo admittam , ne laudes quidem sentiam.* Quelques-uns ont aussi voulu poser pour une bonne maxime le mot d'un Spartiate , qu'une injure endurée en attire une autre ; ou , aux termes Mimiques de Laërtius ,

*Veterem ferendo injuriam , invitas novam.*

Certes ceux-là me semblent avoir bien mieux raisonné , qui ont mis le point d'honneur au mépris des injures. En effet c'est la marque d'un esprit extraordinairement fort , & confirmé dans la bonne doctrine , de les mépri-



*Ep. ad  
Asellam.*

*Sadi in  
Rosar.*

*cap. 26.  
art. 63.*

fer. *Quamlibet acuti gladii mittantur*, dit S. Gregoire, *cùm saxum feriunt, fracti resiliunt.* S. Jérôme les prenoit tellement à son avantage, qu'il en remercioit Dieu, *Gratias ago Deo meo, quòd dignus sim quem Mundus oderit.* Et j'ai admiré la beauté de ce conseil que donne un Persan infidele, Rendés honneur à Dieu sur la grace qu'il vous fait d'être meilleur qu'on ne vous croit. Un Religieux, ajoûte-t-il ailleurs, qui ne fait pas souffrir des injures, est indigne de son habit. Une pierre jettée dans une grande Mer, continuë-t-il, n'excite point de tempête, ni une injure dans une grande Ame. Ce qu'enseigne ce Mahometan, ne doit-il pas faire grande honte à ceux qui se disent disciples & sectateurs d'un Maître, lequel dans S. Mathieu souffre sans repartie tous ses calomniateurs, *Jesus autem tacebat.* Aristippe quoi que par un mauvais principe enduroit les crachats de Dionysius, & s'en moquoit, protestant que si des Pêcheurs, pour profiter de la prise d'un petit poisson, souffroient d'être mouillés à outrance, il s'empêcheroit bien pour un peu de salive de renoncer à la capture d'une Baleine, nommant ainsi les graces qu'il poursuivoit & qu'il obtenoit souvent de ce superbe Tyran. Après tout, c'est la plus



courte de toutes les voies, de patienter autant de fois que des insolens vous outragent. Cela les met about, parce qu'on cesse de jeter des pierres contre un Arbre de qui l'on ne peut rien tirer. Dion Alexandrin poursuivi long-tems avec des paroles atroces, par un qui lui en vouloit, comme étant un grand ennemi de son frere, ne lui répondre rien, si non ces deux mots de mépris en entrant chez lui, ἔδὲ γὰρ, *ne gry quidem*; & Suidas nous assure que cet insolent en fût si confus & si outré, qu'il s'alla pendre de dépit, comme l'avoit déjà fait un autre, de honte d'avoir donné un coup de pied à Socrate.

*Plutar.  
de educ.  
lib.*

Or il y en a qui en matière d'injures conservent bien plus long-tems leur ressentiment les uns que les autres, & qui comme des crapaux couvent leur venin & le répandent beaucoup plus opiniâtement que la bonne Morale ne le permet. Jusqu'en ceux qu'on croit hors du sens commun, l'on remarque des vengeances tout-à-fait étranges dans leur conduite. Ce fou de Chicot pour avoir été battu par le Duc du Maine, se jeta dans les armées où il croioit pouvoir le rencontre & lui ôter la vie. Aubigné témoigne dans son Histoire, que ce fou eût cinq chevaux tués sous lui dans ce dessein, lors



que le Comte de Chaligni Prince de la Maison de Lorraine le fit son prisonnier tout blessé à mort qu'il étoit. Laisant les fous à part, les Joniens aiant été ravagés par les Perses, excommunièrent à leur mode ceux qui rebâtiroient les Temples que ceux-ci avoient brûlés, ou qui feroient seulement quelque moindre édifice au même lieu, afin que les marques de l'injure Persanne demeurassent toujours; ce que nous apprenons d'Isocrate dans son Panegyrique. Il est vrai que ces outrages sont bien plus difficiles à oublier que ceux des simples paroles. Mais tant y a, que la vengeance qu'on prend, soit des uns soit des autres, part toujours d'un même esprit qui veut tôt ou tard se satisfaire. Tibere nonobstant le mépris apparent, que Suetone nous a tantôt fait connoître de tout ce qui se disoit ou publioit contre lui, ne laissa pas de se souvenir étant parvenu à l'Empire, que le Grammairien Diogene l'avoit autrefois fait attendre sept jours dans Rhodes sans qu'il le pût entretenir; ce qui le lui fit arrêter sept ans dans Rome avant que de lui donner audience & de le renvoyer. Il est encore des hommes, qui comme les Mouches à miel ne piquent point, si on ne les offense; d'autres sont d'une si maligne nature, qu'ils ne perdent point

*Suet. in  
Tib. art.  
32.*



d'occasion de nuire sans qu'on leur en ait donné sujet, & qui aussi bien que de certains chiens, mordent même avant que d'aboier. Combien en voions nous qui ont la langue plus longue que le bras, & qui menacent de ce, qu'ils ne peuvent pas exécuter, nonobstant le peril attaché à une si mauvaise procédure. Quelques-uns ne disent des injures fâcheuses que pour faire paroître leur éloquence, étant certain que le bien-dire s'emploie fort agréablement par ceux qui se plaisent à médire. Les brutaux ne se reconcilient presque jamais après une injure reçue, semblables à cet Ajax, qui dans Lucien par sa férocité ne se peut accommoder là bas aux Enfers avec Ulysse. Plusieurs reprochent indiscrettement pleins d'animosité des actions comme si elles étoient vicieuses, qui méritent plutôt des loüanges. Ainsi un Lycus dans Euripide accusoit Hercule d'être un homme lâche, qui n'osant joindre de près ses ennemis, se servoit de flèches pour les tuer de loin; bien que cet Héros n'employât tout ce que portoit son carquois que contre les fuyards. Enfin autant que les hommes ont de génies différens, autant voit-on de diverses inclinations, soit à faire des injures, soit à se venger de celles, qu'ils ont reçues, ou



à les supporter patiemment & avec un généreux mépris. Ce génie paroît être quelque chose de plus que le temperament, puisque les plus bilieux, comme l'étoit Socrate, ne sont pas toujours les plus emportés, ni les plus injustes au sujet dont nous parlons. Le Chameau d'Esopé qui n'a point de fiel, est néanmoins de tous les Animaux le plus vindicatif des déplaisirs qu'il a soufferts, ou des injures qu'il peut avoir reçues.

Nous appellons ordinairement ceux contre qui nous sommes le plus fortement irrités, des ennemis mortels; & de fait le procédé le plus commun est de se venger d'eux en les faisant mourir. D'autres grands hommes en ont usé par générosité tout autrement, & il me souvient que Boccalin a loué nôtre *Centur.*  
*2. rag. 88.* Henri Quatrième de s'être vengé de ses ennemis en les laissant vivre. Un Empereur dans un mouvement beaucoup moins estimable, refusa la liberté que lui demandoit un disgracié de se faire mourir selon l'usage de son Siècle, en disant qu'ils n'étoient pas encore réconciliés pour mériter cette permission. En vérité la clemence du premier, & celle de la plûpart de nos Rois, a de grands avantages sur les rigueurs qu'ont exercées tant d'autres Souverains, qui ont voulu assouvir chaude-



ment leur cruauté sur ceux qui les avoient irrités. Car l'appetit de se venger est en cela si différent de celui de manger, que ce dernier nous donne la liberté de le satisfaire autant de fois qu'il nous sollicite; au lieu que celui de nous venger, quand même nous sommes excusables de le faire, ne doit jamais être suivi que ce même appetit ne soit amorti, & que nôtre vengeance ne soit délivrée de ses plus grandes ardeurs, afin de nous exempter des cuisans repentirs qui la suivent ordinairement. Auguste se trouva bien du conseil de sa femme, qui lui fit pardonner à l'Auteur d'une conspiration contre sa personne & son Etat, par cette ingénieuse considération, que la conspiration étant découverte, elle ne devoit plus être appréhendée, mais que son principal Auteur, comme homme de qualité & de mérite, pouvoit beaucoup servir à sa réputation, s'il usoit de clemence en son endroit.

Et parce que Platon a établi trois genres de Justice, envers les Dieux, envers les hommes, & envers les défunts; nous pouvons mettre autant d'injustices, qui se commettent injurieusement ou contre le Ciel: ou contre ceux qui nous déplaisent & que nous craignons qui nous puissent nuire, ou contre d'autres qui ont achevé le cours de



cette vie & qui ne font plus. Pour le premier chef, y-a-t-il rien de plus ordinaire aujourd'hui que les blasphèmes injurieux contre la Divinité, qui véritablement les souffre quelquefois impunément, pour les punir en un autre tems avec plus de rigueur, ou plus exemplairement? Mais n'est-ce pas une chose qui doit faire horreur, qu'on affecte de paroître impie, afin de passer pour esprit fort, dans la plus grande foiblesse d'entendement où l'on puisse tomber, qui est celle qui naît de l'irreligion? En effet il se trouve des gens qui n'ont point d'autre motif pour paroître libertins, pour se moquer de ce qu'il y a de plus Saint au dessus des nuës, & pour jeter insolemment des crachats contre le Ciel, qui leur rétomment misérablement sur le visage: que cette folle pensée d'être plus hardis & plus clair-voians que les autres: ce que leur reproche Phedrus même tout Païen qu'il étoit,

*Et ut putentur sapere, cælum vituperant.*

Certainement c'est être bien aveugle de sa vanité, c'est affecter une liberté bien esclave de sa passion, & ce n'est pas merveille qu'on rogne les ailes à des personnes qui ont le bec si pointu & si offensant, qu'ils ne font pas difficulté de le porter outrageusement contre

tre



tre l'Auteur de tout bien, de leur propre Etre, & de toute la Nature.

Quant aux injures que les hommes se font très injustement les uns aux autres, ils doivent d'autant plus soigneusement éviter d'en faire, que nous avons tous une propension naturelle à commettre ce crime, & même à y applaudir. Car outre que, généralement parlant, la langue des hommes se plaît à la médifance,

Γλῶσσα γὰρ ἀνθρώπων Φιλονέρτομος,

*Lingua enim hominum amica convitii,*

comme l'a reconnu il y a si long-tems le Poëte Musée : leurs oreilles ne sont pas moins enclines à ouïr les diffamations, ceux qui les doivent prononcer étant crûs presque sans parler : ὁ μὲν γὰρ κατήγορος καὶ σιωπῶν ἀξίος *De merc.*  
πιστος, *nam accusatori, vel tacenti fides habetur.* cond.  
tur, dit quelque part Lucien. Enfin une médifance injurieuse est la chose du monde qui pénètre le plus aisément & le plus avant : ce qui fit proférer galamment à un Théoridas de Sparte, qu'il venoit de rendre son épée *Pluta. in apo.*  
plus pointue qu'une calomnie. Cependant les plaies qui se font à l'honneur par cette voie en un moment, ne se guérissent pas aussi facilement, ni en soufflant simplement des



fus. La maxime de S. Augustin a lieu ici autant qu'en tout autre endroit, *non remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum*. Ce n'est pas assés d'user d'excuses envers les personnes offensées, il faut rétablir leur réputation si elle se trouve intéressée, ce qui n'est pas souvent facile à exécuter. De là arrivent tant de mal-heurs non seulement aux particuliers, mais aux Etats mêmes. Nôtre Histoire nous apprend, que la plupart des guerres que fit Louïs Onzième, n'eurent pour fondement véritable que la vengeance de  
*L. i.* quelques paroles de mépris. Car selon la maxime de Thucydide on souffre plutôt une injure faite par force, que par le mépris dont nous parlons. Et je ne doute point que ceux de Nole ne scûssent plus de mauvais gré à Virgile d'avoir raié leur nom de son Poëme, quand il y mit *Ora jugo*, au lieu de *Nola jugo*, que s'il leur eût caulé quelque fâcheuse disgrâce. Tant y a que le plus grand nombre des disputes qui causent en nos jours de si étranges animosités entre des personnes de considération, se passent en termes injurieux qui s'emploient au lieu de bonnes raisons,

*Ennius.* *Haud bonis dictis certantes, sed maledictis.*

*In Jove* Sans mentir l'on voit en cela quelque chose  
*Trag.* qui approche de l'artifice dont use Jupiter



dans Lucien, lors qu'il excite son Timocles qui succomboit en raisons, à étonner par quantité d'injures le pauvre Damis. Pour ne rien dire de ce que pratiquèrent les Troiens à l'égard d'Ajix, qu'ils suffoquèrent par le conseil d'un Oracle avec des fanges & de la bouë, parce qu'il étoit d'ailleurs invulnérable. Les ordures qui s'écrivent, à la honte de nôtre Siècle, me font souvenir de ces contes anciens.

Il reste à dire quelque chose de ceux qui semblent déterrer les morts, pour les prendre à parti. Vous diriez qu'ils ne sauroient vivre contens, s'ils n'évoquent les Ames de ceux qui ne sont plus, pour leur chanter mille injures. C'est à leur sujet que Plinè a rapporté le mot de Plancus, *cum mortuis non nisi larvas luctari*. Et personne, n'ignore, que par les Loix de Solon il n'étoit pas permis d'user de la moindre invective contre les defunts, quand même, dit Demosthene, leurs enfans vivans nous y auroient provoqués par de fâcheux termes. Laissons-les donc en repos, & en jouïssons ensuite, après avoir ajouté ce peu de paroles.

Il n'y a point de plus sûr parti à prendre au sujet des injures, que de n'en faire à person-



ne & d'endurer patiemment, ou même en riant, celles qui nous sont faites,

*Laberius. Magnanimo injuriæ remedium oblivio est.*

C'est assés nous venger de ceux de qui elles viennent, de les laisser dans le repentir de leur crime, & dans la crainte qui le suit. *Tan-*

*Sen. ep. 105. tum metuunt, quantum nocent. Dat penas quisquis expectat: quisquis autem metuit, expectat.*

Que si nous accompagnons ce procédé d'une gaie raillerie, nous irons du pair en cela avec les plus célèbres de l'Antiquité. La Xantippe de Socrate lui fit cette injure de renverser le dîner, auquel il avoit convié un de ses amis. Il dit à cet ami qui se nommoit Euthydème pour excuse, & pour lui ôter l'indignation qu'il en conçût, Souvenés-vous qu'une poule en fit dernièrement autant chés vous, sans que je m'en fâchasse. Pittaque ne fût pas moins agréable en une pareille rencontre, où sa femme, qui valoit bien celle de Socrate, jetta par terre la table du festin qu'il faisoit à plusieurs de ses amis: Je m'assure, leur dit-il là dessus plaisamment, qu'il n'y a pas un de vous, qui n'ait quelque chose à souffrir: ne suis-je pas bien-heureux, de n'avoir que ceci pour ma part?

Je me tairois là-dessus, s'il ne me souvenoit encore d'une considération où entre cet ex-



cellent Philosophe Dion Chrysostome dans sa *Orat. 33.* première Oraïson aux habitans de Tarsis, accoutumés à la flatterie de ceux qui haranguoient devant eux. Il leur représente que des deux plus grands Poètes qu'eussent les Grecs, Homere & Archiloque, le premier a tout loüé, les hommes, les bêtes, les plantes, l'eau, la terre, les armes, & les chevaux; n'y aiant que le seul Thersite qu'il appelle un importun Orateur. Archiloque au contraire blâme tout, & exerce une Satyre perpetuelle contre son Siècle qu'il crût en avoir besoin. Cependant, ajoûte Dion, ce dernier semble avoir été plus prisé que l'autre par l'Oracle, qui nomma Archiloque le Ministre des Muses, chassant du Temple l'Auteur de sa mort, & déclarant, qu'elle étoit la seule cause d'une fâcheuse guerre qui regnoit alors; outre que le même Oracle fit savoir au pere d'Archiloque avant sa naissance, qu'il auroit un fils dont la gloire seroit immortelle. Notre Philosophe fait sortir sur cela de sa bouche dorée cette conclusion, qu'il est des tems, où la Satyre est préférable au Paranymphe, & qu'elle l'est toujours aux loüanges excessives, & aux infames flateries qui corrompent les mœurs. J'entre avec lui, & comme je croi avec vous, facilement dans ce sentiment.



Mais je vous supplie aussi de considérer, qu'il ne nous reste plus rien des ouvrages de ce grand Censeur Archiloque, au lieu que ceux d'Homere sont venus jusqu'à nous avec une recommandation qui apparemment ne doit jamais finir. Et il me semble que nous pouvons tirer de là cette leçon, que les bonnes & vraies loüanges qui se distribuent aux hommes qui les méritent, sont bien plus propres à perpétuer nôtre nom avec le leur: que toute cette sorte d'injures que je vous ai exposées, & dont je pense, que nous ne pouvons tous avoir trop d'averfion, quoi qu'elles soient au gré de tant de gens qui en font leurs délices.

HUITIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*De la Paix & de la Guerre.*

**L**E commun vœu de tout le genre humain est sans doute de couler ses jours dans le doux repos de la Paix. Les Romains donnèrent sur ce pied là le surnom de Vacuna à la Victoire, pour dire, que ce qui la rendoit le plus recommandable étoit, de pouvoir jouir du repos par son moien, & demeurer dans un



honnête loisir qu'ils appelloient vacation, *quodd post eam vacantibus & otiosis esse liceret.* Cependant, comme tout est sujet aux problèmes, & qu'il n'y a point de propositions si opposées, que l'esprit humain ne tienne souvent en équilibre, Aristote a reconnu au septième livre de *cap. 15.* ses Politiques, que la Guerre a cela de bon, qu'elle rend les hommes justes & temperans, au contraire de la Paix, qui les fait ordinairement insolens & insupportables. Il n'est pas plus naturel à un long & pénible travail d'engendrer un dormir excessif, qu'à une guerre continuée de produire de longues Paix, qui sont presque toujours la ruine des Etats. C'est ce qui fit écrire ce vers à une Dame Romaine *Sulpicia.* dans sa Satyre, du tems des persecutions de l'Empereur Domitien,

*Romulidarum igitur longa & gravis exitium pax.*

Car si c'est le propre d'une Paix de longue durée, de combler de bon-heur ceux qui en jouissent, il n'est pas moins de la suite des choses humaines, que ce bon-heur soit suivi de son contraire qui est l'adversité, & je pense qu'il y a peu de Guerres dont l'on ne puisse dire ce que Florus a prononcé de celle de César & de Pompée, *causa tantæ calamitatis eadem quæ omnium, nimia felicitas.* Enfin je croi, qu'Hésiode nous a fait cette leçon, il y a



plus de deux mille ans, dans sa Théogonie, quand il a écrit, que de Mars & de Venus, qui sont les Dieux de la Guerre & de la Paix, sont sortis successivement non seulement la Crainte, & la Peur, mais encore depuis l'agréable Harmonie, qui met toutes choses dans un état souhaitable. Mais il y a bien plus, il s'est trouvé des Philosophes, qui ont soutenu, que comme le Monde subsiste par la contrariété des Elemens qui le composent, les Etats se maintiennent aussi par la més-intelligence & par les contentions de ceux qui en ont la direction: d'où vient, ajoutent-ils, qu'Homere représente Agamemnon fort aise de voir qu'Ulysse & Achille se disent des injures. En effet les Ephores dans Sparte fomentoient l'émulation entre leurs citoyens, & ils eussent été bien fâchés dans la discipline de Lycurgue, & selon ses traditions, s'il n'y eût point eu de dissention entre eux: ce qui rendit suspecte l'affabilité d'Agefilaus qui les accordoit tous autant qu'il le pouvoit faire.

Il faut tomber d'accord, que comme la Vie, & la Mort sont également selon Nature, la Paix & la Guerre ne se trouvent pas moins du cours ordinaire des choses du Monde; y aiant des tems où les autres animaux aussi bien que les hommes s'animent & s'acharnent les uns



contre les autres. Nôtre Histoire nous apprend, que sous le regne de nôtre Charles Sixième, l'on vit au commencement du mois de Juillet de l'an mil quatre cens dix un combat en l'air entre les Oiseaux, où les Cicones, jointes avec les Hérons, & les Pies, combattirent contre les Corneilles, les Corbeaux, & les Geais, avec tant d'animosité, qu'après un long tems les premiers nommés étant demeurés maitres de l'air, on eût bien chargé deux charettes de ces volatiles mortes. Quoi qu'il en soit, les hommes ne sauroient en de certaines saisons demeurer en paix. Agis s'étant resolu de faire une trêve avec ceux d'Argos, il en fût très mal mené à Sparte; & ceux avec qui il avoit traité pensèrent être lapidés dans Argos, personne ne voulant d'accommodement, & chacun pensant avoir perdu une belle occasion de victoire, selon que Thucydide le représente au cinquième de ses livres. Remarquons aussi, que ni le Roi Persée, ni le Consul Paulus Æmilius n'avoient dessein de combattre: cependant ils le firent, *Fortuna, quæ plus consiliis* Tir. Liv. *humanis pollet, contraxit certamen,* & l'Empire Macedonien finit par ce combat. Soions donc résolus à tous les événemens qu'envoie le Ciel, dont le Modérateur n'est pas moins



proprement nommé dans la langue Sainte le Dieu *Sabaoth* ou des Armées, que le Dieu de *Salem* ou de la Paix. Aussi est-ce lui qui règle manifestement le succès des armes, quand il donne la victoire aux partis qui apparemment la devoient le moins esperer. Il fit *Jos. ant.* gagner la bataille à Gédéon contre les Madi-  
*Jud. l. 5.* nites, avec trois cens soldats seulement, les  
*c. 8.* plus poltrons de son armée, comme ceux qui craignant l'ennemi, n'avoient osé boire qu'avec la main au passage d'une riviere; afin que ce Général sçût, que les victoires venoient d'enhaut, & non pas du nombre ni de la valeur des combatans. Ce n'est pas là favoriser toujours les gros escadrons, comme le prononce de Dieu ces diseurs de bons mots, dans un país où ils font profession, de le mieux respecter que par tout ailleurs. Car encore que ceux qui ont la meilleure cause, succombent quelquefois, cela doit être imputé aux secrets jugemens de ce même Dieu, qui punit de la sorte pour leur bien ceux qui paroissent d'ailleurs justes & innocens; outre qu'on ne voit guères que les plus méchans des hommes entreprennent des injustices, que quand ils ont la force en main, de façon que ce n'est pas merveille, que par le cours des causes secondes le parti le plus équitable ait du



pire, étant en de telles rencontres le plus foible. Tant y a, que dans le Paganisme même Xenophon n'a pas fait difficulté d'attribuer aux Dieux qui s'adornoient de son tems, la dérouté d'Epaminondas & des Thebains, *L. 7. hist.* qui devoient par touté raison & selon toutes les apparences se rendre maitres de la ville de Sparte, lors qu'ils furent chassés & battus par Archidamus avec cent hommes seulement. Pour conclusion, ne doutons point, que le Ciel ne soit l'Auteur de la décision des combats, & ne croions pas qu'il nous ait établis ici, pour y jouir d'une Paix perpétuelle & d'un repos imaginaire tel qu'Herodote l'attribué à ces peuples du Nord qu'il appelle Argippées. Il les représente si heureux, qu'étant tenus saints & sacrés, personne ne leur fait la moindre injure. Aussi ne possèdent-ils aucune sorte d'armes, & tout leur emploi consiste à terminer les différens qui surviennent entre leurs voisins; leur demeure au surplus servant d'un asyle assuré à tous ceux qui se retirent chés eux. Ce sont des visions d'un Historien, dont les neuf livres portent à bon droit le nom des neuf Muses, aiant écrit des choses telles que celle-ci, qui tiennent beaucoup de la licence du Parnasse.



Il est si constant, que de tout tems l'on a référé à la Puissance Souveraine qui a soin des choses sublunaires, les grands événemens que causent les faits d'armes extraordinaires, *in Oreste.* qu'Euripide prononça nettement du haut de son théâtre faisant parler Apollon, que la destruction de Troie, & l'embrasement d'Ilium, n'arrivèrent que parce que les Dieux avoient arrêté de diminuer la trop grande multitude des hommes, se servant pour cela de la beauté d'Helene, qui ne fût que l'instrument dont ils voulurent user pour produire ce grand effet. On peut bien le nommer tel, puisque par la supputation de Dares le Phrygien fort ancien Historien, quoi que son livre passe pour supposé, quarante-sept Souverains Grecs allèrent former ce mémorable siège, avec douze cent deux Vaisseaux, qui trouvèrent tant de résistance, que dix ans se consumèrent dans cette expedition. Menelaüs excusant aussi sa femme dans l'Andromaque du même Euripide, le prend d'un autre côté, prétendant néanmoins qu'elle n'a fait que cooperer forcément avec le Ciel, qui vouloit que les Grecs devinssent plus vaillans, & qu'ils apprissent le métier des armes dont ils étoient assés ignorans; d'où il conclut que leur Nation étoit fort obligée à cette bel-



le Helene, qui avoit aidé à leur procurer de si grands avantages. Mais Isocrate plus obligé que les Poëtes à parler vrai-semblablement dans son Panathenaïque, où il étoit écouté par tant d'auditeurs difficiles à contenter, avoué bien, que la cause apparente de la guerre de Troie étoit le ravissement que fit Paris d'Helene femme de Menelaüs; mais il prétend que la véritable, & sur laquelle les Dieux permirent la désolation de ce grand Roiaume d'Asie, fût pour reprimer les habitants de cette Province que les Grecs nommoient Barbares, & qui les avoient diverses fois très mal traités. Les Grecs voulurent donc, ajoute cet Auteur, en leur rendant la pareille, les empêcher d'en user à l'avenir, comme ils avoient fait, lors que Pelops vint se rendre maitre du Peloponese, Danaüs prendre Argos Ville capitale des Argives, & Cadmus occuper celle de Thebes; le tout par des invasions dont les Européens vouloient se ressentir. Or comme les choses les plus éloignées entre elles & à nôtre égard, paroissent unies à l'œil des Intelligences Celestes qui les conjoignent facilement, & qui en voient les dépendances, Chalcondyle nous assure qu'on tenoit, comme par une révélation d'en-haut, à la prise de Constantinople par Maho-



met Second, que les cruautés exercées autrefois par les Grecs au sac de Troie contre les Asiatiques, furent cause de tout ce que l'Empire Grec souffrit alors des Turcs originaires d'Asie, comme par une espece de vengeance, & de rétribution divine que Dieu permit. Surquoi il est à nôter que par la propre confession de l'Historien Ducas, qui étoit de ce tems-là, & de famille Imperiale, le jour de ce grand exploit & d'un si important combat, il n'y eût que trois Turcs de tués; ce qui semble porter un secret témoignage de la permission du Ciel. Le nombre d'exemples

*Voi opusc.  
des Vi-  
ctoirs.*

semblables est innombrable, & ce seroit à moi *actum agere*, de vouloir faire ici quelque énumération des Victoires obtenues par de moindres troupes, contre celles dont la multitude étoit presque incompréhensible. Souvent cette multitude engendre d'elle-même le desordre & la confusion, & elle se trouve par là plus aisée à defaire. Quand les Députés de Rome font entendre à Alarich pour l'intimider, que tout le peuple étoit prêt de combattre, il répond généreusement & en se rail-

*L. 5. hist.* lant dans Zosime; Tant mieux nous en vaincrons plus facilement, avec cette jolie comparaison, que plus un pré a son herbe épaisse, plus il est aisé à faucher, *Spissius fenum*



*variore facilius secatur.* Je fai bien que les Gentils donnoient à la Fatalité ou à la Fortune de tels événemens, & qu'il semble que nous déferions à ce sentiment, quand nous proferons si souvent, que les armes sont journalieres. Au cas que Juvenal soit l'Auteur de la seizième Satyre qui passe sous son nom, il a prononcé nettement en faveur du Sort, qu'il croit distribuer seul tout le bonheur des Campagnes;

- - - *plus etenim Fati valet hora benigni,  
Quàm si nos Veneris commendet epistola Marti,  
Aut Samia genitrix quæ delectatur arena.*

Nous rectifierons cette pensée Paienne, si nous interpretons, comme il faut toujours faire, la fatalité des Ethniques de la volonté de Dieu, qui regle tout ce qu'ils attribuoient à ces fabuleuses & chimériques Divinités, la Fortune & le Destin.

Or puisque sans être du métier, nous nous sommes engagés à tant parler de la Guerre, avoüons franchement ce que nous pensons d'une profession qui semble n'être bonne qu'à la destruction du genre humain. C'est une chose que Pline a considérée comme fort étrange qu'à la réserve du Coucou, *quæ sola* L. 10. c. 9.  
Et pref.  
ad l. 7. *omnium avis à suo genere interimitur*, tous les autres Animaux, soit terrestres, aquati-



ques, ou volatiles, jusqu'aux plus féroces, vivent en bonne intelligence, sans se défaire chacun dans son genre ou espece, & que l'homme seul soit à un autre homme le plus dangereux ennemi qu'il puisse avoir. *Leonum feritas inter se non dimicat: serpentum morsus non petit serpentes: Ne maris quidem bellæ ac pisces nisi in diversa genera sæviunt. At herculè homini plurima ex homine sunt mala.* En vérité ce qui se pratique en Guerre sert d'une grande illustration au texte de Pline, & je suis trompé, si la maxime de Crates le Thebain, *tamdiu philosophandum esse, donec videantur Duces exercitus esse Asinarii*, ne va aussi à rendre ridicule dans le bon sens une occupation, dont tout le plaisir est de se baigner dans le sang. Je ne veux pourtant pas expliquer plus particulièrement l'apophtegme de ce Philosophe, afin de n'irriter pas un parti si redoutable qu'est celui des gens de Guerre. Qu'ils me permettent seulement d'estimer la Paix comme un présent que Dieu nous a fait étant en terre, & celle qui pour ne rien dire qui les fâche, de tous ses autres avantages, est recommandée par les Grecs à cause des bons raisins qu'elle nous fournit, *Βοτρίοδωρος ἡ εἰρήνη, pax donatrix uvarum.* Si l'on me reproche là dessus ma poltronnerie,

*Suid. ad  
vocem  
Βοτρίοδω-  
ρος.*



rie, je répartirai avec l'Italien, *non è villa  
il fuggir la guerra, ma il fuggir nella guerra.*  
 J'avouë d'ailleurs, que ces tonnées terrestres  
 du Canon me blessent plus les oreilles que  
 ceux du Ciel, puisque comme en parle Pe-  
 trarque dès son tems, *de terra etiam tonat* L. 1. de  
 & *non imitabile fulmen; ut ait Maro, hu-* <sup>remed.</sup>  
*mana rabies imitata est.* Et pour conclu- <sup>urr. fort.</sup>  
 sion je prierai ceux qui sont plus guerriers <sup>cap. 99.</sup>  
 que moi, de faire *minima de malis*, de ne se  
 pas porter aux cruautés les plus inhumaines,  
 & de se souvenir, que par le témoignage mê-  
 me d'Asdrubal grand ennemi des Romains,  
 ils augmentèrent presque plus leur Etat par  
 la clemence, que par les victoires; *plus*  
*penè parcendo victis, quàm vincendo, Impe-*  
*rium auxisse Romanos,* pour rapporter les ter-  
 mes auxquels Tite-Live le fait parler. Si est-  
 ce, que ces Romains étoient plus meurtriers <sup>Dec. 3.</sup>  
 & plus implacables que les Lacedemoniens, <sup>l. 10.</sup>  
 qui ont été reconnus les premiers en valeur  
 de tous les Grecs. Car on n'immoloit à  
 Sparte qu'un Coq pour une victoire sanglan-  
 te, & un Bœuf pour celle qu'on avoit obte-  
 nue par ruse, par adresse, ou sans violence.  
 A Rome au contraire on decernoit le triom-  
 phe à ceux qui avoient répandu beaucoup de  
 sang; & l'Ovation simple avec le Sacrifice



d'une Brebis, quand la victoire s'étoit trouvée plus facile. Certes les Lacedemoniens sont en cela préférables aux Romains. Les avantages que donne l'esprit par quelque stratagème ou autrement, sont beaucoup plus à priser que ceux, qui viennent de la force; je ne saurois faire tant de cas d'une chose que la poussière & le vent donnent assés souvent; & je trouve que Cicéron a eu raison d'observer dans une de ses Epîtres familières, qu'Homère n'avoit nommé ni Ajax ni Achilles preneurs de villes, quelque vaillans qu'ils fussent, mais bien l'industriel Ulysse, qu'il appelle *πτολέπορον urbium everforem seu expugnato-rem*. Ce que je viens de dire à l'égard de ces deux Nations ne m'empêche pas de reconnoître qu'il s'est rencontré des Capitaines Romains pleins de grande rétenue dans leurs exploits militaires. Les paroles de Scipion le Jeune me plaisent sur tout, quand il déclara, que selon lui un bon Général ne devoit employer le fer, non plus, qu'un savant Medecin, qu'en toute extrémité, & le plus tard qu'il lui étoit possible. Mais je préfère aux uns & aux autres les Macedoniens dans l'usage qu'ils avoient de n'élever jamais de trophées aux lieux de leurs victoires, afin, dit Pausanias, de n'irriter pas leurs ennemis

L. 10.  
ep. 13.

Plutar. in  
apoph.

L. 9.  
p. 606.



vaincus, & de leur laisser l'esperance par cette modération de se pouvoir réconcilier; ce qui fût cause qu'Alexandre n'en dressa point après avoir subjugué Darius. Car il y a dans le métier des armes de fausses bontés, & des clemences fardées, qui ne méritent pas d'être estimées. Telle étoit celle de Lycurgue, quand il défendoit par ses Loix, de combattre souvent contre un même ennemi, de crainte de le trop aguerrir, comme Agefilatis fit les Thebains, dont il reçût de grandes réprimandes. Quand Cléomede ne voulut pas aussi achever de ruiner les Argiens, ils ne lui étoient, ce me semble, guères obligés de ce favorable traitement, puisqu'il n'avoit pour motif que de laisser à la jeunesse de Sparte contre qui combattre une autre fois, & *ne deleret cotem juventutis*: Ce n'étoit, que prolonger leur misère, & ils ne lui devoient savoir gré de cette grace, que comme Ulysse à Polypheme, de le devoir manger après ses compagnons. Enfin disons-le franchement après Seneque, lors qu'il excuse le Roi Philippe de quelque injustice commise aveuglément en faveur d'un soldat, il est comme impossible qu'il ne s'en fasse de terribles dans l'exercice des armes. L'on m'objecte: *L. 4. de beneficiis. c. 37.*  
 ra peut-être des Bayards, & des Chevaliers



*sans reproche*, dont la *Legende* ne nous fait rien voir que de très vertueux. Mais sans préjudicier à leur réputation, l'on n'a pas tenu un registre exact de tout ce qu'ils ont été contraints de faire, ou de souffrir être fait. Comment peut-on réprimer l'insatiable convoitise de tant de gens, qui n'ont l'épée au poing que pour commettre des violences & pour faire du mal ? C'est ce que porte le texte de Seneque. *Non sufficit homo justus unus tot armatis cupiditatibus, non potest quisquam eodem tempore & bonum virum, & bonum Ducem agere. Quo modo tot millia hominum insatiabilia satiabuntur ? quid habebunt, si suum quisque habuerit ?* Il seroit difficile de finir par un plus bel endroit, & plus véritable.

NEUVIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Réflexions Sceptiques.*

**J**E me promenois ce matin en rêvant sur le sujet que je devois choisir, qui contribuât de lui-même quelque chose à me faire avoir une de ces favorables audiences dont vous m'avez quelquefois voulu gratifier. Je



vous avouë, que dans le rebut de diverses pensées qui se sont présentées à mon imagination, il y en a eu une qui m'a presque rendu muet, parce qu'en m'instruisant des grands avantages qu'on retire de s'être tâ, j'y confidérois en même tems, à combien de perils & de fâcheuses interpretations s'exposent ceux, qui s'expliquent avec un peu d'honnête liberté & d'ingenuité philosophique, des choses qui leur passent par l'esprit. Ce n'est pas que je ne condamne fort, comme tout-à-fait inhumain, le souhait de ce mélancholique Domitius, qui voudroit dans Aulu-Gelle, que tous les hommes, lui compris, eussent perdu la parole, afin que le vice dont ils sont remplis n'eût plus le moien facile de se communiquer des uns aux autres en se rendant manifesté. *Utinam*, dit-il, *muti omnes homines essemus, minus improbitas instrumenti haberet*. Mais sans porter si loin la véhémence de ce Philosophe infociable & Timonien, que je ne pouvois approuver, je ne laissois pas de priser beaucoup la taciturnité de quelques personnes, qui par prudence s'abstiennent de parler de bien des choses dont ils sont suffisamment informés, pour laisser débiter à d'autres ce qu'ils en savent, étant bien aises de ne point contester contre eux. Je me



sentois confirmé dans ce sentiment, non seulement par ce qu'on a écrit d'Epaminondas, que jamais homme ne sçût tant & ne parla si peu ; mais encore par un Proverbe Persan rapporté par le Calife Gali, qui porte, que *le silence de l'ignorant est sa sauvegarde*. Car quoi qu'on veuille dire des Proverbes, comme s'ils ne régardoient que le peuple, ils ne sont pas moins propres à l'instruction des Princes, que des moindres artisans, & l'on reconnoitra toujours, que ceux de toutes les langues, depuis la Sainte, dont Salomon a ramassé les plus considérables, jusqu'aux plus vulgaires, ils contiennent en peu de mots ce que les diverses Nations, qui les ont produits, avoient de recommandable ; outre que rien ne fait mieux juger qu'eux, quelles étoient les mœurs des différens peuples, & quel étoit leur particulier génie. Les Grecs nommèrent ces Proverbes *Parémies*, à cause qu'on les exposoit aux yeux de tout le monde pour son instruction ; & les Romains les appellèrent *Adages*, comme ceux qui apprennent sommairement ce qu'il étoit le plus à propos de faire, *adagia ad agendum apta*, si tant est que Sextus Pompeius sçût bien l'origine de leur nom. - Tant y a, que celui du Persan, dont je me suis souvenu, recomman-



de aux ignorans le silence en termes si exprès, qu'il me le faisoit extrêmement estimer au sujet de l'ignorance Sceptique, dont je fais profession; de sorte que vous avés couru fortune aujourd'hui de me voir plus muet que le poisson, qui apprit à Pythagore si bien à se taire. Peut-être que mon silence, si vous en eussiez pénétré le motif, eût bien valu l'entretien que je vous dois fournir. En effet il est des silences instructifs, & qui n'expriment pas moins que les plus longs & les plus forts discours. Hecube abayant en chienne ne fit pas mieux connoître, ou comprendre sa douleur, que Niobe muette & convertie en Rocher, *nec minus silentio Niobe, quàm latratu Hecuba dolorem animo insitum designabat.* Mais enfin je me suis déterminé à ne pas manquer au devoir d'une chose promise, sauf à user d'une telle modération dans mon discours, que personne n'ait droit de prendre dans le particulier, ce qui n'est que généralement proferé, & sans dessein d'offenser qui que ce soit. Car après tout il ne seroit pas juste de m'empêcher, parlant en faveur des bonnes mœurs, de me porter avec un peu d'aigreur contre celles qui leur sont opposées. Que si les miennes se trouvent quelquefois être du nombre des dernières, com-



me je reconnois ingenuement qu'elles n'en tiennent que trop, je suis le premier à les condamner dans le secret de la conscience; & souvent qu'on pense que je censure avec trop de liberté celles des autres, c'est à moi-même que je donne cette discipline.

Véritablement je ne puis approuver ni en moi, ni en qui que ce soit, des défauts qu'on commet en quelque façon autant de fois qu'on y connive, *hoc natura simile est, facere scelus, & probare*. Les Anciens Perses du tems de Cyrus étoient si délicats sur cette matière, qu'il leur étoit défendu, je ne dirai pas de faire, mais seulement de prononcer les choses illicites, *que apud Persas facere non licuit, ea nec dicere*. Nous ne sommes pas aujourd'hui si scrupuleux dans une Loi aussi sainte que la leur étoit profane; & je croi que nous pouvons avouer ce que Salvian Evêque de Marseille disoit de son Sié-  
L. 3. de  
prov. cle, que les plus Saints d'entre les Chrétiens sont ceux qui ont le moins de vices, *in cuncto populo Christiano genus quoddam sanctitatis est, minus esse vitiosum*. Nous naissons tous avec une tache originelle, comme ces poisons qui sont mal-faisans dès la racine, *venena statim à radicibus pestifera sunt*: ou comme ces Animaux dont les petits apportent la



rage au Monde en naissant, *quarundam ferarum catuli cum rabie nascuntur*. Personne n'est exempt de cette inclination naturelle au mal, où nous nous portons avant même que nous aions acquis les forces de nous supporter,

*Et documenta damus, qua sumus origine nati*; Ovid. l. 1. <sup>metam.</sup>

cela se pouvant dire plus véritablement de nous, que des hommes fabuleux sortis des pierres jettées après le Deluge de Deucalion par les réparateurs du genre humain. Les plus vertueux tombent dans le malheur de cette infortunée naissance, & comme les plus grands Astres ont les plus grandes taches, les plus gens de bien sont quelquefois sujets aux plus énormes défauts. C'est ce qui causa la réprobation d'un des Apôtres, & ce qui fait écrire si modestement à S. Augustin que dans ce mélange inévitable du bien & du mal, il n'oseroit se promettre, que sa maison fût plus <sup>Ep. 137.</sup>

innocente que celle de tant de Saints Patriarches où il s'est trouvé des coupables: *Non mihi arrogare audeo, ut domus mea melior sit quàm arca Noë, ubi inter homines septem reprobis unus derisor patris inventus est; aut quàm domus Abrahamæ, ubi dictum est, Ejice ancillam & filium ejus, aut quàm domus Isaac, cui de duobus geminis dictum est, Jacob dilexi, Esau autem odio habui.* Petrus Blesensis



dans une Apologie pour l'Anglois Reginaldus, exagguère encore davantage cette mixture du Vice & de la Vertu, en ces termes: *Interim cum Hierosolymitis habitat Jebuseus; interim in horto patrisfamilias, simul sunt salianca & abies, urtica & myrrthus. In grege Jacob animalia alba & nigra, agni & hædi; in reti Petri pisces boni & mali; in arca Noë animalia munda & immunda; in agro Domini lilia inter spinas, & zizania inter spicas; in area Domini granum cum palea; in cella Christi vinum cum acinis, oleum cum amurca.* Cela veut dire, que personne ne doit se présumer innocent, & que c'est beaucoup faire, de se tirer du nombre des plus criminels. Mais admirons la bonté de celui qui est l'Auteur de tout bien, & qui souffrant le mal sans l'approuver, a donné le moyen de tourner ce même mal à nôtre avantage, & de nous instruire à la Vertu dans la contemplation du vice. Le Sage Locman des Perses modernes rendit cette reponse à ceux qui l'interrogeoient sur les moyens qui l'avoient élevé à ce haut degré de sagesse qui le faisoit respecter; qu'il avoit appris des vicieux ce qu'il avoit de Vertu, en faisant le contraire d'eux. Voilà comme se tire des poisons mêmes l'excellente thériaque contre



le plus à craindre de tous les maux, qui est le Vice. Ne vous imaginés pas pourtant, que ce soit un précepte qui vous convie à la fréquentation des méchans. Tant s'en faut, vous les devés soigneusement éviter, comme ceux qui ressemblent à ces Oiseaux mal-faisans, qu'on voit ôter de la terre les bons grains dont elle a été ensemencée. Les mauvais esprits ne sont pas moins à craindre, par ceux principalement qui ne sont pas encore bien confirmés dans la pratique des Vertus.

Or il ne faut pas se méprendre sur ce mot de Vertu, qui outre ses différentes significations, ne doit pas toujours être pris dans la science des mœurs pour un milieu impartageable entre les deux extrémités vicieuses. Les Vertus Morales ont quelque latitude, & reçoivent le plus & le moins dans l'opinion des plus équitables Philosophes. Plutarque soutient même, qu'elles sont différentes selon la diversité des sujets où elles se trouvent. Ainsi, dit-il, la Prudence de Themistocle *In Phocio.* ne se rapporte pas à celle d'Aristide, la force d'Alcibiade est bien différente de celle d'Empédocle; & la Justice de Numa se trouvera toute autre que celle d'Agésilas. Le vice doit être considéré de même avec plus de condescendance à l'infirmité humaine que



ne faisoient les Stoïciens, qui posoient des lignes & des bornes si austères, que pour peu qu'on les outrepassât, l'on commettoit les plus horribles crimes. A la vérité la Morale Chrétienne semble quelquefois ne reconnoître qu'une sorte de mal qui est le pêché. Mais comme ses Ecoles mêmes constituent trois sortes de biens, l'honnête, l'utile, & l'agréable; il faut nécessairement établir trois sortes de maux opposites, le deshonnête, le préjudiciable & le déplaisant. Je vous dirai de plus, que cette Morale Chrétienne doit étendre sa charité jusques sur les Animaux, si nous en voulons avoir pour les hommes. Le Sultan Murat prédécesseur d'Ibrahim, pere du Grand Seigneur d'aujourd'hui, tout Mahométan qu'il étoit, fit une action sur cela d'instruction à ceux même qui doivent à la grace de Dieu la connoissance de la vraie Religion. Il vit un Turc dans Constantinople, qui dinant tenoit son cheval chargé par la bride. Aussi-tôt il commanda, qu'on déchargât cette misérable bête, & qu'on mit sa charge sur le dos de son Maître, l'obligeant à demeurer sous ce fardeau, durant tout le tems que ce pauvre animal fût à manger une mesure d'avoine. On célèbre beaucoup d'actions de Princes qui ne valent pas celle-là,



qu'un grand nombre de préceptes du vieil Testament rendent considérable, comme je me souviens bien de l'avoir autrefois observé. Cependant je ne m'apperceois pas que sans y penser, je ferois ici une leçon ridicule, vû le lieu où je suis, si je pouffois plus avant un point de doctrine, où vous êtes tous sans comparaison plus entendus que moi. J'aime mieux sans m'écarter beaucoup de ce thème moral, que je connois ne vous être pas désagréable, vous représenter quelques réflexions sceptiques que j'ai faites dans des lectures de livres qui me servent de divertissement, ne me souvenant pas de vous avoir jamais entretenus de celles-ci.

Personne n'ignore que les diverses coutumes & les mœurs différentes n'aient toujours causé de certaines animosités d'une Nation contre d'autres, qui ont souvent été de très dangereuse conséquence. J'en ai remarqué de fort notables entre les Chinois & les Japonois, dont les façons de vivre sont tout-à-fait opposées: ce qui joint aux intérêts de leurs Etats les tient de tems immemorial en des guerres continuelles. Sans repeter beaucoup d'exemples semblables que vous pouvés m'avoir ouï souvent observer, en voici que vous ne trouverés peut-être pas moins notables.



Les Tartares de Boghar ne cessent jamais de faire des incursions sur les Perses à cause que ceux-ci ne se veulent pas couper les moustaches de la barbe, pour raison de quoi les premiers appellent les autres Infidèles. Et d'autres Tartares bien plus Orientaux, qui ont envahi depuis peu presque tout le Roiaume de la Chine, tiennent une telle rigueur aux Chinois pour le regard de leur chevelure, que ceux qui étoient en grand nombre dans l'Isle Formose refusent de retourner dans leur patrie par cette seule considération, qu'ils seroient à présent obligés de raser leurs cheveux, à quoi ils ne peuvent se résoudre. Il est constant qu'ils aiment tant leur perruque, qu'étant presque tous de grands joueurs, après avoir perdu leur bien, ils jouent assés souvent leurs femmes, puis leurs enfans, après quoi ils se jouent eux-mêmes & leur liberté, à la réserve de leur chevelure, qu'ils ne hazardent que par le dernier transport du jeu. Nous avons rendu depuis peu nôtre Gaule aussi cheveluë qu'elle l'étoit du tems de la République Romaine, & après les diverses formes rondes & quarrées que nous avons vû donner au poil du menton, nous nous sommes déclarés si ennemis des Barbes, que jamais les Tragedies des Anciens ne repré-



sentèrent Priam si rasé que le François l'est aujourd'hui ; car vous sâvès que les Grecs nommoient cela *πριαμωδῦνα*, *quod Priami larva* in *Tragædiis rasa esset*, dit Suidas sur l'interprétation de ce mot. Pendant que nous en sommes à la tête, observons qu'au lieu qu'autrefois ceux parmi les Tribales & les Illyriens, *Plin. l. 7. cap. 2.* ou si vous voulés Valaques & Hongrois, qui avoient double prunelle à l'œil, n'étoient pas moins redoutés que des Basilics, parce que leur vue se trouvoit aussi mortelle que celle des Serpens qui portent ce nom : A présent, au rapport du Pere Martinus, cette duplicité de prunelle passe parmi les Chinois pour une marque certaine de bonheur : *apud Sinas duæ pupille in oculo signum felicitatis.* *Dec. l. l. i.* Mais ne croiés pas, qu'il n'y ait que le chef, comme la plus haute partie de l'homme & par conséquent la plus regardée, qui cause cette variété ou plutôt contrariété de pensées, & cette diversité d'imaginations. Vous sâvès bien les railleries qui se font parmi nous des grands ventres, & combien ceux qui les ont tels, souhaiteroient de les diminuer. *Pietro della Valle* me vient d'apprendre dans la quatrième partie de ses voyages, qu'en beaucoup de lieux de l'Inde Orientale, & particulièrement en Sumatra, les grandes panfes & les ventres extraordinairement rebondis y sont



L. 4. de  
part. ani.  
cap. 10.

estimées & trouvées fort agréables. Jusqu'aux pieds, nous avons vû en nos jours tantôt les plus grands, tantôt les plus petits avoir la vogue, de sorte qu'on les allongeoit ou accouroissoit extérieurement autant que l'on le pouvoit. Véritablement un peu d'excès doit être par raison plus à priser en cette partie que la défectuosité, puisqu'au jugement d'Aristote la Nature a donné un plus grand pied à l'homme, à proportion de sa taille, qu'à aucun autre des animaux, à cause qu'elle l'a formé pour aller droit & sur deux pieds seulement. Cet excès néanmoins peut être tel, qu'il causeroit de la difformité; outre que tout ce qui est trop long, est toujours foible par cette raison qu'en rend le même Philosophe, que ses extrémités sont plus éloignées, qu'il ne faut, de leur centre où consiste la force. L'on ne nomme pas la mere de Charlemagne *Berthe au grand pied* pour la recommander; & l'Histoire n'observe pas que ce Roi des Lombards Luitprandus avoit le pied d'une si énorme grandeur, qu'on s'en servit pour la mesure d'une coudée; afin de le rendre par là recommandable à la Posterité. Les mains ne sont pas moins sujettes à diverses visions: les uns en peignent les ongles, les autres au lieu de les rogner ne les peuvent avoir trop longs selon la bienéance qu'ils gardent. Les Turcs ne se la-  
vent



vent point ces mêmes mains comme nous avant que de manger, mais seulement après avoir pris leur repas. Presque par tout le Levant les Rois donnent leurs plus ordinaires Audiences, quand ils se font faire la barbe: ce que j'apprens d'une Relation récente du Roiaume de Maduré donnée par quelques Missionnaires. Ce Roiaume, comme ils le remarquent, ne se trouve point dans nos Cartes communes & imprimées, quoi qu'ils le placent au dessus du país des Malabares, mais fort avant dans des terres jusqu'ici inconnues. Il confine avec le Roiaume de Tangeo, où est un autre país appelé Des Larrons, & où l'on tient à si grand honneur d'avoir eu des parens pendus pour des vols commis, qu'on s'y reproche comme un espece d'infamie, si l'on n'en a point eu d'exécutés en Justice pour une si belle cause. Une autre Relation d'un nommé Herbert assure, que quand on fait quelque présent aux femmes des Caffres, dont les extrémités maritimes aboutissent au Cap de bonne Esperance, elles rémercient lors qu'elles le reçoivent, en se découvrant, ce qui passe pour une grande civilité. Que nous porterions loin cette méditation, si nous envisagions ici les modes différentes des habits, dont l'on nous impute le changement, pour ne pas dire l'extravagance, plus qu'à Nation qui soit au



*Relat. de* Monde. Tant y a, que les Peres Jesuites  
*Mazuré.* mêmes se trouvent obligés par de puissantes  
considérations de se vêtir de soie à la Chine,  
de s'habiller en Bramins à la côte des Malabares,  
& de porter des pendants d'oreille en  
beaucoup d'endroits de l'Orient, afin de n'être  
pas rebutés comme gens de néant, au pré-  
judice de la vraie piété qu'ils enseignent, &  
au grand désavantage de la Religion, dont  
le zèle les a engagés en des contrées si  
éloignées.

Je pourrois encore prolonger ce discours, par une infinité de remarques qu'on fait aisément sur la diversité du boire & du manger, qui partage presque toutes les Nations. Les Itinéraires nous en donnent une ample connoissance, & vous sçavez que je ne méprise pas le divertissement des livres de Voiages, que je tiens pour être les Romans des Philosophes aussi-bien que des hommes de quelque étude, ne doutant point, que vous ne me mettiez du nombre de ces derniers. Mais pour ne vous pas ennuyer, je vous dirai seulement au sujet du boire, que les Italiens veulent être plus du galant homme que le manger; quelques petites choses qui se présentent à mon imagination. Je ne l'échauffe guères par le vin:



& Bacchus, à qui la Pie comme babillarde fût consacrée, ne me fera pas causer longtemps. Ce Dieu sur-nommé *Biformis* étoit par les Anciens représenté à deux visages comme Janus, à cause qu'il rend les hommes tantôt gaillards, & tantôt assoupis, s'il n'excite quelquefois leur humeur colérique jusqu'à la fureur, auquel cas les cornes qui lui sont attribuées ne sont pas peu à craindre. En effet l'Ebriété ou l'ivresse est Thevenot  
voiage de  
Terre. réputée une espèce de rage dans les pays du Mogol, où le mot de *Ram-jan*, qui signifie yvrogne, veut dire encore un enragé. L'on ne sauroit nier, qu'il n'y ait des vins que vous perdés en y mettant de l'eau, ou qui vous perdent, si vous n'y en mettez point. C'est ce qui faisoit priser l'eau pure à un Espagnol sur ces deux raisons, que *no adeuda, ni embeoda*, elle n'endette, ni n'entête ou enivre. Et c'est ce qui a porté Joubert dans ses erreurs populaires, à soutenir, que le vin étoit plus propre aux filles, qui sont de temperament froid & humide, qu'aux garçons, qui ont les qualités opposées. Mais d'où vient l'usage des *Brindes*, & des *Santés*, qui se pratiquent presque par tout ceux qui boivent du vin. Pour ces dernières, c'est apparemment à cause



qu'il guérit beaucoup de maladies, ce qui obligea les Grecs à surnommer Bacchus *Soter*, & *Hygiates*. Marius s'enivre dans Plutarque pour se procurer le sommeil. Quant aux Brindes, le *Brindisi a V. Sign.* des Italiens peut bien être leur parain, & je n'ignore pas qu'ils attribuent ce terme *Brindisi* à la ville de Brunduse qui est en Calabre. Je pense néanmoins qu'on le pourroit aussi justement tirer du *Bryn* que prononçoient les jeunes enfans d'Athenes, lors qu'ils désiroient boire. Car vous vous souvenés, je m'assûre, de ce qu'Aristophane

*In Nubi-* fait dire à un Strepfiade qui reproche à son  
*bus.* fils Philippides les soins qu'il a eus de lui durant son bas âge; *Nam si bryn diceres, ego advertens potum exhibebam.* Quoi qu'il en soit, laissant ces origines qui sont plutôt diverses que contraires, puisque la Calabre a si long-tems parlé Grec, contentons nous de dire que si ces *Brindes* & ces *Santés* si ordinaires aujourd'hui témoignent que la liqueur du vin peut être utile à quelque chose, elle est sans difficulté bien plus capable de nuire pour peu que l'on en prenne par excès. Les maux, que l'ivrognerie cause, sont sans nombre, & ils ne s'appaissent pas tous avec une simple emplâtre de feuilles de



vigne : bien qu'un Médecin Espagnol approuvât fort ce remède, disant agréablement, que ces feuilles étoient comme le poil du Chien qui a mordu, qu'on applique sur la plaie qu'il a faite : *eran los pelos del perro que mordió*. Je crois que ce fût le même Médecin que son patient pria de lui ôter la fièvre, pourvû qu'il lui laissât la soif, dont il ne fouhaitoit pas la perte. Tant y a L. 23. c. 8. qu'encore que Pline nomme les avelines, la L. 25. c. 8. buglose, & les œufs de Hibou, comme & L. 30. c. 15. propres à empêcher qu'on ne s'enyvre ; je ferois bien plus d'état des remèdes dont le P. Tissanier dit dans sa Relation de Tunquin, que se servent les Médecins de ce Roiaume, assûrant qu'ils font prendre quelque chose aux yvrognes, qui leur cause une extrême horreur du vin pour toute leur vie. Mais il faudroit encore de tels remèdes pour quantité d'autres boissons, qui n'enyvrent guères moins que le vin, & quelquefois avec plus de peril. Car encore que la Vigne ne produise pas ses grappes utilement au delà du quarante-neuvième degré vers les Poles, selon l'observation de Bodin : on emploie des fruits de différente nature, & des grains aussi aux climats froids, à composer tant de façons de breu-



vages, qu'on y auroit besoin vrai-semblablement de quelques préservatifs spécifiques pour cette forte d'ivresse. Je sai bien qu'on y transporte aussi des vins, & même des meilleurs, comme plus propres à souffrir l'agitation du transport, ce qui rend fautif l'argument d'Anacharsis, qu'il n'y avoit point d'yvrognes en Scythie, parce qu'il n'y croissoit point de vignes; mais enfin ces vins apportés de loin ne sont que pour les riches, & il faut s'il se peut avoir des remèdes pour tout le monde contre des liqueurs si dangereuses. J'ordonnerois l'usage de l'eau pure comme le meilleur antidote & le plus naturel de tous; néanmoins outre que je ne m'abstiens pas absolument du vin, que je crois bon sobrement pris à beaucoup de temperamens; je considère, qu'il y a eu une hérésie qu'on appelloit *Aquariorum & Encratitarum*, parce qu'ils sacrifioient sans vin, craignant d'être reconnus pour Chrétiens, s'ils le sentoient dans la persécution du Siècle auquel ils vivoient.

Formons ici nôtre Epilogue, & pour conclusion voions, ce que la variété de tant d'opinions & de façons d'agir différentes, que je vous ai rapportées, peut profiter dans le genre de Philosophie que nous estimons le



plus. Nous serons indubitablement obligés d'avouer en faveur de la Sceptique, que hors les choses qui intéressent la conscience, & où les doutes & les changemens sont des crimes, nous devons en toutes les autres nous accommoder doucement aux lieux, aux tems, & aux personnes. Contentons-nous d'avoir le vrai semblable pour objet, & tenons sceptiquement pour certain, qu'en tout ce qui régarde les coutumes si diverses, & même les opinions soit de Physique, soit souvent de Morale, il n'y a rien parmi nous de certain, le vrai & l'indubitable n'étant pas de nôtre portée. L'origine Celeste de nos Ames excuse en quelque façon nos variations, puisque nous voyons que les Cieux mêmes sont toujours en mouvement; ce qui apparemment a fait écrire à Homere, que les Dieux même ne faisoient pas difficulté de changer,

*ἑρπετοὶ δὲ τὲ καὶ θεοὶ ἀντοὶ,*

*Nam Dii vertuntur & ipsi.* Ilia 1.

Du surplus, pour ce qui régarde la vertu solide que le vrai premier Moteur toujours immobile & immuable nous a manifestée, soions aussi toujours les mêmes; si nôtre visage change, que l'interieur ne s'altère jamais, ou, ce qui revient au même point,



*intus omnia dissimilia; frons nostra populo conveniat.* Il nous est permis de penser, sur tout en hyver, que le Turban Armenien dont les Chrétiens mêmes se couvrent la tête en Levant, vaut bien nos chapeaux si incommodes & si préjudiciables à la santé; mais gardons nous bien pourtant de scandaliser le monde en changeant ici de coiffure; ce que je vous rapporte seulement par exemple, & pour servir de regle au reste de nos coutumes établies. L'importance est, de ne varier jamais en ce qui concerne le salut, & d'être toujourns moienant l'assistance d'en-haut le même homme.

Sen. ep.  
120.

*Magnam rem puta, dit fidelement cet Infidele, unum hominem agere; præter sapientem autem nemo unum agit;* disons mieux, il n'y a que la grace du Ciel qui nous puisse donner cette invariabilité. Nous passons presque tous du bien au mal, & de la vertu au vice; *alternis Catones, alternis Vatinii sumus;* ce qui montre une honteuse & très dangereuse agitation d'esprit: *maximum indicium est malæ mentis fluctuatio & inter simulationem virtutum amorè que vitiorum assidua jactatio.* Vous voyés que j'emprunte librement l'or des Egyptiens pour l'appliquer à nos Tabernacles.

F I N.



DISCOURS,  
OU  
HOMILIES  
ACADEMIQUES.

*II. PARTIE.*



THE HISTORY OF THE

ACADEMY OF THE SCIENCES  
AND ARTS OF THE  
FRENCH ACADEMY OF SCIENCES  
AND ARTS OF THE

DISCOURS  
DE  
M. DE LAURENCE  
SUR  
L'ÉTAT DE LA FRANCE  
EN 1713

HOMILIES

ACADEMICAL

IN THREE

VOLUMES

BY

M. DE LAURENCE


OF THE ACADEMY OF SCIENCES  
AND ARTS OF THE

FRENCH ACADEMY OF SCIENCES  
AND ARTS OF THE





## AU LECTEUR.

 La continuation de ces Homilies ne re-  
garde pas simplement vôtre entretien,  
j'ose vous dire librement, que j'ai pris le diver-  
tissement de les écrire autant pour mon propre  
bien, que pour plaire à qui que ce soit. En ef-  
fet cette application littéraire qui me fait couler  
doucelement les dernières heures de ma vie, n'est  
pas seulement agréable ; elle est selon mon sens,  
après la longue habitude que j'y ai prise, entière-  
ment nécessaire. Marsile Ficin & Cardan ont  
soutenu avant moi, que l'accoûtumance aux tra-  
vaux studieux imposent je ne sai quelle néces-  
sité de ne les pas abandonner, parce que la discon-  
tinuation en étoit tout-à-fait perilleuse, comme  
très préjudiciable à la santé. Et l'exemple de  
Theophraste qui cessa de vivre aussi tôt, qu'il eût



*renoncé à l'étude, est d'un exemple fort considérable pour cela ;*

Nam vegetus Theophrastus erat firmusque labore;

Laxavit postquam membra labore, obiit.

*Quand les Anciens consacrèrent à Pallas les Dragons & les Hibous, ils vouloient dire, que ceux qui cultivent cette Patrone des Arts & des Sciences, devoient être aussi vigilans, que ces animaux qui passent une partie des nuits sans dormir; & lorsque Pausanias nous la représente dans ses Eliques portant un coq sur son habillement de tête, il assure que c'étoit une marque qu'il falloit se lever de bon matin, pour obtenir les bonnes grâces de cette Déesse. Hésiode donne encore une leçon fort expresse là dessus, car il représente dès le commencement de sa Theogonie le premier des Dieux qui se cache de tous les autres, pour caresser Mnemosyne, non pas une fois, ni une nuit seulement, mais par l'espace de neuf nuits consecutives, pour produire ces belles Muses dont l'on a tant parlé. Cela veut dire poëtiqument, que les réflexions des hommes studieux doivent être assiduës, & leurs occupations sans interruption, s'ils veulent être estimés de ces filles de Mémoire, qui est la Mnemosyne du*



Parnasse, & laisser par leur moien un nom de quelque considération à la posterité. Or quoy que tous les esprits ne soient pas de même portée, & que nul ne puisse se promettre de réüssir aussi heureusement dans ce qu'il entreprend, que celui qui connoissoit, si nous en croions Averroës, non seulement toutes les choses naturelles, mais encore toutes les possibles; ce n'est pas à dire pourtant, qu'on doive se rebuter & demeurer sans rien faire, parce qu'on ne peut pas aller jusqu'au dernier point de la perfection, si tant est que quelqu'un y soit jamais arrivé. Celui même dont cet Arabe a parlé si avantageusement, n'a pas contenté toute sorte de gens. Il s'en est trouvé dès son tems, qui l'ont contredit dans son Péripatétisme, & ses plus grands Sectateurs ont bien de la peine à le défendre tous les jours dans l'École. L'on voit par là qu'il n'y a rien d'absolument accompli sous le Ciel; & qu'au sujet des livres & de l'étude dont nous parlons, Archytas eût autrefois bonne grace de prononcer hardiment qu'on rencontreroit plutôt un Poisson sans épine, qu'un Auteur, quelque excellent qu'il soit, dans les Ouvrages de qui l'on ne trouve quelque chose qui pique, & qu'on croit devoir être corrigé. Il est vrai que tout ce qui se réprend, n'est toujours digne de censure; l'on voit plus d'injustes Critiques que

de Arist.  
in de-  
struct.  
destr.  
disp. 3.

Ælian.  
l. 10. var.  
hist. c. 12.



de raisonnables ; & j'en ai connu qui prenoient pour des fautes, & pour des inégalités vicieuses dans une composition, ce qui faisoit une partie de son ornement. Ces Syndics impertinens ne peuvent souffrir dans un Ecrit ce qui n'est pas à leur avis d'une égale force, comme si tout y devoit être uniforme, & qu'un Auteur judiciaire ne pût pas délasser quelquefois son génie, & celui de son Lecteur, en des endroits où il semble se négliger, bien qu'il n'en use ainsi que pour faire valoir davantage ce qui a précédé, ou ce qui suit, comme des Peintres excellens mettent expressément des obscurités dans leurs tableaux, pour relever davantage l'éclat de toute leur piece, & sur tout de ce qui en fait le principal. C'est sans doute que ceux qui savent le mieux l'Art de bien écrire, imitent dans leurs productions autant qu'ils peuvent la Nature, qui dans la fabrique du corps humain n'eût représenté qu'une squelette hideuse, si elle n'eût mêlé la chair & la graisse avec les ossemens qui entrent dans sa construction. Il faut de même inferer dans une composition avec les choses solides, quelques autres moins fortes, mais qui ne laissent pas de servir, ne fût-ce que pour donner du lustre & de l'agrément aux premières. Certes il y a des humeurs trop austeres, & il me semble qu'on peut dire généralement,



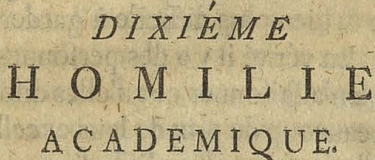
qu'à moins de renoncer à l'humanité nous ne saurions user de trop d'indulgence dans nos lectures. Peut-être que ce qui nous y déplaît, est ce qui donne le plus de satisfaction à d'autres. Et quand tout le monde conviendrait avec nous de ce que nous improvons, ne faut-il pas toujours se souvenir qu'il n'y a point de si bon Archer, qui ne manque quelquefois de donner au but. Pourvu qu'un livre soit intelligible & sans galimatias, il y en a peu, dont l'on ne puisse tirer d'une façon ou d'autre du profit. Mais à la vérité il est assez difficile de pardonner à de certains Auteurs, qu'on peut dire qui font imprimer des livres, sans qu'ils les mettent jamais au jour, ni en lumière, tant ils sont remplis d'obscurité. A ce vice près, ma Sceptique s'accommode facilement & sans aigreur, avec autant de divers sentimens qu'il s'en présente. Je donne même souvent dans celui de Vitruve, qui s'étonne dans la Préface du neuvième livre de son Architecture, que les Grecs honorassent de tant de couronnes, & de si notables privilèges leurs Athlètes, pour avoir bien couru, ou lancé le javelot avec autant de force que d'adresse ; n'ayant rien attribué de tel aux Pythagores, aux Démocrites, aux Platons, ni aux Aristotes, qui ont été si utiles à tout le Genre-humain.



Quid enim, *dit-il*, Milo Crotoniates, quòd fuit invictus, prodest hominibus? aut cæteri qui eo genere fuerunt victores? *En vérité à le prendre sur ce pied-là, il seroit difficile de ne pas faire encore aujourd'hui la même réflexion là dessus, qu'emploioit Vitruve de son tems. Mais elle vaudroit une extension, qui n'étant nullement propre pour ce lieu, m'oblige à ne rendre pas plus longue cette Préface.*







✱ ✱ ✱ L ✱ ✱ ✱ A nécessité de vous obeir, où me re-  
 ✱ ✱ ✱ duisent les obligations que je vous  
 ai de m'avoir autrefois si favorablement écou-  
 té, ne me donne pas de petites appréhensions.  
 Car quoique ma bouche ne soit pas naturel-  
 lement fort sujette à cette indiscretion de lan-  
 gue, que les Grecs nommoient si propre-  
 ment ἀσυρογλωττεῖαν, *linguæ incontinentiam*,  
 parce qu'elle fait souvent proférer des choses  
 dont l'on peut se repentir ; si est-ce que me  
 considérant si dépourvû de ce qui mériteroit  
 vôtre attention, *inanes inania cogitant*, &  
 n'ignorant pas, combien l'on doit se défier  
 d'une partie si sujette à broncher & à se mé-  
 prendre, comme l'est cette Langue dont je  
 viens de parler, *lubricum est instrumentum lin-*  
*guæ*, je me trouve dans une perplexité d'esprit



Plût. de  
Garrul.

affés pénible. Anacharsis ne mettoit que la main gauche sur les parties qui doivent être tenues cachées; mais il emploioit sa droite à boucher la bouche, comme bien plus importante & bien plus difficile à garder & à réfréner. En vérité il y a des personnes qui savent si bien assaisonner ce qu'elles disent, qu'il reçoit beaucoup de prix de leur excellent débit. Elles méritent par là le surnom de cet Orateur Athenien qui fût appelé *λογομάγιστος*, *verborum coquus*. Quant à moi je n'ai rien de tel, & mon esprit s'est toute ma vie trop rebuté contre cette *λεπτολογία*, qui s'amuse à s'entretenir avec beaucoup de subtilité & d'apparat de choses de néant, pour m'en prévaloir, quand je le pouvois faire, dans le discours que vous attendés d'un homme tel que je suis. Si je ne puis vous entretenir de propos aussi importans, que vous les mérité-riés, *si de Jovis sandalio verba non suppetunt*: comme l'on parloit autrefois, je vous supplie de trouver bon, que je me mette à l'abri de l'autorité de S. Jérôme, qui préfère en beaucoup de cas des discours simples, & rustiques, à tout ce que l'éloquence peut déguiser le plus poliment, *melius est*, dit-il, *vera dicere rusticè, quàm falsa disertè proferre*. Ce qu'il assure en faveur des choses vraies, contre les



autres qui leur sont opposées, se peut encore maintenir de celles que le bon sens garentit, & dont la matière est estimable par elle-même : On les doit beaucoup plus priser toutes dénuées d'ornement qu'elles peuvent être, que des futilités ridicules, pour nommer ainsi les discours dont beaucoup de gens font parade, abusant en cela non pas tant de leur loisir incapable de meilleure application, que de celui de leurs auditeurs.

En effet comme ces instrumens Pneumatiques tels que les Orgues, n'ont d'harmonie & ne sont rendus intelligibles que par le vent dont ils sont remplis; il se trouve des Eloquences si dénuées de sens, & où les bonnes choses sont si rares, qu'on n'y remarque rien que des bagatelles, qui ne sont à les bien examiner que du vent. L'importance est de bien penser en bien disant, & de se souvenir de cet Hermathénée des Anciens, qu'ils mettoient exprès dans toutes leurs Ecoles, & dans leurs Bibliothèques. C'étoit une Pallas avec un Mercure, si bien joints, qu'ils ne faisoient eux deux qu'une seule figure, tant leur union étoit artificieuse & admirable; Ce qui vouloit dire, que la sagesse & le bon sens devoient être inseparables, si faire se pouvoit, de nos discours, parce qu'autrement nos paroles de-



viennent pires que le silence; outre qu'elles sont enfin jugées ridicules. Ajoutés à cela, que la plupart du tems tous ces beaux propos si curieusement choisis, & si bien ajustés, sont accompagnés d'un tel galimatias, qu'on a droit d'imputer à ceux, qui ont pris la peine de les arranger avec tant d'artifice, la même chose que Cleanthes le Stoïcien reprochoit aux écoliers du Lycée, qu'ils ressembloient aux guitarres, & aux lyres de leur tems, en ce que rendant des sons fort harmonieux, elles ne s'entendoient pas néanmoins elles mê-

Diog.  
Laërt.

*mes; Peripateticis idem accidere quod lyris, quæ cum bene sonent, seipsas tamen non audiunt.* Il est plus de ces gens là que d'autres, ils se donnent bien de la peine pour ne dire rien qui vaille, ni qui soit intelligible, *expe-*

L. 7. ma-  
nu. Com.

*ditius spuunt quàm loquuntur*, comme l'a prononcé Nicetas Choniata de certains Eunuques barbares de son siècle. Ovide nous apprend, que du tems des premiers Romains c'étoit être grand Orateur de bien lancer le javelot,

3. Fastror.

*Mittere qui poterat pila, disertus erat.*

Mais on peut assurer avec plus de raison, que la plus belle Eloquence & la plus à estimer, est celle qui frappe & qui entame l'ame par de bonnes sentences & par de forts raisonnemens. Au lieu de ces choses qui ne s'acquiè-



rent qu'avec du tems, & en faisant de serieufes études, l'on fe contente aujourd'hui que la science eft méprifée, d'accumuler de beaux mots, fans fe foucier de la penfée; & ce n'eft pas être calomniateur d'appliquer à la plûpart de ceux qui fe laiffent tous les jours entendre en public, la même raillerie qui fe fit il n'y a pas long - tems d'un Prédicateur de peu de fonds & de beaucoup de babil, que s'ils font malades, ce doit être fans doute d'inanition plutôt que de répletion. Tenons donc pour un des plus notables axiomes de l'antiquité, celui qu'elle nous a laiffé dans ce petit vers,

ἄνδρὸς χαρακτὴρ ἐν λόγῳ γνωρίζεται,

*Viri forma ex verbisprehenditur.*

Et croions que cet Arabe n'a pas mal rencontré qui a écrit, *fi quem loquacem effe videris, de ejus stultitia certus esto.* L'on n'appelle jamais *loquaces* ceux qui parlent de bon fens, & qui ne proferent que des chofes dignes d'être écoutées,

*Nil unquam longum est, quod sine fine placet.*

Cependant je ne m'apperçois pas, qu'en posant des bornes si étroites & si nécessaires à ceux qui doivent parler en public, quoique je les établiffe conformément à cet ancien précepte,

*In Semita sapien.*

*Rutil. Numat. in Itiner.*



ἢ λέγε τι σιγῆς κρεῖττον, ἢ σιγῇν ἔχε.

*Vel dic quippiam silentio melius, vel silentium tene;*

je ne laisse pas de m'imposer une loi qui me devroit réduire au silence, dans la connoissance que j'ai du peu que je puis faire pour contenter des personnes si instruites & si éclairées. Afin néanmoins de ne demeurer pas court, quand vous désirés que je parle, je veux choisir une matière qui d'elle-même, & sans aucun ornement d'élocution, exige de vous & de vos propres inclinations qui me sont assés connues, toute l'attention dont vous jugerés qu'elle est digne. Ce sera donc de la Philosophie en général, dont je vous entretiendrai, & quoique vous soiés fort instruits de tout ce qui la concerne, outre que vous pouvés vous étonner de me voir prendre un sujet, sur le quel je me suis tant de fois épuisé, je ne ferai pas difficulté de vous communiquer mes dernières pensées, qui pour n'être pas contraires aux précédentes dont vous pourrés vous souvenir, ne laisseront pas de vous paroître nouvelles. Je vous prie donc aux termes dont Apulée se servit autrefois, de me permettre que je m'étende un peu sur ce beau thème de la Philosophie, & d'y attacher vos oreilles aussi patiemment que vôtre cœur y est porté d'inclination; *date igitur*



*veniam, ne ego necesse habeam contra sententiam Neoptolemi Enniani pluribus philosophari.*<sup>log.</sup>

Vous sâvez bien que je n'ai pas accoûtumé d'abuser de vôtre patience par la longueur de mes discours, assurés vous, que je ne changerai pas ma méthode en ce rencontre.

Sans s'amuser ni aux divisions, ni aux diverses définitions de la Philosophie, je veux seulement vous faire souvenir, comme Hierocles la nomme la purification de la vie humaine, & même sa dernière perfection, La définition doit enfermer en son petit espace toute la nature de la chose, c'est pourquoi elle a été comparée au nid de l'Alcyon. Je pense que celle-ci mérite bien d'être de ce nombre. Tant y a, que les plus estimés des hommes, en tout tems, & en tous lieux, ont été ceux qui ont fait profession de cultiver la Philosophie sous des noms différens. Tels ont été les Mages de Perse, les Brachmanes ou Bramins & les Gymnosophistes des Indiens, les Hierophantes & Prêtres d'Egypte, les Haruspices & les Augures des Romains, les Bardes des anciens Germains ou Allemans, les Druides & Semnotées des Celtes & Gaulois, aussi bien que les plus renommés de tous que la Grece a tant célébrés, les appellant tantôt Sages, tantôt Philosophes, & tantôt Sophi-



ftes. Toutes ces différentes personnes ont  
 été révérees presque comme divines chacune  
 en son pais, parce qu'elles y étoient distin-  
 guées des autres par une application particu-  
 lière à la Philosophie. Les Mandarins de la  
 Chine y font encore aujourd'hui respectés, &  
 y possèdent sous l'autorité Roiale le souve-  
 rain commandement, à cause qu'ils suivent  
 la doctrine & les préceptes du plus grand Phi-  
 losophe de tout le Levant appelé Confutius.  
 Surquoi l'on peut dire, que les Chinois seuls  
 de tous les hommes ont montré que l'import-  
 tant souhait de Platon étoit réüssible & pou-  
 voit être réalisé, quand il soutenoit, que ja-  
 mais un Etat ne seroit parfaitement heureux,  
 que les Souverains ne philosophassent, ou  
 que les Philosophes n'y eussent l'absolu pou-  
 voir. Or il ne faut pas se persuader que tous  
 ceux dont nous venons de parler, pour avoir  
 été Païens doivent être méprisés & perdre  
 tout credit auprès des Chrétiens. Je sai bien,  
 que ceux-ci sont obligés de retrancher de  
 leurs Systemes philosophiques ce qui est con-  
 traire à nôtre vraie Religion, & faire céder  
 aux vérités révélées dont le Ciel l'a gratifiée,  
 celles que les Gentils tenoient pour constan-  
 tes, & dont ils faisoient parade dans la pure  
 Loi d'une nature corrompue. C'est ce qui a



fait prononcer à Saint Paul qu'il falloit paroître fou pour devenir sage, *stultus fiat, ut sit sapiens* ; & ce texte divin porta Luter à écrire grossièrement dans ses Theses soutenues à Heidelberg en 1518. *qui in Aristotele vult philosophari, hunc prius oportet in Christo bene stultificari*. Mais cela n'empêche pas, que hors ce qui blesse la Foi l'on ne puisse, comme nous l'apprend Saint Basile, tirer beau-  
 coup de profit des sciences profanes, & se  
 prévaloir, comme firent les Israélites, de l'or  
 des Egyptiens. Ainsi, dit ce grand person-  
 nage, Moïse apprit toutes les disciplines de  
 ceux-ci, avant que de s'appliquer à la contem-  
 plation de celui qui est l'auteur de la vraie  
 doctrine. Et depuis, ajoute-t-il, Daniel  
 ne fit pas difficulté de s'instruire dans Babylo-  
 ne avec les Chaldéens de toute leur sagesse,  
 avant que de s'adonner à la science divine. Il  
 est avantageux de contempler le Soleil dans  
 l'eau, selon la comparaison de ce Pere, avant  
 que de hasarder nos yeux à une lumière si  
 éclatante. Pourvû qu'on rejette les impietés  
 qui peuvent blesser l'ame, de même qu'on  
 sépare des alimens corporels les impuretés  
 dont nôtre estomac feroit mal son profit, rien  
 ne nous oblige au scrupule de lire les Livres  
 des Philosophes Payens, pour y profiter des

Homil.  
 24. de  
 log. libr.  
 Gentil.



belles moralités dont ils nous peuvent faire d'importantes & d'innocentes leçons. Car après tout nous serons toujours contraints de demeurer d'accord, qu'il faut savoir le mal pour l'éviter de la façon que les septante Hebreux, qui composoient le Sanhedrim, apprennoient la Magie, pour faire le procès, disent les Rabins, aux Sorciers, & les convaincre dans leurs détestables occupations.

Nous avons souvent soutenu cette doctrine, & j'ai été bien aise de rapporter ici le sentiment de S. Basile, qui n'a pas été empêché par la conscience de louer hautement, & pour user de son terme, d'admirer la vertu de Diogene, lors qu'il fit paroître au grand Alexandre, qu'il étoit plus riche dans une pauvreté philosophique, que lui dans son opulence Roiale. Avoüons que les ignorans sont bien ridicules de parler avec mépris de ce Diogene, qu'Alexandre le Grand, & qui plus est le grand S. Basile, ont prisé jusqu'à l'admiration. Le même Pere rapporte au même lieu d'où j'ai pris ce que je viens d'écrire, pour marque de ce que vaut la Morale Paienne, le mot instructif de Pythagore, qui reprocha à un Goulu tout occupé à bien farcir son corps de viandes succulentes, qu'il devoit être honteux d'employer tous ses soins



à rendre la prison de son ame plus insupportable. Le précepte de Bias à son fils n'y est pas aussi oublié. Cet enfant demandoit à son pere, à quoi il devoit principalement s'occuper en Egypte où il alloit; ce sera si vous m'en croiés, répondit-il, à faire provision d'un bon Viatique pour vôtre vieillesse; lui designant par là les Vertus dont les Egyptiens faisoient alors une particulière profession. Or ce dernier Philosophe qui tient un des premiers rangs dans celui des sept Sages dont la Grece se vante, m'oblige à vous remarquer qu'encore qu'on y ait souvent confondu ces noms de Sages, de Philosophes, & de Sophistes; si est-ce qu'il y a une distinction si essentielle entre eux, que la *Sophie* ou Sagesse doit passer pour une habitude de l'entendement, là où la Philosophie dans son principal emploi en est une de la volonté, & par conséquent d'une Catégorie bien différente. Pour le mot de Sophiste qui fût autrefois un titre d'honneur, il passe aujourd'hui pour injurieux, & il ne se donne plus qu'à ceux qu'on veut accuser d'avoir plus de finesse que de solidité dans leurs discours. L'on abuse aussi souvent du mot de savant pour celui de Philosophe. Cependant de toutes les neuf Muses, qu'on tient maitresses des Arts & des Sciences, à



peine y en a-t-il une qui préside directement à la Philosophie. Clio s'attribue l'Histoire, Melpomene la Tragedie, Thalie la Comedie, Euterpe les Flûtes qui étoient autrefois de grande considération, Terpsicore le *Psalterium*, Erato la Géometrie, Calliope ce qu'on nomme les belles lettres, Uranie l'Astrologie, Polyhymnia la Rhétorique & la Dialectique, parce que ces deux sciences sont rangées souvent sous un même genre, n'y ayant de différence entre elles, sinon en ce que cette dernière est comparée au poing fermé, & la première à la main ouverte & déployée. Ne vous étonnés pas, que le poing fermé étant plus propre à se faire craindre que la main ouverte, l'on n'ait pas laissé de dire il y a plus de trois cens ans, *Logicam victam esse à Rhetorica*, cette façon de parler proverbiale n'ayant point d'autre fondement, que la prison d'Albert Evêque d'Halberstad excellent Logicien, vaincu par un Gerard Baron de Berg renommé Rhetoricien. Du reste quoique la Philosophie étende en quelque façon sa juridiction sur toute sorte de connoissance, si est-ce qu'on appelle guères philosophes que ceux, qui cultivent la Morale, la Physique, & l'art de raisonner en bonne conséquence; car pour ce qui concer-



ne la Métaphysique, beaucoup de gens croient que dans une Physique bien conduite & bien entendue, l'on se peut passer de cette quatrième partie. Je sai bien qu'en nommant la Philosophie, comme l'on fait ordinairement, la science des choses divines & humaines, il semble qu'elle doive s'appliquer indifféremment à toute sorte de métiers, & parler à propos des Arts les plus méprisables, aussi bien que de la Théologie, & d'autres objets Métaphysiques. L'on feint pour cela que Pallas défilia les yeux de Diomedé, qui étoit hors de la fable un grand Philosophe, de sorte que dans Homere elle lui fit reconnoître les hommes & les Dieux, c'est à dire tout ce que le Ciel & la Terre exposent d'admirable à nôtre vuë. Mais l'on peut se souvenir là-dessus de la comparaison que fait Philon des personnes qui s'amusent trop aux Grammaires & aux autres basses humanités, soutenant qu'elles ressembtent à ceux qui sans se soucier de Sara, se fussent autrefois arrêtés à courtoiser sa servante Agar. D'autres les ont encore appariés à ces impertinens Galans de Penelope, qui l'abandonnant s'attachoient à la poursuite de ses femmes de chambre. Ce qui se doit dire à ce propos, c'est qu'un esprit philosophique fait faire son profit de tout ce



qui se voit dans le Monde, qu'il considère avec un bien autre plaisir que le commun des hommes, le pouvant appeler après Saint Antoine l'Hermite, sa Bibliothèque qu'il trouve par tout, & qui ne l'abandonne jamais. Le malheur est qu'il se rencontre des gens aussi imprudens & aussi ridicules que cette malheureuse Echo, qui méprisant & fuyant le Dieu Pan, image de toute la Nature, s'abandonnoit à d'infâmes satyres. Car les Mythologistes appliquent cela à de certaines ames trop curieuses, & trop simples, qui s'écartant de la vraie & naturelle philosophie, se laissent séduire & emporter à de vaines & honteuses recherches, d'où ils ne retirent que de la confusion accompagnée de beaucoup de mortification. Tels sont les chercheurs de pierre philosophale, la plupart des Novateurs de ce dernier siècle, & ceux, qui, ne se contentant pas du chemin ordinaire des véritables Savans, affectent de tenir des voies métaphysiques, & surnaturelles, où ils se perdent misérablement, & tous ceux qui trop credules les veulent imiter. Or il n'est pas facile de les détromper, & de leur faire quitter des desseins aussi charmans qu'ils sont remplis de vanité. C'est



tout ce que pût exécuter, dit Platon, le savant Hercule, domteur de semblables monstres, & qui scût mettre à la raison l'Hydre, qui étoit, selon le même Philosophe, un insigne Sophiste. Oedipe qui debella cette redoutable Sphynge, est encore interprété de la sorte, & passe pour une figure hieroglyphique du pouvoir & de l'avantage qu'ont enfin les vrais Philosophes sur les Demi-savans. Il me souvient que Cedréus dans son Histoire assure même, que Venus toute mere de la Volupté qu'on la faisoit, n'épousa Adonis fils de Cinyras, qu'à cause qu'étans tous deux pere & fils de grands Philosophes, & elle l'une des plus savantes Heroïnes de son tems, cette alliance lui fût très chere. Ce n'est pas, que les Sophistes ne soient souvent fort adroits ou entendus dans leurs controverses; & je ne prétends pas aussi bannir par tout ce discours les disputes qui se forment dans l'Ecole des sciences. Les Poëtes qui nous ont représenté Pallas armée, nous ont voulu donner à entendre, qu'il y a souvent des contestations fort avantageuses à l'étude de la véritable sagesse. Et les Chaldéens ou Judiciaires, qui assurent, que dans le thème d'un excellent Philosophe, Mars y regarde toujours Mercure d'un aspect trigo-



nal, veulent faire croire, que sans ces petites guerres littéraires, & sans ces altercations de l'Ecole, la Philosophie languiroit, & jamais ne s'élèveroit jusqu'au point d'exaltation où elles la mettent; moiennant qu'on en retranche les messéantes & importunes opiniâtres qui ne s'y rencontrent que trop souvent.

ONZIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*De l'ignorance.*

**J**E ne saurois m'empêcher de vous répéter ce que vous m'avez souvent ouï dire, que je fais bien plus état d'un honnête & docile ignorant, que d'un présomptueux & incommode savant, qui n'est jamais sans injustice dans tous ses entretiens, *homine imperito nihil injustius*. Ce n'est pas, que je veuille tant soit peu donner dans l'hérésie des Agnoïtes, qui soutenoient du tems de Justinien, que nôtre Seigneur en se revê-

*Baron. ad tant de nôtre humanité s'étoit tellement ren-*  
*ann. 535. du semblable à nous, qu'il avoit voulu ignorer*  
tout ce que nous ne savons pas, *Ideoque*  
*nescisse penitus judicii magni tempus, quod*  
*scilicet*



*scilicet ignorantie passio ita ipsi adhaeserit, ut quod nesciret sui natura, eadem nosse minime potuisset.* Ces Hérétiques se plaisoient sur cela dans leur ignorance, se persuadant, qu'elle étoit capable de les approcher beaucoup plus près de la seconde personne de la Trinité. Si les habitans de l'ancienne Guinée avoient retenu quelque chose du Christianisme, & que les lumieres Evangeliques eussent porté jusqu'à eux dès le tems, que le *Pag. 9.* faux Itinéraire de Geraldinus le porte, j'imputerois à une semblable erreur ce que Herbert rapporte d'eux dans sa Relation de Perse, que les hommes de cette partie brulée du Monde ne veulent jamais rien apprendre, soutenant, qu'il n'y a rien de plus plaisant, que de ne rien savoir. Sophocle a fait prononcer à son impétueux & brutal Ajax ce même sentiment en ces termes,

ἐν τὸ φρονεῖν γὰρ μὴδὲ ἡδιστοὶ βίος.

Comme si la plus grande douceur de la vie consistoit en la stupidité. Véritablement on excuse plusieurs actions commises par ignorance, qu'on impute souvent à crime aux savans; & comme parle sur cela le Pape Hormisdas dans une de ses Epitres, *Multiplicantur scientibus plagæ, pauca flagella leguntur inscitiae.* Mais après tout une igno-



rance devenuë supine par habitude, est un péché condamnable, & je suis à cet égard de l'opinion que soutient Suidas, quand il écrit, *si quis dicit ἀγνοῶν, id est ignorationem, esse privationem scientiæ, ille peccat, est enim ἀγνοῶν habitus pravus & errans.*

Ce n'est pas pourtant, qu'on nous puisse imputer une première ignorance qui a son fondement dans la Nature, & qu'Aristote écrit dans son premier Livre de l'ame, nous être bien plus propre que la science, parce qu'elle nous possède la première, & occupe nôtre esprit bien plus long-tems que la science. Les Philosophes qui l'ont suivi, ajoutent pour confirmer cette doctrine, que l'homme tient beaucoup plus du non-être, que de l'être; c'est pourquoi il a de lui-même plus d'inclination vers le défaut que vers la perfection; *plus habet homo de non esse, quàm de esse, ideo magis inclinatur ad defectum, quàm ad perfectum.* Tant y a qu'encore que nous soions dans cette pente naturelle vers la pire partie, nous ne laissons pas de soutenir après Carneades le Fondateur de cette renommée Academie, que si toutes choses sont incomprehensibles à nôtre esprit trop limité pour les connoître, ce n'est pas à dire, que toutes ces mêmes choses soient absolu-

V. Pompon. l. 1. c. 16. l. de Faro & lib. arbitr.



ment incertaines, *omnia quidem incomprehensibilia, non tamen incerta*. Nous recevons des aides surnaturelles qui éclairent nos ténèbres, & sans parler de celui qui fût gratifié d'une science prodigieuse en dormant, la fable des anciens leur faisoit accroire, que le vieillard d'Ascrée, puisqu'ils nommoient ainsi Hésiode, devint excellent Poète s'étant endormi sur le mont de Parnasse. Pour l'ordinaire cette Pallas, qu'ils reconnoissoient être la Patrone des sciences, les faisoit pâlir, comme il arrive encore tous les jours, que les études où elle nous engage nous décolorent, & selon les termes d'Apulée dans son Apologie, *colorem obliterant*. Après néanmoins beaucoup de fatigues studieuses, l'on se trouve quelquefois aussi peu assuré dans ses connoissances, que quand l'on a commencé à les acquérir. De là viennent tant de sectes différentes de Philosophes, qui s'animent entre elles & se font la guerre impitoyablement les unes aux autres. Quelqu'un s'est étonné, qu'on eût vû tout ensemble dans Athenes soixante & douze sectes de Philosophes différens; mais c'est peu au prix de ce que nous apprenons de S. Augustin, que Marc Varron en avoit compté jusqu'à deux cens quatre-vingt-huit, qui avoient toutes



des opinions diverses sur ce qui concernoit  
 L. 5. de le Souverain Bien. Car comme Ciceron l'a  
 Em. fort bien prononcé, lors qu'on est une fois  
 tombé d'accord dans la Philosophie de ce qui  
 constitue le Souverain Bien, toutes choses y  
 sont faciles à ajuster, *summo bono constituto  
 in Philosophia, constituta sunt omnia.* Tou-  
 te l'autorité, comme il ajoute, de cette mê-  
 me Philosophie consiste en ce point, de sorte  
 que ceux qui sont divisés en cela, & qui  
 ont des sentimens contraires là-dessus, sont  
 inappointables dans tout le Systeme de cette  
 noble faculté, *qui de summo bono dissentit, de  
 tota Philosophia ratione dissentit.* Je sai bien  
 qu'on a voulu concilier tous ces chefs de par-  
 ti, & prouver, que leurs termes & leurs  
 façons de parler, pour dissemblables qu'elles  
 paroissent, peuvent signifier une même cho-  
 se avec une favorable interprétation. C'est  
 ce qui fit coucher cet article à Jean Pic de la  
 Mirande dans ses Thèses, *Nullum est quasi-  
 tum naturale aut divinum, in quo Aristote-  
 les & Plato sensu non convenient, licet ver-  
 bis dissentiant.* Mais c'est être ingénieux à se  
 tromper soi-même d'en parler ainsi, com-  
 me les plus clair-voians l'ont soutenu, & il  
 me semble qu'on doit toujours se souvenir  
 d'une regle de droit rapportée par Servius



en la Loi *Labeo* au titre du Digeste de *supellectile legata*, à cause que son autorité s'étend sur cette matière dont nous parlons comme sur tous autres. La regle est telle : *Non ex opinionibus singulorum, sed ex communi usu nomina exaudiri oportet.*

Cependant l'on s'accorde si peu, que les noms même ont donné lieu à une secte ou hérésie, dans laquelle Occam, & un autre Rucelinus, chefs de ceux que l'on connoit par le titre de Nominaux ou de Terministes, protestèrent contre les Scotistes, que ce qu'on appelle *Universels* dans l'Ecole, n'étoient point des choses réelles & qui subsistassent véritablement, mais de purs termes, ou noms : fais & inventés à plaisir. Les Réaux ont eu beau remuer ciel & terre, & Louïs Onzième faire donner Arrêt contre ces Nominaux l'an mille quatre cent soixante & treize, tous leurs écrits étant brûlés en suite, ils n'ont pas laissé de trouver des sup pôts, le Pere Paul Servite entre autres leur donnant l'avantage sur leurs antagonistes, comme l'on peut voir dans le Livret de sa vie. Ainsi l'on a renvié non seulement sur la première Academie de Platon, mais l'on a porté les doutes encore plus loin que ne faisoit Arcefilas dans la moienne Academie, ni



Carneades & Clitomachus dans la troisième qui fût appelée la nouvelle, sans parler de la quatrième de Philon, ni de la cinquième d'Antiochus. Et voici jusqu'où l'esprit de l'homme est capable de se détraquer; Theodoret nous décrit un Carpocrates qui ne faisant point difficulté de maintenir, que toutes nos actions étoient indifférentes, parce que le bien & le mal dépendoit de la seule opinion des hommes, concluoit de là que la seule Foi nous sauvoit. O que la Sceptique Chrétienne joue excellemment son jeu en de semblables rencontres, où elle fait si à propos retrancher des doutes dont elle fait profession, tout ce qui est contraire à la piété, & qui peut tant soit peu intéresser nos autels! Pour le reste ne serons nous pas toujours contraints d'avouer, si nous avons quelque ingénuité, & quelque amour de la vérité, non seulement que nous ignorons ordinairement ce que nous pensions le mieux savoir, mais que nous reconnoissons tous les jours savoir plusieurs choses autant qu'elles peuvent être sûtes, que nous croions absolument ignorer, ou dont nous n'avions que de très légers soupçons. Nous naissons tous avec une raison obsédée des sentimens d'autrui qui nous sont insensiblement inspirés, *homines dedititii facti sunt,*



*in unius sententiam tanquam pedarum senatores*  
 coeunt , & la plupart du tems toutes nos opi-  
 nions se régient par ce que nos Peres ont crû;  
 n'y ayant que fort peu d'esprits qui fassent  
 quelque discernement des choses, en les con-  
 siderant d'un œil qui affranchisse de toute pré-  
 vention. Regardés, je vous supplie, la différen-  
 ce du jugement humain au fait des Livres,  
 pour nous réstraindre à ce seul exemple , &  
 vous reconnoîtrez , que les fantaisies ne sont  
 pas moins partagées là-dessus , qu'en tout le  
 reste qu'elles envisagent chacune à sa mode.  
 Hippocrate, Aristote, Platon, entre les Grecs;  
 Cicéron, Plin l'aîné, & Seneque, entre les  
 auteurs Latins, ont tous des partisans si parti-  
 culiers, qu'ils ne peuvent souffrir, qu'on en  
 compare quelqu'un à celui qui s'est rendu mai-  
 tre de leur affection & de toute leur estime.  
 Theodore Gaza ne fit point de difficulté de  
 déclarer, il n'y a pas long-tems, que s'il eût eu  
 le pouvoir de sauver d'un embrasement gé-  
 néral l'Ecrivain, dont il faisoit le plus de cas,  
 ç'auroit été sans y hésiter le seul Plutarque de  
 Chéronée, qu'il mettoit devant tous ceux  
 qui ont laissé quelque ouvrage digne de  
 l'immortalité.

Décendant un peu plus dans le particulier,  
 les uns préfèrent à tous les Commentateurs



d'Aristote, cet Alexandre Aphrodisée que les Grecs ont appelé par excellence l'Interprète; les autres lui ôtent cette palme d'honneur, & l'adjugent à l'Arabe Averroës, que l'Ecole a surnommé par la même figure d'Antonomasie le Commentateur; nonobstant son impiété qui lui fit prononcer hautement, que sortant de ce Monde il aimoit beaucoup mieux, que son ame allât avec tant d'excellens Philosophes de la Gentilité, que parmi de misérables Chrétiens qui passoient tous dans son esprit aveuglé d'infidélité, pour des ignorans. C'est ainsi que la bonne ou mauvaise fortune d'un Livre dépend du génie de ses Lecteurs, selon qu'ils sont capables d'en juger, ou que leurs passions les dominent diversement.

*in Grat. Æschini ne Demosthenes quidem videtur Atticè dicere*, comme nous l'apprend Cicéron. Le dernier siècle a eu horreur de voir appeler à Cardan les Livres admirables de Plin sur l'Histoire naturelle, *libros Asininos*, donnant par là une juste occasion à Scaliger de lui reprocher sa sottise, d'avoir parlé ainsi des ouvrages d'un homme de qui Domitius Nero avoit prononcé, que *thesauros scripserat non libros*. En vérité ce n'est pas merveille qu'il se trouve des personnes, qui tantôt par passion, tantôt par aveuglement d'esprit donnent des



jugemens si téméraires, puisque Suiffet même le grand & le subtil *Calculator*, n'entendoit plus étant fort âgé ce qu'il avoit écrit autrefois, non plus que le Rhéteur Hermogene, reduits tout deux à pleurer leur malheur dans cette infirmité. Car si nous devenons incapables de juger raisonnablement de nos propres compositions, que ne ferons-nous point quelquefois de celles des autres? Et de combien d'injustice ne pouvons-nous pas nous rendre coupables, entreprenant de censurer ce que nôtre seule animosité, ou nôtre peu d'intelligence, nous peuvent faire trouver mauvais? Qui se doit affûrer d'être en meilleure affiette d'esprit, que n'étoient ceux dont je viens de parler, puisque selon le mot de Démocrite, toute nôtre vie n'est qu'une infirmité d'esprit aussi bien que de corps, & une maladie qui nous fait souvent radoter, lors que nous pensons opiner le plus sensément. Il n'y a point d'ame si forte & si solide, qui ne soit sujette à de certains *altibaxos* dont l'Espagnol se raille si à propos, & à des foiblesses tout-à-fait merveilleuses, quoi qu'elle ne s'en apperçoive pas. Si l'ignorant connoissoit son ignorance, il ne seroit pas ignorant, comme l'observe fort bien le Gulistan. Jamais homme



ne crût marcher d'un pas plus ferme, ni être moins capable de broncher qu'Origene; cependant il a fait tant de fausses démarches, qu'on a convenu tout d'une voix de lui donner cet éloge à deux envers, *ubi bene, nemo meliùs; ubi malè, nemo pejus*. Mais il ne faut pas s'étonner de voir faillir qui que ce soit, puisque l'erreur est de l'appanage de nôtre humanité. L'on peut soutenir au contraire, qu'il est comme nécessaire de se tromper quelquefois pour bien faire en suite, si cette maxime est vraie, *qui nunquam malè, nunquam benè*. Aristippe répliquoit gentiment, qu'il n'étoit pas honteux d'entrer chés une Courtisane, mais de n'en pouvoir sortir. Il est encore plus vrai, que le grand désavantage n'est pas de tomber en erreur, mais bien de ne pouvoir la reconnoître, & de ne vouloir pas s'en départir; *Non enim parum cognosse, sed de Invent. in parum cognito stultè & diu perseverasse, turpe est*. Un proverbe Arabe est de grande considération à l'égard d'Origene, & de tant d'autres excellens hommes qui se sont dévoyés comme lui, il porte que, *cùm errat eruditus, errat errore erudito*. O que leurs fautes sont dignes de grand respect!

Certes nous ferons d'ailleurs toujours contrains de reconnoître, que les Sciences ne



font pas bonnes pour toute sorte d'esprits ; si elles en polissent quelques-uns, elles en affoiblissent mille autres, & leur Minerve diminuë tellement leurs nerfs ou leurs forces, selon son étymologie Latine, que toutes ces lettres acquises avec bien de la peine ne leur sont pas plus utiles qu'à Palamedes celles qu'il avoit inventées avec beaucoup de spéculation & de travail. Leurs notions intellectuelles sont autant de Demons qui les agitent. Combien voions-nous de personnes évaporées qui parlent Latin dans les ruës, & qu'on est contraint de loger en suite aux Petites Maisons.

Quelqu'un n'a pas mal fait réflexion sur ce que les arts mécaniques se perfectionnent tous les jours, tout au rebours des Arts Liberaux & des Sciences, qui semblent diminuer avec le tems, & perdre beaucoup de ce qu'on y a remarqué d'excellent presque dès leur naissance. Il en attribué la cause à ce qu'aux premiers on ajoute incessamment, & que les inventions de leurs professeurs s'unissant & grossissant sans se porter préjudice, croissent en merite & se fortifient les unes les autres : Là où dans les Sciences la plûpart des Esprits ne visent qu'à détruire ce que ceux qui les ont précédés peuvent avoir éta-

*Philost.*

*de vir.*

*Apoll. l. 3.*

*cap. 6.*

*Verulam.*

*de augm.*

*sc.*



bli ; où se soumettant trop bassement à la réputation de quelque Auteur qu'ils respectent, comme nous voions que l'on fait au Prince du Lycée, à Hippocrate, ou à Euclide, ils succombent sous l'autorité de ces gens-là, & au lieu de s'élever, ne font que ramper, à la mode des eaux qui ne remontent jamais plus haut que leur source. Ainsi les canaux qu'avoit ouverts Democrite, servirent bien à l'arrosement des jardins d'Epicure, pour en parler comme fait Cicéron, mais ne permirent pas à ce Philosophe voluptueux de mettre son raisonnement au dessus de celui de Democrite ; non plus qu'il n'est pas au pouvoir de ceux qui, pour user encore des termes de

*L. 3. de Invent.* cet Orateur Romain, *in una philosophia quasi tabernaculum vitæ suæ collocarunt*, d'obtenir les premiers rangs dans leur profession. Il est impossible je ne dirai pas de devancer, mais seulement d'aller du pair avec celui que

*Quintil. 10. instit. cap. 2.* vous ne faites que suivre pas à pas. *Eum nemo potest æquare, cujus vestigiis sibi utique insistendum putat; necesse est enim semper sit posterior qui sequitur.* Cependant, ajoute Quintilien au texte que je rapporte, il est quelquefois plus facile de faire davantage qu'un autre, que de l'imiter simplement, *plerumque facilius est plus facere*



*quàm idem.* Quoi qu'il en soit, je tiens qu'il seroit plus avantageux à plusieurs personnes studieuses de suivre leur instinct, s'ils le tiennent d'une heureuse naissance, que de se laisser gourmander par des sciences qui les affermissent, & qui leur sont comme un baton trop pésant dans la main, plus propre à donner la Loi au bras qui le tient, qu'à la recevoir de lui. *Illud adjungo*, dit ce grand homme que je ne me laisse jamais de citer, *sepius* <sup>Arch. poët.</sup> *ad laudem atque virtutem naturam sine doctrina, quàm sine natura valuisse doctrinam.*

Mais vous craindriés peut-être de ne pouvoir pas sans cette doctrine acquise, vous démêler des difficultés qui vous seront proposées par ceux qui en font parade dans toutes leurs contestations, & qui jettent par son moien du sable aux yeux des gens qui ont affaire à eux. C'est pourtant une vaine crainte à l'égard des bons Esprits,

*Quæis meliore luto finxit præcordia Titan.*  
Il y a mille choses qu'ils sauront bien nier & rejeter avec mépris, encore qu'ils ne puissent pas s'en démêler par les regles de l'Ecole: De même qu'on se rit des Bâteleurs qui tâchent à nous tromper, bien qu'on ne sache pas toute la subtilité de leurs tours de passe-passe. Je vous exhorte néanmoins à n'être pas sur ce



prétexte dans le mépris de la chose du Monde qui nous approche le plus près de la Divinité, comme fait la science, en nous distinguant du reste des animaux. L'on est porté presque naturellement à ce mépris, selon l'observation de S. Augustin, parce qu'on n'apprend & ne devient savant qu'avec peine & beaucoup de travail, au lieu qu'on oublie facilement, & qu'on demeure dans l'ignorance sans

L. 22. de s'alambiquer le cerveau. *Cum labore memi-*  
 civit. Dei *nimus, sine labore obliviscimur; cum labore*  
 c. 22. *discimus, sine labore nescimus; cum labore stre-*  
*nui, sine labore inertes sumus.* Ne devenons pas honteusement du nombre de ces fainéans, qu'on regarde comme un poids inutile sur la terre qui les porte.

DOUZIÈME  
 HOMILIE  
 ACADEMIQUE.

*De L'Ame.*

CET autel consacré à l'amour que Pausanias nous représente à l'entrée de l'Academie, où les Philosophes d'Athenes avoient accoutumé de se rendre, leur étoit sans doute d'une grande instruction. Il les avertissoit



de la bien-veillance qu'ils étoient obligés d'avoir les uns pour les autres, leurs conférences devant toujours se passer avec douceur, & hors de ces contestations pleines d'animosité qui partagent souvent avec trop de ressentiment les esprits, & leur impriment je ne sai quelle aversion pleine d'amertume & fort contraire à l'amitié. Toutes professions éprouvent cet inconvenient aussi bien que la Philosophie. Nous voions regner des dissensions pleines d'opiniâtreté, non seulement dans la Médecine au préjudice de nos vies ; mais dans la Théologie même au grand scandale souvent de la Religion. N'en peut-on pas dire autant de la Jurisprudence, où tout est revoqué en doute ; nos Palais n'étant pas moins divisés entre ceux qui administrent la justice, que l'étoient sous Auguste & Tibere les Jurisconsultes, partagés en deux bandes de Proculiens & de Sabinien, dont les disputes fâcheuses & ruineuses au public durèrent plus de trois cens ans. Ceux qui leur ont succédé ne sont pas moins à craindre. Cela m'oblige à prononcer hardiment, que particulièrement dans la Philosophie le souverain remède contre ces eaux de contradiction, c'est sans doute la suspension sceptique qui fournit les belles voix de l'Epoque. Avec elles l'on n'est jamais re-



duit à de honteuses rétractations, parce qu'en se démêlant accortement de toutes les disputes des plus importuns Dogmatiques, l'on demeure dans une Aphasie qui laisse la liberté de changer d'avis, autant de fois qu'on le juge à propos. Pourquoi ne le feroit-on pas, si dans l'acatalepsie ou incomprehensibilité de toutes choses, l'on a tous les jours de nouvelles notions, qui font paroître les objets de l'ame tout autres qu'on ne les avoit remarqués auparavant. Nous admirons aujourd'hui des effets, & nous leur assignons des causes, dont nous nous moquerons le lendemain, accusant nôtre ignorance de les avoir si mal envisagés la première fois. Et bien souvent une troisième ou quatrième vue nous oblige à prendre quelque nouveau parti, avec condamnation & raillerie de toutes les vrai-semblances précédentes, nous tenant à la dernière, jusqu'à ce qu'il s'en présente une meilleure, c'est à dire qui nous paroisse alors plus recévable. Quand le Poëte Latin a mis la félicité humaine à connoître les causes véritables des choses,

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas,*  
il nous a plus éloignés de cette félicité, que les Philosophes les plus austères n'ont pas fait. Car qui est ce qui se peut assurer d'avoir bien ren-



rencontré sur une matière si douteuse, pour ne rien dire de nôtre incapacité naturelle à la bien pénétrer. La plupart du tems quand nous pensons y avoir le mieux rencontré, nous y avons aussi peu réüssi que cette folle domestique de Seneque au sujet de ses yeux mourans. Ne voyant presque plus goutte à cause de son âge, elle accusoit le Soleil de ce défaut, soutenant qu'il n'étoit plus si lumineux, ni si bien éclairant qu'il avoit été autrefois. Nôtre cécité spirituelle n'est bien souvent pas moindre qu'étoit la sienne. Cent fausses raisons que l'Espagnol nomme joliment *sinrazones* offusquent nôtre propre raison; & mille anticipations d'esprit, ou présuppositions trompeuses, regentent de telle sorte nôtre jugement, qu'on ne sauroit trop se défier de tout ce qu'il décide, ni trop se précautionner contre nous-mêmes, en prenant pour un Oracle ce couplet de nos voisins,

*De las cosas mas seguras*

*La mas segura es dudar.*

Mais d'où peut venir, que nos ames étant toutes d'une même trempe, & toutes immortelles comme procedant selon nous d'un souffle de la Divinité, elles sont néanmoins si sujettes à tant de diverses bizarreries, qui n'ont ni fondement certain, ni aucun rapport entre



elles digne d'être estimé ? Je ne veux pas là-dessus vous entretenir de milles choses que j'ai considérées dans mon Traité de l'immortalité de l'Ame, me contentant de vous dire dans l'opinion commune de l'Ecole, que cette Ame, pendant qu'elle nous informe, n'agissant que par les organes du corps, & ses notions étant dépendantes de la contemplation des phantômes qui tiennent de la matière, ce n'est pas merveille, que nos divers temperamens causent la variété de nos pensées, & que nos raisonnementens soient si différens entre eux. En effet chacun peut s'appercevoir, qu'à cause de cette copulation si étroite des deux parties qui nous composent, l'Ame a en quelque facon ses maladies aussi bien que le corps, & que les plus forts esprits ont des foibleesses dont ils ne sauroient d'eux-mêmes s'exemter. Les atrabilaires ont leurs visions funestes, les bilieux leurs emportemens, & les autres complexions sont soumises chacune aux infirmités qui lui sont propres. Toutes les visions du Maboya ou des Diables qui épouvantent si fort les Americains, ne procèdent, comme l'a fort bien observé l'Histoire des Antilles, que de la grosseur de Rate dont sont affligés presque tous ces Sauvages, ce qui leur cause des songes affreux, où ils croient voir le ma-



lin esprit, assûrant à leur réveil, qu'il les a cruellement battus.

Or il ne faut pas sur de semblables considérations tomber dans l'erreur de ceux qui ont fait l'Ame humaine corporelle. Quelques-uns ont osé l'imputer à S. Hilaire ; à cause qu'il a écrit dans son Commentaire sur S. Matthieu, *Nihil est quod non in substantia sua, & creatione, corporeum sit* ; ajoutant un peu après, *nam & animarum species, sive obtinentium corpora, sive corporibus exulantium, corpoream tamen naturæ suæ substantiam sortiuntur, quia omne quod creatum est, in aliquo sit necesse est.* L'on allegue encore le second Concile de Nicée, dont les Peres laissèrent dire à Jean Evêque de Thessalonie sans le reprendre, que les Anges, les Archanges, & nos Ames même pour être intellectuelles, n'étoient pas pour cela réputées par l'Eglise exemte de corps, mais que le leur se trouvant très simple & très subtil, comme aérien, ou ignée, ne paroissoit pas ; surquoi il établit cet axiome, *Nemo vel Angelos, vel Demones, vel animas dixerit incorporeas.* Jamais pourtant l'Eglise entière n'a été d'un sentiment si déterminé, encore qu'elle ait souffert, qu'on enseignât quelquefois, qu'il n'y avoit point d'Etre si pur, & si exempt de matiere, qui



*Cap. 30.**P. Mer-  
senne.*

comparé à Dieu ne parût grossier & comme corporel. Cependant vous remarquerez, que beaucoup de ceux mêmes qui ont crû l'Ame mortelle, tels que ces Hérétiques Arabes dont parle Eusebe au fixième Livre de son Histoire Ecclesiastique, ne laissoient pas d'être persuadés, qu'encore qu'elle perit entièrement avec le corps, elle devoit être ressuscitée avec lui au jour de la Résurrection universelle, parce que Dieu y rétablirait l'esprit & la chair. Un Theologien fort hardi a prononcé il n'y a pas long-tems, que cette immortalité de l'Ame étoit la chose la plus universellement reçue, & la plus foiblement prouvée ; où je veux croire, qu'il la faisoit absolument dépendre de la Foi, aussi bien que le Cardinal Caietan, & assés d'autres qui ont été de semblable opinion. Et quelque savant Religieux a maintenu depuis, que c'étoit une conséquence trompeuse de dire, que tout ce qui étoit spirituel fût immortel, vû qu'il demeurait constant, que la Grace qui est si spirituelle, perissoit par le peché mortel. Mais enfin les plus grossiers des hommes jusqu'aux Galibis de la Cayane, ont été trouvés tenant par leur seule lumiere naturelle l'Ame immortelle, & ne doutant point, qu'après leur mort ils ne montassent en haut vers le Ciel. A la vérité ils



étoient aussi dans la créance de cette transmigration des Ames, ou de cette metempsychose de Pythagore que Tertullien nomme *recidivatum anime*. C'est pourquoi ils ne vouloient point manger du Lamantin, ni de ces autres gros poissons dont ils abondent, à cause que leurs plus proches parens pouvoient être entrés dedans à leur décès, & les informer. Les Relations de l'Inde Orientale font voir, que cette opinion d'une Palingenesie, ou régénération, est étendue par tout le monde. Et les Lettres des Peres Jesuites de l'année mille six cens trente-six, nous apprennent, que les Hurons voisins de notre Canada, croient qu'à la mort l'Ame humaine se change en Tourterelle, ou, ce qui est le plus communément crû, qu'elle s'élève & se retire droit au village des Ames.

Voilà assez de choses dont je ne pense pas m'être expliqué ailleurs. Que si vous voulez que je poursuive encore ce thème, contre ma première intention, je puis vous rapporter des extravagances qui ne cedent point en ceci ni à celles des Phantasiastes sous l'Empereur Justinien, ni aux rêveries des Acephales sous le Pape Leon premier. Afin de me restreindre à peu, je vous réciterai deux ou trois visions singulieres & bizarres d'Auteurs de la



première classe, & qui méritent d'ailleurs le plus de respect. Marc Antonin veut au quatrième Livre qu'il nous a laissé de sa propre vie, que comme nos corps ne se réduisent jamais au néant, mais se changent dans la terre en d'autres qu'ils engendrent, & font place à de nouveaux cadavres, qui ne remplissent jamais par ce moien les entrailles de leur Mere commune la Terre; nos Ames de même quittant leur demeure corporelle s'élèvent en l'air d'où elles sont parties, & après un peu de séjour qui leur donne une autre disposition, & une inclination nouvelle, elles s'unissent à cette Ame Universelle qui est la source de toutes les Ames, & se font successivement place de la sorte les unes aux autres, par des générations continuelles où elles sont employées. Origine, l'une des plus éclatantes lumieres de la Grece Chrétienne, s'imagina, & après lui ceux qu'on nomma Origenistes suivirent ce Dogme, que nos Esprits dans leur première demeure au Ciel offensèrent Dieu aussi bien que les Anges rebelles, s'étant lassés d'une continuelle contemplation de la Divinité, & s'étant comme refroidis de l'amour de Dieu, ce qui leur acquit dans cette froideur le nom Grec de ψυχάς. Il ajouta que le Souverain Etre, pour les punir d'un fi



grand crime, les fit entrer chacun dans un corps humain comme dans une fâcheuse prison; d'où vient que le corps est appelé *σῶμα*, *quasi σῆμα*, *id est vinculum*, à cause qu'ils y ont été attachés par ce lien matériel qui les maîtrise. Cette clôture ou prison me fait souvenir de ce que nous lisons dans le cinquième Livre des Tapisseries de Clement Alexandrin, que selon l'Epicurien Metrodore nôtre Ame étoit attachée au corps comme une huitre dans sa coquille. Se peut-il rien concevoir de plus visionnaire, &, si l'on peut employer ce terme, de plus cérébrin, que ce qu'ont osé proférer de si grands personnages sur la matière qui nous sert d'entretien. Pour montrer à combien de pensées différentes elle a été sujette de tout tems, rien ne nous peut mieux expliquer cette variété, & par conséquent l'incertitude de ce qu'on en peut déterminer, que les diverses & souvent contraires définitions de l'Ame que les plus renommés Philosophes nous ont données. Macrobe a pris la peine de les recueillir le plus succinctement qu'il se peut faire, dans le Chapitre quatorzième de son premier Livre sur le songe de Scipion, que Cicéron avoit si bien représenté au sixième Livre de sa République, dont la perte fait pleurer tant de sa-



vans. Je rapporterai ici le propre texte de ce digne Commentateur, par ce qu'il s'est plu à le rendre très instructif en peu de paroles, que je ne traduirai point en nôtre langue, la Latine vous étant assés connue, & encore de peur de vous ennuyer. *Non ab re est, ut hæc de anima disputatio, in fine sententias omnium qui de anima videntur pronuntiasse, contineat. Plato dixit animam, essentiam se moventem: Xenocrates, numerum se moventem: Aristoteles, ἐντελέχειαν: Pythagoras, & Philolaus, harmoniam: Possidonius, ideam: Asclepiades, quinque sensuum exercitium sibi consonum: Hippocrates, spiritum tenuem per corpus omne dispersum: Heraclitus Ponticus, lucem: Heraclitus Physicus, scintillam stellaris essentie: Xenon, concretum corpori spiritum: Democritus, spiritum insertum atomis, hac facultate motus, ut corpus illi omne sit pervium: Critolaüs Peripateticus, constare eam de quinta essentia: Hipparchus, ignem: Anaximenes, aëra: Empedocles, & Critias, sanguinem: Parmenides, ex terra & igne: Xenophanes, ex terra & aqua: Boëthius, ex aëre & igne: Epicurus, speciem ex igne & aëre & spiritu mistam. Obtinuit tamen, non minus de incorporalitate ejus, quàm de immortalitate sententia. Jugés, si l'esprit humain peut demeurer content là-dessus, s'il pese tant de*



divers sentimens, & s'il considère attentivement ce qui se peut dire sur chacun. Cardan qui a fait un Traité de l'immortalité de l'Ame, se développe, selon sa coutume assés charlatane, de tout cet embarras, en protestant, que le Destin, & des avis d'en haut l'empêchent de se déclarer, & de dire son sentiment sur le fait de cette immortalité. *De immortalitate plura scribere, fato, dit-il, & monitis prohibemur.* Ajoûtant quelque tems après, qu'il est contraint par la même voie, de ne passer pas plus avant qu'il fait, *non obscuris admonitionibus multa prætermittere coactus sum.* Cependant il y a eu un nombre infini d'autres opinions que celles dont Macrobe s'est souvenu, qui peuvent bien embrouiller & inquiéter les plus subtiles Ames, si elles veulent entrer en discussion de ce qu'elles sont. Plutarque nous a donné connoissance de quelques-unes de ces phantaisies, au quatrième Livre des cinq qu'il a faits touchant les opinions des Philosophes. Et dans ses questions Platoniques il se contrarie attribuant à Platon ce Dogme, que l'Ame est une partie de Dieu, *non ab ipso facta, sed de ipso, & ex ipso extans.* Un nombre innombrable de questions se forment tous les jours dans l'Ecole, où les plus excellens esprits se trouvent



bien empêchés à prendre parti sur cette matière. Aristote s'étoit contenté de dire en passant, au Chapitre quatorzième du second Livre de sa Rhétorique, que la force de nos corps paroissoit depuis la trentième jusqu'à la trente-cinquième année, & celle de l'esprit environ la quarante-neuvième. Le médecin Espagnol Huarte ajoute dogmatiquement à cela dans son Examen des Esprits, qu'il ne faut déférer à ce qu'ont écrit les Auteurs à l'égard du tems que leurs compositions ont été faites, qui pour être bonnes doivent avoir été produites depuis l'âge de trente-trois ans jusqu'à cinquante; de façon qu'à son dire les ouvrages qui ont précédé ou suivi ces termes qu'il a prescrit, ne doivent être de nulle considération. Sans mentir l'homme est bien hardi à faire paroître toutes ses rêveries. Il y en a qui se rébutent absolument des Esprits tardifs, croiant que les bons doivent faire sentir leur pointe comme l'épine en naissant. Selon cette maxime, S. Thomas fût méprisé d'abord par ses condisciples qui le nommoient *bovem mutum*, jusqu'à ce que Albert le Grand leur Précepteur commun rendit cet Oracle de lui, qu'un tel Bœuf mugiroit si haut un jour, que tout le monde littéraire s'en étonneroit, *bovem illum aliquando maximo mugitu mundum*



*literarium innotaturum.* Xénocrate parut encore d'esprit si tardif d'abord, que Platon même dont il étoit disciple, le nommoit l'Ane, comme nous l'apprenons de Diogenes Laërtius ; si réussit-il un très élevé & très excellent Philosophe. Cleanthe n'eût pas ses commencemens plus louïables, dont la fin fût la même que celle de Xénocrate. On peut opposer à cela ce qu'Aulu-Gelle rapporte de Démocrite, qui voyant Protagore jeune garçon porter dans la ville d'Abdère d'où ils étoient tous deux, un fagot de buchettes industrieusement arrangées par un ordre presque Géométrique, jugea de lui si avantageusement, qu'il en fit dès l'heure son domestique, & le rendit en suite un grand personnage. Tant il est vrai que la plus tendre jeunesse peut donner des indices certains de bon esprit.

L'heure qu'il est m'oblige à ne vous pas arrêter plus long-tems, sinon pour vous réciter une petite historiette, que vous pourrés voir plus étendue au cinquième Livre des Annales de Baronius, & qui fait pour l'établissement de l'immortalité de l'Ame. Marfile Ficin, & un Michel Mercator se promirent reciproquement, que le premier d'eux qui mourroit, viendrait dire à l'autre ce qui étoit de



Tr. de  
l'immort.  
de l'Ame.

cette immortalité dont ils s'étoient fort entretenus. Or il en arriva autrement qu'entre moi & le feu savant Pere Baranzan, qui après une pareille promesse étant décédé à Montargis, ne me vint donner aucune instruction, comme je l'ai fait entendre ailleurs. Car Ficin absent de son ami étant mort le premier, le conte porte, qu'il vint à cheval dire à Mercator ces paroles formelles, *O Michaël, ô Michaël, vera sunt illa*: Et il se vérifia, que Mercator comprenant fort bien qu'il vouloit lui donner à entendre, que l'immortalité de nos Ames dont ils avoient douté, étoit très certaine, cette apparition étoit arrivée à la même heure que Ficin se trouva mort à Florence. Les Esprits errans d'Epimenides, d'Hermotimus, & d'Aristée, qui s'absentoient & révenoient habiter leurs corps, confirmeroient la même doctrine, si ces narrations avoient plus de vrai-semblance qu'elles n'ont. Tenons de la Foi cet important article, comme les autres qui sont, humainement parlant, au dessus de nôtre portée. Nous imiterons en cela celui dont on a dit,

Card.  
Caietan.

*Hic stupor est Mundi, qui scibile discutit omne;*  
& nous aurons pour garans de nôtre modestie les plus considérables Théologiens en pieté & en doctrine.



TREIZIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*De l'Amitié.*

LES meilleures vies ont tant de mauvaises heures, & celles qui se passent le plus doucement sont mêlées de tant d'amertumes, que de mettre le Souverain Bien dans la volupté, de quelque façon qu'on la prenne, c'est déclarer, que personne n'est capable de le posséder en ce Monde. Aussi n'a-t-on pas convenu de cette félicité voluptueuse, & l'on peut voir dans un Chapitre du neuvième Livre des Nuits Attiques, que les Philosophes ne se sont jamais accordés là-dessus : puisqu'au contraire quelques-uns ont mis le souverain mal dans cette même volupté ; & que d'autres ont soutenu, qu'on la devoit tenir pour indifférente. Tant y a que les joies, les plaisirs, & les contentemens que nous pouvons goûter, consistent ou en des actions présentes, ou en la mémoire de celles qui sont passées, ou dans l'esperance des futures, dont nous nous repaissions agréablement. Cette dernière ne nous quitte jamais, ce qui l'a fait nommer la douce mere nourrice des Vieil-

*Arist. l.*

*7. Phys.*

*cap. 3.*



lards. Les plaisirs de la mémoire ont été préférés par quelques-uns à tous les autres, par des raisons que nous avons exposées ailleurs. Et pour ceux qu'on nomme présens, qui devroient ce semble l'emporter sur tous les autres, ils ont si peu de consistance, & si peu de réalité, qu'à les bien examiner, ils ne peuvent passer que pour un petit agrément qui accompagne nos opérations, afin de nous faire agir plus volontiers; comme l'on assaisonne les vivres avec quelque grain de sel peu estimable de lui-même, pour nous les faire avaler avec plus de satisfaction. Que si nous considérons séparément les voluptés du corps, nous trouverons qu'elles aboutissent toutes à des replétions, ou à des évacuations naturelles, dont nous ne devons pas faire grand cas, si nous en voulons juger sainement; mais à la vérité il faut parler tout autrement de ce qui touche l'esprit. Il a ses replétions quand il se pourvoit de connoissances qui lui fournissent des joies inconcevables, & telles qu'on ne se peut pas imaginer, que les Essences d'enhaut en puissent avoir de plus pures. Et pour ce qui concerne ses évacuations intellectuelles, elles passent en dignité, & en solide volupté les corporelles qui dépendent de la matière & des sens, à proportion



de ce que ces mêmes sens sont inférieurs à l'entendement. Quel plus grand contentement que de produire hors de nous par un écoulement spirituel ce qui peut servir d'instruction à tout le Genre humain ! Et quelle satisfaction intérieure plus tendre, que de rendre par ce moien à ceux qui viendront après nous, le même bien-fait, que nous reconnoissons avoir reçu des grands hommes qui nous ont précédé !

Or puisque les contentemens spirituels ne se goûtent nulle part si parfaitement que dans l'amitié, sans laquelle il n'y a point de douceur considérable dans la vie ; non plus que de belles journées sans la lumière du Soleil, que ceux-là semblent ôter du Monde, selon la pensée d'un Ancien, qui en bannissent l'amitié ; entretenons nous un peu d'un object si agréable. Cicéron a nommé les Amis sur ce fondement, *optimam & pulcherrimam in Latio. vitæ supellectilem.* Il ne croit pas que l'Eau, le Feu, & l'Air, soient de plus grand ni de plus agréable usage par tout, que l'amitié, qu'on peut appeller le cinquième Element de la vie : *Non aqua, non igni, non aëre, ut aiunt, pluribus locis utimur, quàm Amicitia.* En effet les honneurs sont regardés, & les richesses considérées par plusieurs personnes,



comme des choses dont l'on se peut passer, quoi qu'elles soient pleines d'ostentation: Et la vertu même est méprisée par assés de gens, qui la croient une autre chose vaine tout-à-fait,

*Te colui, virtus, ut rem, ast tu nomen inane es.*

Il n'y a que la seule amitié que tout le monde respecte, & que les plus grands Tyrans, tels que celui de Sicile, ont recherchée avec empressement. *Una est enim Amicitia in rebus humanis, de cujus utilitate omnes uno ore consentiunt, quamquam à multis ipsa Virtus contemnitur, Et vendicatio quædam atque ostentatio esse dicitur.* Les Poètes n'ont pas été d'un sentiment différent de celui des Orateurs, puisqu'Horace a protesté, qu'il ne savoit rien qu'il voulût comparer à l'utilité & à la douceur d'un Ami,

*Sat. 5. l. 1. Nil ego contulerim jucundo sanus amico:*

*2. de rem.  
Am.*

Et quand Ovide conseille de s'acquérir toujours un Pilade qui eût le même soin de nous, que celui-là en avoit d'Oreste,

*Semper habe Piladen aliquem qui curet Orestem,*  
il a donné le même précepte qu'a fait l'Eccle-

*Cap. 4. siaste en ces termes, Væ soli, quia cum ceciderit, non habet sublevantem se.* Mais quoique nous tombions d'accord de l'excellence de l'amitié qui se contracte principalement par  
la



la ressemblance des mœurs, quand elles se trouvent également louïables en deux personnes différentes d'ailleurs: Et bien que nous divisons avec le grand Auteur des Devoirs de la vie, *Nihil amabilius, nec copulatius*, Cic. l. i. *quàm morum similitudo bonorum*; & avec <sup>de offic.</sup> Laberius,

*Conjunctio animi maxima est cognatio;*

où rencontrerons-nous ce vrai ami, aussi peu trouvable que l'Or à vint-quatre carats, & qui n'est pas moins difficile à connoître qu'à trouver? D'ailleurs nous prenons plaisir souvent à rechercher la correspondance de certaines personnes d'inclination assés contraires aux nôtres, & à nous apprivoiser avec elles, en quoi on peut soutenir, que nous ne faisons qu'imiter la Nature, puisqu'en effet la contrariété des Elemens n'empêche pas, qu'ils ne s'unissent pour composer ce beau Tout de l'Univers. La Terre comme seche n'aime rien tant que l'humidité de l'Eau, cette diversité, au lieu d'y mettre la discorde, les portant à une jonction très étroite. Les Vents sont opposés les uns aux autres; si est-ce, que la Mythologie des Anciens nous les représente comme freres qui se retirent tous en même lieu. Et les doigts de la main pour n'avoir



rien de semblable, ne laissent pas de s'accorder fort bien dans leurs communes opérations.

Mais qui pensés-vous qui ait le plus de besoin d'amis, d'un homme que la Fortune oblige de ses plus grandes faveurs, ou d'un autre qu'elle persecute, & qui est tombé dans sa disgrâce. Ce dernier sans doute en a grand besoin, pour être aidé dans mille nécessités, où il ne peut de lui-même remédier. L'heureux aussi se trouvera presque sans action, s'il n'a un sujet sur qui exercer amiablement ses bien-faits, & sa libéralité, demeurant sans cet éclatant & agréable emploi, perdra merveilleusement de son lustre, ce qui peut rendre sa félicité beaucoup moindre. C'est ce qui m'a fait toujours fort estimer les termes de celui, qui acceptant une gratification, dit gentiment à son bien-faiteur, *præbebo me exercendæ liberalitatis tuæ capacem materiam*. Quoi qu'il en soit, Aristote s'est proposé à lui-même cette question, & je vous renvoie à sa décision au Chapitre onzième du neuvième Livre de ses Morales à Nicomachus. La félicité de l'un peut grandement s'augmenter en faisant part à son ami; mais il me semble, que les adversités de l'autre rendent sa condition bien plus nécessaire du secours des amis, pourvu qu'ils ne soient pas comme ceux de



Job , qui au lieu d'affistance se contentoient de lui faire des reprimandes.

Le même Philosophe avance ailleurs une autre question , s'il est plus beau & plus avantageux d'aimer , que d'être aimé. Car si nous donnons à l'action toutes les prérogatives qu'elle doit avoir sur ce qui en est dépourvû , il faudra avoüer , que l'Amant en ce qu'il agit , est beaucoup plus estimable , que celui qui souffre simplement d'être aimé. L'on reconnoit de même dans l'Ecole , qu'il y a bien plus de dignité à connoître qu'à être connu. Outre que les choses même inanimées peuvent être connuës & aimées , quoi qu'elles ne puissent ni connoître ni aimer ; ce qui rend manifeste le mérite de celui qui aime , & qui a tant de superiorité sur la personne aimée. Cependant la plûpart du monde , ajoûte Aristote , par un point d'honneur mal entendu , préfère d'être aimé à l'aimer , s'imaginant , qu'on n'est jamais aimé par d'autres , qu'à cause qu'on excelle par dessus eux aux choses qui régardent ou le plaisir , où l'honnêteté , ou ce qui est utile , qui sont les trois seuls motifs qui nous portent à quelque action que ce soit. Et néanmoins l'on demeure d'accord , qu'il n'est pas si honorable de recevoir un bien-fait , que de le conférer ; or



qui peut douter, que celui qui se porte à aimer, ne soit à cet égard le bienfaiteur, & par conséquent plus à priser que celui qui est aimé, & qui comme tel ne tient lieu que de patient.

Il n'y a guères d'axiomes plus universellement reçûs au sujet de l'amitié, que celui qui maintient, qu'elle a besoin d'être cultivée par de fréquentes visites, & qu'une longue absence, nommée par Aristote *χρόνιος ἀπείσια*, est le plus puissant Expedient de tous ceux qui sont capables de la ruiner. Il se souvient pour cela en divers lieux d'un vers qui porte, qu'une de ces longues absences a souvent anéanti une infinité d'amitiés qu'on croioit fort bien fondées,

*πολλὰς δὴ Φιλίας ἀπροσηγορία διέλυσεν,*  
*Sæpe amator visus est per longa silentia solvi.*

Cela néanmoins ne se trouve véritable qu'aux amitiés vulgaires; les autres qui ont jetté de fortes & profondes racines, sont à l'épreuve du tems & de l'éloignement; témoin la plus célèbre de toutes que l'antiquité a si bien prônée entre Castor & Pollux qui ne se rencontrent jamais ensemble. Car quoi que la narration en soit fabuleuse, si est-ce qu'outre le sens Astronomique, on en tire cette moralité, que ce n'est pas la simple vuë qui nour-



rit & entretient les plus solides amitiés, mais que la bonne intelligence, & les bons offices, que l'absence n'empêche pas, sont ceux qui tiennent toûjours en vigueur l'inclination que de vrais amis ont l'un pour l'autre, sans que l'oubli puisse y apporter le moindre préjudice.

Je sai bien qu'on a voulu faire distinction entre l'amour propre, & l'amour de soi-même ; mais laissant cela à part puisque nous l'avons expliqué ailleurs, je ne puis comprendre, qu'on ait pû établir cette Philavtie des Grecs comme une espece d'amitié, vû qu'il n'y en a point qui ne requière pour son établissement deux parties fort distinctes, l'une qui aime, & l'autre qui soit aimée ; ce qui ne se trouve pas au sujet que nous disons, où une seule personne est l'amant & l'aimé. L'on nous a dépeint cette sorte d'affection déréglée, & qu'on peut nommer monstrueuse, en la personne d'un Eutelidas dont Plutarque parle, & plus précisément encore en celle de Narcisse, puisqu'on veut qu'ils soient demeurés tous deux charmés de leur propre figure, en se regardant dans une eau qui fût le miroir fatal où ils rencontrèrent la fin aussi bien que la naissance d'une si étrange inclination. Je me souviens pourtant d'avoir lû dans Pau-



lanias, que ce fameux Narcisse n'étoit nullement amoureux de son propre visage, mais qu'ayant perdu sa sœur gemelle, qu'il aimoit aussi tendrement qu'elle lui ressembloit parfaitement, il prenoit plaisir à se coiffer comme elle, & à se contempler dans une fontaine, où son imagination troublée lui persuadoit, qu'il voioit cette chere sœur. La Mythologie néanmoins récite d'une autre façon cet événement, quand elle l'explique, en l'appliquant à de certains esprits qui s'estiment tant, que par un mépris des autres ils se rendent solitaires comme Narcisse, & s'adorans eux-mêmes ne conversent qu'avec des Echos, c'est à dire des flatteurs & des complaisans qui achevent de les perdre dans leur vanité. Ajoûtons qu'ordinairement cela se passe sans vouloir déferer à d'autres Nymphes qui crioient à Narcisse, si le texte de Suidas en doit être crû, ce vers s'enfuit,

*πολλοὶ σε τοι μισῶσι, ἐὰν σαυτὸν Φιλῇς.*

*Multi te profecto odio persequuntur, si teipsum amaris.*

Or quoique ces vains Eutelides, Pigmaliions, & Narcisses soient dignes d'une grande risée, je ne puis m'empêcher de vous avouer, qu'il y a d'autres personnes que je ne trouve pas



moins ridicules , quand je les considère , qui s'imaginent que tous leurs defauts pour grands qu'ils soient , se trouvent absolument à couvert des yeux du reste du monde , pourvu qu'ils n'y portent jamais les leurs. Ceux de cette dernière humeur ressemblent à ces folles Perdris qui mettant la tête sous leurs ailes , se persuadent qu'elles ne sont vuës de qui que ce soit , parce qu'elles ne se voient pas elles-mêmes. Les uns & les autres ont cet avantage , qu'en ce grand amour qu'ils se portent , ils n'ont ordinairement aucun rival , de sorte qu'on peut s'écrier d'eux comme fait Cicéron au sujet d'un certain Hirtius , dans une des Lettres qu'il écrit à son Frere Quintus , *O Diū quān Hirtius ineptus ! Et quān se sine rivali amat.* Ce vice procède presque toujours de ce que nous jugeons de nos biens tant de l'esprit que du corps , comme d'une partie de nous-mêmes , au lieu que nous nous contentons de considérer ce qu'il y a de bon dans les autres , comme des choses qui ne nous concernent nullement. Que si nous les envisagions plus raisonnablement en elles-mêmes , nous en fériens sans doute un tout autre jugement. On ne sauroit nier néanmoins , que chacun ne se trouve , parlant consciencieusement , plus proche à soi-même qu'à



personne, & qu'il ne soit fort naturel de s'affectionner davantage que chose du monde, toutes nos charités, selon le proverbe, commençant par nous-mêmes. Le Ventre, à

*Señ. 5.* ce que porte un des problèmes d'Aristote, est

*qu. 5.* le plus gras de nos membres, comme celui qui se partageant le premier & avantageusement, fait en suite la part aux autres. Cela est fondé sur cette considération physique, que l'inclination de toutes choses tend au

*Arist. 8.* bien particulier, plus qu'au général; *vehementior est inclinatio cujusque rei ad suum peculiare bonum, quam ad commune, quia Natura reflectitur in seipsam.* L'on oppose à cela l'exemple de la main, qui se présente au peril & au mal, pour en pré-

*L. 1. Eth. cap. 1.* server le reste du corps; mais on répond, que cela n'arriveroit pas, si la volonté étoit dans la main, & qu'elle disposât de tous ses mouvemens. Tant y a, qu'on peut dire par tout le Monde, comme l'on fait en Espagne, *en Atiença cada uno de si piensa.* Et l'on ne voit que trop de gens, qui sont d'humeur à faire ce que remarque l'Italien pour une chose qui ne se voit que trop souvent, *abbruciare una casa intiera, solo per cuocerè à se stessò un par d'ova.* Tout ce discours n'empêche pas, que nous ne de-



vions toujours nous souvenir de la distinction que fait la Morale sur cette matière. C'est que la Philavtie, ou cette amour passionnée de nous-mêmes que nous ressentons tous, n'est blâmable qu'aux choses qui regardent le corps; & qu'au contraire elle est loüable en ce qui concerne l'esprit, puisqu'il n'y a point d'homme qui ne soit à estimer, s'il souhaite & tâche d'être sur tout autre juste & tempérant. Le Régent des classes philosophiques le dicte encore en d'autres termes au second Livre de ses grandes Morales, où il prononce, que la Philavtie est autant bonne & à priser lorsqu'il est question de l'honnêteté; qu'elle est condamnable, où il ne s'agit que de l'utilité, ou du plaisir & de la récréation; car elle devient alors vicieuse, & telle qu'on ne fau- roit trop s'en éloigner. Laberius a osé avan- cer sur cette maxime, qu'une personne de- voit être réputée méchante, qui n'étoit bon- ne qu'en sa seule considération, & par son propre intérêt,

*Malus vocandus est qui sua causa est bonus.*

Que s'il faut faire quelque exception à cette règle, ce sera en faveur seulement de ces Sa- ges Stoïciens, si l'on peut les envisager au- trement que des Rosécroix: Il n'y a qu'eux qui possèdent le droit de s'aimer plus qu'ils

*Arist. l.  
9. Eth. ad  
Nic. c. 8.*

*Ch. 13.  
§ 4.*



ne font tout le reste du monde, parce qu'ils savent leur prix inestimable; & ne voient rien hors d'eux qui les vaille. Seneque parlant par leur bouche répète souvent cette leçon, soutenant que le surplus des hommes ne sont que des fous, qui ne peuvent pas avoir cette complaisance à eux mêmes, ni cette satisfaction intérieure; *Nisi sapienti sua non placent; omnis stultitia laborat fastidio sui.* La seule Philosophie dont ils faisoient profession, pouvoit donner l'avantage d'être toujours en cette bonne humeur de s'estimer infiniment, de n'être jamais en dégoût de soi-même, & de regarder avec mépris, ou de haut en bas, tout ce qui se présenteoit devant eux: *Hoc tibi Philosophia præstabit, quo equidem nihil majus existimo, nunquam te penitebit tui.* Même il assure, que cette excellente Philosophie des Stoïques lui donnera une satisfaction & une jouissance merveilleuse de ce que la plupart des choses lui plairont d'autant plus qu'elles déplairont aux autres; *ob ipsa quæ aliis displicent sibi placens.* Certes ces Messieurs là du Portique s'en font bien fait accroire.

Sen. ep.  
115.





QUATORZIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Des Peres & des Enfans.*

**J**E vous vis hier fort scandalisés d'ouïr cet homme qui, pour rendre moins considérable le jugement rendu contre un fils à l'avantage de son pere, soutenoit que les Peres étant auteurs des loix, ce n'étoit pas merveille qu'on vit les Enfans si mal-traités dans tous les Tribunaux. Il disoit ceci à peu près comme le Lion se railla de celui qui lui montrait un tableau où l'homme le tenoit à ses pieds: Je ne m'en étonne pas, dit ce Roi des animaux, puisque c'est un homme qui a fait cette peinture. On veut que l'ennemi de notre salut ait prononcé de même à un bon Religieux, qui lui faisoit voir dans un autre tableau comme ceux de son habit en disant leur chapelet ménoient le Diable en lesses: Je les placerai en son lieu, répartit ce rusé, quand je voudrai prendre la peine de mettre la main au pinceau. Si est-ce qu'il ne fût jamais, que le droit naturel des Peres sur leurs Enfans n'ait été reconnu par toutes les Na-



tions, fans que les Loix s'en foient mêlées. Car on fait, que Solon Legislateur des Athéniens n'établit par ses Ordonnances aucune peine contre les Parricides, comme n'étant pas besoin de condamner une action, contre laquelle la Nature a imprimé dans nos cœurs une si grande averfion, & si nous en voulons croire Cicéron, *ne non tam prohibere quàm admonere videretur.* Romulus en ufa de même chés les Romains, où ce crime déteftable fût commis pour la première fois fix cens ans depuis fon regne, par un L. Ostius, du nom de qui Plutarque s'est voulu fouvenir, quoi qu'il méritât mieux d'être supprimé que celui de l'Incendiaire du Temple d'Ephèse. Certes je trouve fort belle cette pensée des Perfes dont Herodote nous a fait part dans sa première Muse; quand ils souûtenoient, que jamais personne n'avoit tué ni pere, ni mere, & qu'il n'y avoit que des enfans supposés à qui l'on eût imputé une chose si fort contre Nature. Quelle apparence qu'un fils legitime, contre ce fécet instinct phyfique, & contre le mouvement naturel de toutes ses entrailles, pût être un véritable parricide, *in*

*Declam. 299. cujus cruciatus, cum omnia commenta sit anti-*  
*quitas, citior tamen est pœna quàm scelus,*  
 selon la belle expression de Quintilien. Pour

*in vita*  
*Rom.*



moi je croirois plutôt, dans le sentiment des Perses, que cet Esclavon Bessus qui tua des Irondelles, leur reprochant qu'elles l'accusoient faussement d'avoir tué son pere, étoit un fou visionnaire, qu'un parricide bien convaincu. Je dirois presque la même chose de cet Oreste qu'on veut qu'il ait tué sa mere; & je croirois assés, que le suffrage favorable de Minerve fût fondé autant sur sa cervelle mal timbrée, que sur ce qu'il avoit obéi à l'Oracle d'Apollon, & vengé son pere, comme Eschile le veut dans ses Eumenides; outre qu'il suppose, que cette Déesse ne pouvoit pas être touchée de tous les sentimens avantageux aux Meres, parce qu'elle n'en avoit point eu, comme fille de Jupiter seul, qui la produisant de son cerveau lui tint lieu de pere & de mere.

*Plutar.  
de sera  
Dei vind.*

Or soit qu'on parle de cette matière aux termes de la vraie Religion, soit qu'on la considère généralement d'un ceil libre, comme faisoient ces Anciens Philosophes durant la Gentilité, nous trouverons toujours l'autorité paternelle soutenue, & les devoirs des Enfans établis par des raisons invincibles. Aristote a passé jusques-là de maintenir, qu'un fils ne peut jamais satisfaire aux obligations dont il est rédevable à son pere. C'est pour-



*L. 8. Eth. ad Nic. c. ult.* quoy, dit-il, l'on permet bien à un pere de quitter son fils par abdication, mais le fils n'a point de voie juridique pour pratiquer de son côté la même chose; parce qu'on peut bien remettre à son debiteur une partie ou le total de ce qu'il nous doit, mais ce debiteur n'a pas la faculté de se liberer, de dénier sa dette, ni de s'exemter de paier. Ce Philoso-

*Cap. 12.* phe avoit déjà établi pour maxime certaine, que le commandement paternel étoit plus souverain & plus absolu que le Roial, le fils étant plus rédévable à son pere qu'à son Roi, comme tenant de lui l'Etre qui est le plus grand de tous les biens. Et de fait nous nommons les Rois par honneur, les peres communs de tous leurs sujets. On peut ajoûter à cela ce que Pomponius a écrit dans la Loi huitième de *Regulis juris*, où nous lisons, que *jura sanguinis nullo jure civili dirimi possunt*. Je n'ignore pas pourtant, qu'on a osé écrire, qu'un fils peut tuer son pere, s'il est ennemi de la République, & qu'au rapport de Bodin qui déteste cette doctrine, un banni de Venise apporta la tête de son pere banni comme lui, & obtint la recompense de ce parricide par son rétablissement en son país, en ses biens, & en ses honneurs. L'Auteur que je cite s'écrie là-dessus, qu'il eût mieux

*L. 1. de*

*Rep. c. 4.*



valu que cette ville, toute admirable qu'elle est, fût abymée dans ses marêts, qu'un tel cas fût venu; & cite pour cela une sentence de Quintilien en ces termes, *Nullum tantum scelus à patre admitti potest, quod sit par-* *Declam.*  
*186.*  
*ricidio vindicandum.*

Pour ce qui touche les préceptes que nous dicte ici la Religion, elle a d'autant plus de sujet de nous les prescrire, que les Peres temporels représentent Dieu le Pere Celeste, & de qui toute paternité descend. Aussi la Divinité est tellement interessée dans cet article, qu'encore que le commandement d'honorer pere & mere ne soit exprès que dans la seconde Table, Philon le Juif ne laisse pas de soutenir, qu'il est écrit comme par moitié, tant dans la première où sont énoncés les devoirs humains envers Dieu, que dans la seconde qui contient ceux qui regardent le prochain; d'où il conclut, que l'obligation envers les parens qui nous ont mis au Monde, n'est pas moins divine qu'humaine. Et certes ce devoir des Enfans envers leurs parens est si certain, & nous engage si étroitement à son observation, que rien n'en peut dispenser, & qu'il ne peut être surmonté par aucun autre devoir, nonobstant que nous y soions portés d'une plus forte inclination. Car quoi que



suivant le mouvement universel du Monde, où toutes choses remontent plus foiblement qu'elles ne descendent, l'amour des Peres soit plus grand envers leurs Enfans, que l'amour de ceux-ci envers les premiers; si est-ce qu'au cas qu'on eût son pere & son fils en même peine & en même besoin de secours, l'on est obligé d'aller premièrement assister son pere, & de forcer aucunement sa propension naturelle, la dette du fils au pere étant la plus ancienne, & tellement privilegiée, qu'elle ne peut être effacée par une dette subsequente. Selon cette doctrine un Enfant desobeissant étoit lapidé par la Loi de Moïse, *qui maledi-*

*Exod. 21. xerit patri suo vel matri, morte moriatur;* & Joseph au dernier Chapitre du quatrième Livre de ses Antiquités Judaïques en rend cette raison, que Dieu se trouve offensé dans de telles desobeïssances comme pere de tout le Genre humain, *Deus in eis læditur, quia parens generis humani.* Ceux qui vont visiter les Saints lieux de la Palestine, peuvent observer encore aujourd'hui des restes de cette ancienne Loi. Car l'on voit dans Hierusalem entre autres antiquités la sepulture d'Ab-salon, dont personne n'approche, Chrétien, Turc, ou More, homme, femme, ou enfant, qui n'y jette une pierre en détestation de

ce

*Relation  
de Theve-  
nor.*



ce Prince, à cause de sa rebellion contre David son pere. Mais c'est une chose digne de considération, que cette Loi Divine commande seulement aux Enfans d'aimer & d'honorer leurs parens, sans rien prescrire à ceux-ci. La raison est, que la Nature leur enseigne assés, à cherir & à proteger ceux qu'ils ont mis au Monde, par un secret instinct dont presque tous les animaux sont participans. *Catulorum amor in venabula impingit feras, quas feritas & inconsultus impetus præstat indomitas*, comme dit excellemment Seneque à Ep. 74. sa mode dans une de ses epitres. Le Serpent même leche & polit ses petits, selon l'observation de Philostrate. Et nous pouvons sou- L. 2. de vita A-pol. c. 7. tenir, que ce mouvement naturel a eu quelque chose de divin dans la créance des Anciens, puisqu'ils vouloient, que leur Jupiter eût pleuré à la mort de son fils Sarpedon. Je parle néanmoins avec quelque exception, parce qu'il y a de certaines bêtes assés dénaturées, pour s'évir contre celles de qui elles tiennent la vie. Aristote l'écrit des Scorpions, & des L. 5. de hist. anim. c. 26. 27. & ult. Araignées, aussi bien que des Vipères. Et Plutarque avec assés d'autres Auteurs accusent les chevaux d'eau, nommés par les Grecs Hippopotames, de tuer leurs peres, pour jouir en toute liberté de leurs meres. Ces



petites anomalies ne sont pas considérables dans le cours général de la Nature.

Mais que dirons-nous à ce que l'Auteur de cette même Nature, après tant de préceptes en faveur des Parens; ne laisse pas de prononcer par la bouche de ses Evangelistes, que celui qui ne haït pas son pere & sa mere, n'est pas digne d'être son disciple? Certes le seul Luc. c. 14.  
arr. 26. texte de S. Luc, le plus exprès de tous, sur ce sujet, montre bien, que ce n'est pas pour nous inspirer une haine criminelle, comme seroit celle de nos parens & de nous mêmes, si nous l'expliquions en mauvais sens, & autrement que ne fait l'Eglise; puisque ce texte porte précisément, *si quis venit ad me, & non odit patrem suum, & matrem, & uxorem, & filios, & fratres, & sorores, adhuc autem & animam suam, non potest meus esse discipulus.* Et qui peut s'imaginer, que Dieu commande, que nous aïons une aversion de nôtre propre vie, & que nous soions nos ennemis mortels, après nous avoir enjoint d'aimer nôtre prochain comme nous mêmes? Il nous fait simplement leçon en ce lieu, & ailleurs, que l'amour que nous devons avoir pour lui étant nôtre Pere & nôtre Créateur, doit précéder, & être incomparablement plus forte, que celle dont nous pouvons être touchés pour toute sorte de créatures.



L'on s'étonne, que ce même Dieu venge souvent le crime des peres sur leur posterité jusqu'à la troisiéme ou quatriéme génération, & que les enfans portent de la sorte l'iniquité de leurs progeniteurs; *comederunt acerbas uvas patres nostri, & ecce filiorum dentes obstupefcunt.* Les exemples de cela sont si frequens & si communs, qu'il n'y auroit point d'apparence de s'amuser à en rapporter. Il vaut mieux considérer, que la récompense des Vertueux s'étend sur leurs descendans, & se continué souvent à leur posterité: Il semble que par une juste raison, & par une équité dont personne ne se doit scandaliser, il est convenable que la punition des fautes de nos Prédecesseurs de qui nous tenons l'Etre, s'étende aussi sur leur lignée, & se communique quelquefois à toute leur race. Si est-ce que selon l'observation qu'a faite Denys d'Halicarnasse, les Romains au crime même de Leze-Majesté ne punissoient jamais les enfans pour la faute de leurs peres; encore que les Grecs le pratiquassent autrement. L'innocente fille de Sejan néanmoins est une preuve, semblable à plusieurs autres, que cette première Jurisprudence de Rome changea bien sous ses Empereurs.

Autrefois les Egyptiens avoient si chere



la personne de leurs peres, que dans une extrême indigence engageant leurs cadavres, ils pouvoient secourir leur pauvreté. Encore aujourd'hui les Chinois communiquent les honneurs & les titres qu'ils peuvent acquerir, à leurs peres quoi que décedés, & jamais, dit Martinius dans sa première Decade, le fils ne se dit plus que son pere. Si ce fils est l'ainé, il ne sauroit selon leurs loix se faire Moine, (car ils ont des Moines aussi bien que nous) & ils en rendent cette raison, qu'il est obligé de nourrir ceux qui sont cause qu'il vit, s'ils en ont besoin dans leur vieillesse. La Relation d'un Herbert nous apprend aussi, que le deuil qu'on porte à la Chine pour un pere étant de trois ans, ses fils signent durant cela le bas de leurs Lettres en ces termes, *le desobeissant & indigne fils de défunt un tel.* Philostrate représente dans ses Images Antilochus, si aisé d'avoir sauvé son pere Nestor du combat dangereux, où il se trouvoit engagé au Siege de Troie, que ce fils plein de pieté avoit encore étant mort, la joie & le contentement visible sur le visage. Quintus Metellus reçut le glorieux surnom de *Pius*, par les témoignages extraordinaires d'affection qu'il fit paroître envers son pere exilé, *tam clarum lacrymis, quam*



*alii victoriis cognomen affectus.* Et l'Histoire *Val. Max.*  
 Grecque témoigne, que le plus sensible con- *l. 5. c. 2.*  
 tentement que reçût Epaminondas durant  
 toute sa vie, fût par sa propre confession d'a-  
 voir obtenu la victoire de Leuctres dès le vi-  
 vant de son pere & de sa mere. Souvenons-  
 nous, comme les deux villes de Catane, & de  
 Syracuse, s'attribuèrent, chacune pour se  
 faire honneur, ces jeunes hommes qui por-  
 tèrent leurs peres sur leurs épaules pour les ti-  
 rer des flammes du Montgibel; Solin aiant *Cap. 5.*  
 observé, que sur ce différent ils étoient nom-  
 més diversément. Enfin l'autorité des peres  
 a toujours & en tous lieux été telle sur leurs  
 enfans, que les trois Horaces n'osèrent pro-  
 mettre de combattre, sans en avoir eu la li-  
 cence de leur pere. Et au tems présent mê-  
 me il est permis à un pere dans toute la Mos-  
 covie & la Tartarie, de vendre jusqu'à qua-  
 tre fois leurs enfans, perdant leur droit après  
 la quatrième, au rapport de Guaguin dans  
 sa Sarmatie, & de Sigismond d'Herberstein.  
 Les anciens Gaulois au rapport de César, pou- *Lib. 6.*  
 voient tuer leurs enfans impunément. Et  
 les Chinois, pour dire encore ce mot d'eux,  
 les étouffent dans l'eau à la vuë de tout le  
 Monde. Aussi ne punissoit-on pas de mort  
 en Egypte le pere qui avoit tué son enfant.



L'on se contentoit de l'obliger à se tenir trois jours, & autant de nuits, auprès du cadavre,  
 Lib. 1. parce, dit Diodore Sicilien, qu'on croioit que c'étoit une chose injuste de faire perdre la vie à celui qui l'avoit donnée. Il est vrai que cet Historien ajoûte, que les Egyptiens jugeoient d'ailleurs, que la douleur du pere pendant ces trois jours, étoit une mort languissante & continuée. Pour les Romains, ils donnoient au pere le pouvoir de punir de mort ses enfans, mais ils n'accordoient pas la même puissance à l'ayeul; ce qui fait dire à Senèque dans une de ses controverses, *Habet sua jura Natura; & hoc inter patrem & avum interest, quod avo servare licet suos, patri & occidere.*

D'où vient donc, si la condition des peres est si avantageuse, que Boèce prise tant le sentiment d'Euripide, qui appelle heureuse l'infortune de ceux qui n'ont point d'enfans. C'est dans la Prose septième du troisième Livre, où il expose les consolations qu'il reçût de la Philosophie étant prisonnier. *Euripidis mei*, dit-il, *sententiam probo, qui carentem liberis infortunio dixit esse felicem.* Non content de cela, il rapporte la façon dont Thales fit comprendre à Solon l'avantage qu'avoient ceux qui se trouvoient sans lignée,



l'ayant rendu presque inconsolable par une fausse nouvelle que son fils unique étoit mort dans la ville de Milet. Epaminondas devoit *Corn. Nepos in Epam.* avoir épousé l'opinion de Thales, quand sur le reproche que lui faisoit Pelopidas de n'avoir point d'enfans, il lui repartit qu'il s'estimoit en cela plus heureux que lui qui en avoit un si vicieux, & que la bataille de Leuctres, qu'il tenoit pour sa fille, lui suffisoit. Epicure dissuade son Sage dans Arrien d'élever *Epiet. l. 1.* des enfans. Et Cardan a soutenu en nos jours *c. 23.* qu'il valoit mieux quelquefois faire des Livres, qui sont des enfans spirituels, que d'en engendrer de corporels si sujets à caution, *sincerus est animi veros filios educare, quam corporis ementitos.* *De prud. civ. c. 59.*

A propos du fils unique de Solon, c'est l'ordinaire de plaindre davantage les Peres qui perdent le seul appui qu'ils avoient de leur vieillesse; & vous pouvez tous vous souvenir, de m'avoir, il n'y a pas long-tems, consolé selon cette regle, sur un accident semblable qui m'avoit rendu presque inconsolable. C'est pourquoi la louange que donne Cicéron au fils de Servius Sulpitius, est fort bien prise, d'avoir regretté son pere mort avec la même douleur, qu'on ressent ordinairement dans la perte d'un fils unique, *est*



*autem ita affectus*, ce sont les paroles de ce grand Orateur dans sa neuvième Philippique, *ut nemo unquam unici filii mortem magis doluerit, quàm ille meret patris*. Cependant outre que les enfans représentent tous également le pere, comme chaque pièce d'un miroir fait voir une même & semblable image; il n'arrive pas toujours, que ces enfans uniques soient les plus à regretter, parce qu'il semble qu'ils aient plus de pente à dégénérer, par leur éducation trop molle, ou autrement, que des Puînés & des Cadets. De là est procédée l'exaltation de tant de ceux-ci. David n'étoit que le cinquième & le dernier des enfans d'Isaï; & toutes les Histoires fourmillent de pareilles exemples. En vérité on leur peut opposer des Tidides qui valoient mieux que leurs peres;

Ovid. l. 1. *Sic magnis cedit titulis Agamemnonis Atreus,*  
 15. Metamorph. *Ægea sic Theseus, sic Pelea vincit Achilles,*  
*Sic & Saturnus minor est Iove.*

Mais le nombre des autres est sans doute le plus grand, & ils vérifient beaucoup mieux, qu'il n'y a point de pire corruption que celle des choses excellentes. Cela s'expérimente dans la putrefaction des parfums; & la postérité de Cimon, de Pericles, & de Socrate,



pour nous contenter de ces illustres Grecs, font foi de ce que nous disons. Généralement parlant nous héritons bien plutôt du vice que de la vertu de nos peres, par cette maxime de l'Ecole, que l'effet tient de la plus mauvaise partie de sa cause, *effectus sequitur deteriorem partem suæ causæ*. C'est ce qui fait, que nous ne voions guères reluire sur les enfans toutes les bonnes qualités des Peres; & que comme d'un bois très dur il nait souvent un ver très délicat, un homme fort estimable, tel qu'étoit Ciceron, engendre assés ordinairement un fils du tout indigne de porter son nom. Aristippe pour cela éloignoit de lui le sien qui lui déplaisoit, comme nous nous défaisons, pour user de sa comparaison que vous pouvés voir dans Diogenes Laërtius, des pous, de la pituite, ou des crachats, qui sortent de nous aussi bien que des enfans. Or les uniques, selon que nous l'avons déjà touché, sont les plus sujets de tous à cette disgrâce de forligner, comme s'ils participoient de la nature des Coloquintes, nommées par quelques-uns *le fiel de la Terre*, & par les Arabes *la mort des arbres*. Car l'excellent Mésué descendu des Rois de Damas, assure que la *L. 2. c. 4.* Coloquinte qui nait unique sur la plante, est la plus dangereuse de toutes, *Pessima*



*est ac venenosa quàm produxit unicam tota una planta, quæ planta si loco illo est unica, multò perniciosiorem fructum parit.* Il dit à peu près la même chose de cette meurtrière Thymelée, que les Perses accusent d'avoir fait tant de femmes veuves, & qu'ils ap-  
 Cap. 22. pellent pour cela *le lion de la Terre*. Celle qui naît seule dans un champ est la plus à redouter, *quæ sola in magno agri ambitu oritur, perniciofa est.* Tant il est vrai qu'on peut avoir tort de recommander une chose parce qu'elle est unique.

Ne finissons point que nous n'ayons remarqué, comme l'on a toujours eu grande aversion des Enfans, qui n'ont pas eu d'assés tendres sentimens pour leurs parens. La Chronique des Gestes de Dagobert porte, que les fils de Sadregiselus furent privés des biens paternels, pour n'avoir pas vengé l'assassinat de leur pere, *secundùm legem Romanam*, dit la Chronique, *à regni proceribus redarguti, omnes paternas possessiones perdiderunt.* Et certes nous ne pouvons alleguer d'excuse legitime, si nous sommes si ingrats que de ne pas faire toutes choses possibles pour honorer la mémoire de nos peres. Ceux qui accompagnoient Cybele, Mere des Dieux, étoient toujours armés, pour montrer que nous de-



vons être de même , & prêts à exposer nôtre vie en faveur de ceux qui nous ont donné l'Etre. Je m'étonne pour cela des invectives étranges dont use Cicéron contre la Mere de Cluentius en plaidant pour lui; & je tiens pour assuré, qu'elles ne seroient pas bien reçues aujourd'hui. O la belle loüange que s'attribuoit Pomponius Atticus à la mort de sa mere âgée de quatre-vints-dix ans ! protestant qu'il n'avoit jamais eu besoin de se réconcilier avec elle. Nous laisserons nous vaincre en charité par beaucoup d'animaux , qui sustent la vieillesse de leurs parens ? Les Dauphins, à ce qu'on a écrit, les nourrissent, quand ils sont en cet état, & leur aident à nager autant qu'ils peuvent. Ce que Dion Cassius *Lib. 51.* nous a laissé dans son Histoire est fort notable là-dessus. Auguste après sa victoire obtenüe au promontoire d'Epire nommé *Actium*, condamna un Aquilius Florus à mourir , ou son fils , selon que le sort le détermineroit. Ce fils n'en attendit pas l'événement , & se présentant au bourreau obtint de lui qu'il l'exécutât promptement pour sauver son pere, de quoi ce pauvre pere averti se donna volontairement la mort. Certes voilà un exemple d'amour réciproque entre le pere & le fils, qui est bien plus instructif, & plus beau à



l. 16. c. 21. rapporter que ce que nous lisons dans l'Histoire de Mariana d'un Orfèvre de Toledé. Il avoit été condamné à la mort à l'âge de quatre-vints ans, lors que son fils qui n'en avoit que dix-huit, s'offrit courageusement à la recevoir pour lui. Pierre Roi de Castille, justement surnommé le Cruel, au lieu d'être attendri par une si belle & si généreuse action, eût l'inhumanité de prendre ce jeune homme au mot, le faisant impitoiablement exécuter. Cela me fait souvenir de ce qui se passa au carnage de Theffalonie que commanda l'Empereur Theodose. Un Marchand de cette ville à qui l'on permit de sauver un des deux enfans qu'il avoit, ne se pouvant déterminer en faveur de l'un plutôt que de l'autre, parce qu'il les aimoit également, éprouva dans cette perplexité la rigueur de les voir tuer tous deux.

Sozomen.  
cap. 7.  
hist. 24.

Pro Rosc.  
Amer.

Or puisque Ciceron a prononcé dans une de ses Oraisons, qu'on pouvoit commettre une impiété envers ses parens par une action indiscrete, & par un mauvais geste de visage, *vultu sepe leditur pietas erga patres*: Ne nous taisons pas du mauvais propos que tint le Comte d'Egmont à ceux qui le haranguèrent dans l'Armée du Duc de Mayenne, sur ce qu'ils eurent occasion de proférer le nom de



son pere. Ne parlés point de mon pere, leur *Bapt. le*  
dit-il, c'étoit un traître au Roi mon Seigneur. *Grain*  
N'eût-il pas mieux fait de seindre qu'il n'en *dec. de*  
tendoit pas ce qu'ils disoient? Ou ne lui de- *Hen. IV,*  
voit-il pas suffire de témoigner, soit en retour- *l. 5.*  
nant la tête, soit autrement, que ce discours  
ne lui plaisoit pas? Au lieu d'injurier misé-  
rablement son pere l'appellant traire dans une  
si grande & si solennelle Compagnie. Je  
n'improve pas moins l'imprudence d'un Pré-  
dicateur, qui sur un point de controverse ne  
seignit pas de publier hautement & à diverses  
fois dans une Eglise de Paris, que son propre  
pere comme Huguenot étoit irremissible-  
ment damné. Je n'eusse pas trouvé étrange,  
que sur le thème général des Egarés, il eût  
déclaré, que hors de l'Eglise il n'y avoit point  
de Salut. Mais il devoit se taire de son pere,  
pardonner à sa mémoire, & laisser penser à  
ses Auditeurs ce qu'il en prononça scandaleu-  
sement, & avec cette sorte d'impiété qui ré-  
garde le respect dû par les enfans à ceux sans  
qui ils n'auroient point vû l'agréable lumière  
du Soleil.

En vérité je ne sai, si nôtre siècle vaut mieux  
aujourd'hui pour ce regard, que celui de Se-  
neque où il disoit, *Quis non patri suo su-* *L. 5. de*  
*premium diem, ut innocens sit, optat? ut* *benef. c. 17.*



*moderatus, expectat? ut pius, cogitat?* Où est le fils si innocent qui ne souhaite point quelquefois la fin de son pere? Où est le modéré qui ne l'attende pas? Où s'en trouvera-t-il qui ait tant de pieté qu'il n'y pense jamais? Quintilien peu de tems après nous rapporte la plainte que faisoit un Proculeius, de ce que sa mort étoit attendue avec impatience par son fils; surquoi ce fils protestant qu'il ne l'attendoit nullement; Je vous prie au contraire, lui repartir finement le pere, de la vouloir attendre: *Cum Proculeius queretur de filio, quod is mortem suam expectaret; Et ille dixisset se verò non expectare; imò, inquit, rogo expectes.* N'est-ce point que ces mauvais enfans philosophent à la Platonicienne, & qu'ils conçoivent cette averfion de leurs parens, à cause qu'ils leur ont donné un corps, & fourni la matière dont la prison de leur ame a été faite. Car l'on a osé prétendre dans cette mauvaise façon de raisonner, que les bêtes étoient beaucoup plus redévolables que nous à leurs parens, qui leur donnent l'ame sensitive aussi bien que le corps; & que les Plantes mêmes reçoivent aussi la végétative avec le seul concours général de la Divinité; au lieu que l'homme n'a de ceux qui l'engendrent qu'un



corps très infirme, tenant de Dieu seul l'esprit qui l'informe. Que si des personnes affés injustes pour parler ainsi, entendent dire que le corps dont ils se plaignent, & qu'ils appellent leur geole, est organisé exprès pour recevoir une ame immortelle, capable d'une éternelle félicité : Ils repliquent qu'elle ne l'est pas moins de la damnation, à laquelle ce corps que nous tenons de nos parens l'a disposée par la souillure du péché originel. C'est par de semblables discours qu'on paie d'ingratitude le Pere celeste ou éternel, aussi bien que le temporel.

L'on demande en suite d'où peut venir que d'ordinaire les meres aiment davantage leurs enfans que ne font les peres. Aristote en rend diverses raisons. La première, que ces enfans coûtent davantage aux meres qui ont le plus travaillé à les produire au jour, tant par une charge de neuf ou dix mois, que par les douleurs de l'accouchement ; de sorte qu'il en est comme des biens, dont nous faisons plus d'état quand nous avons beaucoup pené à les acquerir. On peut ajoûter, que les meres se familiarisent plutôt & avec plus de soin & de tendresse avec les enfans, que ne font les peres qui se reposent sur elles de leur première éducation.



Mais la dernière raison d'Aristote n'est pas peu considérable, étant fondée sur ce que les meres sçavent sans comparaison mieux que leurs maris, que les enfans sont à elles, & qu'elles les ont engendrés. Le pere de Telemaque étoit si douteux, que tout ce que cet héritier d'Itaque pût répondre au Roi des Phéaciens qui l'interrogeoit de son extraction, fût que sa mere Penelope lui avoit dit, qu'il étoit fils d'Ulysse. Je laisse à décider aux disciples d'Hippocrate, si un enfant peut avoir plusieurs peres, mais je prens à garend Palephatus, si Orion n'en eût pas trois, Jupiter, Neptune, & Mercure. Il est vrai que, comme nous l'apprend le Poëte, *sunt superis sua jura*, & que le Ciel se gouverne autrement que la Terre.

Je finirai par une autre question qui s'est faite de tout tems, à qui l'on doit déférer le plus d'amour & de respect, au pere, ou à la mere. L'on ne peut la mieux décider, ce me semble, que par l'autorité du Pythagoricien Hierocles, qui donne cette regle dans Stobée, qu'on est obligé d'aimer sur tout sa mere, & d'honorer parfaitement son pere. Il ordonne en suite qu'on aime davantage les parens maternels, mais que d'un autre



tre côté l'on respecte les paternels plus que tous les autres. Quelquefois des circonstances sont cause qu'on change ce procédé. Le fils d'Iphicrates croioit avoir raison de dire, *Corn. Ne* qu'il étoit plus obligé à sa mere toute étrangère qu'elle étoit; qu'à son pere; parce qu'elle avoit choisi pour le faire un Athenien, & lui seulement une Thracienne. Vous voies bien où cela va, & qu'il pourroit y avoir des raisons encore plus fortes pour nous faire pancher un peu plus que ne le veut Hierocles, du côté maternel. Pour ce qui touche l'affection qu'ont les Parens pour leurs enfans, souvent elle leur est préjudiciable, quand elle passe jusqu'à l'excès. Le Singe de l'Apologue tuë entre ses bras celui des siens qui étoit son favori, & l'autre qu'il avoit placé sur son dos comme lui étant moins cher, s'y sauva heureusement.

QUINZIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Du Corps humain.*

CEUX qui se sont appliqués à considérer l'excellente construction du corps



humain , comme l'ont fait , après Democrite , Aristote & Galien , ont eu raison de dire , qu'on ne pouvoit rien contempler de plus admirable dans la Nature. Car encore que le mot de Protagore , quand il disoit que l'homme étoit la mesure de toutes choses , s'interprète ordinairement de ce que par les Sens , & puis par le raisonnement , & par la science , il est en lui de prendre une exacte connoissance de ces mêmes choses : si est-ce qu'on peut bien adapter cette sentence aux proportions & aux mesures de nos membres , qui sont si justes , & qui donnent les noms aussi bien que les regles à tout ce qui est bien compassé. Mais cette belle symmetrie si digne de nôtre contemplation , ne m'empêche pas d'estimer beaucoup la pensée de ceux qui ont le mieux envisagé le corps dont nous parlons , quand ils assûrent qu'il est impossible de régarder sans horreur , & sans quelque aversion , la chair , le sang , les os , avec les autres parties dont il est composé ; *impossibile est ut sine magna abominatione ea inspiciamus , ex quibus constat corpus humanum , ut sanguinem , carnem , ossa , &c.* Cependant nous sommes tous idolâtres de nous-mêmes , & quoi que tout cela séparément pris soit tel que nous disons , il ne laisse pas

10. Metaph. c. 1.

1. de part. anim. c. ult.



de nous donner dans son union des inclinations, à en faire plus de cas que la raison ne voudroit, par des complaisances d'amour propre souvent ridicules.

L'objet néanmoins de cette spéculation n'est pas simplement matériel, & l'on peut excuser l'estime que nous faisons du corps & de ce qui le compose, parce qu'il n'a rien qui ne serve à l'esprit, dont toutes les opérations dépendent des instrumens corporels. C'est ce qui relève merveilleusement ce qu'ils ont d'eux-mêmes de caduc & de méprisable, parce que toute la force d'Hector, & toute la sagesse de Socrate, dépendent absolument de ces foibles organes. Le Philosophe n'a pas fait difficulté là-dessus, d'appuier, au cinquième Chapitre du quatrième Livre de sa Métaphysique, son sentiment de l'autorité de Parménide, dont les vers portent ces termes traduits,

*Ut enim cuique complexio membrorum flexi-*  
*bilium se habet,*

*Ita intellectus hominibus adest.*

Et il considère ingénieusement dans un de ses Sect. 16.  
problèmes, comme la Nature a donné à tous q. 9. & 10.  
ces membres, pour exercer mieux leurs di-  
verses fonctions, la forme ronde, à cause



qu'elle est la plus propre pour cela; ce qu'elle a aussi pratiqué à l'égard des Plantes, dont le tronc, & les branches, gardent une rondeur qui n'est jamais démentie, non plus qu'aux animaux par aucun triangle, ni autre figure qui ait ses angles multipliés: Voici sa proposition, *Cur partes tam stirpium, quam animantium, quæ multis instrumentariis officiis deputatæ sunt, in orbem omnes sese colligant, stirpium quidem caudex, & rami, animantium crura, femora, pectus, lacerti; triangulum, neque multiangulum ullum.* Il se trouve assés de fois pourtant, que l'ame souffre & s'affoiblit par l'excès de force & d'embon-point qu'ont reçu les membres du corps humain suivant des ordres si favorables de la Nature; comme si son auteur apprehendoit, que nous ne fussions corrompus par une félicité trop grande, si les deux parties qui nous composent, recevoient toute la perfection qu'elles peuvent avoir. Valere Maxime l'a prononcé ainsi très élégamment au sujet des plus robustes Athletes, *Possunt hi præbere documentum, nimio robore membrorum, vigorem mentis hebescere, quasi abnuente Natura utriusque boni largitionem, ne supra mortalem sit felicitatem, eundem & valentissimum esse, & sapientissimum.* Vous n'ignorez pas le proverbe

*l. 9. c. 1.*



des Grecs qui diffame les grands Colosses, *ὄντας ὁ μικρὸς*; & vous pouvés vous souvenir, que les Latins sur la grandeur de l'Empereur Maximin de huit pieds & demi, ou à peu près, au rapport de Jules Capitolin, & sur sa grosseur de pouce, telle que les bracelets de sa femme lui servoient de bague, *ut uxoris dextrocherio uteretur pro annulo*, que les Latins, dis-je, ont nommé ceux qui avoient plus de corps que d'esprit, *caligas Maximini*. Si est-ce que Diodore Silicien nous représente ce Milon Crotonien, qui fût six fois victorieux aux jeux Olympiques, pour avoir eu l'esprit aussi vaste & aussi étendu que le corps. Et le même Auteur nous fait encore voir ce Manasses ou Masinissa dont les Romains ont fait tant d'état, aiant le corps si bon, que soit debout, soit assis, soit à cheval, il demeueroit sans être fatigué des vingt-quatre heures entières. Tant il est faux, que l'infirmité du corps soit toujours & absolument requise pour posséder la force & la bonté de l'esprit. La grandeur y fait encore moins, & l'on peut dire, qu'il en est souvent comme des bâtimens sur l'eau, où l'on éprouve, qu'il y a bien plus de facilité à conduire une petite barque, qu'un grand vaisseau. Si est-ce qu'après tout un texte d'Aristote du quatrième Li-



vre de ses Morales à Nicomachus, semble fort avantageux aux hommes de haute stature; c'est au troisiéme Chapitre, où il détermine, qu'on ne peut appeller beaux que ceux de cette taille, les autres se devant contenter d'être nommés jolis & bien proportionnés, τὸ καλὸς ἐν μεγάλῳ σώματι, οἱ μικροὶ δ' ἀσέτοι, καὶ σύμμετροι, καλοὶ δ' ὧ. Je pense pourtant, qu'on peut dire d'eux à peu près comme de ces chiens de chasse, de toute taille bons Levriers. *Nullam Virtus respuit staturam. Quis unquam de exigua questus est sarcina?* Si ce n'est qu'on veuille soutenir ridiculement, que les grands hommes étant plus proches du Ciel que les autres, tiennent par conséquent moins de la Terre.

Mais n'est-il pas constant, que ces deux pièces, l'ame & le corps, qui font nôtre Tout, se doivent des devoirs réciproques, & sont obligés par leur intérêt commun de vivre en bonne intelligence? Theophraste se plaignoit de ce que le dernier fait souvent paier à l'esprit son loüage trop chèrement. D'un autre côté Senèque accuse celui-ci de tyrannie, s'il traite mal le corps qui lui est soumis, & qu'il n'ait pas tout le soin qu'il doit prendre de sa subsistance. En vérité il leur arrivera, manquant à se conserver l'un l'autre, comme



l'Apologue dit qu'il fit au Bœuf & au Chameau qui chéminoient de compagnie. Le Chameau comme le plus chargé remontra au premier, que s'il ne le soulageoit, sa mort seroit cause qu'on lui feroit porter tout le faix qui avoit été mal & iniquement partagé entre eux, ce qui reüssit quelque tems après. Car de présupposer qu'en contemplation de l'excellence de l'ame, & des avantages qu'elle a comme divine sur le corps, il n'y ait nulle mesure à garder entre l'une & l'autre; ce seroit être peu équitable & peu judicieux, à les considérer non pas séparément, mais dans l'union où ils sont constitués pour faire un seul composé. Ils conservent alors chacun son avantage, & il arrive assés souvent que nous devons plus déferer aux sens corporels, qu'aux raisonnemens de la partie supérieure, quelque spirituelle qu'elle soit. A la vérité il faut abandonner en de certaines occasions le parti des sens comme sujets à méconte, & suivre ce que de bonnes raisons qui leur sont contraires nous enseignent. Cela se rend manifeste à l'égard du Soleil, dont la grandeur selon les sens, n'excederoit pas beaucoup celle de la gueule d'un four, ce que tant de bonnes démonstrations convainquent de faux, rendant tout à-fait ridicule la doctrine d'Epicure, qui



croioit les sens infaillibles, & qui établissoit  
*Cic. l. i. de* pour très certaine cette maxime, *omnes sen-*  
*nat. Deor.* *fus esse veri nuntios.* Mais après tout Aristote  
 tout grand Dogmatique qu'il est, n'a-t-il pas  
 avoué en plus d'un lieu, qu'il falloit déferer au  
 rapport des Sens en plusieurs rencontres, plû-  
 tôt qu'au raisonnement qui n'a d'autorité  
 qu'autant qu'il s'accorde avec eux. Il le dit  
 en termes exprès au dixième Chapitre du troi-  
 sième Livre de la génération des animaux, *sen-*  
*fui magis credendum quàm rationi, & huic tan-*  
*tum, si quæ demonstrantur cùm sensu conveniunt.*  
 Et dans le huitième de sa Physique, Chapitre  
 troisième, il appelle une certaine foiblesse  
 d'entendement de ne pas consulter les Sens  
 en beaucoup de choses, *rationem quævere*  
*omisso sensu est infirmitas quædam cogitationis,*  
*ἐν ᾧ ὁ νοῦς τίς ἐστι διαβολαῖς.* Il ne faut donc pas  
 négliger ce qui vient du corps, & l'ame en  
 doit faire cas, & avoir soin de lui pendant  
 qu'elle lui est si étroitement unie.

Ce seroit ici un endroit commode pour  
 examiner cet article de la Sceptique, qui souf-  
 fient, que rien ne tombe purement sous nos  
 Sens. Le miel si doux aux uns, est amer aux  
 Ictériques. Ceux-ci voient tout pâle: à d'au-  
 tres qui ont la suffusion appelée *hyposphagma*,  
 les objets paroissent rouges & sanguins. L'o-



reille est trompée par la voix, qui s'entend toute autre dans une campagne libre & ouverte, qu'elle n'est ouïe dans un lieu étroit ou sinueux. Et le reste des Sens ne rapportent rien de plus fidele à l'entendement, qui de son côté n'est guères moins trompeur, l'homme jugeant des choses tout autrement étant gai, que quand il est triste; & à jeun, que rassasié. Celles même qui servent d'objet aux Sens contribuent à nous décevoir, puisqu'elles paroissent autres simples que composées, de quoi l'on peut lire assés d'exemples dans le Chapitre de Sextus des dix moiens de l'Epoque, & particulièrement dans la septième section. Mais j'ai trop examiné tout cela d'autres fois, pour m'y arrêter davantage présentement, & il me suffira d'observer ici après ce même Auteur, que quelques Philo-  
 sophes ont été pour les choses sensibles, d'au-  
 tres pour les intelligibles, & quelques-uns, tels que les Stoïques, & les Péripatétiques, partageant le différent, ont admis pour vraies, & rejeté comme fausses, quelquefois les sensibles, & quelquefois les intelligibles.

*L. 1. Pyr-  
rh. hyp.  
cap. 15. &  
adv.  
Matth.  
lib. 2.*

Permettés-moi seulement de vous rapporter deux ou trois petites instances dont il me souvient, & qui concernent le premier des Sens qui est la Vuë, puisqu'on a dit, *plus in* L. 8. de



*usu part. oculo est quod mireris, quàm in Cælo; & que cap. 5.*

Galien a osé écrire pour marque de sa supériorité sur les autres, que comme le cerveau étoit placé dans la tête, en faveur des yeux, les autres Sens y étoient logés à cause du cerveau, *cerebrum in capite propter oculos, reliqua sensoria propter cerebrum.* L'incertitude de ce qui est le plus excellent, peut servir à faire comprendre celle des choses les moins parfaites. Il n'y a rien de plus reçu dans l'Ecole que la maxime, qu'il ne se peut faire de vision sans une certaine distance, qui se nomme le *medium*, entre l'objet & l'organe de la vue qui est l'œil. Cet Aphorisme même se défend par un autre plus général, qui porte, que *sensibile positum supra sensum non facit sensationem.* Cependant le Chancelier d'Angleterre Verulamius soutient le contraire, aiant sçu d'une personne digne de foi, qu'elle avoit vû clairement, lors qu'on lui abatit une cataracte de l'œil, la petite aiguille qui le lui avoit percé, & qui travailloit à cette opération. Elle est si merveilleuse cette opération que Mariana nomme *rem comparandam miraculo* l'action d'un Juif Espagnol, qui en l'année mille quatre cents soixante quatre rendit la vue au Roi d'Arragon en lui abatanant des cataractes; ce qu'il fit, ajoute cet Auteur, *confi-*

*L. 23. hist. cap. 12.*



*derata astrorum positione*, par charlatanerie ou autrement. La seconde instance sera sur ce que nous trouvons ici les plus beaux yeux ceux qui sont grands raisonnablement, & bien fendus. Si est-ce que dans toute la Chine les plus petits, tant des hommes, que des femmes, sont estimés les plus agréables: Et l'on n'attribuë point à d'autre cause la bonté de ceux des petits Tartares, qui les ont beaucoup plus clairvoians, que nous, sinon à ce qu'étant peu ouverts, le raion visuel en est plus fort; ce qui fait qu'aux expéditions militaires ils découvrent de fort loin leurs ennemis avant que ceux-ci les voient. Ce que ces Tartares font plusieurs jours après être nés sans les ouvrir, ne fait rien contre nôtre observation, puisqu'on peut répondre que les ouvrages de la Nature les plus tardifs, sont ordinairement les plus excellens, parce qu'elle travaille plus long-tems à les perfectionner. Pour dernière instance vous sçavez bien, qu'on ne veut pas que les aveugles de naissance puissent jamais recouvrer la vue: J'oppose à cela ce que Pausanias vous apprendra d'un Ophio-*Lib. 4.* neus Messenien, qui étant tel, après de grandes douleurs de tête commença à voir, mais à la vérité cela ne dura pas long-tems; *Ophio-neus vates Messeniorum ab ortu cæcus, post in-*



*gentem capitis dolorem oculis uti capit, paulò post videre desiit.* Nôtre Religion défend le service de l'Autel aux Aveugles ; & néanmoins Gregorius Gyraldus assure dans son Traité des Poëtes, qu'un Nicaïse de Malines qui avoit perdu la vuë dès l'âge de trois ans, eût le privilège d'être fait Prêtre, & de consacrer à la Messe, *comite tamen illi astante.*

Voulés-vous que je vous dise un petit mot de chacun des autres Sens, pour employer le peu de tems qui nous reste. L'Ouïe les précède sans doute, ne fût-ce qu'à cause des Sciences qui la font nommer le Sens des disciplines. Considérés je vous supplie, dans le quatrième Tome des Relations de *Pietro della Valle* l'Echo artificiel construit dans Syracuse. Il étoit fait dans le creux d'une Grotte & taillé en forme d'oreille, aiant le Palais du Roi Dionysius au dessus. De façon que servant de prison, ce Tyran entendoit tout ce que disoient les Captifs qu'il y avoit fait emprisonner. Le Pere Merfenne, grand Promoteur des experiences de ce dernier siècle, s'efforcera de vous prouver une autre chose encore plus étonnante, qu'une voix assés forte pour être entendue de la huitième partie d'une lieue, ce qui n'est pas extraordinaire, peut naturellement être portée jusqu'aux étoiles.

*Qu. Physf.  
& Math.*



Souvenés-vous, que je ne garentis rien de tout cela.

Les Pythagoriciens ont soutenu qu'on pouvoit vivre des seules odeurs, ce qu'il faudroit admettre, s'il y avoit eu de véritables atômes. L'on réjette cette opinion, parce que tout aliment doit être corpulent & composé, de sorte que l'Ecole enseigne communément, que comme les saveurs sont propres à la nourriture, les odeurs ne peuvent servir qu'à la santé. Mais comment sauverés-vous l'assertion d'un des Problèmes d'Aristote, que, la Panthere exceptée, il n'y a point d'animal qui *Probl. 4.* vif ou mort rende une bonne odeur. Car le *sect. 13.* musc & la civette semblent porter témoignage du contraire, encore que le premier soit réputé par quelques écrivains sortir de l'abcès qui se forme au nombril d'un animal de la grandeur du Chevreuil. Si ce qu'Herodote dit, que le Ladanum croit à la barbe des Boucs, *Lib. 3.* il faut avouer encore, qu'il ne vient pas moins d'une agréable odeur de cet animal, que d'une fâcheuse & importune. *Ledanum quod Arabes Ladanum vocant, in graveolentissimo loco nascens, tamen fragrantissimè olet; in barbis Hircorum invenitur innatum, veluti mucor ligni.* Les Crocodiles d'Amerique qui se prennent au cap de Nord proche de la Cayane, ont



quatre rognons d'odeur pareille à celle du Musc. On peut d'ailleurs s'étonner, que cette Panthere, dont l'exhalaison est si attrayante, qu'elle fait venir à elle toutes les bêtes qui la sentent, selon la signification de son nom, ne goûte rien plus volontiers que les excréments de l'homme, toujours appelés par Macrobe *retrimenta*. Vous savés qu'ils se vendent à la Chine par des Marchands de grande considération, *ai dellos muchos Mercaderes muy bontrados y ricos*, selon le texte de Fernan Mendes Pinto. Il est vrai qu'au rapport de Solin la

Cap. 17. Panthere emploie principalement cette viande contre le poison de l'Aconit. Remarquons à l'égard de l'Odorat, que les Bresiliens & les Peruviens l'ont si subtil, qu'au flairer, si l'on dit vrai, ils discernent un François d'avec un Espagnol.

Le Goût est un Sens si divers entre les hommes, qu'il est impossible de déterminer généralement parlant, ce qui peut mieux le contenter. Je ne parle pas simplement des tems où

Ovid. 1. *Panis erant primis virides mortalibus herbe:*  
Fast.

Je considère qu'encore aujourd'hui non seulement toutes les Nations ont des goûts différens, le Tartare préférant la chair crüe, à la cuite; le Moscovite un pied de Bœuf, à nos



Phaïsans ; l'habitant de Monomotapa , son pain de Sauterelles broiées, au nôtre ; & l'Abyssin du veau à la sauce de son fiel , à tous nos ragoûts ; mais de plus qu'en chaque lieu les particuliers ne s'accordent guères sur les viandes, ni sur leur assaisonnement. Régardons outre cela comme les Goulus, aussi bien que les friands,

*Et quibus in solo vivendi causa palato est,* *Juven. sat. 11.*  
ne peuvent jamais être satisfaits dans leurs appétits desordonnés , la Mer & la Terre n'ayant pas dequoi les contenter,

- - - *Gustus Elementa per omnia quarunt.*

Cela est bien éloigné de l'humeur de ceux qui ne croient point de meilleur apprêt que celui de la faim, ni de profusion de table qui vaille la frugalité. Voiés je vous supplie le commencement du huitième Chapitre de Plin, quand il décrit les excès du ventre, *cujus causa*, dit-il, *major pars mortalium vivit.* Il l'appelle le plus rude de tous les créanciers, qui nous poursuit jusqu'à la mort dont il est ordinairement l'auteur, *edque mores venere, ut homo maximè cibo pereat.* Je ne fais point ici d'investive contre l'ivrognerie ; permettez moi seulement d'appeller heureux ceux qui peuvent dire après le Poète,

*Est in aqua dulci non invidiosa voluptas.* *Quid. 2.*



de Ponto En vérité ce vers prononcé sincèrement nous  
ch. 7. délivre de beaucoup de disgraces.

Il me resteroit à parler de l'Attouchement, que nous avons plus excellent que les autres animaux, quelque chose qu'on veuille dire de l'Araignée. Je préfère l'autorité d'Ari-

L. 2. de stote qui l'a prononcé ainsi, aux opinions  
Anim. c. vulgaires; & je tiens avec lui, que nul Sens  
9. § 3. ne peut exercer ses operations sans l'inter-

vention de celui-ci, *sine Tactivo nullus alius sensus inest*. Que la Vuë soit tant que l'on

voudra la première en dignité, le Sens du Toucher est le fondement de tous les autres, sans lequel nul animal ne peut vivre. Mais outre que l'heure de finir est arrivée, peut-être qu'en examinant bien ceci, nous serions obligés d'établir un sixième Sens servant à la volupté, & d'avouër, qu'il nous en manque quelques-uns qu'ont les bêtes pour reconnoître d'abord, comme elles font, ce qui leur est propre ou contraire. Car ce seroit s'en

L. de sen- faire trop accroire de dire avec Averroës, *hominibus medullam sensibilem comprehendere, bel-*  
su & sen- *luis autem quasi illorum tantum cortices*. Quoi-  
fib. in fin. qu'il en soit, il se rencontre des gens, tels que Herbert dans son Traité de *Veritate*, qui trouvent impertinent dans la Philosophie de restreindre à cinq le nombre des Sens, *ridiculum est,*

est,



*est*, dit-il, *non dari nisi quinque sensus*. Usons ici comme ailleurs de quelque suspension: Elle n'a jamais fait de tort au bon raisonnement.

SEIZIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Des Livres.*

**J**E suis bien fâché de la mauvaise opinion que vous avés prise des Livres, & de ceux qui se plaisent à les feuilleter, sur ce qui se passa dans la savante ville d'Athènes, lors que les Gots y mettoient tout à feu & à sang, sous l'Empire de ce Claudius aussi porté à l'action, que le premier de ce nom avoit été long-tems auparavant honteusement paresseux. Il est vrai, qu'un de ces Barbares s'opposa à la resolution prise par ceux de sa Nation, de brûler tous les Livres dont cette docte ville abondoit, prononçant hautement, qu'il falloit bien se garder d'ôter aux Grecs ce qui les avoit rendus incapables du métier des armes, par l'application qu'ils avoient eüe à l'Etude. Mais qui ne voit, que ce fût l'invention d'un homme, qui tout guerrier qu'il étoit, ne laissoit pas de favoriser



les Muses, comme il s'en trouve de tels dans toute sorte de professions; ou que s'il en parloit à bon escient, c'étoit, parce que les Gots ne pouvoient pas bien transporter une marchandise dont d'ailleurs ils ne faisoient pas grand cas. Cela ne doit point être cause, que nous méprisions la plus honnête & la plus utile de toutes les professions, qui est celle de la culture de nos ames par le moien des Livres & de la Science qu'ils contiennent. J'avouë, que les Armes portent à des actions mâles & héroïques; au lieu que les Lettres n'emploient que des paroles, qu'on peut dire femelles, & par consequent inférieures en dignité: Et j'ajouterais si vous voulés, que le Tout-puissant est appelé le Dieu des Armées, non pas des Bibliothèques. Mais à quoi bon ces Sophismes, puisque nous savons que ce même Dieu a écrit de son doigt, & fait écrire par ses Secretaires des Livres, d'où dépendent toutes les choses qui peuvent servir à nôtre Salut temporel & éternel. Que l'Epée s'en fasse accroire tant qu'elle voudra, si elle donne la mort, la Plume des Sçavans donne la vie; & comme l'Italien l'a fort bien dit, *quanto fu la spada, la penna il racconta*. C'est ce qui obligeoit les plus vaillans du Paganisme à invoquer les Muses, avant que de s'engager



dans les combats. Et parce que je sai combien vous prisés tous, le premier & le plus éloquent homme de la République Romaine, je vous ferai souvenir de l'estime qu'il faisoit de ses Livres & de sa profession littéraire. Il *Cic. l. 4.* écrit à son Ami Atticus, qu'après qu'un nommé Tyrannio lui eût arrangé sa Bibliothèque, *Epist. 8.* assisté d'un Dionysius, & d'un Menophile, il *ad Attic.* lui sembla, qu'on avoit animé sa maison, & donné un esprit à son logis, *postea vero quàm Tyrannio mihi libros disposuit, mens addita videtur meis cedibus.* Le raisonnement de ce grand personnage eût été sans doute bien différent de celui des Gots pour sauver les Livres des Atheniens.

Puisque vous m'avez engagé à vous tenir ce propos, j'ai envie de vous parler ensuite de la lecture que j'ai faite depuis peu de deux Livres fort différens. Le premier m'oblige à vous déclarer, que s'il faut ne rien admirer pour être heureux, selon que Martial en assure Numitius, la lecture de ce Livre m'a mis bien loin de mon bon-heur. Je le pris le soir, & je me sens obligé de reconnoître, que les doctes travaux de son Auteur me concilièrent le plus doux repos où je me sois trouvé il y a long-tems, & que ses veilles laborieuses me jettèrent dans une tranquillité de



sommeil nompareille. En effet, s'il étoit permis de parler un peu le langage du Parnasse, je publierois de lui ce qu'Agatarchides rapporte dans Photius, qu'on disoit des œuvres d'Homere, qu'Apollon en étoit le vrai Auteur, & qu'Homere n'avoit fait que prêter son nom, d'où vint que pour le citer on disoit souvent, Apollon dans l'Iliade ou dans l'Odyssée. Que si d'ailleurs je possédois la Fortune d'un Souverain, je voudrois imiter à l'égard de ce Livre le Calife Almamunin, qui récompensoit ceux qu'on lui présentoit, d'autant d'or qu'ils pesoient; ce qui porta quelqu'un à lui donner une traduction d'apophtegmes gravée sur du marbre, qu'il ne laissa pas de paier au même poids. Quoiqu'il en soit, il semble que l'Auteur de la composition, dont je vous explique mon sentiment, ait trempé sa plume plutôt dans le bon sens, que dans l'ancre dont il a tracé ses caracteres. Car pour ce qui touche le style, quoique fort charmant, il ne me feroit pas parler de la sorte, s'il ne servoit de véhicule à des pensées aussi véritables, qu'elles sont bien choisies & élevées. M'étant endormi sur cette lecture, je veux appliquer ici ce que les Poètes ont dit des deux portes par où passent les songes que nous faisons. Celle d'ivoire est sans difficulté la plus magnifique,



& néanmoins les plus considérables songes, comme étant les plus véritables, sortent par celle de corne; comme nos plus recommandables compositions, qui ne sont pourtant à les bien prendre que des songes, tirent leur prix des bonnes & saines pensées, plutôt que du style, quelque beau & éclatant qu'il paroisse. Je profère ceci avec quelque apprehension d'irriter les Fées, *& ne Criticorum imperiosissima gens mihi succenseat.* Mais enfin vous sâvez bien qu'il ne faut pas préférer l'accessoire, au principal; ou la façon de nous exprimer, aux choses qui nous ont fait mettre la main à la plume, & qui sont le sujet dont nous voulons traiter;

*Scribendi rectè sapere, est & principium,  
& fons.*

Permettés moi d'ajoûter à ceci quelques petites observations, qui vous feront reconnoître avec quel genie j'ai accoutumé de faire mes lectures.

Premièrement je n'ai pas vûmal-volontiers, que cet Ecrivain n'ait dédié son Livre que comme Eschyle faisoit ses Tragedies au Dieu Chronus, c'est à dire au Temps, juge équitable, & pere de l'Immortalité. Il n'y a rien de plus impertinent que l'imagination ordinaire de ceux, qui se figurent une éternelle durée de leurs



œuvres, sur ce qu'ils les adressent par une dédicace solennelle à quelque Grand dont ils se promettent la protection, & par elle la perpétuité de ce qu'ils donnent au public. Quoi ! ne voions nous pas qu'on dédie tous les jours aux plus puissans Princes des productions d'esprit très misérables, & jusqu'à des Almanacs, sans que leurs noms illustres qu'on met au devant, puissent empêcher qu'on n'en fasse un très grand mépris, tant s'en faut qu'elles deviennent par là plus considérables. Ajoûtes à cette modération d'esprit dont il a usé, que le titre de son livre n'a rien de présomptueux, ni qui puisse tromper son Lecteur. Hierocles écrivit une dangereuse composition de deux Livres avec cette fausse inscription *Φιλαληθεῖς*, *id est veritatis amatores*; cependant ils alloient contre la vérité, & contre le Christianisme, puisqu'on y voioit Apollonius préféré à Jesus-Christ, comme Eusebe qui lui a répondu nous l'apprend, observant que son Philalethe étoit Philostrate premier Auteur d'une si grande impiété. Verrius & Festus reprenoient aussi le titre du livre de Caton, *des Origines*, parce qu'il y traitoit plus des gestes considérables du peuple Romain, que de l'origine des villes d'Italie qu'il promettoit par cette Inscription. O que



nous voions tous les jours paroître de Livres, qui n'ont rien d'estimable que le Titre, semblables à ceux dont se plaignoit Seneque il y a si long-tems, *quorum scripta clarum habent Ep. 64. tantum nomen, cetera exsanguia sunt.*

Outre la juste imposition du titre de son Livre, qui convient admirablement à tout l'Ouvrage, l'on n'y sauroit remarquer aucune de ces fâcheuses excursions, ou de ces pénibles Episodes, pour employer le terme dont se servent les Rhéteurs Grecs, qui pénent presque toujours un Lecteur, outre qu'on y remarque souvent quelque légéreté d'esprit des-avantageuse à l'Auteur. En effet il faut suivre son sujet où il nous mene, & non pas où il nous peut convier d'aller, *quò ducit materia sequendum est, non quò invitat.* Vous ne verrez point non plus, qu'il pèse trop sur de petites choses, contre la regle *de minimis non curat Prætor.* Homere ne dit qu'un mot en passant de Therfite, ne s'arrêtant jamais non plus, selon l'observation de Lucien, ni à Tantalus, ni à Ixion, ni à Titius. Et Cardan a eu raison de comparer l'usage des Ecrivains qui péchent sur cela, à la façon qu'observent les petites bicocques, de sonner une cloche pour le moindre Cavalier qui est prêt de se présenter à leur porte, *imitantur Nu-*

*Sen. l. 5.  
de benef.  
cap. 16.*



*L. 5. Sap. ceriæ præfectos, qui quot sunt equites extra urbem transeuntes, totidem ictus campanæ edunt.*

Mais son style raisonnablement concis m'a sur tout charmé. Je n'ai point vû mieux pratiquer le précepte que donne Pythagore dans *Serm. 35. Stobée, ne multis verbis pauca comprehendas, sed paucis multa.* Il obtient de son Lecteur la créance qu'on ne prend jamais des grands Parleurs, qu'il est persuadé & convaincu de ce qu'il écrit. *Scias Brutum sentire quæ dicit,* dit Quintilien de ce grand Génie, après avoir prononcé de César, qu'il paroïssoit dans sa façon Laconique de s'exprimer, *eodem animo dixisse, quo bellavit.* Je suis si passionnément amoureux de ce genre d'écrire, qu'entre les Livres des Anciens il n'y en a point dont la perte me touche plus, que de celui de ce Sextius, la lecture duquel avoit un tel pouvoir sur l'esprit de Seneque, qu'il ne feint point de declarer, qu'elle lui faisoit défier la Fortune avec tout ce qui dépendoit d'elle, souhaitant même d'être aux prises ensemble, avec plus d'ardeur qu'Ascanius ne desiroit de s'éprouver contre un Lion, ou contre un Sanglier furieusement échauffé: *In quacunque positione mentis sim, cum lego hunc, fatebor enim, libet omnes casus provocare, li-*



*bet exclamare, quid cessas Fortuna? congrede-  
re, paratum vides, &c.* Comme celui dont  
je vous par le a un grand fonds de belles no-  
tions, prises du magasin des sciences, l'on  
ne voit rien sortir de cette plume qui soit vain,  
rien d'inutile, ou d'ennuïant, parce que selon  
le sentiment delicat de Petrone, *neque genero-  
sior spiritus vanitatem amat, neque concipere  
aut edere partum mens potest, nisi ingenti  
flumine literarum inundata.* En vérité je ne  
pûs m'empêcher, achevant cette lecture, de  
proferer ce mot dont il me souvint, *potest  
judicari penitus insipiens, cui talia videantur  
insipida,*

Venons à son Antipode, je veux dire à cet  
autre Livre que je ne puis mieux décrire qu'en  
le nommant

*Monstrum horrendum, informe, ingens, cui  
lumen ademtum.*

Certainement il m'affligea & me troubla de  
telle sorte, que je pensois être en ce lieu *ubi Iob. 10.  
nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.*  
Il n'est pas possible de voir ensemble plus de  
choses mal conçues, mal arrangées, & pire-  
ment énoncées. Ce n'est pas, que son Auteur  
ne s'efforce quelquefois de paroître autre  
qu'il n'est, *homo fortasse vel utcumque diser-*



*tus*, certè *omni doctrina ac eruditione desertus*. Mais son malheur est, que faute de naturel, & d'acquis, tous ses efforts sont inutiles. Horace s'est plaint de celui qui pour ne pas ramper sur terre, se perdoit dans le vuide de l'air,

*Aut dum vitat humum, nubes, & inania captat:*

C'est ce qui n'a garde de lui arriver, sa plume contre sa légèreté naturelle devenant entre ses doigts un plomb si pèsant, qu'elle ne le sauroit tirer de la bouë. Pour le moins peut-on dire de sa composition, ce qu'on prononça de celle de Zenon qui régardoit le gouvernement politique, qu'elle paroît écrite *in camis possico*, tant on y remarque de sales pensées, & de difficulté à les produire. Les bevuës de plus, & ce *παρόραμα* des Grecs, y regnent du commencement jusqu'à la fin, ce qui est capable de faire perdre patience au plus indulgent Lecteur. Photius se railloit autrefois de l'hérétique Eunomius, de ce qu'à l'imitation de Saturne qui devoit ses enfans; il avoit supprimé son Livre pour un tems. Certes il seroit à désirer, que ceux qui les font tels que celui dont je vous entretiens, les devorassent ou supprimassent si bien qu'on ne les vit jamais. Ne vous étonnés pas de ce terme *devorer*, vous savés bien qu'on dit com-



munément de certaines personnes qui sont d'une lecture extraordinairement prompte, qu'ils devorent les Livres. Souvenés vous, s'il vous plait, que ce ne sont pas celles qui les digèrent le mieux, ni qui en tirent davantage de profitable nourriture. Les Arabes se sont aussi servis de cette façon de parler, quand ils se sont vantés, que si les autres Nations feuillettoient les Livres pour en rétenir ce qu'elles pouvoient, quant à eux ils les dévoroient & se les incorporoient, voulant dire, qu'ils les possédoient de meilleure sorte que ne fait le reste des hommes.

Après vous avoir tant parlé de deux Livres si différens, je vous dirai, que l'un & l'autre ont contribué à mon instruction. Le pire m'a fait leçon de ce que celui qui se veut mêler d'écrire, doit soigneusement éviter. Entre mille bonnes choses que l'autre m'a apprises, il m'a confirmé par d'excellens raisonnemens dans l'opinion que j'ai prise de longue main, que la libéralité ne nous rend presque jamais plus pauvres, ni l'avarice plus riches. Comment serions-nous plus pauvres au premier chef, puisque nous ne possédons rien qui soit mieux ni plus certainement à nous, que ce qu'un ami obligé tient de nôtre main? Et comment l'avarice nous pourroit-elle faire



plus riches, s'il n'y a point d'hommes à le bien considérer, plus nécessaireux que les avarés, qui se refusent presque toujours la jouissance de ce qu'ils ont accumulé? Ce n'est pas à dire, que la libéralité doive ressembler à la lumière, qui se répand & se communique par tout indifféremment, ou comme parle l'Ecole, *uniformiter difformiter*. Elle doit sans difficulté comme Vertu garder des mesures, parce qu'elle dégénere en une prodigalité pleine d'imprudence, si ses opérations ne sont toujours accompagnées de jugement. Je ne doute point de ce qu'il se met en peine de prouver par plusieurs exemples, qu'il est plus avantageux de gagner les hommes par bien-faits, que par aucune sorte de violence, *satiùs est officiis devincire, quàm armis devincere*. Mais rien ne m'a tant plu que le point sur lequel il insiste le plus, que la méconnoissance des ingrats ne nous doit pas empêcher de continuer, autant que nous le pouvons, nos bien-faits, parce qu'il est presque nécessaire d'en perdre beaucoup, pour en placer un à propos, capable de récompenser le mauvais emploi de tous les autres. C'est ce que Laberius avoit exprimé il y a longtemps dans un de ses Mimes qui porte que  
*Perdenda sunt multa, ut semel ponas bene.*



Et parce qu'il produit des exemples fort bien choisis sur tout cela, je prendrai plaisir à vous en rapporter d'autres, comme pour lui damer le pion, & pour en quelque façon fortifier les siens.

Déjà au sujet de la liberalité & des signes qu'il donne d'une ame qui se plaira toujours à la cultiver; je vous ferai volontiers souvenir de ce que le Persan Sadi rapporte dans son *Rosaire* du plus liberal de tous les Arabes Indiens, qu'on prévût devoir être tel que nous venons de le dire, parce qu'étant enfant il ne vouloit jamais tetter sa mere, qu'elle n'allatât au même tems un autre enfant de sa seconde mammelle. Pour ce qui touche l'ingratitude, elle est si étendue qu'on en fait voir l'image en divers animaux; témoin le Serpent qui tua le fils de son hôte; & témoins encore ces Lièvres qui ont donné lieu au proverbe *Carpathius leporem*, parce que, selon l'interpretation de Suidas, les Insulaires de Carpathe, nommée aujourd'hui Scarpanto, aiant mis des Lièvres dans leur Isle, ces animaux féconds se multiplièrent de telle sorte qu'ils la desolèrent entièrement. Il se trouve des hommes qui croient bien pallier leur ingratitude en alléguant leur impuissance de s'en exempter, qui est néanmoins une mauvai-



se excuse , parce que la seule volonté d'une ame reconnoissante peut nous empêcher suffisamment d'être ingrats. Pompée accuse un Marcelin dans Plutarque de parler contre lui avec trop d'ingratitude, vû que non seulement il l'avoit rendu éloquent, mais qu'encore de famélique qu'il étoit, il lui avoit donné le moien de vomir tous les jours, c'est à dire de se crêver de manger, étant un goulou parfait. Lentulus comblé de biens par Auguste, se plaignoit impudemment qu'il l'avoit tiré du Barreau où il pouvoit faire fortune, bien que tout le monde sçût qu'il en étoit incapable, & qu'il n'y faisoit rien du tout. Je joins à cela le regret dont j'ai vû user à un homme qui de simple soldat étoit parvenu à une profession honorable pour lui, & moins périlleuse quoi qu'assés meurtrière ; il souûtenoit que dans celle des Armes qu'on lui avoit fait quitter, il pouvoit réussir plus avantageusement, bien qu'il y eût aussi peu d'apparence à son discours, qu'il étoit accompagné d'ingratitude, & d'une vanité ridicule.

Or pour montrer, que ce n'est pas souvent le défaut de pouvoir qui nous rend méconnoissans, voions comme les plus puissans ont quelquefois païé d'ingratitude les services qui leur avoient été rendus. Toutes les Com-



munautés font accusées de ce vice ; les Républiques Grecques , la Carthaginoise , & la Romaine, font voir, que ce n'est pas à tort ; & ce vers rendu proverbial en fournit un authentique exemple,

Αὐτ' εὐεργεσίης Ἀγαμέμνονα τίσαν Ἀχαιοί.

*Pro beneficio Agamemnonem multarunt Achivi.*

Difons quelque chose de plus formel. Vous favés de quelle cruelle récompense ce Roi de l'ancienne Perse reconnut le peril où s'étoit mis celui qui lui rapporta son Diadème ou Bandeau Roial qui étoit tombe dans la Mer. Il y a, je ne sai quoi de pareil dans la Relation de Rhoë, d'un Roi de Mandoa aux Indes Orientales. Il étoit tombé dans une rivière, d'où il fût retiré par un de ses Esclaves qui le prit par les cheveux ; en récompense dequoi il fit mourir cet officieux Esclave , pour avoir eu la hardiesse de mettre la main sur sa tête. L'Histoire de Zonare raconte, que l'Empereur de Constantinople Basile fût suspendu par sa ceinture à la chasse, n'ayant pû éviter qu'un Cerf poursuivi ne l'embrochât en cet endroit avec son bois : Surquoi un des siens qui ne voioit point de meilleur expédient pour le delivrer , que de lui couper sa ceinture , le fit fort heureusement ; & cet Empereur pour l'en bien récompenser le fit décapiter , à cau-



se qu'il avoit osé lever l'épée sur son Prince. Notre propre Histoire, ne dit-elle pas, que le Roi Louis Onzième aiant été porté évanoui vers la fenêtre de sa Chambre, avec quelque résistance de sa part pour le faire révenir de cette syncope par la fraîcheur d'un air plus libre, il désira qu'on punit ceux qui l'avoient violenté, nonobstant leur bonne intention. En vérité c'est une chose étrange, que ceux qui peuvent faire tant d'heureux par leurs libéralités, veuillent plutôt employer des punitions en de semblables occasions. Pour le moins arrive-t-il, que leurs bien faits tombent plus souvent sur ceux qui sont déjà dans l'abondance, que sur d'autres qui en auroient plus de besoin. Que voulés-vous! l'esprit supérieur souffle où bon lui semble, sans qu'il soit permis de s'en plaindre, *spiritus Domini spirat ubi vult*; celui des Souverains distribué leurs faveurs à leur volonté. Je me contenterai donc de vous dire là-dessus en finissant, que celui qui voioit pisser le cheval d'un Prince dans quelque rivière, prononça assés plaisamment, Ce cheval ressemble à son maitre, qui ne donne qu'à ceux qui ont le plus.



DIX-SEPTIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*De la Justice.*

QUELQUES-UNS pourroient trouver, que Theognis auroit accouplé dans un seul vers, & comme faisant une seule sentence, deux choses assés éloignées l'une de l'autre, la Justice, & la Santé; quand il a écrit, qu'il n'y a rien de plus beau que la première, ni de meilleur que la seconde,

Κάλλιστον τὸ δίκαιότατον, λῡσιον δ' ὑγιαίνειν.

*Pulcherrimum est id quod est justissimum,  
optimum verò est valere.*

Et néanmoins quoiqué ces deux choses se réduisent sous des genres différens, puisque la Justice est une Vertu spirituelle, & que la Santé est tout-à-fait corporelle, si est-ce que si l'on considère, que la Justice consiste en une modération d'ame qui fait rendre à chacun ce qui lui appartient; & que la Santé dépend d'un temperament égal d'humeurs, qui empêche que les unes ne prévalent pas trop sur les autres; l'on s'appercvra aisément, que ce Poète moral n'a rien conjoint en cela, qui



ne soit accompagné de beaucoup de rapport. En effet comme le fruit de la Santé est l'exemption des maladies, celui de la Justice est la privation de ces troubles d'esprit, qui ne quittent jamais les injustes & les méchans ; *δικαιοσύνης καρπὸς μέγιστος, ἀταραξία*, *Justitie fructus maximus, vacuitas perturbationis*, selon qu'Epicure le prononce fort bien après Aristophane dans Clement Alexandrin au sixième Livre de ses Tapissieries. Loué soit Dieu, qu'avec l'heureuse disposition de corps dont vous jouissés, vous ayez ce second & incomparable avantage, de voir en vos jours rétablir le lustre de la Justice, par les soins d'un Souverain qui lui donneront sans doute la prospérité du long regne que ce Roi de Perse Ochus disoit à son fils avoir obtenu du Ciel, par sa Pieté envers Dieu, & par sa Justice envers les hommes. Vous jugés bien, que la réformation des abus qui s'y commettent, qu'il a si fort à cœur, & dont toute la France conçoit de si douces espérances, m'a porté à faire choix de ce sujet d'entretien, bien que j'en aie déjà traité en tant de lieux, qu'à mon avis ma plus grande peine fera d'éviter les rédites, dont j'ai eu toute ma vie assés d'aversion.

*Athenæus*  
*Lib. 12.*

Quoi que la Justice contienne en soi tou-



tes les Vertus selon le mot d'un ancien, non seulement elle en constituë une particulière, mais il la faut même distinguer de l'Equité, sans laquelle pourtant elle perd tout ce qu'elle a de recommandable. La Justice régarde la Loi écrite, l'Equité gît en la Loi de Nature, qui comme la plus ancienne, & la plus sage, doit régler & tempérer la première; autrement, comme les Ecoles l'enseignent hautement, cette Justice Legale devient insensiblement une pure injustice, *Summum jus, summa injuria*. C'est ce qui a fait donner cet avis à l'Ecclesiaste, de n'être pas trop juste, *noli Cap. 7. esse justus multum*; & c'est la cause pourquoy quelques-uns ont osé nommer dans Platon cette Justice *furatoriam quandam facultatem secundum Simonidem & Homerum*, n'y <sup>Lib. 1. de Rep.</sup> ayant rien de plus trompeur qu'elle, si l'Equité & cette *ἐπιείκεια* des Grecs n'intervient, pour interpreter comme il faut ce qu'on voit frauduleusement du prétexte des Loix, & du manteau de la Justice. Aristote a donc eû raison de poser ce fondement, que tout ce qui est le plus équitable doit être tenu le meilleur, *in jure quod æquius est melius*, τὸ <sup>L. 3. Eth.</sup> *ἐπιεικέστερον*, βέλτιον. Cicéron soutient ex- <sup>Cap. 10.</sup> cellamment sur cela dans sa neuvième Philippique, que tous les Jurisconsultes Romains



qui avoient été jusqu'à lui, ne savoient pas tous ensemble si bien leur métier que le seul Servius Sulpicius, qui rapportoit tout à l'Équité: *neque enim ille, dit-il, magis Jurisconsultus quàm Justitiæ fuit: Itaque quæ proficiscebantur à legibus, & à jure civili, semper ad facilitatem æquitatemque referebat.* Il aimoit mieux l'expedition, ajoûte-t-il, & il visoit plutôt à terminer les procès par un accommodement raisonnable, qu'à les pousser, & à les prolonger opiniâtement par des formalités judiciaires, ou par des subtilités de Droit. Sans mentir je ne vois point de plus bel Eloge que celui que donne Velleius Paterculus au vieil Caton d'avoir toujours voulu, que la Raison naturelle & l'Équité accompagnassent la Justice dont nous parlons, qui s'en éloigne quelquefois trop notablement. Voici ses propres termes, *Marcus Cato homo Virtuti simillimus, & per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior, cui id solum visum est habere rationem, quod haberet justitiam.* Remarqués, s'il vous plait, comme il distingue ce qui est raisonnable, d'avec ce qui est juste simplement. Mandanis

*Srabo l.* Chef des Brachmanes gymnosophistes l'entendoit bien ainsi, quand il dit au Deputé d'Alexandre, qu'il estimoit fort les Philoso-

*15. Geogra.*



phes Grecs, finon en ce qu'ils avoient préféré la Loi à la Nature, c'est à dire, à cette Raison que le Ciel a gravée dans le cœur de tous les hommes; *quæ sæculis omnibus antè nata est, quàm scripta lex ulla, aut quàm omnino civitas constituta*, pour parler avec Cicéron, qui la nomme encore au second livre de ses loix, *rectam summi Jovis rationem*.

Mais la difficulté n'est pas petite à ce propos, comme ayant de très puissans partisans, si une loi doit rendre raison de ce qu'elle ordonne, selon l'avis de Platon; ou si conformément à celui de Seneque, & de ceux qui adherent à son sentiment, elle ne doit jamais raisonner ni argumenter, n'étant pas donnée pour nous rendre sçavans, mais simplement obeïssans. Il suffit, disent ceux-ci, que Legislateur sache la raison de son Edit, sans qu'il s'amuse à la déclarer, & à l'exposer en le faisant, à beaucoup de contradictions, n'y ayant rien de si clair ni de si évident parmi nous qui n'y soit sujet. Qu'il en use comme les Médecins, qui ne couchent jamais dans leurs Ordonnances les raisons de ce qu'elles contiennent. Seneque soutenant cette opinion improuve celle de Posidonius & de Platon: *Non probo*, écrit-il dans une de ses Epitres, *quod Platonis legibus adjecta principia sunt*. Ep. 94.



*Legem enim brevem esse oportet; quo facilius ab imperitis teneatur, velut emissâ divinitus vox sit. Jubeat, non disputet. Nihil videtur mihi frigidius, nihil ineptius quàm lex cum Prologo.* Vous trouverés peut-être,

que c'est parler bien hardiment; mais il avoit pour lui les loix de Solon, de Dracon, de Lycurgue, de Numa, & même celles des douze Tables, qui étoient toutes dressées à sa mode sans préface; & s'il eût eu connoissance de la Loi du vrai Dieu par l'entremise de Saint Paul, ce que je ne crois pas, il l'eût pû mettre de son côté. Certes les Loix des douze Tables seules devoient être à son égard d'une très grande autorité pour approuver le style auquel elles étoient conçues, Cicéron n'ayant pas fait difficulté de déclarer peu de tems avant celui de Seneque, qu'il les préféreroit à tous les Livres des Philosophes. *Fre-*

*Lib. 1.  
de Orat.*

*mant omnes licet, dicam quod sentio; bibliothecas meherculè omnium Philosophorum unus mihi videtur duodecim tabularum libellus, si quis legum fontes & capita viderit, & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare.* Tant y a que depuis Seneque diverses personnes ont embrassé son sentiment, & improuvé ces avant-propos dressés en faveur de la Loi qui les suit.



Si est-ce que les Loix de Justinien nous font une leçon toute contraire ; & les Edits de nos Rois , que nous ne devons pas moins estimer , font voir , que l'opinion de Platon est préférable , & que les Loix qui persuadent en commandant , ou en défendant & menaçant , doivent être tenuës les meilleures. Quel plaisir de déferer à des Ordonnances , qui ne vous font pas voir moins de raisons , que de peines contre ceux qui contreviendront à ce qu'elles enjoignent. Aussi Erasme a embrassé depuis peu ce parti dans son Traité de l'Institution du Prince ; & il a été suivi par un personnage de grand mérite *Refuge.* qui nous a communiqué ses considérations politiques. Ce n'est pas qu'ils prétendent , qu'on doive seulement obeïr aux Loix , parce qu'elles sont justes , car ils n'ignoroient pas que leur justice , pour evidente qu'elle soit , peut être débatuë. Mais tant y a qu'encore qu'on y doive déferer par la seule considération , que ce sont des Loix qu'établit un Souverain , qui a l'autorité de les faire ; n'est-ce pas une grande satisfaction d'apprendre d'elles mêmes les motifs qu'on a eus de nous y obliger. Et qu'elle apparence y a-t-il que la raison , si elle entre bien dans nôtre définition , pour nous distinguer du reste des ani-



maux, doive nous faire mépriser ce qu'elle garentit de son suffrage.

Or cette Loi ainsi établie & subsistant de sa propre force & puissance, il n'y a point de Magistrat qui ne soit obligé de juger selon sa teneur. Car la plus perilleuse chose qui puisse arriver à un Etat, dit Aristote, c'est de rendre des Juges *αὐτογνώμονας* & libres d'opiner comme bon leur semble. Ce Philosophe prend pour cela les Cosmes & les Ephores de Crete & de Sparte, qui sans s'astreindre à aucune Loi écrite jugeoient à leur fantaisie, & rendoient leurs decrets indépendans de toute autre autorité par la leur, *non ex præscripto juris scripti, sed suo arbitrato imperabant*. Il faut aussi tenir pour constante l'opinion d'un ancien Docteur, qu'il n'appartient pas à un Magistrat, pour Souverain qu'il soit & de dernier ressort, de juger de la Loi, étant obligé de le faire selon la Loi; sauf dans l'interprétation, si elle en a besoin, d'avoir recours à cette principale & plus essentielle partie de la Justice, qui est l'Equité, & cette raison naturelle dont nous avons parlé, qu'on peut nommer l'ame de la Loi, bien plus considérable que son texte & ses paroles, *scire leges non est verba earum tenere, sed mentem*. Car on peut dire en de semblables occa-

L. 2. Po-  
lit. c. 10.



fions ce qu'on prononce si souvent en Theologie, *litera occidit, spiritus autem vivificat*. Pour le surplus je me souviens, que Bodin assure en deux lieux differens de sa République, qu'un Président des Enquêtes au Parlement de Toulouse appelé Barthelemi, fit dire par un Arrêt solennel les Chambres assemblées, que les Conseillers de la sienne qui vouloient tous d'une voix juger contre l'Ordonnance, seroient tenus de la suivre & de s'y conformer. Certes les Espagnols ont fort proprement nommé *Letrados* les Jurisconsultes ou Hommes de la Loi, parce qu'ils font profession d'être à *letra dados*, aiant ce mot ordinaire en bouche, *erubescimus dum sine lege loquimur*. L'on peut voir dans le Deuteronomie, prototype de toutes les Loix bien ordonnées, le commandement exprès de suivre précisément le contenu dans la Loi, *non facietis singuli quod sibi rectum videtur*, & un peu après, *quod præcipio tibi hoc tantum facito Domino, nec addas quicquam nec minuas*. Ep. 3. § 6.

Remarquons donc comme la Loi, généralement parlant, a été bien nommée par Pindare une Reine absolue, & qui commande par tout, aux mortels, dit-il, & aux immortels. La restriction que nous y avons



apportée n'est qu'à l'égard de son interprétation, parce que le jugement des hommes étant différent, & ce *δικαιον*, *justum*, aiant été ainsi appelé par les Grecs, *quasi bifariam divisum*; parce qu'ordinairement l'on se partage dessus, il est besoin quelquefois, que cet œil renommé de la Justice, ce *δίκης ὀφθαλμός*, discerne dans la diversité des opinions, laquelle tient le plus de l'Equité naturelle, afin que l'ingénieuse malice des hommes ne l'emporte pas, comme elle pourroit faire, sur la plus saine & la plus équitable partie. L'on peut rapporter à cela le beau mot de Cicéron, quand il appelle l'action *de dolo malo*, & l'Ar-  
L. 3. de  
nat. Deor. rêt qui se donne ensuite, *everriculum malitiarum omnium*. En effet l'Equité est la pierre de touché qui fait reconnoître tout ce que la malignité des hommes veut faire passer pour bon, quoi qu'il n'en ait que l'apparence. Et l'on peut ajoûter encore, qu'elle est ce sel, dont Pythagore vouloit qu'on se servit en toutes rencontres; *hoc enim*, dit Diogenes Laërtius, *quicquid occupaverit, servat, & ex liquidissimis rebus, aqua, & mari, fit*, comme l'Equité préserve de toute supercherie, & s'il faut user de ce terme barbare, de toute avanie, faisant voir les choses dans leur simplicité & dans leur pureté naturelle. N'est-ce



pas pour cela que le Président des trente Ju- Diod.  
ges Souverains d'Egypte portoit au cou l'ima- Sic. l. 1.  
ge de la Vérité, afin qu'il sçût que sa charge  
l'obligeoit à la rechercher, la purifiant de  
toute sorte de déguisemens : Et que ceux du  
même pais représentoient la Justice par la  
main gauche, à cause qu'elle est la plus  
pure, & la moins prévenue ou préoccupée ?

Cette main beaucoup moins forte que la  
droite lui convient d'autant mieux, qu'une de  
ses principales fonctions étant de punir, elle  
y doit être modérée. Il suffit de percer la  
veine, sans donner jusqu'à l'artère. Et l'on  
doit toujours se souvenir, que les supplicés  
ont été fort bien nommés des exemples, qu'il  
est honteux & dangereux de rendre trop  
frequens. *Videbis ea sæpe committi, quæ  
sæpe vindicantur. Parricide cum lege cæpe-  
runt, & illis facinus pœna monstravit.* En  
effet un crime commis, & que le Ciel a  
permis, est irremédiable ; & les Romains  
ont eu raison d'appeller sa punition un exem-  
ple, parce qu'elle regarde plus l'avenir que  
le passé. Les animaux même déraisonna-  
bles sont touchés de ces exemples ; & Pline  
nous apprend, où il parle des Lions, les plus L. 8. 16.  
feroces & redoutables de tous ; que Polybe  
& Scipion étant en Afrique en virent qu'on



avoit crucifiés pour donner de la terreur aux autres Lions. Mais quoi que la modération soit fort louable en ceci, il faut bien prendre garde que les crimes, autant que faire se peut, ne demeurent pas impunis,

*Bonis nocet quisquis pepercerit malis,*  
si nous en croions Laberius, outre que selon cet autre Mime du même Auteur,

*Judex damnatur cum nocens absolvitur.*  
Un Juge & un Chirurgien trop pitoiables s'acquittent mal de leur métier, & l'on doit toujours avoir dans la mémoire ce mot ancien, qu'il y a une miséricorde qui châtie, comme une cruauté qui pardonne. Quoi qu'il en soit, nous disons communément qu'on va faire justice, pour signifier qu'on va punir un coupable; encore que la recompense des bonnes actions ne soit pas moins propre à la Justice, que la correction des vicieuses; tant il est vrai que cette dernière lui est la plus ordinaire, & apparemment la plus essentielle. C'est en cette considération, que les Lacédémoniens avoient placé dans leur ville le Temple de la Crainte, auprès du Tribunal des Ephores qui étoient leurs Juges Souverains, ne croiant rien plus nécessaire à la conservation de leur Etat, que d'imprimer dans l'esprit des méchans l'apprehension d'être sévèrement punis



de leurs crimes. Les vents selon le proverbe Espagnol purgent le bled, & les châtimens le vice, *con viento limpian el trigo, y los vicios con el castigo*. Aussi fait-on, que par les Loix du premier Legislatteur des Atheniens, les choses mêmes inanimées étoient punies ; témoin cette statue qui avoit tué par sa chute un homme, & qui fût jettée dans la Mer, comme d'autres en de semblables cas furent portées hors de la ville, & condamnées à un exil perpetuel, selon que nous l'apprenons de Suidas, & de Pausanias dans son fixième Livre. Mais il est besoin qu'en cette partie de la Justice qui regarde la punition des crimes, l'équité soit observée comme nous l'avons déjà dit. Un châtiment trop sévère des fautes commises, a causé un nombre infini de changemens d'Etat, dont Aristote de son tems a fait quelque dénombrement au chapitre fixième du cinquième Livre de ses Politiques, qui pourroit être de beaucoup augmenté. Il est écrit au second des Rois que David jugeoit & faisoit justice, *Cap. 8. faciebat quoque David judicium & justitiam omni populo suo*. Cette expression veut dire, que ce Roi ne se contentoit pas de juger simplement son Peuple, mais qu'il accompagnoit ses jugemens de toute sorte d'équité. Si est ce que pour s'y être laissé surprendre une fois



par Siba contre Miphiboset, la créance des Hebreux étoit, que la division de son Roiaume arriva depuis entre Roboam & Jeroboam. Heureuse la France dont le Monarque prend un tel soin de corriger les defauts avec justice & équité, que tous les ordres de son Etat l'en béniront éternellement. Après avoir fait cesser avec la paix les desordres de la guerre, il termine ceux qui s'étoient commis dans ses Finances, dont tous les Réglemens étoient éludés. Et les loix de la Justice n'ayant pas moins besoin d'être purgées de quelques abus qui l'ont defigurée en quelque façon, il travaille à y appliquer le remède que tout le monde juge être si necessaire. Courage, grand Prince, qui mérites mieux que Trajan qu'on vous félicite aux mêmes termes qu'un Consul lui tint autrefois ;

*Ut antè castris ; ita pacem foro redde, excinde intestinum bellum, & provida severitate cave, ne fundata legibus civitas, eversa legibus videatur.* Sans mentir, c'est une chose étrange à considérer, que les Formalités qui n'ont été introduites que pour favoriser la Justice, & pour empêcher les surprises que tachent d'y faire tant de chicaneurs ; que ces Formalités, dis-je, soient cause aujourd'hui des plus grandes injustices qui se commettent dans la plû-

Plin. in  
Panegy.



part des Tribunaux. Avoüons après Cice-<sup>l. 1. de Invent.</sup> ron, que ce seroit une grande pitié pour ne pas dire folie comme lui, *quod scriptum esset Reipublicæ salutis causa, id non ex Reipublicæ salute interpretari*, & de ne pas faire cesser un mal, si c'est chose possible, dont il n'y a presque personne qui ne se plaigne hautement.

DIX-HUITIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Des Serviteurs.*

**I**ly a peu de maisons, où l'on puisse remarquer le bon-heur de ces deux personnes aimées du Ciel, Baucis, & Philemon, dont le Poëte nous fait sentir la félicité en ce que se rendant l'une à l'autre les assistances dont ils avoient besoin, les serviteurs ne faisoient nulle partie de leur famille, & ces ennemis domestiques ne troubloient point leur repos.

*Tota domus duo sunt, iidem parentque, jubentque.* Ovid. 8.  
Nous ne sommes plus au siècle où l'on puisse <sup>metam.</sup> vivre de la sorte, & le tems a tellement changé nos façons de faire, que sans parler de ce que ces deux hôtes de Jupiter & de Mercure prénoient plaisir à pratiquer dans une frugalité



pleine de repos; nous voions nos moindres bourgeois qui occupent chacun plus de logis, que ne faisoient, il y a seulement cent ans, les premiers & plus riches hommes de la ville; & il se trouvera peu de Financiers à qui il ne faille des Palais pour loger toute leur famille, aussi spacieux qu'étoient autrefois ceux des Princes. Ils imitent en cela le chien de l'Apologue, qui s'entassant l'hiver dans sa petite retraite, eût été bien fâché d'en occuper une plus longue; mais qui, l'été venu, la voulut bien plus ample pour s'étendre plus à son aise. Nous avons vû ceux, dont nous parlons, se contenter dans la naissance de leur fortune d'une maison médiocre, qui présentement font bâtir des Hôtels à s'égarer dans la grandeur de leurs appartemens, dont les dorures & les ornemens superbes font presque honte aux Temples les plus somptueux;

*Itiner.*

*Rutilii.*

*Ipsos crediderim sic habitare Deos.*

Si est-ce qu'une des plus belles devises d'un bâtiment que je voudrois habiter, seroit sans doute celle-ci, *non quam latè, sed quam lætè*. Et je ne vois jamais ces hommes d'extraordinaire édification, pour me servir de ce terme en raillant, qu'il ne me souvienné, aiant pitié d'eux, de cette ancienne imprécation des Lacedemoniens, *qu'il te puisse prendre envie*  
de



*de bâtir*, dont Suidas dit qu'ils se servoient quand ils vouloient bien du mal à quelqu'un.

Mais laissant à part le luxe des bâtimens que j'ai assés examiné ailleurs, arrêtons-nous seulement à celui des Valets, qui comprennent une infinité de degrés différens de servitude que je ne veux point spécifier, pour dire seulement, que nos mœurs nous ont rendu nécessaires un nombre infini de personnes plus propres à troubler nôtre repos, qu'à nous décharger des soins domestiques. Je sais bien, que les anciens Grecs & les Romains faisoient dépendre la splendeur & l'opulence de leurs maisons de la multitude des esclaves qu'ils possédoient. Mais le cas a bien changé depuis leur siècle, ils étoient maitres absolus de ces esclaves, comme chacun sait, & nous dépendons plus de nos serviteurs, à le bien prendre, qu'ils ne font de nous, par le libertinage où ils vivent impunément, & par la faculté qu'ils ont de nous abandonner avec mépris, autant de fois, que la fantaisie les prend de le faire. Certes je trouve que Busbec, ce digne Ambassadeur à la Porte du Grand Seigneur, a eu grande raison de douter, si ceux qui ont ôté l'usage des esclaves ont bien mérité du genre humain, ou plutôt s'ils ne l'ont point desobligé, en rendant beau-



coup pire la condition des maitres, & peut-être encore davantage celle des serviteurs, qui n'ont plus l'assistance des premiers au point que le propre intérêt de ceux-ci la leur donnoit autrefois. Voici les termes de son épître troisiéme où il ne feint pas de dire, *Nescio an optimè rebus nostris consuluit, qui servitutum primus sustulit.* En effet si nous avons grand soin de bien nourrir, & de faire penser soigneusement les chevaux & les autres animaux qui nous appartiennent, de quelle diligence n'useroit-on point pour conserver des hommes beaucoup plus précieux, & dont la perte seroit infiniment plus sensible? On ne peut pas contredire ce sentiment par la considération de la Religion, dont les Esclaves feroient obligés d'observer les Loix aussi exactement, que nous voions présentement, que les pauvres & les serviteurs les méprisent la plupart avec toute sorte d'impieré. C'est un prétexte fort trompeur, pour ce regard, que celui des Autels; & l'on fait, que le faux Prophete Mahomet s'en est servi pour attirer à lui plus de monde, déclarant libres tous ceux qui prenant sa créance se feroient Musulmans. Bodin assure sur cela, qu'en l'an douze cens de nôtre salut, les servitudes étoient abolies quasi par toute la Terre, si vous en



exceptés l'Amerique. Et Barthole, qui vi- *ad l. ho.*  
voit en mille trois cens, dit, que de son tems *de cap.*

il n'y avoit plus d'esclaves. Tant y a qu'on peut aisément s'imaginer, que la condition des premiers serviteurs ou esclaves n'étoit pas fort fâcheuse, puis qu'Herodote nous apprend que les plus anciens Grecs n'en avoient point, se contentans de leurs enfans pour leur rendre les services dont ils avoient besoin, *Principio Græcis nulla erant mancipia, sed filiis pro servis utebantur.* Depuis, les guerres des peuples animés les uns contre les autres, firent des captifs de ceux, à qui l'on conserva la vie après la victoire, à la charge de demeurer serfs ou esclaves; ce qui fit dire proverbialement, *quot hostes, tot servi*, & après par une inversion de mots selon Asinius Capito dans Sextus Pompeius, *præposterè plurimis enuntiantibus*, l'on a prononcé, *quot servi, tot hostes*, dans un sens bien différent de celui du premier proverbe, auquel Macrobe a fort bien répondu après Seneque, *non habemus illos hostes, sed facimus, cum in illos superbissimi, contumeliosissimi, crudelissimi sumus.* *l. 1. Saturn. c. 11*

A le prendre un peu philosophiquement nous serons contraints d'être de l'avis de Seneque, lors qu'il soutient dans une de ses controverses, que nous naissons tous ni abso-



lument libres, ni aussi entièrement esclaves, n'y aiant que le Droit des Gents qui ait introduit la servitude. *Neminem Natura liberum fecit, neminem servum. Imposuit hæc fortuna postea singulis nomina.* Il n'y a que le seul Jupiter, dit Echile dans son Prométhée attaché sur le Caucaïse, qui jouisse véritablement de la liberté. Ceux des hommes qui paroissent les plus libres, sont souvent les plus esclaves, soit de leurs passions qui les dominent, soit des nécessités que les plus hauts titres de la Politique imposent à ceux qui les possèdent. La servitude est si propre à ces personnes, que la qualité élève par dessus les autres, que celles mêmes qui les approchent sont dans un esclavage non pareil ; *in propinquo arborum grandium virgulta nunquam læta aspicias.* Quelqu'un a joliment comparé ces jeunes plantes aux veilles des bonnes fêtes, qui les touchent de près, mais qui ont plus de jeûnes & de mortifications à souffrir que les Fêtes mêmes. Cependant la presse est grande à qui se trouvera le plus près de ces hommes éminens, qui sont souvent si investis, & si empêchés à éloigner d'eux les plus opiniâtres, qu'une personne de ma connoissance ne pût se tenir qu'elle ne leur criât les voiant si pressés, *quid fecistis miseri, ut tot custodibus*



*indigeretis?* Enfin qui que ce soit ne s'exemtera jamais des plus fâcheuses servitudes, qui aspirera aux grands emplois, & qui ne se contentera pas d'une fortune médiocre,

*Serviet æternùm qui parvo nesciet uti.*

Il est certain pourtant, qu'il y a non seulement des particuliers, mais des Nations même entières, qui ne peuvent souffrir la liberté. Les Cappadociens sont de ce nombre, qui la refusèrent, & qui prièrent les Romains de leur donner un Maître, élisant pour cela avec leur permission un Ariobarzanes, comme l'on peut voir dans le douzième livre de la Géographie de Strabon. François Alvarez nous fait connoître au contraire dans les Relations de Ramusio, des peuples d'Ethiopie appelés Gorages Troglodites, qui se donneroient plutôt la mort que de servir, tant ils aiment passionnément la Liberté. C'est ainsi que toutes choses sont regardées diversément, parce que chacun abonde en son sens, & envisage tout autrement les objets qui se présentent, que ne font d'autres, ce qui arrive aussi bien dans la Morale, que dans la Physique.

Or, quoi qu'il n'y ait point de servitude qui ne soit sujette à quantité de dégoûts, si est-ce que celle des anciens étoit adoucie par beaucoup de gratifications dont les Maîtres



uſoient à l'endroit de leurs Eſclaves. Il ſ'en trouve aujourd'hui en Pologne, & en Moſcovie, nonobſtant le Chriſtianisme, au rapport de Guaguin dans ſa Sarmatie, & ſi nous en croions Ramuſio, dans l'Isle de Saint Thomas, qui ſont d'infiniment pire condition. Il faut qu'ils ſe nourrissent & ſ'entretiennent de ce qu'ils peuvent faire le ſeptième jour de la ſemaine, parce que le travail des ſix autres tourne au profit de leur Patron. En effet l'écrit du Capitaine Margeret porte, que les Moſcovites, quoi que Chrétiens, ne ſe tiennent riches que par leurs eſclaves, qui faiſoient de même la plus grande opulence des Romains. Tant y a qu'on tuë en Pologne impunément ſon eſclave, & pour dix écus celui d'autrui ; la moitié de cet argent étant attribuée au Seigneur, & l'autre moitié aux héritiers du défunt ſ'il en a laiffé. Certainement les Grecs & les Romains n'étoient pas ſi ſévères envers leurs ſerviteurs. Nous li-

lib. 6. ſons dans Athenée, que les Loix Attiques permettoient l'action en Juſtice, pour avoir raiſon de l'injure qui leur avoit été faite, *de injuria ſervis illata dabatur actio lege Athenienſium*. Et quoique celles des Romains ne fuſſent pas ſemblables, ſi eſt-ce que leur Hiſtoire nous fait voir, que les Maitres étoient ré-



pris, s'ils punissoient avec trop de rigueur les fautes de leurs esclaves. Auguste empêcha la cruauté d'un Veditius Pollio, qui avoit un étang, où il faisoit manger aux Lamproies ceux de ses serviteurs qui lui avoient déplû. L'Empereur non content de délivrer de cette peine celui qui l'alloit subir pour avoir cassé un verre de crystal, fit mettre en pièces devant cet impitoiable maître tout ce qu'il avoit de crystal sur son buffet. Je sai bien, que les Lacédémoniens étoient les plus rigoureux du monde envers leurs Ilotes. Outre que tous les ans à certain jour ils les fustigeoient d'un nombre de coups ordonné, afin, disoient-ils, que ces Ilotes n'oubliaient pas leur condition servile; ils avoient encore la Loi qu'ils appelloient cachée ou secrète, selon laquelle de tems en tems ils tuoient politiquement par une méchanceté énorme & sans pareille, ceux de ces Ilotes qui leur paroissoient les plus vigoureux, & les plus courageux, qu'on trouvoit assassinés par les champs sans qu'il en fût jamais parlé.

Mais les Spartiates ont été seuls dans la pratique d'une coutume si inhumaine; & toutes les autres Nations en ont eu d'absolument contraires. Les Saturnales des Romains, les Mercuriales de ceux de Crete, les Pelories des Thessaliens, les Anthisteries des Atheniens, &



les Scenopegies des Juifs qui duroient sept jours, furent des Fêtes établies en faveur des serviteurs, qui étoient alors traités & regalés en maîtres. C'est par là qu'on interprète le proverbe *foràs Cares, non ampliùs Anthisteria*, parce que les serviteurs des Atheniens étant ordinairement de Carie, c'étoit la coutume de leur faire bonne chere à la fête du mois des fleurs qui se nommoit *Anthisteria*, comme les Romains avoient leurs *Floralia*. C'étoit aux Saturnales, que ceux-ci rendoient leurs Esclaves Patrons, se plaissant à les servir durant cette fête,

*in Saturnal.*

en mémoire, dit Lucien, du bon homme Saturne, au tems duquel tout le monde étoit libre, n'y ayant point encore de servitude établie. Il est vrai, que ce que les hommes faisoient à Rome pendant les Saturnales, les Dames Romaines le pratiquoient le premier jour de Mars, auquel commençoit leur année, & où elles se divertissoient à préparer le festin, & à y traiter  
 c. 1. leurs esclaves, *ut per honores*, dit Solin, *promptius obsequium provocarent*, croiant les rendre par là plus affectionnés à leur service. Enfin le grand nombre d'esclaves & de Libertins que les Républiques de Grece & celle des Romains ont mis au rang de leurs plus illustres citoyens, à cause de leur mérite, & de leur grand savoir, font bien voir, qu'ils n'étoient pas tous égale-



ment misérables. A la vérité entre ceux de cette condition que Pline nomme au trente-cinquième livre de son histoire naturelle, chapitre dix-sept & dix-huitième, il a raison d'appeller *opprobrium insolentis fortunæ*, l'élevation des quelques Libertins, parvenus par une faveur aveugle, qui faisoit qu'on les renvoioit quelquefois *cum laureatis fascibus illò, unde cretatis pedibus advenissent*. Il est néanmoins fort peu de ceux-ci, en comparaison de tant d'autres que la seule Vertu a rendus considérables à tous les siècles, & dont Aulu-Gelle a fait un petit chapitre qui est le dix-huitième de son second livre. O que je vois volontiers cet endroit de Seneque, où il se moque de ceux qui avoient honte de prendre leur repas avec des serviteurs, *Rideo illos*, dit ce merveilleux homme, *qui tur-* ep. 47.  
*pe existimant cum servo suo cenare*. Pourquoi sont-ils nommés *famuli*, sinon comme faisant partie de la famille, dont le chef étoit appelé *paterfamilias*. Certes la Sainte Philosophie de Job à beaucoup de rapport avec celle de Seneque, quand ce Patriarche se déclare lui même criminel, s'il a fait difficulté de se soumettre à ce que la raison vouloit, autant de fois que ses serviteurs dispuoient contre lui; *si contempsit* c. 31.  
*subire judicium cum servo meo, & ancilla mea, cum disceptarent adversum me.*



*Herod.*  
*l. 8.*

J'ai toujours tenu pour une cajollement de femme, le discours dont la Reine Artemise chargea Mardonius pour le rédire de sa part au Roi Xerxes, *usu venire ut bonis quidem hominibus mali servi sint, malis autem boni*; qu'ordinairement les bons maitres rencontrent de mauvais serviteurs, & les mauvais maitres de bons valets; ce qui la faisoit appréhender pour lui, qui étoit le meilleur des hommes. En effet outre que nous avons un proverbe directement contraire à cette opinion, quand il assure, que le bon maitre fait le bon valet: Il me souvient encore, que Petrarque, lequel je ne puis soupçonner d'aucune malice, proteste dans une lettre écrite à son frere Gerard le Chartreux, qu'il n'a jamais pû trouver de bon serviteur; lui ajoutant, que l'Empereur Frideric de son tems, se plaignit jusqu'à la mort de la peine que lui faisoient ses serviteurs domestiques. Et qui a jamais été plus mal traité qu'Ulysse, tant par ses serviteurs que par ses servantes? Je pense, que le plus sûr est de pratiquer sur ce sujet ce que Marc Antonin le Philosophe faisoit à l'égard de tous les hommes, lors qu'il se servoit d'eux, & tâchoit de s'en prévaloir en ce qu'ils avoient de bon, souffrant le reste patiemment; parce, disoit-il, qu'il est impossible de rendre les autres, avec qui nous avons à vivre, tels que nous le dé-

*Xiphil.*  
*ex Dio.*  
*Cass. l. 61.*



firerions. Du reste il faut toujours se souvenir du précepte de Pythagore de ne point nourrir chés soi de ces oiseaux qui ont les ongles crochuës. Vous savés tous aussi bien que moi à quoi cette façon de parler Pythagorique se rapportoit. Mais comme Neron dit dans Quintilien d'un mauvais serviteur (ce que Cicéron avoit déjà prononcé en raillant) que rien ne lui étoit fermé, *nihil ei neque occlusum neque ob-* Quintil.  
l. 6. in d.  
c. 3.  
*signatum esse.* Avoüions aussi que souvent les Cic. 2.  
de Orat.  
maîtres, & ceux de la plus grande condition sur tout, font des querelles d'Alleman à leurs valets, pour ne point recompenser les services qu'ils ont reçûs d'eux; par cette raison qu'en donne Martial, que c'est bien plutôt fait, sans coût, & sans bourse délier, d'en user de la sorte,

*Odissè, quàm donare, viliùs constat.*

Ce n'est pas qu'il ne se trouve des serviteurs qui font encore aujourd'hui des actions aussi prisables, qu'aucune de celles que l'Histoire ancienne met en si beau jour. Au débris épouvantable des carraques Portugaises arrivé sur la côte de Guienne en Janvier mille six-cens vingt-sept, un maître fût porté à bord sur le dos de son esclave. Sauroit-on articuler un plus signalé & plus fidèle service d'esclave envers son Patron? Il peut néanmoins y avoir du défaut de tous côtés. Les Maîtres ont les



leurs; & les Serviteurs n'en font pas exemts non plus. L'on en voit qui protestent être pleins de bonne volonté, mais qu'ils ont des maitres si bizarres & si étranges, qu'ils ne savent comment les contenter. *l. 4. Strom.* Clement Alexandrin le leur apprendra par la réponse que reçût de la Pythie un de cette sorte de valets, qui s'informoit d'elle, comment & de quelle maniere il pourroit plaire à son maitre? Vous trouverez cette maniere, lui dit l'Oracle, si vous la cherchés bien, *invenies si quaesieris*. Cela vouloit dire, que s'il considéroit attentivement l'humeur de son Patron, & ce qui lui pouvoit être agréable, il ne manqueroit jamais à gagner tôt ou tard ses bonnes graces.

Je craindrois de perdre les vôtres, si je vous arrêtois davantage. Cependant vous quitterois-je sans avoir fait quelque petite réflexion Sceptique, ne doutant point que vous n'en attendiés de moi? J'en ai pourtant déjà usé en quelques endroits de ce petit discours, & ce seroit vous prendre pour des dégoûtés si je vous en proposois de nouveau, *fastidientis est stomachi multa degustare*. Mais cela n'empêchera pas, que je ne vous fasse souvenir, que tout ce Monde étant le vrai temple de Dieu, dont les Philosophes font les véritables Prêtres, il ne contient point de si petit coin, où



vous n'âies droit de porter vôtre vuë, assurés que vous devés être d'y trouver de quoi vous contenter. A la vérité ceux qui ne savent pas l'Art de la belle peinture de ce Temple, n'en sont pas touchés comme les savans, qui sont ravis d'y remarquer les belles manieres, dont Dieu & la Nature se sont servis, pour rendre parfait en tout sens cet admirable ouvrage. Ne ressemblons pas aux premiers, si faire se peut, & n'aions pas leur temérité, nous persuadant comme eux d'être fort intelligens où nous n'entendons rien, & nous disant maitres aux Arts, sans avoir jamais été disciples des Arts. C'est le vice familier des ignorans, *κουφότεροι γὰρ ἀπεράτων Φόε-  
ves leviores enim inexpertorum mentes*, selon le *Od. 8.  
Olymp.* mot de Pindare. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est de voir l'avantage qu'ils tachent de prendre, de ce que sans aller chercher les Philosophes, ceux-ci les viennent trouver dans leur opulence ordinaire, de même que les Médecins se transportent au logis des malades, tant pour en être moins importunés, qu'à cause qu'ils connoissent, & vont vers ce qui leur manque du temporel; pensée que n'ont jamais les ignorans; *illi noverunt quibus indigeant, hi verò minimè.* Pour conclusion, contentés vous de ces deux petites observa-



tions Sceptiques, qu'une de mes dernières lectures me fournit. La première, que rien n'est ruineux en un lieu, qui ne soit profitable en un autre endroit. Les Sauterelles sont prises pour des fleaux de Dieu en une infinité de contrées, où elles brouttent & désolent tout: Les peuples de l'Arabie déserte, & d'une partie de la Libye, reputent à grande félicité l'arrivée de ces Insectes en leur pays, où telles Locustes leur servent de nourriture, les mangeant ou bouillies, ou rôties au Soleil & pulvérisées. La seconde observation sera des Negres de la Guinée, qui n'élisent jamais de Roi venu de la race du défunt, tous ses parens étant exclus de la Roiauté. Tant cette posterité de Cam est injustement fantasque, & tant il se trouve quelquefois des peuples mal-avisés, quoi qu'ils se persuadent toujours de suivre les meilleures coutumes du Monde.





DISCOURS,  
OU  
HOMILIES  
ACADEMIQUES.

*III. PARTIE.*



DESCRIPTIO

DE  
ACADEMIA  
DISCOUR

DISCOUR

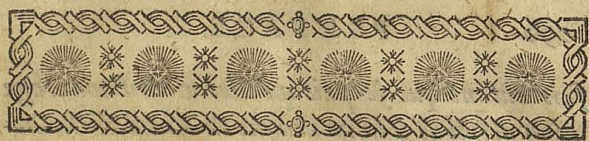
OF

HOMILIES

ACADEMIQUES

W. P. ARTIE





## P R E F A C E.

**P**OLYBE dit, que toutes les Terres d'une extraordinaire fertilité, reçurent le surnom de ces champs appelés Phlegréens en Sicile ; certes il seroit à souhaiter, que tous les Livres leur ressemblassent , & qu'il n'y en eût point, dont l'on ne pût recueillir une riche moisson de bonnes instructions. Mais le malheur est, qu'on en voit peu de ceux-là, & que la plupart de ceux qui sortent de sous la presse aujourd'hui, peuvent être mieux comparés à ce terroir d'Asie nommé Axilon, parce que selon l'observation de Tite Live, il ne produit aucune sorte de bois. Le Poëte décrit une contrée au quatrième Livre de ses Géorgiques à peu près semblable.

... nec fertilis illa juvencis,

Nec pecori opportuna seges , nec com-  
moda Baccho.

Comme mes petites compositions ne peuvent pas être considérées pour avoir du rapport à ces premières terres, je tache au moins, qu'elles ne soient pas dépourvues de tous les degrés de bonté ; & je



Relat. de l'Amb. des Holl. *fais autant que je puis qu'elles aient l'avantage qu'on attribué à la montagne de Lia dans la Chine, exemte de mauvaises racines, & où il ne nait point d'épines ; ce que les habitans du lieu attribuent au mérite de l'Empereur Xunus, qui y fût Laboureur avant que d'être appelé à l'Empire. Pourvu que ce qui sort de ma plume ne contienne point de mauvaise doctrine, & rien qu'on puisse accuser justement d'aller contre les bonnes mœurs, j'aurai obtenu une partie de ce que je me suis proposé. Les Lacedémoniens bannirent justement de leur ville les Livres d'Archilochus, & en défendirent la lecture, de crainte qu'elle ne fût plus préjudiciable qu'utile aux esprits de leurs*  
 Val. Max. l. 6. c. 3. *Citoyens, ne plus moribus noceret lectio, quàm ingeniis prodesset. Du reste je pense que tout Ecrivain doit pratiquer ce que Pline dit lib. 18. qu'un bon Jardinier faisoit de son tems en semant cap. 13. des Raves ; Il se mettoit nud, & faisoit sa prière, que ce qu'il semoit fût pour lui & pour ses voisins, Rapa serere nudum volunt, precantem sibi & vicinis serere se. Quand on se mêle de communiquer ses travaux studieux au public, il faut être nud de passion, & écrire tant pour s'instruire, que pour profiter à ceux qui voudront prendre connoissance de ce qu'on a pris la peine de coucher sur le papier.*

*En effet il y a des lectures trompeuses, quoi que*



charmantes ; & il me souvient, que Seneque a re- Epitr. 87.  
 proche Virgile, qu'il étoit un mauvais Laboureur  
 n'ayant rien dit du travail des champs qu'autant  
 qu'il pouvoit le faire agréablement, & ayant eu  
 plus d'égard à la beauté de ses vers, qu'à la vraie  
 & utile agriculture : Virgilius malus agricola,  
 non quid verissimè, sed quid decentissimè dice-  
 retur, aspexit, nec agricolas docere voluit, sed  
 legentes delectare. D'ailleurs combien voions  
 nous de Livres remplis de curiosités studieuses,  
 mais tout-à-fait inutiles, & où il y a, aussi  
 bien qu'aux Ecrevisses, beaucoup plus à éplucher  
 qu'à manger. On peut raisonnablement faire à  
 leur égard la même réflexion dont Pline a usé, en  
 considérant tant de couvertures, dont les Châta-  
 gnes ont été pourvues par la Nature, qu'il s'é-  
 tonnoit qu'elle eût pris tant de peine à couvrir un  
 fruit de si petite valeur, mirum vilissima esse,  
 quæ tanta occultaverit cura Naturæ. En véri-  
 té des bagatelles pareilles à celles qui peuvent  
 sortir de ma main, donnent quelquefois autant de  
 peine, que ce qui seroit sans comparaison plus à  
 estimer. Cependant il se trouve, que ceux qui en  
 débitent souvent davantage, ne laissent pas de se  
 faire valoir, & ont l'artifice d'acquérir de la ré-  
 putation par des cabales semblables à celles, dont  
 Vitruve se plaint fort hautement dans la Pré-  
 face de son troisième Livre. Il remarque au



*sujet des Arts, qu'une infinité de personnes y ont obtenu de l'estime par un bonheur qui fait voir, que les ignorans assés souvent l'emportent sur les plus habiles. Il nomme en suite, pour preuve de son dire, beaucoup de statuaires, dont l'on n'a point parlé, qui valoient bien Myron, Polyclète, Phydias, ou Lysippe. Et il ajoûte, que la même chose se peut dire de la Peinture, où les cabales & la charlatanerie font presque toujours succomber les plus excellens ouvriers, dont la réputation devient par malheur moindre que celle de plusieurs de leurs compétiteurs qui ne les valent pas. O que l'observation de Vitruve a de rapport à ce qui se passe en nos jours dans toute sorte de professions, & dans celle des livres autant qu'en toute autre. Certes il ne faut pas, que le nom ni la grande renommée d'un ouvrier captive nôtre jugement. Les meilleurs Peintres, pour nous contenter de leur seul exemple, ont fait quelquefois des Tableaux fort médiocres.*

*Cette grande réputation assés souvent mal acquise, vient ordinairement des loüanges qui se donnent ou par pure flatterie, ou par cabale, afin d'en recevoir des pareilles, mutuum muli scabunt. Cela est cause, que plusieurs Ecrivains s'ab-*  
 Quintil.  
 &c. *stienient, à l'imitation de quelques Anciens, de parler des Auteurs vivans, pour éviter dans leurs Eloges le soupçon du trop, ou du trop peu,*



de l'excès ou du défaut ; y aiant des personnes qui à l'égard du dernier s'offensent des loüanges mediocres , quoi que raisonnables , autant qu'ils pourroient faire d'une injure. Cependant on devroit toûjours observer en cela la Loi établie pour les jeux Olympiques, où Lucien nous ap- in Imag.  
prend qu'il étoit défendu d'ériger des statuës plus grandes que n'étoient ceux qui avoient vaincu.  
A la vérité celles des Dieux , dit Aristote , ont l. i. polit.  
toûjours été représentées excédant la stature or- cap. 5.  
dinaire des hommes. Et Sefostris , dans le premier Livre de Diodore Sicilien , faisoit élever la sienne à proportion de ces dernières. Ce n'est donc pas merveille, qu'on attribuë quelquefois aux Princes Souverains des loüanges qui les représentent, sinon tout-à-fait tels qu'ils sont, au moins tels qu'ils doivent être. Encore est il bon de garder là dessus quelque mesure. Un Espagnol même ne pût souffrir, qu'on donnât à son Roi l'épithete de Grand, au même tems, qu'il avoit perdu une partie de ses Etats. Je ne sai pas , disoit-il, comme ce mot de Grand lui peut convenir, si ce n'est comme aux fosses, à qui plus on ôte de terre, plus elles deviennent grandes. Et Ciceron ne fit pas difficulté haranguant pour la Loi Manilia, de prononcer hautement, que Pompée le Grand n'avoit pas plus acquis ce même titre de Grand par sa vertu, que par le vice



Et les défauts de ceux de son tems ; quasi verò Cneum Pompejum non cùm suis virtutibus, tum etiam alienis vitiis, magnum esse videamus. Ces paroles sorties de la bouche de Cicéron sont d'autant plus notables, qu'il n'est pas accusé d'avoir été le plus hardi ni le plus libre des Romains.

En vérité, ce ne sont pas les louanges excessives qui sont propres à faire estimer un Auteur & ses ouvrages. Athenée observe, que les Roses à cent feuilles ne sont pas celles qui contentent le mieux l'odorat, & que de petites qui n'ont que cinq feuilles sont de beaucoup meilleure odeur. Il en est de même du parfum des louanges, qui déplaît à quoi qu'on l'applique, s'il n'est modéré, & qui n'opere pas dans son excès ce qu'il feroit étant plus temperé. L'on se promet pourtant, qu'avec cela l'on fera valoir des Ecrits de très bas relief ; & il leur arrive souvent, qu'après avoir été fort prônés par toutes les ruelles, leur fortune est pareille à celle des restes de la Tour de Babel, qui paroissent encore aujourd'hui, à ce que portent quelques Relations, plus grands de loin que de près. L'on se demande après la lecture de telles compositions tant préconisées, où est cette excellence qu'on avoit si haut exaltée.

Le procédé d'autres personnes n'est pas moins à reprendre, qui ne trouvent jamais rien de bien



*Et qui décrivent même leurs propres ouvrages. Pline accuse le Statuaire Et Peintre Callimachus, d'avoir été de cette humeur à l'égard de ce qu'il faisoit. Il l'appelle sui semper calumniatorem, nec finem habens diligentia, Et il ajoute, que trouvant toujours à redire aux statues où il travailloit, il les gâtoit en les retouchant trop, parce que gratiam omnem diligentia auferebat. Ne soions jamais juges si fâcheux ni si iniques de nos propres travaux, ou de ceux d'autrui. Il vaut mieux pancher du côté de l'indulgence, que de la trop grande rigueur.*

*L'on peut s'assurer, qu'en imitant les Anciens l'on évitera cette perplexité, n'y ayant rien qui puisse mieux rectifier nôtre jugement, que la lecture des bons originaux. Je parle de les imiter seulement; car de les piller à la façon des Plagiaires, j'ai trop déclamé contre ce vice infame, même dans une de ces dernières Homilies, pour en donner le conseil. C'est autre chose de les citer avec reconnoissance, Et de prendre chez eux un peu de feu pour le porter chez soi, comme l'on fait des voisins, avec gratitude Et sans les en spolier totalement. L'on voulût reprocher au Poëte Comique Africanus, qu'il avoit employé quelque chose de Menandre. Il s'en moqua, Et Macrob.  
sa répartie fût, que ce n'avoit pas été seule-<sup>1. 6. Sa-</sup>*



turn. c. I. ment de lui, mais de tous les Auteurs Grecs ou Latins, lors qu'ils n'avoit pas crû pouvoir mieux rencontrer qu'eux. L'Histoire naturelle de Pline, le plus admirable ouvrage qu'ait produit la Langue des Romains, doit seul fermer la bouche aux ennemis de toutes citations, puisque Pline a pris plaisir à le compiler de deux mille livres, dont il a cité les Auteurs. Mais il faut faire comme lui, qui contribuant beaucoup du sien, ne s'est pas contenté de choisir les fleurs sur leur seule beauté, ou sur leur odeur seulement, ce que pratiquent les bouquetières; il a eu soin d'amasser aussi les plantes qu'il jugeoit utiles à la santé des hommes, & sur tout à la culture de l'esprit. Je veux emploier encore ici contre les plus difficiles qui ne se contenteront pas de semblables autorités, ce qui fût dit à la faveur d'Apollodore Peintre Athenien, qui le premier trouva le mélange des couleurs, & le bel usage des ombres  $\muικροῦς τῶν χρωμάτων ἢ μεγάλους$ , qu'il est bien plus facile de reprendre & de controller les autres, que de mieux faire qu'eux, ou seulement de les imiter.





DIX-NEUVIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*De la Fortune.*

Si l'on a bien dit, que les contraires se font connoître réciproquement l'un par l'autre, & si les Philosophes ont encore bien déterminé, que le vice seul est capable de rendre une vie misérable; il me semble qu'on peut raisonnablement inferer de là, qu'on doit chercher le bonheur de la vie dans la Vertu, qui ne doit pas être moins puissante que ce qui lui est directement opposé. En effet, la Vertu & la Félicité paroissent si attachées l'une à l'autre, que comme le nombre des Vertueux n'est pas le plus grand, celui des personnes qu'on peut dire Heureuses, est encore apparemment le plus petit. Je parle ainsi, parce qu'encore que dans la rigueur Stoïcienne l'on ne peut posséder cette belle Vertu, sans avoir droit de disputer à Jupiter même la prérogative du bonheur; il est certain, que la plus équitable Philosophie a reconnu, qu'une infinité de gens Vertueux ont été de tout tems exposés aux injures de la mauvaise fortune,



*l. de  
tranq.  
cap. 2.* qui ne compatit pas peut-être si bien que l'ont pensé les Stoïciens avec cette tranquille affiette d'esprit appelée des Grecs, εὐθυμία, dont Seneque nous apprend que Démocrite avoit écrit un fort excellent Traité.

Mais comment se peut-il faire, qu'un homme qui a reçu bien profondément toutes les teintures de la Vertu, se laisse déposséder de ce poste si précieux où elle l'a mis, par cette Déesse aveugle que nous présupposons prendre plaisir à le persecuter. Car vraisemblablement il a des dispositions acquises & propres à recevoir tout autrement que le vulgaire les adversités qu'elle lui envoie. Il regarde toutes choses du bon côté, prenant les afflictions même s'il s'en présente, comme la raison le veut, & de même que nous empoignons un tison allumé, par le bout qui ne nous peut pas blesser. Par exemple, si les personnes qui lui étoient les plus cheres, perdent la vie, au lieu d'en contrister extraordinairement la sienne, il se représente de combien de maux la mort les a vraisemblablement délivrés; outre qu'espérant qu'elles sont montées au Ciel, il les croit beaucoup plus heureuses qu'elles n'étoient en ce Monde. Enfin il a des résolutions contre les plus grands revers de cette mauvaise fortune, dont



le commun des hommes ne se prévalent jamais dans l'ignorance où ils sont. Ceux qui savent la Théorie des Planètes ne s'étonnent pas aux Eclipses, comme d'autres plus grossiers, qu'elles jettent dans une surprenante consternation, de crainte de perdre tout-à-fait l'agréable lumière du Soleil. Les premiers savent que la clarté succedera bien-tôt à ces courtes ténèbres; & il en est de même des hommes, qui ont étudié moralement le cours ordinaire du monde, ils s'affûrent aisément, qu'après les plus fâcheuses disgraces de la Fortune, elles seront suivies de quelques événemens plus favorables, comme le jour ne manque jamais de venir après les plus ténébreuses nuits. D'où peut donc venir cette bizarrerie, que tant d'hommes de vertu se voient si souvent, & en si grand nombre, accablés de misères?

N'est-ce point qu'il arrive ici par des ordres secrets de la Providence, que les esprits les plus élevés, & les plus vertueux en apparence, sont frappés d'enhaut d'un étourdissement, qui les rend incapables d'éviter leur malheur, & de parer aux coups qui leur viennent du Ciel. La Théologie des Païens leur faisoit cette leçon, & qu'en un mot Dieu ôtoit le jugement à ceux qu'il vouloit per-



17. *hist.* dre. Ammian Marcelin assure, que cette doctrine étoit venuë de Toscane, aux Romains, qui tenoient pour constant, qu'une personne destinée à perir par la Foudre, étoit sourde aux plus grands coups de Tonnerre, *in Tagetis Tusci libris legitur, Veiouis fulmine mox tangendos aded hebetari, ut nec tonitrum, nec majores aliquos possint audire fragores.* Aussi est-ce sur un tel fondement, que le Poëte Latin, aiant, comme l'on dit, perdu la Tramontane, & ne sachant quelle résolution prendre dans son infortuné, écrivoit ces vers à son ami,

Ovid. 4.  
de Ponto  
eleg. 12.

*Nec quid agam invenio, nec quid nolimve,  
velimve,*

*Nec satis utilitas est mea nota mihi.*

*Crede mihi, miseros prudentia prima relinquit,*

*Et sensus cum re consiliumque fugit.*

Je crois néanmoins, que cet égarement d'esprit, & cette perte de jugement, conviennent mieux à des gens du génie dont étoit vrai-semblablement Ovide, qu'à des Sages du Portique, ou seulement à ceux qui approcheroient de cette résolution inébranable qu'on leur attribué. L'homme véritablement vertueux ne se laisse pas si aisément troubler par les accidens fortuits. S'ils usent de per-



févéranee à le mal-traiter, il n'a pas moins de résolution à souffrir patiemment, ce que Dieu leur permet sur lui. Et parce que sa volonté est toute soumise aux decrets d'en-haut, il les révère en de telles occasions sans murmurer; s'assurant, que comme il n'y a point de fumée qui ne se dissipe à mesure qu'elle s'élève, il ne se rencontrera jamais de déplaisir, ni d'affliction, qui ne s'évanouisse à proportion de ce qu'un esprit docile s'approchera du Ciel & respectera ses ordonnances. C'est dans cette heureuse position, qu'une joie secrète résiste à toute sorte de desordres, dont les ames vulgaires sont touchées; par ce que même, si nous en croions Seneque, *ingens gaudium subit, inconcussum*, l. de vita & *æquabile, tum pax & concordia animi*, & bea. c. 3. *magnitudo cum mansuetudine.*

Peut-être avons-nous plus à craindre des caresses d'une fortune riante, que de ses plus grandes rigueurs; & qu'à son égard la bonace est plus à redouter, comme aux vaisseaux qui passent sous la ligne, que la tourmente. En effet, l'on peut soutenir, que le trop, & le trop peu de bonne fortune, se trouvent également ruineux; de même que l'excessive inondation du Nil, aussi bien que la trop basse & défectueuse, sont toutes deux préju-



diciables aux terres d'Egypte. Jettés la vuë sur toutes les Souverainetés de la Terre, vous en verrés autant que le Bonheur a renversées, ou fort incommodées, que d'autres, qui ont eu à résister au malheur. Le Roi d'Achem se dit dans Sumatra avec une fierté merveilleuse le fils aîné de la Fortune; ce beau Titre auquel il s'est trop confié, lui a fait courir risque assés souvent d'être déthroné, & n'empêche pas, qu'il ne soit quelquefois à deux doigts de sa perte. Quoi que la chose ne soit pas si visible, ni si aisée à remarquer dans la condition des particuliers, que dans celle des têtes couronnées, parce que tout le monde prend garde à celles-ci, & qu'on neglige d'observer ce qui arrive aux gens de moindre étoffe; si est-ce qu'on peut maintenir, que les traverses de cette Déesse inconsiderée, & ses *altibaxos*, pour employer ce terme Espagnol qui lui est si propre, sont encore plus ordinaires à l'égard de ces derniers. Nous sommes souvent ici aussi contens dans nôtre poste, que le poisson l'est dans l'eau, & l'oiseau dans la plaisante liberté de l'air. Mais le premier n'évite pas le hameçon préparé, ni le second les filets qui lui sont tendus, lorsque l'un & l'autre y pensent le moins. En vérité les hommes sont encore plus sujets que



ces animaux à tomber dans les pièges de la Fortune, qui convertit subitement en disgrâces tout ce qu'ils éprouvoient de plus doux dans le Monde.

Que si vous me demandés, de quel regime de vivre l'on peut user, pour éviter autant qu'il est possible de si rudes & de si surprenantes atteintes que sont celles dont nous parlons; je vous avouerai qu'il est très difficile de trouver un *υπερθεος*, ou un remède souverain contre ce *πένθος*, & ce déplaisir si frequent, & si attaché à nôtre humanité. Néanmoins puisqu'il est indubitable, que la Fortune n'éblouit pas également & sans exception tous ceux, qu'elle élève, nous nous pouvons promettre de la bonne Philosophie, jointe à la Morale Chrétienne, des dispositions d'Ame très propres, sinon à éloigner tout-à-fait, du moins à éteindre de telle façon les plus rudes coups de cette fabuleuse Divinité, qu'ils ne nous entameront que très legerement & sans peril. Il est besoin pour cela de cette fermeté d'esprit que donnent les longues habitudes acquises par la raison, & confirmées par la Grace. Homere tout Infidele qu'il étoit, nous a voulu faire cette leçon, quand il a écrit, que la Déesse des calamités qu'il nomme Até, marche nuds pieds sur la tête des hommes, parce



qu'elle n'ose cheminer sur ce qui est dur & âpre. Cela s'interprete, qu'il n'y a que les personnes délicates & dépourvuës de vigueur, que cette dangereuse ennemie soit capable d'attaquer, n'osant s'adresser aux hommes forts & robustes qui lui pourroient résister. Aions donc de fortes & solides résolutions de recevoir courageusement les plus inopinés aussi bien que les plus fâcheux événemens de la vie, & ne soions pas sur la Terre comme des brins de paille qui se laissent emporter avec la poussiere à toute sorte de vents. Souvenons-nous dans tous les accidens qui surviennent, pour déplaisans qu'ils puissent être, que nous sommes nés à la souffrance, les Loix de nôtre humanité, que nous ne pouvons changer, nous y aiant soumis;

*Navius. Pati necesse est multa mortalem mala.*

Il n'y a rien de plus ridicule que de s'en plaindre, ou de s'étonner seulement des malheurs qui nous arrivent, n'ayant sans doute rien en eux, à le bien prendre, que nous ne devions avoir prévu. *Hæc omnia eveniri homini non solum possunt, sed communi quadam lege debent.* Défions-nous davantage, selon nôtre précédent avis, des charmes de la prospérité, que des rigueurs de quelque adversité que ce puisse être. Et pour nous préserver des premiers



miers aussi bien que des autres, pratiquons cette règle, de nous conduire dans nos plus complaisantes félicités avec les mêmes soins, dont nous avons accoutumé d'user, quand nous voulons descendre d'un lieu haut. C'est toujours en cheminant fort doucement, & avec réserve, ou si nous sommes à cheval, en retirant la bride & la faisant plus courte, de peur que le penchant du chemin ne nous fasse broncher. Si nous pratiquons moralement la même retenue ou modération dans les appas glissans d'une bonne fortune, elle n'aura pas le pouvoir qu'on lui attribue, de nous corrompre & de nous perdre encore plutôt que la mauvaise.

Pourquoi nous laisserons-nous abattre par des afflictions, & par des soucis cuisans qui les accompagnent, *cura*, dit Varron, *quod cor urat*, puisque nous savons, que tous les extrêmes se touchent, & que suivant le Proverbe Italien, *non si trova disordine que non faccia qualche ordine*, l'ordre suit naturellement le desordre qui l'a produit. En effet les eaux du Déluge ne firent qu'élever l'Arche de Noé; & quelquefois un tourbillon ne se forme en l'air, qu'à l'avantage de ceux que le Ciel veut ravir à la terre, *movetur turbo, ut Elias rapiatur in celum*. Il en est de même de quel-



ques déplaîsirs, qui dans l'ordre du Destin, ou, pour mieux parler, dans la disposition divine, doivent précéder les contentemens, dont nous reconnoissons mieux la douceur après quelque petite amertume. Gardons-nous donc bien de murmurer contre les constitutions du Ciel, & contre le branle qu'il a donné dès le commencement du Monde, aux choses d'ici bas. Mais, me dirés-vous, ce ne sont pas tant mes malheurs, quoi que très grands, qui me fâchent; que d'en avoir été surpris contre toute apparence, & lors que j'y pensois le moins. Prenés bien garde à cette plainte, & vous trouverez qu'il y a plus de vôtre faute en ce qu'elle contient, qu'il n'y en a du sort ou de la fortune, puisqu'elle n'est maitresse d'aucun accident, comme nous l'avons déjà prononcé, que vous n'âies pû & dû prévoir avant qu'il arrivât. Je n'ajouterais point à cela, que vous pourriés vous remettre l'esprit & prendre patience, sur la considération de tant d'autres hommes qui ne sont pas moins misérables que vous croiés l'être, & qui le sont peut-être plus qu'en effet vous ne l'êtes. *Nullam tam miseram nominabis domum, quæ non inveniatur in miseriore solatium.* Car je sais bien, que cette espèce de consolation, qui a son fondement sur le mal-



heur d'autrui, n'est pas exemte de blâme, parce qu'elle a quelque air d'envie, & de peu de charité, *malevoli solatii genus est, turba* Sen. conf. ad Marc. cap. 12. *miserorum.* A peine peut-on distinguer celui qui régarde le mal des autres pour diminuer le sien, de ceux qui prennent plaisir à les voir souffrir par ce vice nommé des Grecs *ἐπιχαρηνανία*, dont l'on a eu toujours tant d'aversion. Disons seulement que nôtre plus ancienne connoissance, prise des lumieres de la raison, a été, que la vie, où nous étions entrés, étoit sujette non seulement à mille infirmités & à mille disgraces, mais à la mort même, définie par les Philosophes la plus terrible chose de toutes les terribles. Cela étant ainsi, quelle plus grande folie que de craindre ce qui ne peut-être évité.

*Stultum est timere, quod vitare non possis.* Laberius.

Ajoutons à ce véritable sentiment celui qui tient pour assuré, que l'apprehension d'un mal futur fait beaucoup plus de mal, & travaille plus l'esprit que le mal même,

*Mortem timere crudelius est quàm mori.*

Certes nous ne saurions avoir l'ame tant soit peu tranquille, si nous ne lui faisons abandonner toutes ces vaines craintes, & particulièrement celle de la mort, *animus ad contemtionem animæ est ducendus.* Je me con-



tenterai là-dessus de vous faire souvenir d'une pensée d'Epictète, qui seule peut donner le calme d'esprit à toute personne raisonnable. Il considéroit, que l'Eternité & l'Humanité étoient des choses bien différentes. Car, se disoit-il à lui-même, je ne suis qu'une particule de l'Univers, comme l'heure n'est qu'une simple portion du jour. Il faut donc que je vienne & passe à mon tour, comme chaque heure suit & s'écoule l'une après l'autre. *Non sum æternitas, sed homo, id est, particula Universi, ut hora diei: Venire igitur me oportet, ut horam, & præterire ut horam.* Confirmons-nous dans cette réflexion, si nous aimons nôtre repos.

Mais peut-être ne craignés-vous pas tant la Mort, considérée dans toutes ses circonstances, qu'il vous fâche de vous séparer de la vie que vous aimés uniquement. Hé mon Dieu, qui vous peut avoir enforcélé d'une si folle affection! En effet, si nous ne voulons point nous tromper nous mêmes, nous serons contraints de régarder nôtre ame attachée au corps qu'elle informe, comme à la garde d'un enfant, d'un fou, & d'un malade. Il s'est trouvé des personnes qui ont scû mauvais gré à leurs parens, à cause de cette même vie que vous prisés tant. Et l'on a écrit



de quelques Paiens, qu'ils défendoient par leurs Loix à un homme de cinquante ans de se servir de Médecins, parce que c'étoit montrer d'avoir encore en cet âge-là trop d'attachement à la vie. La Theologie même que nous respectons, n'enseigne-t-elle pas, que la vie ne fût prolongée à Cain, qu'en punition de son crime; & nous voudrions l'avoir de plus de durée, tant nous sommes déraisonnables, pour recompense? En vérité les Egyptiens nommoient fort bien nos maisons ordinaires, fussent-elles de superbes Palais, de simples Hôtelleries; ne reconnoissant pour vraie demeure, & pour constante habitation que le Sepulcre. Au fond, que peut avoir la plus longue vie, qu'une perpetuelle répétition de mêmes actions. Nous remplissons & vuidons le tonneau des Danaïdes plus ridiculement encore que leur fable ne nous l'apprend. Et cependant c'est une merveille, que nous le fassions sans nous en plaindre, aussi-bien que sans témoigner d'en être las. Après y avoir bien médité, nous trouverons, que nous sommes dans la vie, comme ceux qui sont entrés & placés dans un vaisseau. Ils sont insensiblement leur course, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment, jusqu'à l'arrivée au port: De même que nous sommes



portés à nôtre dernière journée tout le tems de nôtre vie , & lors que nous y pensons le moins. Il me semble qu'on peut dire, que cette vie est en nous à peu près comme un petit oiseau entre les mains d'un jeune garçon: Elle s'envole quelquefois d'abord, & par d'autres rencontres elle demeure plus long-tems avec nous, mais vous dévés être assurés, que tôt ou tard elle disparaîtra , & peut-être si à l'improviste que vous y serés surpris. C'est sur cette considération, que la mort doit être évitée par les regles de la Religion, quoi que de soi-même non seulement elle ne soit pas à craindre, mais au contraire à désirer, & en quelque façon à demander à Dieu. Car à bien envisager tous le maux tant de l'esprit que du corps, que nous ressentons, ou dont nous ne pouvons nous garantir, pas même de ceux qui nous touchent de plus près, on sera toujours contraint d'avouër cette vérité. Une femme mal conditionnée, des enfans vicieux, des amis évaporés, pour ne rien dire de pis, vous feront en dépit que vous en aiés, reconnoître cette vérité. Le bon est que nous avons des assurances d'une meilleure vie que celle-ci, si nous la passons au grè de celui qui nous l'a donnée. L'or fondu ne perd rien de son prix, souvent tout au rebours il en acquiert par sa



diffolution, quand il forme en suite une belle Statuë. Nôtre Etre n'empire pas non plus par la mort, qui nous rend plus considérables en l'autre Monde que nous n'étions en celui-ci, si nous y avons bien & pieusement joié nôtre role. Si faudroit-il être un grand Orateur pour persuader cette doctrine à beaucoup de personnes. La plûpart des hommes apprehendent la mort à un tel point, qu'ils ne peuvent seulement sans horreur la voir souffrir aux moindres animaux, & croient mériter du Ciel s'ils la leur font éviter. Il se trouve *Odoardo Barbofa.* une Secte de Religieux aux Indes Orientales, qui n'allument jamais de chandelle que dans une lanterne, de crainte que les Papillons ou les Mouches ne s'y viennent brûler: ils prennent garde soigneusement de ne marcher jamais sur quelque fourmi, & s'ils ont trop de pous, plutôt que de les tuer, ils les donnent à nourrir, ce que quelques bigôts de leur país entreprennent volontiers par dévotion. Si vous pouviés douter de la vérité de ceci, je vous citerois la Rélation d'Odoardo Barbofa, dont le Judicieux Ramusius a bien voulu grossir le riche Récueil des fiennes. Tant y a que la Mort est par tout estimée si redoutable, qu'elle a fait prononcer au plus éloquent des Romains, qu'il n'y avoit rien



de plus difficile à obtenir par le discours qu'un véritable mépris de la vie. Me servant de sa pensée, je n'usurai pas d'ingratitude en son endroit, si je rapporte ses propres termes, qui ne peuvent être entendus, que leur élégance ne fasse connoître qu'ils sont de Cicéron: *Magna tamen eloquentia est utendum, atque ita velut è superiore loco concionandum, ut homines mortem vel optare incipiant, vel certè timere desistant. Nam si supremus ille dies non extinctionem sed commutationem affert loci, quid optabilius? Sin autem perimit ac delet omninò, quid melius quàm in mediis vitæ laboribus obdormiscere?* Il est aisé de corriger la dernière branche de ce dilemme, qui ne peut être souffert que comme venant d'un Païen,

## VINTIÈME

## HOMILIE

## ACADEMIQUE.

## Des Sciences.

**V**ous avés tant d'inclination à l'étude, & au divertissement que donnent les Livres, que je ferois conscience de vous en parler, si le mépris qu'on vous a fait des Sciences, ne m'obligeoit à contredire un sentiment



plus préjudiciable qu'on ne peut dire à tous ceux qui s'y laisseroient surprendre. Il est vrai, qu'on n'arrive jamais à la perfection d'aucune connoissance, comme on vous l'a exposé; & je me souviens sur cela de ce qu'a écrit un Rabi, que Moysé après avoir ouvert quarante-neuf portes d'intelligence, ne pût jamais se faire passage par la cinquantième qui étoit la dernière; voulant dire, comme je crois, que pour habiles & de grand esprit que nous soions, nous ne pénétrons jamais au travers de certaines ténèbres d'ignorance tellement attachées à nôtre humanité, que c'est vouloir combattre la Nature de présumer aussi vainement qu'opiniâtement de les dissiper. Mais n'est-ce pas beaucoup faire, d'aller jusqu'où l'esprit humain peut naturellement donner, ou d'approcher seulement, quoi que de fort loin, d'un terme si avantageux. J'avouë qu'il se trouve bien des difficultés dans ce chemin, & que la plûpart des occupations littéraires ont des difficultés avec des amertumes de fâcheuse digestion, & très pénibles à surmonter. Souvenons-nous néanmoins, que tous ceux qui ont heureusement passé par là, promettent que ce chemin se peut applanir & rendre facile, outre qu'ils nous ont assurés, que tout



le travail qu'on y prend est agréablement recompensé par le charmant plaisir des connoissances qu'on y acquiert. Comme il n'y a point de Lupins, à ce que disoit un Ancien qui s'en nourrissoit, ni d'autres herbes si ameres, qui ne perdent dans l'eau douce ce qu'elles ont de plus âpre & de plus dégoûtant: Les Sciences les plus penibles n'ont rien non plus de si dur ni de si fâcheux dans leur acquisition, qui ne soit rendu agréable par le mélange de la Philologie ou des belles Lettres, qui regnent dans toute l'Encyclopedie. Tenons sur tout pour constant, que dans l'âge d'apprendre, qui est celui de la jeunesse, quoi qu'à le bien prendre il se continuë toute la vie, l'on ne sauroit négliger le travail de l'étude, sans une perte extrême & qui ne se peut réparer. Comme les Laboureurs qui ne sement pas au Printems, courent fortune de se trouver misérables dans l'arriere-saison: la même chose arrive aux personnes qui ne cultivent point leur esprit étant jeunes; ils sont au desespoir avancés dans l'âge, d'avoir si mal employé le tems de leur jeunesse. En effet, la fainéantise, quelque charme trompeur dont elle nous puisse endormir, est presque insensible: au lieu que les fruits agréables, que nous recueillons de nôtre travail stu-



dieux, sont éternels; & que le regret de n'avoir rien fait dans le printems de nôtre âge, nous chagrine & nous bourelle tant que nous vivons.

Or encore que ce discours ait beaucoup de l'air d'une exhortation aux Sciences, si est-ce que connoissant la pente naturelle que vous y avés tous, je croirois abuser du tems & de vôtre patience, si je m'arrêtois à vous recommander une occupation où vous êtes si portés, & où vous avés fait beaucoup plus d'avances & de progrès que moi. Hors de cette considération même, & quand je serois éloigné de vôtre présence, je serois conscience de porter personne aujourd'hui à une profession, qui a peut-être plus de Sectateurs qu'il ne seroit à désirer pour le bien public. Autrefois un Aristarchus disoit en riant, qu'au lieu de sept Sages que l'ancienne Grece avoit eu bien de la peine à fournir, difficilement eût-on pû trouver de son siècle sept hommes, qui ne voulussent passer pour très sages & très savans. Il abusoit un peu de ces mots de sage & de sçavant, selon qu'on les confond souvent dans le parler ordinaire, mais il n'y eût jamais de tems, où ces attributs fussent plus de mise qu'aujourd'hui. Le partage de la Sagesse & du jugement, pour



commencer par là, se trouve si bien fait par celui qui les dispense où il lui plait, qu'on ne voit personne qui s'en plaigne sincèrement, ni qui se croie intérieurement moins prudent ou avisé que son voisin. Et pour ce qui concerne le savoir, il est à présent si commun, que les rues sont pleines de fous qui font les Docteurs en parlant Latin; de sorte qu'il y a sujet de craindre, que la Marchandise, le Commerce, & le Labourage, soient presque abandonnés, pour faire apprendre à la jeunesse ce qui se débite dans les Colleges, où elle s'élève dans une fainéantise, qui la rend incapable de servir jamais utilement l'Etat & la Patrie.

Ne vous étonnés pas de m'ouïr parler de cette façon. Vous sâvés bien que suivant la Prophetie de Caton, rien ne fût si préjudiciable à la République Romaine, que l'érudition de la Grece, quand elle lui eût communiqué toutes ses sciences; *quandocunque*, disoit ce prudent Citoyen, *ista gens suas literas dabit, omnia corrumpet*; c'est le seul moïen qui lui reste pour se venger des victoires, que nous avons obtenues, en la subjuguant. Et la Relation de l'Ambassade des Hollandois à la Chine porte, que la principale cause de la ruine des Chinois, & de la conquête des Tartares,



arrivée en nos jours , vient du trop d'étude de ces mêmes Chinois , que leur Philosophie Mandarine avoit trop amollis , leur faisant mépriser les armes , & ne tenir conte que du repos. Ce n'est pas que je veuille vous convier par ces exemples à un mépris général des bonnes Lettres ; c'est seulement pour vous faire souvenir , qu'il y en a de mauvaises , & que comme les meilleures choses demandent de la modération , il en faut avoir pour les Sciences , qui bien apprises enseignent à ne s'y addonner que fort à propos , & quand le Génie qui nous domine fait ressentir une vocation particuliere pour elles. *Tutti gli estremi sono viciosi , eccetto quegli delle tovaglie* , comme le prononcent plaisamment les Italiens , au même sens que les Grecs emploioient leur ἀριστον μέτρον , *modus optimus*. Il est besoin d'user de retenue jusqu'aux choses les plus estimables. Et véritablement y a-t-il rien de plus ridicule , ou pour mieux dire , de plus condamnable , que des personnes , qui ne possédant pas les choses nécessaires pour subsister dans le Monde , s'opiniâtrent imprudemment à demeurer dans la poussiere de l'Ecole , plutôt que de suivre une profession utile , où leur naissance les appelloit.

Mais d'un autre côté , quand l'on s'est une



fois engagé déterminément au métier des Muses, il faut tenir pour constant, qu'à moins de donner bien avant dans ce qu'elles enseignent, il vaudroit mieux ne s'être jamais approché d'elles. Tous les desordres qui arrivent dans la République littéraire, & toutes les contestations impertinentes qui s'y entendent, viennent des Demi-savans, qui se croient toujours les mieux fondés de tous, dans les premières opinions qu'ils épousent, quelques erronées qu'elles puissent être. Car comme des pluies légères qui ne pénètrent point, n'apportent pas grande utilité à la Terre qu'elles ne rendent que plus altérée; les connoissances superficielles n'instruisent pas, & ne font guères nos esprits plus clairvoians, bien qu'elles soient cause presque toujours d'une vanité pleine d'ignorance, & d'une opiniâtreté insupportable. Tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces petits commencemens, c'est, qu'assés souvent ils nous altèrent agréablement d'un loüable desir de savoir; qui est utile à la longue aux ames les mieux faites, parce qu'elles passent plus avant, & qu'elles se rendent d'autant plus traitables, qu'elles acquièrent plus de connoissance. Je le veux prononcer librement, la Philologie nuëment prise est comme cette Helene, qui,



toute éclatante qu'elle est, ne produit rien de bon aux Mariniers ; il est besoin qu'ils soient visités des freres gemeaux pour en tirer un bon présage : Et pour se prévaloir de la Science dans le voiage de long cours où elle nous embarque , il est nécessaire de joindre à la possession des belles Lettres, une profonde connoissance de la vraie Philosophie.

Cependant parce que ceux qui sont arrivés à cet heureux terme, se font voir toujours les plus modérés; de même que les plus profondes rivières sont celles qui font le moins de bruit; il arrive ordinairement, que les autres, nonobstant leur incapacité, veulent avec l'éclat d'un discours de peu de substance emporter le dessus de haute lutte : Et il se voit même qu'un franc ignorant, πολλῶν γραμμάτων ἱππὼν λόγους *fumos doctrinarum colens*; pour user des termes d'Euripide, prétend insolemment & avec tintamarre d'avoir le même avantage. Certes les choses les plus excellentes courent fortune à tout moment d'être misérablement subordonnées à leurs inférieures; & je trouve qu'Origene a eu raison <sup>l. 3. contra Celsum.</sup> à ce propos de se railler d'Apollon Pythien, qui declara Dieu par son Oracle un Cleomede Athlete, lui faisant rendre des honneurs divins, encore qu'il n'eût rien ordonné de tel pour



Pythagore, ni pour Socrate, qui étoient bien de plus grande considération. Tant il est vrai, que de tout tems le mérite des hommes n'a pas été pesé à la balance juste du Rafineur, puisque ceux du moindre talent, quand le Ciel l'a permis, ont été préférés à d'autres qui valoient mieux incomparablement qu'eux. La réflexion que je fais là-dessus me porte à me défier sceptiquement du jugement humain, à reconnoître sa faiblesse, & à priser extrêmement le procédé d'Arnobé dans le second Livre des sept qu'il a écrits contre les Gentils. Ce grand protecteur du Christianisme n'a pas crû pouvoir mieux établir la certitude constante de nos vérités révélées, & la nécessité d'y avoir recours; qu'en montrant l'ignorance profonde & ordinaire de toutes les choses que l'esprit de l'homme est capable de considérer, & les contestations perpétuelles qui ont toujours été, & qui seront sans cesse entre ceux qui font profession des Sciences.

Les Anciens ont fait grand état avec raison  
*i. s. de fin.* d'un précepte, qu'ils attribuèrent à Dieu, dit Cicéron, parce qu'ils le trouvoient trop excellent pour croire qu'un homme en pût être l'auteur. Ce précepte étoit de se connoître soi-même. Et de vérité il est tel, qu'au



qu'au jugement d'Aristote dans ses grandes Morales, comme il n'y a rien de plus difficile à acquérir que cette connoissance, aussi est-elle capable de nous donner les plus grandes satisfactions d'esprit qu'il puisse recevoir. Il faut bien qu'elles soient telles, puisqu'il assure ailleurs, que la Divinité n'a point de plus exquis contentement que de se connaître parfaitement, & d'être dans une continue contemplation de soi-même. Si est-ce qu'à l'égard de nous l'on a toujours crû, que ce précepte étoit encore plus pour nous humilier, dans une notion exacte de notre infirmité naturelle, que pour nous reléver le cœur, par la considération du mérite de notre partie supérieure qui est toute spirituelle, & comme telle exemte de caducité. Sans mentir, pendant que nous sommes dans cette liaison parfaite de deux moitiés si contraires qui font notre Tout, il faut avouer, que la plus basse, terrestre & matérielle comme elle est, déprime merveilleusement celle d'en haut, qui pour celeste qu'elle soit n'agit que par les organes de l'autre. Disons tant que nous voudrons, que notre Ame pénètre toute la Nature, & que par son agilité admirable passant en un instant d'un bout du Monde à l'extrémité qui lui est opposée, elle s'en rend



en quelque façon l'arbitre, & s'en met en possession;

Ἀνθρώπου γνώμη πείρατα πάντος ἔχει,

*Hominis mens fines universi habet,*

disoit Theognis il y a long-tems: nous serons néanmoins toujours obligés par nôtre propre ressentiment de confesser, que tout cet avantage est bien alteré, pour ne pas dire corrompu, par ces organes corporels, dont nous venons de parler, sans lesquels l'ame demeure sans action presque paralytique, ou perd par leur entremise nécessaire, tout ce que le Ciel lui a donné originellement de plus excellent.

La connoissance donc de nous-mêmes ne nous peut pas mettre en une si heureuse assiette d'esprit, qu'Apollon le promettoit à ceux qui entroient dans son Temple; & sans les adresses certaines que nous communiqua le Ciel par sa Grace, & par ces vérités révélées qui sont venues d'enhaut, nous nous trouverions bien loin de nôtre compte, où nous nous promettions une solide & perdurable félicité. A la vérité Seneque nous a voulu enseigner un chemin dans la Morale, qu'il croioit suffisant pour tenir l'esprit dans une souhaitable assiette. C'est, dit-il, d'avoir pour constant, qu'il ne se trouve rien d'assuré



parmi tant de diverses opinions, dont nous sommes prévenus, & qui ont toutes leurs vraisemblances, soit de bonté, soit de malice; n'y aiant que la Vertu seule, dont on doit faire cas, parce qu'elle ne change jamais de nom, comme fait tout ce que nous appelons tantôt bien, & tantôt mal; *omnia præter virtutem mutare nomen, modò mala fieri, modò bona.* Il vouloit dire, que tout le monde se figure des biens & des maux à sa fantaisie, changeant tous les jours de pensées sur cela, mais que chacun convenoit en ce point, que la Vertu étoit aimable, n'y aiant personne, qui ne desirè ardemment d'être tenu pour vertueux; d'où il concluoit, que le souverain bien de l'homme consistoit indubitablement dans la Vertu. Je demanderois pourtant à Seneque, & à tous ceux qui ont parlé comme lui, si cette Vertu n'a pas été définie & envisagée diversement, aussi bien que le reste des biens & des maux, dont il a reconnu presque sceptiquement l'incertitude. Que s'ils ne peuvent, sans démentir toute l'Antiquité, nier les divers sentimens des hommes là-dessus, jusqu'à cette extrémité, qu'il s'en est trouvé qui ont pris cette Vertu pour une chose chimerique seulement & sans réalité quelconque,



*Te colui, Virtus, ut rem, ast tu nomen inane es:*

S'ils sont contraits, dis-je, d'avouer, que cette belle Vertu n'a pas moins partagé les esprits, que tout le reste qui a toujours été en controverse parmi eux. Ne s'ensuit il pas, qu'il n'y a que les vérités révélées du Ciel, & qu'enseigne nôtre Religion, qui puissent selon le juste raisonnement d'Arnobé, mettre nos ames en repos de conscience.

Pour moi je pense, que ceux qui reconnoissent de bonne foi la nécessité d'une conséquence si bien prouvée, ne laisseront jamais prendre l'effor à leur foible raison, & se tiendront toujours humblement, mais sûrement, attachés aux Préceptes Divins qui ne varient point, & qui n'ont jamais trompé personne. En effet, qu'y a-t-il de plus muable, ou de plus sujet à variété, que le raisonnement humain? *Dies dei eructat verbum, & nox*

*Psal. 18. nocti indicat scientiam*, souvent un jour fournit à l'autre de nouvelles lumieres de discours, & la nuit subsequente instruit assés de fois celle qui l'a précédée. De cette sorte toutes les Sciences séparément prises, ni l'encyclopedie entière, ne nous sauroient donner dans leur instabilité, ce repos certain & inébranlable, que nous cherchons en vain



hors de l'Asyle de l'Eglise, puisqu'il n'y a rien qui ne soit douteux aux personnes qui en sont séparées. Mais quelle quiétude d'esprit au contraire, ne goûtent point ceux qui se tiennent inséparablement attachés à nos Autels, & que la Grace a séparés de tant de Demi-savans qui ergotent tous les jours contre ces mêmes Autels, avec une présomption de connoissance raffinée, presque toujours ennemie de la vraie pieté. Certainement comme nous pouvons remarquer, que les gens de la Cour se soucient fort peu des hommes du commun, il ne se peut faire, que les vrais Philosophes, dont nous parlons, qui conversent avec les Intelligences d'enhaut, & qui ont l'ame pleine des choses du Ciel, ne negligent fort les vaines & téméraires pensées du vulgaire, avec tout ce qui tient en partage l'esprit brouillon des autres hommes. Les plus ignorans d'entre eux sont ceux, qui pour paroître autodidactes ou savans par eux-mêmes, s'en font le plus accroire, & qui déterminent le plus hardiment tout ce qui se fait là-haut; de même qu'on assûroit autrefois, *Nic.* que la Sibylle, en sortant du ventre de sa *Chon. l. 3.* Mere, fit des discours admirables de toute la *Isa. Ang.* fabrique du Monde. Ils savent seuls, pourquoi Dieu commanda au Prophete Osée de



prendre pour femme une pechereſſe adultere; auſſi bien qu'à Ezechiel d'être couché quarante jours ſur le côté gauche, & cent cinquante ſur le droit. Quelquefois ils ſont auſſi impies que ce Roi des Syconiens Epopée, qui provoquoit les Dieux au combat en détruiſant leurs Temples. En d'autres rencontres ils paroiffent auſſi indifférens dans la Religion, que ce Roi de Perſe Xa Abas, qui maintenoit à *Pietro della Valle*, que le Saint Jacques des Eſpagnols, le Saint George des Armeniens, & le grand Prophete des Perſes Ali, n'étoient qu'une même perſonne. Quand une autre ſorte de libertinage les prend, ils prononcent en raillant avec ces goulus de Hurons de la Nouvelle France, que la plus belle de toutes nos prieres eſt celle qui demande à Dieu le pain quotidien. S'ils blâment les diverſes ſectes des Bonzes du Japon, c'eſt ſans improuver ce qu'en dit Maſſée, qu'elles s'accordent toutes à nier la Providence Divine & l'immortalité de l'ame. Enfin vous les trouverez d'autres fois auſſi ſuperſtitieux que l'Impératrice Agnez veuve de Henry III. dit le Noir, qui fit par un Evêque cette belle queſtion à Pierre Damiani, un des plus éclairés Eccleſiaſtiques de ſon Siècle, *utrum liceret homini, inter ipſum debiti naturalis egerium,*

ex l. 6. hiſt.  
Diod. Sic.  
in exc.

lett. 4.

l. 12. hiſt.



*aliquid ruminare Psalmorum*, doute qui fût jugé par l'affirmative, comme nous l'apprend Baronius, sur l'autorité du texte de Saint Paul, qui porte dans sa première Epître à Timothée, qu'on peut prier Dieu en tous lieux. Ha que le silence vaudroit bien mieux que tous ces propos ! Qu'il est plus avantageux de ne rien savoir, que d'être si dangereusement savant ! Et que la Statue de Serapis, ayant le doigt sur ses levres, eût fait une utile leçon de se taire aux Profanes, dont nous parlons !

VINT-UNIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Du Deuil.*

**J**E ne puis être du sentiment de Quintilien, qui ne peut souffrir, qu'un homme d'érudition se trouve empêché à trouver le commencement de ce qu'il doit dire, vû que les plus ignorans & les plus rustiques, ne hésitent jamais là-dessus, la Nature seule, comme il prétend, les instruisant assés pour ce regard. C'est au troisième Chapitre du dixième Livre de ces Institutions, où il use de ces termes,



*Nec indocti, nec rustici diu quærunt unde incipiant, quò pudendum est magis, si difficultatem facit doctrina.* Pour moi je tiens, que les grandes connoissances, & la science profonde, sont celles, qui apportent du retardement à un esprit qui les possède, & qui entre en mille considérations par leur moien sur le discours qu'il doit tenir; ce que les personnes grossières n'ont garde de faire, parce qu'elles sont destituées des lumieres qui font connoître les raisons de douter, & de choisir en

*Thucyd.*  
*l. 2. hist.*

suite un parti plutôt que l'autre. En cela je ne fais que seconder ce qu'un des plus anciens Auteurs de la Grece a prononcé pour constant, que l'ignorance avoit cela de propre de nous rendre ordinairement fort hardis, au lieu que le jugement & le raisonnement nous donnent de la crainte, nous troublent, & nous rendent timides, ἀμαθία μὲν θρόσος, λογισμὸς δὲ ὄκνον Φέρει: Ce que Pline le Jeune après Seneque a traduit ainsi dans une de  
*l. 4. ep. 7.* ses Epitres, *recta ingenia debilitat verecundia, perversa confirmat audacia*; & Lucien a dit conformément à cela depuis eux dans la Préface de son Nigrinus, ἡ ἀμαθία μὲν θρασεῖς, ὀκνηρὰς δὲ τὸ λεγογισμένον ἀπεργάσεται. Quoi qu'il en soit, le deuil public & le domestique qui m'environnent, ne me permettant



pas de choisir une matière plus gaie que celle qui nous oblige à le porter ; je ne suis en peine que par où je commencerai un sujet si affligeant , & par là si peu propre à vous entretenir , si nous ne le prenons du bon côté , & que nous ne tirions philosophiquement de la consolation du propre sein de la douleur , comme il arrive souvent au contraire , que les déplaîsirs naissent d'une joie précédente , selon que toutes les douceurs se convertissent aisément en amertume. L'un est aussi naturel que l'autre , & en effet nous éprouvons tous les jours , que les plus agréables journées succèdent aux orages & aux plus fâcheux tems de l'année.

Tant y a , que si je considère avec vous cette couleur funeste qui témoigne nôtre affliction , n'en pourrons-nous pas diminuer l'aversion , en jettant la vuë sur tant d'autres Nations , qui emploient à même dessein le blanc , comme la Chinoise , la Tartare , & la Japonoise , à cause que comme cette couleur est naturelle & sans artifice , elle signifie mieux que toute autre une véritable douleur. C'est le Pere Martinus qui nous apprend cette raison ; observant ailleurs , que les chevaux blancs se montent pour cela en signe de tristesse ; & que le Roi de la Chine qui fit bâtir



la grande muraille, & brûler tous les Livres de son tems, avoit ses étendars de couleur noire, parce que c'étoit sa favorite. D'autres peuples se servent du bleu dans leur deuil, comme au païs du Mogol au rapport de Jarric; les autres comme au Perou du gris de souri, les Incas, à ce que nous apprenons de leur Histoire, ne portant point le deuil qu'avec cette couleur. Il n'y en a peut-être aucune, qui ne serve en quelque lieu de marque du déplaisir qu'on a d'avoir perdu les personnes qui étoient cheres, & dont la privation touche extraordinairement. Je tombe d'accord pourtant, que la couleur noire semble la plus propre pour cela, comme la plus obscure, & en conséquence la plus lugubre. François Alvarez nous assure, que les Abyssins, si éloignés de nôtre Europe, portent comme nous le deuil en noir. Diodore Sicilien observe, que les Carthaginois emploioient cette couleur dans leurs plus grandes afflictions, jusqu'à en couvrir leurs murailles: *mos Carthagenensium in majoribus infortuniis nigris lacernis mania obtegere.* L'Empereur Hadrien s'habilla neuf jours durant de noir, selon le texte de Dion Cassius, à la mort de Plotine qui l'avoit fait parvenir à l'Empire. Et ce riche Sophiste Herode, quoi qu'il eût

l. 19.

l. 69.



tué sa femme Regilla , pour témoigner le déplaisir qu'il ressentoit de sa perte, fit tout tendre de noir chez lui, *usque ad lapidem Lesbium*, dit Philostrate dans sa vie. Je sais bien, que nos Rois portent leur plus grand deuil en violet. Mais cela n'a pas toujours été ainsi, puisque Monstrelet nous apprend au second volume de sa Chronique, que Charles VII. à la mort de son pere se vêtit par l'avis de son Conseil le premier jour de noir, & parût le lendemain à la Messe couvert, comme il parle, d'une robe de vermeil. Mais il est à remarquer, qu'encore que la raison nous apprenne, qu'il faut donner passage aux affections naturelles jusques-là, qu'on tient que le deuil de nôtre premier pere sur le trépas de son fils Abel, dura cent ans : Si est-ce que le grand Prêtre des Juifs, le Souverain Pontife des Romains pendant le Paganisme, & nos Chanceliers en France, ont tous été exemtés de le prendre, pour quelque accident funeste dont ils pûssent être touchés.

Que si nous passons de cette triste couleur, aux causes qui nous obligent à nous en revêtir, peut-être trouverons-nous encore assés de sujet pour douter, qu'elles nous doivent contrister l'esprit, comme elles font en suite du deuil qu'elles nous font prendre. N'est-ce



pas la mort des personnes que nous affectionnions le plus qui nous paroît insupportable? Est-il possible, que nous nous affligions de la sorte, d'un chose si ordinaire, & si nécessaire?

*Homo vitæ commodatus, non donatus est.*

comme Laberius l'a fait autrefois prononcer sur le théâtre Romain. En tout cas, que perd celui qui abandonne la vie après en avoir jouï quelque tems. Elle n'est qu'une révolution de jours & de nuits, tellement semblables, que selon le dire d'un des plus anciens Philosophes de la Grece, un seul de ces jours est l'image de tous les autres, *unus dies par omni est*; de sorte qu'on peut soutenir avec raison, que celui qui en voit moins qu'un autre, ne perd rien qu'il doive fort regretter;

*Lucret.* - - - *versamur ibidem atque insumus usque,*  
*Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas.*

Après tout, de quoi est-il question? d'une chose, dit Aristote au premier Livre de ses Ethiques à Eudemus, chapitre cinquième, dont personne n'auroit envie de se charger, s'il la connoissoit avant qu'on la lui donne, & que nul homme de jugement ne reprendroit l'aïant une fois délaissée, encore qu'il fût en



son pouvoir de le faire. Cependant nous pleurons ceux qui en sont privés, & nous les pleurons d'autant plus, que nous voions qu'ils la quittent eux-mêmes mal volontiers, à peu près comme ceux, qui ne peuvent changer une demeure si fâcheuse qu'elle soit, parce qu'ils y sont accoutumés, *sic veteres inquilinos Seneca. indulgentia loci & consuetudo etiam inter injurias detinet.* N'est-ce pas une grande perversité de raisonnement d'apprehender une fin qui ne peut être évitée.

*Stultum est timere, quod vitare non possis.*

Mais ne devrois-je pas avoir une juste appréhension de vous offenser, si j'exagerois ici la grandeur des pertes publiques & particulières qui nous ont jetté sur ce propos. Le Poète Grec Phrynichus fût condamné par les Athéniens à l'amende de mille drachmes, parce qu'ayant pathétiquement représenté la prise déplorable de la ville de Milet par le Roi Darius, il leur avoit rafraîchi la mémoire d'un si fâcheux événement, les obligeant de pleurer une seconde fois, ce qui ne les avoit autrefois que trop sensiblement affligés. Je joins à cela une chose que nous apprennent les Relations de nôtre Nouvelle France, qu'il n'est pas permis de nommer une personne morte parmi les Sauvages qui l'habitent, à cause



qu'ils prennent à grande injure qu'on les fasse souvenir de ceux qui les ont abandonnés pour toujours, & qu'on leur renouvelle la douleur qu'ils en ont prise autrefois. Ils disent à ceux qui le font, selon leur façon de parler ordinaire, qu'ils n'ont point d'esprit; & c'est pourquoi, qu'ils enterrent avec les défunts tout ce qui leur appartenait durant leur vie, afin qu'il ne reste rien qui leur en puisse rappeler le souvenir, & non pas à dessein qu'ils s'en servent en l'autre Monde, comme quelques-uns l'ont écrit. Ces exemples montrent, qu'on doit être fort tenu aux propos qui représentent des malheurs passés, & par là irremédiables. Il vaut donc bien mieux passer de ce thème à un autre, après que vous m'aurez permis de faire avec Aristote cette petite réflexion morale, que les plus grands maux, y comprenant la mort même, ne sont pas les plus sensibles, ni ceux qu'on appréhende davantage, comme la raison voudrait qu'on le fit. Par effet, l'injustice, l'imprudence, & les vices en général, ne nous donnent nulle crainte; & bien qu'on devroit en avoir plus d'horreur que de toutes les infortunes qui peuvent nous survenir, jamais nôtre ame n'en est ébranlée par la peur de nous en voir attaqués; *qua*

2. *Rhetor.*  
*cap. 4.*



*maximè mala minimè sub sensum cadunt, injustitia, & imprudentia, non enim molestia afficit presentia vitii.*

Pour exécuter ce que je viens de proposer, je ne fais point de transition plus facile & plus naturelle, que de passer du sujet triste où nous étions, à celui de l'Espérance qui est nommée *ultimum rerum adversarum solatium*; celle qui sortit la dernière de la boîte de Pandore, pour modifier & adoucir l'amertume de tant de maux qu'elle venoit de répandre; & celle qui a fait nommer aux Matelots leur dernière ancre, l'Espérance. J'imiterai en usant de la sorte ce que pratiquent les Peintres, qui après avoir fatigué leur vuë sur d'autres couleurs, l'appliquent sur le verd pour la recréer, & cette comparaison devra paroître, il me semble, d'autant plus juste, que parmi ceux qui blasonnent les couleurs, le verd est le symbole de l'Espérance.

Ceux qui ont voulu parler à l'avantage de l'Espérance, comme je m'en suis expliqué dans un de mes Opuscules, n'ont pas feint d'être crûs, qu'il n'y avoit rien qui distinguât mieux qu'elle l'homme des bêtes brutes; présupposant que jamais elles n'en pouvoient ressentir le moindre chatouillement. Mais certes ces

*Lettre 24.  
de l'Esp.*



personnes - là se sont fort abusées, les brutes sont capables non seulement de concevoir de l'espérance, mais de tomber même dans son contraire qui est le desespoir. Les meilleurs Philosophes ont suivi cette doctrine; & Senèque dit nettement dans une de ses Epitres, *Ep. 8. & fera & piscis spe aliqua oblectante decipitur.* En effet le Chien ne chercheroit pas opiniâtrement son maître, le suivant à la piste, s'il n'étoit dans l'espérance de le trouver; & il ne cesseroit pas après quelque tems cette poursuite, si le desespoir ne le prenoit de pouvoir rencontrer ce qu'il cherche. Le différent pourtant n'est pas moindre entre ces mêmes Philosophes, touchant le reglement de cette passion. Le Portique n'avoit garde d'admettre celle-là, puisqu'il les condamnoit toutes. Et véritablement il y a des Espérances qui ne font qu'égarer follement l'esprit; de sorte même que les plus specieuses, qui lui agréent le plus, parce qu'elles le flattent davantage, sont ordinairement les plus trompeuses,

*Ovid. ep. Fallitur augurio spes bona sæpè suo.*

*Hel. Par.* Elles nous engagent insensiblement & par degrés de l'une à l'autre; & nous font commettre la même faute, qui porte les simples enfans à tirer une seconde fleche pour retrouver

ver



ver la première, les perdant souvent toutes deux. C'est ce qui a fait dire aux Italiens, que l'on gagne beaucoup, quand l'on perd une frivole espérance, *affai guadagna chi vano sperar perde*. Et les Arabes soustiennent dans une de leurs parœmies, que qui a de grandes espérances, a de longues douleurs. Ils ont encore cette autre, que je vois ainsi traduite, *qui vehitur curru spei, sociam habet paupertatem*. Même si nous en croions Theocrite, *Idy. 12.* comme les espérances sont accompagnées d'un desir extrême, l'on devient vieux en un seul jour, quand elles nous maitrisent. Cela est conforme à ce que Salomon nous a laissé par écrit dans le treizième Chapitre de ses Proverbes, qu'une espérance qui tarde à réussir, afflige l'ame, *spes quæ differtur, affligit animam*; exaggeant dans sa Sagesse par qua- *cap. 5.* tre comparaisons jointes ensemble, combien les vicieux & les impies sont travaillés dans leurs espérances trompeuses, *spes impii tanquam lanugo est quæ à vento tollitur, & tanquam spuma gracilis quæ procella dispergitur, & tanquam memoria hospitis unius diei prætereuntis*. Seneque les fait craindre à son ami Lucilius par cette autre considération, qu'elles ne sont jamais exemptes d'apprehension, *spem metus Ep. 5. sequitur*, de sorte que, *desines timere, si spera-*



*rare defieris ; & quoi que la crainte & l'espérance paroissent fort différentes, elles vont toujours ensemble, comme le prisonnier & sa garde, quemadmodum eadem catena & custodem & militem copulat, sic ista que tam dissimilia sunt, pariter incedunt.* Enfin nous apprenons de Suidas, que les Atheniens pour signifier une très belle & heureuse vie, disoient *ἀνέλπισον*, *vitam ex spe non pendentem, sed bonis jam paratis & presentibus fruentem*, selon l'interprétation de ce Nomenclateur.

*ad vocem  
ἀνέλπισον.*

Mais les Philosophes nommés Elpistiques, & qui prenoient plaisir à se nourrir d'espérance, ne trouvant point de plus belle devise que celle-ci, *dum spiro, spero*, défendent leur sentiment par beaucoup de raisons bien différentes. Premièrement à cause qu'à le prendre dans la généralité, la vie seroit presque intolérable, si elle étoit déstituée de cette douce passion. L'Espérance d'une juste récompense n'est-elle pas ce qui nous console dans tous nos travaux ? Qui semeroit les bleds, s'il n'espéroit une bonne recolte ? L'Espagnol dit, *qui en sembra en Dios espera* ; & le vers senaire Jambique rapporté par Suidas, assure, qu'il n'y a point de Laboureur qui n'espère d'être riche un an après la semaille,



αἰ γειωργὸς εἰς νέωτα πλούσιος,

*Semper agricola in novum annum est dives.*

D'ailleurs se trouve-t-il quelqu'un si austere, qui dans un tems de mauvaise fortune ne se flatte avec Horace d'un changement aussi favorable qu'inespéré,

*Grata superveniet quæ non sperabitur hora.* l. 1. ep. 4.

Enfin Corydon exhorte Battus à prendre bonne espérance, dans l'Idyle quatrième de Theocrite, parce que l'espérance est le partage des vivans, qui ne se communique point aux morts. Et dans ce qui nous reste de l'ancien Poète Linus, l'on voit cet autre raisonnement, que tout étant facile à Dieu l'on peut tout espérer de sa bonté. L'opinion de ceux qui croient, que la Nature ne crée point dans nos ames d'espérances absolument trompeuses, non plus que de desirs qui ne puissent être remplis, semble aussi favoriser fort le parti de l'Espérance, quoi que peut-être peu raisonnablement, le desir de voler comme un Aigle, ou d'être au dessus de tout ce qui limite nôtre humanité, n'étant pas moins ridicule que de certaines espérances semblables à celle du Chameau, qui se promettoit d'obtenir de Jupiter des cornes, dont il pourroit attaquer ou se défendre, & il se trouva qu'au lieu d'avoir ce qu'il attendoit, Jupiter offensé



d'une si folle présomption, lui ôta les oreilles qu'il portoit, d'où est venu le Proverbe des Anciens, *Camelus desiderans cornua, etiam aures perdidit.*

Je penseé, que la diverse nature des Espérances, dont les unes paroissent raisonnables & d'un succès facile, les autres tout-à-fait impertinentes, que cette diversité, dis-je, peut donner lieu à un accommodement aisé entre les deux opinions contraires, que nous venons d'exposer. Je dirois donc, qu'on ne feroit sans injustice condamner une espérance bien fondée, ni permettre le moins du monde l'usage des folles & évaporées, à ceux qui veulent pratiquer une bonne Morale. Quelqu'un a fort bien dit, Aies les yeux au cœur pour voir ce que vous devés désirer; & non pas le cœur aux yeux pour désirer tout ce qu'ils voient. Et je me souviens, que Seneque, qui n'a pas été toujours si Stoicien, qu'il ne se soit assés souvent écarté des sentimens de Zenon, n'oblige pas son ami Lucilius à bannir de son ame toute sorte d'espoir, puisqu'il se contente, qu'il le tempère par le moien de son contraire, les recevant tous deux ainsi adoucis & mitigés. Ce n'est pas là être ennemi mortel de toutes les passions, comme l'on a voulu le lui faire accroire, &



comme l'ont été les déterminés Sectateurs du Portique. Afin que vous en jugés avec moi, voici son texte de l'Épître cent-quatrième : *Si sapiſ, alterum alteri miſceas; nec ſperaveris ſine deſperatione, nec deſperaveris ſine ſpe.* Cela veut dire, qu'il faut eſpérer avec quelque ſorte de crainte, & ne deſeſpérer entièrement de rien. Les Anciens ont condamné avec raiſon les deſeſpoirs extrêmes, tels que celui des habitans de Phocéé, *Phocenſium deſperatio.* Et comme nous releguons les deſeſpérés aux Enfers, Euripide dans ſon Hercule furieux dit, que c'eſt le propre d'un homme de bien d'eſpérer toujours, au rebours du vicieux & méchant, qui comme tel eſt inceſſamment travaillé du deſeſpoir.

*Ille autem optimus eſt vir, qui ſpei*

*Semper confidit: at deſperare hominis eſt mali.*

Quelques perſonnes qui ſe trouveroient importunés du Grec, ſont que je m'abſtiens ſouvent de vous debiter tout le Grec que je pourrois rapporter. Surquoi la paupière m'ayant treſſailli, ce qui étoit un ſigne autrefois qu'on devoit bien eſpérer, je veux croire que vous prendrés mon procédé en bonne part, & que je ne dois pas paſſer outre, étant l'heure de finir. En effet, voyant le Soleil tomber



tout à coup sur nôtre horizon, ce que les Poètes nommeroient se précipiter dans l'Océan après sa course journalière, je me suis aussi hâté, & comme précipité, pour m'acquitter à tems de ce que je vous devois. Cette raison ne vous semblera pas trop froide, quand je vous aurai dit, que le plus éloquent des Romains en a employé une toute pareille au troisième Livre de son parfait Orateur, en ces mots, *Sol præcipitans hæc me pænè præcipitem evolvere coegit*. Cela justifie encore ce que nous avons prouvé ailleurs, que toute paronomasie, ou jeu de paroles par allusion, ne doivent nullement passer pour des vices si l'on n'en abuse.

VINT-DEUXIÈME  
HOMILIE  
ACADEMIQUE.

*Des Auteurs.*

QUAND vous voulés, que je vous entretienne de discours si peu considérables que sont les miens, je ne laisse pas d'être touché de quelque vanité, comme si vous estimiés en moi ce qui nous donne apparemment le plus grand avantage, dont la



Nature nous ait gratifiés sur le reste des animaux, d'exprimer & de faire entendre les uns aux autres toutes nos pensées par le moien de la parole. Car selon l'imposition du nom que les Grecs ont donné à la voix, & à cette parole dont nous nous servons, sa propre fonction est d'expliquer & de rendre manifeste ce que nous avons dans l'ame, Φω-  
νὴ Φῶς νοῦ, elle est la lumière de l'entende-  
ment; de sorte que les Latins ont fort propre-  
ment appelé le mensonge qui profere le con-  
traire de ce que l'on a dans l'intérieur, *men-  
dacium, mentiri enim est contra mentem ire.*  
Mais quand je fais réflexion sur le peu d'exi-  
stence qu'ont ordinairement les paroles,  
qu'Homere a si bien nommées ailées ou  
volantes, ἑπεα πτερόεντα, parce qu'elles se  
perdent souvent en l'air, plus irrevocable-  
ment & plus vite, que ne font les oiseaux,  
qui l'habitent; je viens à rabattre beaucoup  
de l'estime qu'on peut faire des discours les  
mieux polis, & que la plus haute Eloquence  
recommande. En effet nous serons contraints  
d'avouër, si nous y voulons prendre garde,  
qu'après les avoir entendus, nous n'en rap-  
portons guères autre chose, que le même  
plaisir, que donnent d'agréables concerts,  
dont l'harmonie & la simphonie remplit pour



un tems doucement les oreilles , fans qu'un peu de momens après, il nous en reste davantage qu'une douce mémoire du plaisir que l'ouïe a reçu durant leur mélodie. Il est vrai qu'il y a plus d'une sorte d'énoncer ce que l'esprit a conçu , & , s'il faut user de ce terme, de s'expectorer. Car outre qu'il y a un silence instructif, témoin celui du fils de Dieu, qui refuse dans Saint Mathieu les faux accusateurs

cap. 26. en ne disant mot , *Jesus autem tacebat* : il se trouve encore une Eloquence muette qui s'apprend avec art ; pour ne rien dire de certaines taciturnités venales, *cùm bos infidet lingue*, telle que fût celle de Demosthene, lors qu'on prononça de lui, que *argentanginam patiebatur*. Nous avons de plus l'élocution qui s'écrit, & qui se voit dans les Livres, dont le pouvoir n'est guères moindre que celui de la verbale, outre que sa durée est telle, que le tems même qui consomme toutes choses semble la respecter. Les ouvrages qui nous restent des plus grands Orateurs autorisent mon dire; & pour en éviter le dénombrement qui pourroit être ennuyeux, je vous ferai seulement souvenir de cet Antipater Sidonien, l'un des piliers du Portique des Stoïciens, qui fût surnommé *καλαμοβοας*, *calamo-clamator*, parce que ne voulant point entrer en contesta-



tion de paroles contre Carneade, il le maltraitoit de sa plume, connuë de tout le monde, & qui lui acquit ce surnom.

Or vous ne ferés peut-être pas fâchés de remarquer, qu'outre le parler expressif, & le silence affecté, que je viens de toucher, il y a une voie moienne entre eux, par laquelle on peut éviter ces disputes fâcheuses telles qu'étoient celles de ce subtil & pressant Academicien Carneade. C'est quand au lieu de refuter opiniâtement une proposition ridicule, l'on se contente, par cette figure que les Rheteurs nomment Ironie, de la laisser passer pour bonne, selon que je vous en vai donner quelques exemples, puisque ma mémoire inopinément me les fournit. Je me souviens *Phys. du*  
bien d'avoir dit ailleurs, qu'à celui qui soute- *P. c. 14.*  
noit avoir vû des poissons nager dans un Lac d'eau bouillante, quelqu'un se contenta de lui repliquer, qu'il oublioit qu'on les faisoit cuire dans de l'eau froide. Un Lucquois rapportoit à un Florentin en chemin faisant, qu'il y avoit dans Lucques un aveugle qui joüoit admirablement bien aux Echecs: L'autre lui dit sans s'émouvoir, qu'il le croioit aisément, parce qu'ils avoient aussi dans Florence un autre aveugle, qui maniant deux ou trois fois seulement le papier d'une Lettre, rapportoit sans



hésiter tout ce qu'elle contenoit. Il se trouve des personnes si hardies à debiter pour vraies des choses tout-à-fait incroyables, qu'on ne peut mieux faire, si l'on veut éviter une noise importune, que de les paier de la sorte en même monnoie. Un homme qui récitoit les raretés qu'il avoit observées dans ses voyages, assûroit avoir vû quelque part un Chou sous lequel quinze cens hommes à cheval se mettoient facilement à couvert. Son auditeur prit plaisir à lui damer le pion doucement de la sorte; qu'il s'étoit trouvé en un lieu, où l'on fabriquoit une si grande chaudiere, que cent hommes qui y travailloient ne s'entendoient pas, tant ils étoient éloignés les uns des autres. Le bon fût, que le voyageur demandant à quoi pouvoit être bonne une si grande chaudiere, il reçût pour réponse que c'étoit pour faire cuire son Chou. Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici une petite raillerie, qui se passa entre le feu Pere Mersenne & moi, d'autant plus que j'ai toûjours beaucoup estimé l'étendue de son savoir, & l'amour qu'il avoit pour les vérités Physiques, dont il étoit curieux autant qu'homme de son tems. Il est vrai, que comme il se trouvoit naturellement fort sincere, & grand ennemi du mensonge, n'ayant garde d'en dire aucun sciem-



ment, il présupposoit facilement la même candeur & naïveté en ceux avec qui il conversoit, ce qui le rendoit souvent un peu trop credule. Me disant une fois, qu'il y avoit un Religieux dans son Convent, qui frappant à une des portes du Dortoir, reconnoissoit aussi-tôt par le son du coup, si le Pere qui habitoit cette cellule y étoit alors, & même, s'il avoit compagnie, de quel nombre elle pouvoit être. Je lui repartis dans la figure, dont nous parlons, que cela ne m'étonnoit pas, parce que je connoissois une personne, dont le tympan, principal organe de l'ouïe, étoit d'une si excellente fabrique, qu'entrant dans une chambre vuide, elle connoissoit sans méconter les propos qu'on y avoit tenus, & sur tout les airs qu'on y avoit chantés, observant même si quelqu'un avoit détonné. J'avoué, qu'un petit souris m'ayant surpris là-dessus, il s'apperçût de ma raillerie, qu'il reçût agréablement de la façon qui doit toujours avoir lieu entre amis. Voilà des exemples de la maniere, dont l'on peut quelquefois sans contestation, & sans s'expliquer davantage, répondre à des gens avec qui l'on ne veut pas disputer ouvertement.

Mais puisque c'est au sujet du discours & de l'élocution, que je vous ai rapporté ces pe-



tites historiètes ; je reprendrai mon thème, & commencerai à le continuer par une naïve déclaration , que je suis toujours dans l'opinion que j'ai eue de tout tems si favorable aux Livres des Anciens, soit pour les bonnes pensées, dont je les vois remplis, soit pour l'expression de ces mêmes pensées, qui ne peuvent être mieux rendues qu'on les voit dans ces excellens originaux Grecs & Latins, dont tant de Siècles semblent avoir respecté le mérite, afin de les transmettre jusqu'à nous. Horace s'est contenté de recommander aux jeunes Romains de son tems la lecture assidue des premiers,

*l. de arte - - - Vos exemplaria Græca*

*Poët.*

*Nocturna versate manu , versate diurna.*

Je pense être présentement obligé à vous exhorter de ne quitter jamais le modele des uns & des autres, si vous desirés profiter solidement de vos études , & faire un jour quelque figure dans la République littéraire. Ce n'est pas que je ne sâche bien, que tous les Livres des Anciens ne sont pas également à imiter, puisqu'il y en a même, dont les fautes sont à fuir. Je me souviens aussi de ce qu'Arnobé a proferé hardiment sur un sujet plus important que n'est celui de l'Eloquence, puisqu'il regardoit le salut de nos



ames, *quasi verò*, dit-il, *errorum non antiquitas plenissima mater sit*. Mais tant y a, que le nombre des bons, tels que sont les classiques, est de si grand prix, que les erreurs des autres ne sont presque pas considérables, outre qu'elles peuvent être facilement évitées. Il se voit parmi les plus vieux Auteurs de l'une & de l'autre langue des savans, ce que les Latins ont dit particulièrement de leur Ennius, de l'or & des perles à recueillir qui s'étoient brouillées avec les ordures que l'impureté de son Siècle avoit semées dans ses écrits. Et si l'on prend la peine de bien manier ces vieux originaux, l'on trouvera, que leurs duretés sont semblables à celles de certains rochers qui enferment les plus fines pierreries, & d'où se tirent les Diamans. Après tout l'on ne sauroit soutenir raisonnablement, que toutes les duretés de langage soient à mépriser, ni toutes les grossièretés d'expression à rejeter. Origene dans son septième Livre contre Celsus préfère les discours mal polis des Hebreux à toute l'élégance de Platon & des autres Grecs, parce que le stile des premiers est plus approprié à l'utilité de la multitude. Car ajoûte-t-il, l'on doit faire plus d'état des préparatifs d'un Diner destiné pour un grand monde, quoi qu'il s'y rencontre



moins de delicateſſe, que d'un autre feſtin beaucoup plus friand, mais qui ne regarde que la nourriture & le goût de peu de perſonnes. Quoi qu'il en ſoit, les autres exemplaires des bons Auteurs qui ont reçu l'approbation générale de tant de Siècles, & de tout ce qu'il a paru dans le monde de grands & de ſavans hommes; ces excellens prototypes, diſ-je, ne ſont pas ſujets aux mêmes reproches. Ils peuvent être utilement imités en tout, & quand on n'auroit nul deſſein de le faire, il eſt certain, que comme ceux qui ſe trouvent parmi les parfums, en remportent inſenſiblement les douces vapeurs; la lecture des ouvrages dont nous parlons, nous communique l'excellence du genie de ceux qui les ont produits, & nous rend capables de plaire en ce que nous ferons à leur imitation, & auſſi agréablement qu'ils ont fait. Mais puſque toutes les perſonnes de quelque érudition tombent aiſément d'accord d'une vérité ſi connue, faiſons nôtre profit de cette maxime d'Ariſtote qui porte, qu'on ne ſauroit plus mal employer ſon loifir, qu'à prouver ce qui de ſoi-même eſt manifefte, ἀδόλεσχα

l. 2. Rhe- τὰ Φανερά λεγῶν, *nugatorium eſt dicere ma-*  
*niſeſta*, & n'infuſtons pas davantage ſur ce qui  
 ne peut être conteſté que par des ignorans.



Il se rencontre néanmoins des gens assés peu sensés, pour soutenir, qu'on ne doit jamais se prévaloir du travail des vieux Auteurs, prétendant, que nous devons tous avec nôtre bel esprit produire des pensées qui égalent non seulement les leurs, mais qui les devancent de beaucoup. Ils disent contre ceux qui estiment les productions spirituelles des Anciens, & qui s'en servent adroitement avec succès; qu'ils seroient muets si ces Anciens n'avoient point parlé, ni laissé leurs fantaisies par écrit. Et certes cela auroit quelque apparence, si ceux dont ils parlent, & qui respectent l'Antiquité, se prévalaient cruement de ce qu'elle nous a laissé, sans rien contribuer du leur qui l'accompagne, & qui souvent le mettent en de nouveaux jours, par des applications, où les Auteurs primitifs n'ont jamais pensé. J'avouë, que s'ils rendoient les pensées & les termes des Anciens à la façon d'une rigole, qui porte les eaux qu'elle reçoit sans leur donner la moindre qualité qui les rende plus considérables, la peine de leur transcription seroit tout-à-fait méprisable. Mais ceux qui savent la belle manière, dont l'on se doit prévaloir des ouvrages dont il est question, tiennent un procédé bien différent, apportant toujours de



l'illustration à tout ce qu'ils produisent de ceux qui les ont devancés. A la vérité Lipse, que le dernier Siècle a estimé, lui donna huit Livres de Politique, rattachés à la manière des Centons, ou de ces Vestes de plusieurs pièces & de diverses couleurs, aiant cousu les textes de quantité de bons Auteurs avec de petits filets de son crû, & avec bien plus de travail que d'industrie considérable. Quoi qu'il recommande pourtant cet ouvrage en plusieurs de ses Epitres, par la même passion, qu'ont des Meres qui cherissent les plus infirmes & souvent les plus imparfaits de leurs enfans; si est-ce que les hommes de capacité connue, & les mieux entendus de son tems, ou qui ont été depuis lui, n'ont pas été de son avis, & n'ont jamais fait grand état de cette composition. Il y auroit trop d'injustice de condamner sur cet exemple & sur quelques autres de même farine, les citations ou les imitations des grands personnages qui ont été reverés de tous les Siècles passés. En vérité, je ne puis m'abstenir de me servir encore sur ce sujet de ce que j'ai autrefois rapporté de l'Oraison d'Isocrate au Roi Nicocles. Il assure ce Prince, que ceux qui entendront bien à se prévaloir judicieusement de ce qu'ont



qu'ont déjà écrit les gens de réputation , qui les ont devancés, seront indubitablement les meilleurs & les plus prisés Auteurs de tous. Or Isocrate étant si ancien Ecrivain parmi les Grecs, qu'on a dit de lui, qu'il étoit plus sorti d'Orateurs & de grands hommes de son Ecole, que de Heros du cheval de Troie, jugés si nous devons hésiter aujourd'hui à maintenir sa maxime touchant l'imitation & la citation de ceux des Siècles passés qui ont eu la plume la mieux taillée, puisque nous avons recueilli depuis lui, c'est à dire depuis deux mille ans, l'hérédité de tant d'autres Grecs, & de tant de Latins, qui nous ont laissé ces doctes travaux, dont nous jouissons comme par droit successif dans toute l'étendue des Disciplines.

Ne prenés pas tout ceci pour une marque certaine, que je méprise le travail de ceux qui nous font voir par de nouvelles speculations, & par de nouveaux jours ce qui sert à l'illustration, soit des Arts, soit des Sciences. Je les révere, & je leur en fai du gré autant que personne qui vive, tenant pour très véritable, que les nouvelles productions d'esprit sont autant estimables, & plus, dans la République des Lettres, que la découverte de quelques país jusqu'ici inconnus dans la Géo-



graphie. En effet il faut tomber d'accord, que depuis la sentence prononcée par le Sage des Hebreux, qu'il n'y avoit plus rien à voir de nouveau sous le Soleil, on a bien découvert des choses ignorées & inconnues de son tems, jusqu'à des Mondes nouveaux qui nous font remarquer une presque nouvelle Nature. Mais ce n'est pas à dire, qu'on doive admirer mille imaginations frivoles, qu'on nous debite tantôt sous le voile de quelque nouveau système, tantôt sous de belles apparences d'un style particulier, qui doit effacer la grace de celui, dont l'on s'est servi jusqu'ici. Cependant il se trouve, que tous ces écrits dont je parle, ne font rien que brouiller les choses, & jeter du fable aux yeux des crédules, l'imprécation d'Isaïe leur pouvant être appliquée, *Væ ponentes tenebras lucem, & lucem tenebras*. L'on se doit prendre garde sur tout de certains Titres trompeurs, qui promettent beaucoup & ne tiennent rien, s'ils ne font tout le contraire de ce qu'on en attend, *pregonan vino, y venden vinagre*. L'Orateur Antiphon, qui disputant contre la Providence divine s'en mocquoit, mit cette inscription à son Livre *περὶ ἀλθειας, de veritate*. Celsus l'imita depuis nommant sa composition, où il tâchoit



de détruire le Christianisme, ἀληθῆ λόγον, *verum sermonem*, comme Origene qui l'a si bien scû réfuter, l'a fort judicieusement observé. Il y en a qui cherchent leur plus grande gloire dans une censure; qui critique tout ce que les autres ont dit dans leurs Ecrits, sans jamais songer à se corriger eux-mêmes par ce qu'ils y apprennent. Ce sont des châtreaux qui ne savent que débilitier ou mutiler les Livres, & qu'il faut renvoyer au service de la Mere des Dieux, les Muses ni le Parnasse ne pouvant agréer leur profession. Pour le dire en un mot la plupart des Livres, qu'on voit aujourd'hui sortir de sous la presse, sont de la nature de ces vins doux & nouveaux, qui plaisent d'abord, mais qui nuisent à l'estomac, font mal à la tête, & ne sont jamais de durée.

Ce que je viens de vous dire des Livres, où l'on est trompé, parce qu'on s'en promet beaucoup, & ce sont des buissons creux où le meilleur chasseur du monde perd sa peine; m'oblige à vous ajoûter, qu'encore qu'un petit cachet nous puisse donner l'empreinte d'un Colosse, qu'on ait reconnu la main d'Apelle à une seule ligne, & qu'un bon Veneur remarque la qualité d'un Cerf, ou de quelque autre bête sauvage, par la seule impression que



son pied a faite sur le terrain en marchant ; si est-ce qu'il n'en est pas toujours de même dans les matières literaires. Le savant Julien fût attrapé selon cela, quand aiant pris la peine de lire tout un volume , il fût contraint d'écrire, ἔγνων, ἀνέγνων, κατέγνων, *vidi, legi, damnavi*. Il y a des feux volages qui paroissent dans des compositions, dont l'éclat ne dure qu'un instant, & vous conduit dans des fondrières d'ignorance. Tel ouvrage a quelquefois un commencement charmant, qui dégénere bien - tôt, & qui ne donne dans sa suite que des témoignages de la foiblesse de son Auteur,

*Ut patrum invalidi referunt jejunia nati.*

La vraie Eloquence, & la solide Erudition, ne tombent point dans ce défaut. Elles ne sont pas de la nature de ces petits vents , qui s'amolissent aussi-tôt presque qu'ils ont commencé , & deviennent plus foibles dans leur course. On les voit plutôt semblables à ces grands fleuves, qui acquièrent les forces & qui se rendent plus considérables, par de nouvelles eaux , à mesure qu'ils s'éloignent de leur source. Je m'assûre qu'il n'y a pas un de vous qui n'ait reconnu plus d'une fois avec chagrin la vérité de cette proposition.

Peut-être vous étonnerés-vous, qu'un hom-



me si fautif que je suis, reprenne si hardiment les autres, & vous pourrés même ajoûter, que je le ferois bien mieux de remédier à mes propres erreurs. En vous conjurant de les excuser, je vous supplie de croire, que je n'ai rien plus à cœur que de me reformer moi-même. Le Pilote qui passe les autres dans son vaisseau, se transporte aussi avec eux; & moi en m'efforçant quelquefois d'instruire les moins éclairés, je m'instruis moi-même, & je me fais la même leçon qu'à eux. Mais je vous avouë, que je ne fais pas grand conte du jugement que peuvent donner de certains Critiques dont je vous ai tantôt parlé. Il s'en faut tant que j'espère, quand je m'explique de mes petites rêveries, de plaire à tout le monde, que je ne le souhaite pas seulement. Je suis persuadé, qu'il est avantageux de déplaire à quelques-uns, de qui l'approbation est un témoignage qu'on a failli, & presque une assurance d'avoir mal réüssi. Il y a d'ailleurs de petites negligences qui les choquent, mais qui sont assés souvent recevoir en meilleure part ce qui est proféré ingenuement & sans dessein. Beaucoup de choses plaisent principalement, à cause qu'on remarque qu'elles ne sont pas écrites pour plaire. Je ne puis cependant que je ne croie



le tems bien employé que j'ai donné diverses fois à vous entretenir quand vous l'avez désiré ; puisque votre favorable attention m'assûre de votre agrément, & d'une amitié de si grand prix qu'est la vôtre. Si je l'ai fait un peu brusquement , & d'un style négligé, vous vous souviendrez , s'il vous plaît, de cet aphorisme d'Arnobé, *quid dicatur spectandum est , non quali cum aménitate dicatur , nec quid aures commulceat , sed quas afferat audientibus utilitates*. La grande politesse affoiblit souvent la matière qu'on emploie, & qui ne veut pas la dernière curiosité. *Enimvero, comme ajoute le même Auteur, dissoluti est petitoris in rebus seriis quærere voluptatem*. L'on peut dire, que je n'ai pas été par tout sur ce sérieux dont parle Arnobe, & cela se peut prouver par les petites historiettes que je vous ai tantôt rapportées au sujet de l'Ironie complaisante, & qui sert à éviter des contradictions importunes. Mais vous sâvez bien, qu'une austerité trop grande & trop affectée dans nos entretiens, peut être vicieuse, parce qu'elle déplaît ordinairement. Nous ne remplissons pas tellement nos jardins d'arbres fruitiers, que nous n'y donnions place aux Ormes, aux Tileuls, & à d'autres plantes, qui ne sont cultivées que pour donner



une ombre agréable & divertissante. C'est toute l'excuse que vous aurés de moi.

VINT-TROISIÈME

HOMILIE

ACADEMIQUE.

CONTRE LES PLAGIAIRES.

**J**E fus averti il y a peu de jours par un ami dont j'ai sujet de faire beaucoup d'estime, qu'on avoit apporté de Hollande la Relation d'un voyage fait à la Chine par des Ambassadeurs de Messieurs les Etats des Provinces Unies, qui l'avoient toute traversée depuis la Province de Canton la plus Meridionale, jusqu'à la plus Septentrionale où est Pequín, & où le Tartare s'étant rendu le maitre de ce grand Etat sa residence ordinaire. D'abord je remerciai cet ami, comme d'un avis qu'il me donnoit le plus agréable que je pouvois recevoir; ne connoissant point de lecture, ni plus utile, ni plus plaisante à ceux de mon genie, que celle des Voyages de long cours, lors qu'ils sont dressés de bonne main. Car n'y ayant rien qui soit plus conforme à la Nature, que de la contempler en toutes ses parties, autant que faire se peut;



& la condition de beaucoup de personnes ne leur permettant pas de sortir de leur país pour en voir de fort éloignés ; que peut-on faire de mieux, que d'apprendre par de fidelles Rélations ce que ceux qui les ont vifités, y ont remarqué de confidérable. Je fai bien, qu'on a écrit de Socrate, tenu pour le plus fage des Grecs, qu'il fortoit moins de fa ville d'Athenes que les aveugles & les boiteux, Platon aiant ainfi parlé de lui dans fon Criton. Mais affés d'autres Philofophes n'ont pas crû les voïages moins avantageux pour l'efprit, que le changement d'air l'eft fouvent pour le corps, felon la doctrine des Médecins, & felon qu'Épictete le prononce dans le chapitre fixième du troifième Livre d'Arrian ; d'où il s'ensuit, que le recit de ces mêmes voïages ne peut être, outre fon agrément, que très fructueux à ceux qui s'y appliquent de la bonne manière.

Quoi qu'il en foit, j'appris bien-tôt de mon ami, qu'il ne me parloit pas tant de l'impreffion de ce Livre nouvellement venu de Hollande, pour le plaifir que j'aurois de le voir, qu'à caufe de l'interêt que j'y avois, ne s'étant guères commis, à fon jugement, un vol littéraire, de ceux que les Latins ont nommés *Plagia*, plus grand, ni



plus effronté, que celui où j'étois intéressé dans l'Edition de ce voiage. Pour m'émouvoir davantage à un juste ressentiment, il me fit entendre qu'encore que cet Ecrit fût très digne de recommandation par le Journal de l'Auteur principal le Sieur de Neuhoff, Maitre d'Hôtel de l'Ambassade; celui qui l'avoit fait imprimer sans son scû, s'étoit plû à le grossir d'un nombre infini de textes pris de mes petits Ouvrages, presque toujours sans en changer les paroles, s'attribuant le tout, comme un aussi parfait *Plagiaire* qu'il y en eût jamais. Il me pria ensuite de jeter les yeux sur la Préface, où véritablement je fus étonné de reconnoître des pages entières copiées sur mon Opuscule des Voia- ges & de la découverte des nouveaux païs, imprimé pour la première fois *in octavo* il y a vint-cinq ou trente ans. Or parce que je ne faisois que rire de cela, lui ajoutant même, que je me sentoie redévable à une personne qui devoit faire grand cas de ce qui venoit de moi, puisqu'il se l'étoit voulu attribuer, il me repartit avec plus d'émotion que je n'en attendois de lui, qu'il n'étoit pas de mon sentiment, & qu'il jugeoit un Plagiaire semblable, plus punissable qu'un Voleur de grand chemin, parce que la gloi-



re & la réputation littéraire étoit quelque chose de plus précieux que de l'argent. S'il s'étoit contenté, me disoit-il, de suivre & de paraphraser aucunement vos pensées, on pourroit peut-être l'excuser sur ce qu'il n'est pas inconvenient, que deux hommes aient de pareilles imaginations & forment de mêmes idées ; comme il s'en est trouvé de fort éloignées les uns des autres, qui n'ont pas laissé, dit Cicéron, de faire quelquefois de semblables songes. On peut prétendre de plus, qu'on perd la propriété de ce qu'on donne au public, & que tout le monde s'en peut prévaloir, pourvu que ce soit avec civilité. Mais je vous soutiens, qu'on doit imiter en ceci l'Abeille, qui cueille la matière de son miel sur la fleur sans l'offenser, & ne faire pas comme la Fourmi, qui emporte le grain entière pour sa provision. Votre copiste devoit pour le moins déclarer une fois pour toutes, qu'il s'étoit servi des textes d'un Auteur de ce tems, dont il se déclaroit son redevable de bonne foi. Car l'on a dit plaisamment, que de prendre sur les Anciens, quoi qu'on ait toujours bonne grace d'user de reconnaissance en les citant, c'étoit néanmoins comme pirater au delà de la ligne ; mais que de s'attribuer les travaux des Auteurs moder-



nes, & sur tout des contemporains, qui peuvent par un tel larcin perdre un jour ce qui leur appartient, c'est filouter avec infamie, & dépouiller les passans au coin des ruës. Prenés garde, que vous voulés faire passer pour une bagatelle ce qu'on dit qui fût capable de faire nier à l'impie Diagore l'Existence des Dieux, aiant vû le parjure impuni d'un jeune homme qui nia de lui avoir dérobé un Livre de sa composition, sans recevoir aucune punition de son parjure.

*Greg. Gy-  
raldus de  
Poëris.  
p. 343.*

L'animosité qui accompagna le discours de mon ami me fit juger, que je devois un peu ploier là-dessus, vû principalement que son emportement ne procedoit que de l'excès du bien qu'il me vouloit; c'est pourquoi tournant en raillerie la colere obligeante qu'il avoit fait paroître, je lui dis de l'air dont nous avons accoûtumé de nous faire la guerre l'un à l'autre, que je trouvois qu'il s'étoit échauffé à un point qui bleffoit un peu les regles de sa Morale ordinaire; & que je le priois de se souvenir de ce que je lui avois souvent ouï priser comme une bonne maxime, qu'autant de fois que la raison s'étoit laissée entamer par la passion, la première devoit aussi-tôt reprendre son affiette, comme l'eau fendue par la rame, se rejoint en un in-



stant sans qu'il y paroisse. J'avouë pourtant, que nous ne pûmes pas nous modérer, l'un & l'autre de telle sorte, que comme je lui reprochois sa vehémence un peu excessive, il ne me repartit en me taxant de trop d'insensibilité en une chose où il prétendoit que j'étois notablement intéressé. Il y a des injures obligeantes entre des amis, & celles que nous nous dimes, me firent souvenir de ce que rapporte le Cardinal Baronius dans l'onzième Tome de ses Annales. Pierre Damiani aussi Cardinal aimoit tant la solitude, qu'il souhaitoit ardemment de retourner dans celle de Saint Benoît, si le Pape d'alors le lui eût permis, desirant pour cela de lui remettre son titre d'Evêque d'Osie. Mais parce que son meilleur ami Hildebrand depuis devenu Pape du nom de Gregoire VII. s'opposoit à cette abdication, à cause de l'amitié extrême qu'il portoit à Pierre Damiani, celui-ci nomma Hildebrand *Sanctum Satanam*, l'appellant Saint, ajoute Baronius, comme ne doutant point de sa bonne intention, & Satan, d'autant qu'il étoit son adversaire dans la poursuite qu'il faisoit de retourner au Desert du Monastère où il avoit été élevé. Vous m'avoués, que c'étoit mêler assés plaisamment l'huile avec le vinaigre. Tant y a, que si je



m'efforçois de prouver à mon antagoniste, qu'on devoit mépriser comme une bagatelle, ce qu'il vouloit me faire passer pour très important: Et si je lui remontrais, que les Peruvians élisant pour leur Général celui d'entre eux, qui pouvoit porter le plus pesant fardeau, n'étoient pas si bien fondés, qu'on l'est dans la doctrine des mœurs, de donner le prix à celui qui endure par grandeur d'esprit un outrage: Il me repliquoit, qu'on ne devoit jamais négliger sa réputation, & j'ai bonne mémoire, qu'il en eût assés pour me prononcer cette Sentence de l'Orateur Romain, *ut levitatis est, inanem aucupari ru-* Cic. orat.  
*morem, & omnes umbras etiam falsæ gloriæ* in Pisonem.  
*consecrari; sic levis est animi lucem splendoremque fugientis, justam gloriam, quæ est fructus veræ virtutis honestissimus, repudiare.*

Qui vous peut assurer, m'insistoit-il, que d'ici à quelque tems l'on ne vous prenne pour le Plagiaire? & qu'on ne vous impute d'avoir transcrit une partie de vos Oeuvres sur le texte de ce faiseur de réflexions dans une Relation qui eût mieux valu toute nue, parce qu'elle eût été plus courte, & plus croiable à cause de sa simplicité? Bref après une infinité de telles contestations, voiant que j'avois toujourns quelque repartie à lui



faire, il me dit, qu'il se serviroit de ce mot ancien, *magis movent exempla quàm mores*, pour tâcher d'obtenir de moi par la voie exemplaire ce qu'il ne pouvoit gagner par celle de la raison. Je fai, continua-t-il, que vous aimiés & priés extrêmement le défunt Bibliothecaire du Cardinal Mazarin Gabriel Naudé. Or vous pouvés vous souvenir, comme il fit condamner en Justice celui, qui sans le nommer avoit débité pour sien ce qu'il avoit écrit en faveur des grands hommes faussement accusés de Magie. Beaucoup de jugemens pareils peuvent être ajoutés à celui-là. Mais pour abréger je vous prierai seulement, que nous voions dans votre Chronique Espagnole de *Ambrosio Morales*, avec quelle précaution l'on a mis au devant du premier volume un Avis au Lecteur en forme de plainte, contre un usurpateur du bien d'autrui, pareil à celui qui vous enleve, autant qu'il lui est possible, l'estime de vos travaux.

La plainte que fait cet Espagnol qu'on avoit pillé de la Chronique de *Morales* non seulement les Sentences, ou les belles pensées, mais encore les paroles, sans la citer; cette plainte, dis-je, est un sujet si conforme au vol qui vous a été fait, qu'il ne peut y



avoir de diversité, sinon en ce qu'on vous a dépouillé avec plus d'excès, & bien plus outrageusement. A la vérité vôtre nom a été exprimée, & même avec éloge, dans la page 237. de la Relation, lors que l'on s'est voulu étendre sur le mérite de la République de Hollande; & l'on a rapporté ce que vous en avés écrit au sujet de la proposition que firent les Espagnols d'une trêve en l'année 1633. Mais ç'a été sans doute par cette considération, que la louange de soi-même n'est pas si volontiers écoutée, que quand elle sort de la bouche d'un étranger; maxime si certaine, que Dieu même étant en terre n'a pas feint de prononcer de lui, *si ego testimonium perhibeo de meipso*, *Joan. c. 5. vers. 31.* *testimonium non est verum.* L'on pouvoit là dessus, ou en quelque autre occasion, déclarer qu'on s'étoit servi de vôtre travail en divers endroits faisant plusieurs réflexions morales & autres prises de vos Livres. Au lieu d'une si juste reconnoissance, vos pensées ont été rapportées dans leurs propres termes en mille lieux, comme si ceux qui les ont débitées n'en devoient rien à personne. Prenés la peine au moins, puisque je ne puis rien obtenir davantage de vôtre indifférence, de voir sur ce billet les pa-



ges que j'y ai cottées, après avoir négligé une infinité de fois d'en marquer af-fés d'autres, où vous étiez de même in-tereffé.

Dans la page 227. vous trouverés, qu'on a frippé ce que vous avés écrit du bon Odo-rat, dans vôtre Opuscule des Odeurs; & sur la fin de la même page l'on s'est attribué vos remarques faites ailleurs de la vertu de quel-ques fontaines.

La page suivante 228. contient vos Ob-servations sur la créance des Chinois tou-chant l'Immortalité de l'Ame; & sur les Tremblemens de la Terre.

L'Opuscule des Brindes que vous nous avés donné, compose ce que contient la page 232. de ceux que les Latins ont nommé *abstemios*, & le reste est pris de vôtre petit Traité des Caracteres Magiques.

Vôtre discours de l'Immortalité de l'Ame contient tout ce que page 236. dit tou-chant la Métempsycofé.

Celui des bagues & anneaux se reconnoit dans la page 241. L'autre du Tems & de l'Occasion remplit la page 242. & cel-le de 247. est prise de vôtre Traité des Longues Années, aussi bien que de l'O-puscule d'un Aveugle né.

La



La page 250. parle des Larrons ; & celle de 251. des Lotianges ; le tout tellement après vous , que c'est une pure transcription. La même chose se pouvant dire du contenu dans la page 256. touchant les créances mal fondées ; & en celle de 259. qui parle après votre Opuscule de la Hardiesse & de la Crainte.

Voies la page 261. vous y trouverez ce que vous avés écrit des Songes ; comme dans celles de 266. 269. & 271. vos pensées sur les Goûts différens ; sur le mépris des Richesses ; sur la Médecine ; & sur ce qu'il faut aimer ses ennemis.

Vos vuës & réflexion sur la Mort, & sur les défauts de membres en de certains lieux, sont dans la page 278.

Votre Opuscule des Dents a fourni la matière de la page 282. avec ce qu'elle ajoute des vivres différens. C'est la même chose de ce qu'on lit dans la 284. contre les procès ; dans la 285. touchant la Paix ; & dans la 286. de la Beauté.

Je veux être encore plus court à l'égard de la seconde partie, dont tout le premier Chapitre est transcrit mot à mot de votre Politique du Prince, que vous dressâtes pour le Roi, lors que vous eûtes l'honneur d'être approché de sa personne. La page cinquième est



de la même nature; auffi bien que la comparaison prise de la plante Christophorienne dans la page septième, avec ce qui est dit des mauvais Juges dans la huitième.

Ce Plagiaire tient encore de vous ce que les pages 13. 14. & 16. ont de la Morale; & du Docteur Chinois Confutius. Vous remarquerez dans la 16. vos Observations sur l'Astrologie Judiciaire, telles qu'elles sont touchées dans l'Instruction du Roi, lors qu'il étoit encore Mr. le Dauphin. Ajoûtons à cela ce que porte la page 25. des Sciences; la 26. de l'Architecture; la 27. & la 28. de la Chymie; la 29. & la 30. de la Magie, & de la Peinture. J'oubliois, que ce qu'a la page 22. de la Médecine des Chinois, est extrait de vôtre Opuscule de la Maladie du Roi.

La page 32. de la Musique; la 34. des tours de passe-passe; la 37. & la 38. des mœurs différentes; la 41. du changement de nom; la 42. du respect envers les Peres, conjointement avec les coutumes différentes des Japonois; la 43. des Enterremens; la 47. des cheveux & perruques; la 49. des habits; la 51. de l'Agriculture; la 53. de la mort volontaire; la 54. des Eunuques; & la 60. des Miracles, vous ont été enlevées



avec la même hardiesse. Sans parler de la 68. où ce qui est écrit des Métaux est pris de votre Physique ; de même que ce qu'on y lit de l'Or en particulier , l'est encore de votre Instruction de M. le Dauphin. Je crois, que tout ce qu'il rapporte des Oiseaux dans la page 98. est extrait aussi de votre Physique, me souvenant bien de l'avoir lû dans vos Ouvrages.

Voilà ce que contenoit le billet que mon ami m'obligea de prendre après m'en avoir fait la lecture. J'avouë, qu'elle fit quelque impression sur mon esprit, par cette multitude d'articles, qui firent ensemble ce qu'ils n'eussent jamais obtenu autrement ; comme l'on dit, que la Phalange des Macedoniens ne trouvoit rien qui lui résistât dans son union. Cela arrive presque toujours ainsi sur tous sujets, soit en bien, soit en mal ;

*Et quæ non profunt singula, multa juvant.*

J'ai si souvent formé des invectives contre les Plagiaires, que je ferois conscience de vous rien dire ici davantage contre eux. Mais j'ai crû, que vous ne seriez pas fâchés, que je vous entretinssé de celui-ci qui me regarde, & dont le procédé est tout particulier. Car presque tous ceux, qui s'attribuent les Ouvrages des autres, tâchent de les déguiser ; *ut reliqui*



lib. 5. de fures, dit Ciceron, *earum rerum quas ceperunt signa commutant.* Ce dernier, ressemblant aux Herauts d'Armes que fait parler Homere, n'a changé ni les sens, ni les paroles d'autrui, pour rendre tout sien autant qu'il lui a été possible. Il en doit avoir usé ainsi, soit pour prendre moins de peine à son petit travail ; soit pour n'avoir pas l'industrie de ce Titianus dont parle Jules Capitolin, & qui fût nommé *simia temporis sui* sous les Empereurs Commode & Severe, parce qu'il avoit l'adresse d'imiter toute sorte de styles. En effet quelques-uns les ont contrefaits avec tant d'art, que ce même art n'étoit pas reconnoissable. Anaximene en est un exemple parmi les Anciens, qui pour se venger de Theopompe son ennemi, écrivit de son stile une Histoire toute Satyrique, où il disoit mille maux des Atheniens, des Spartiates, & des Thebains, qui concurent de là une averfion nonpareille contre Theopompe, comme nous l'apprenons de Pausanias. Je ne puis m'empêcher de nommer ensuite ce Diotimus Stoïcien, qui pour diffamer Epicure & ceux de sa Secte, fit courir des Epitres supposées pleines de saletés, comme étant d'Epicure. Mais Zenon, qui suivoit la doctrine de ce Philosophe voluptueux à sa mo-

l. 6. &  
Suidas ad  
vocem  
Anaxi.

Athen.



de , & de qui vous pouvez vous souvenir que *l. 69.*  
 Ciceron a parlé en divers lieux , aiant fait re-  
 connoître cette fausseté, fit condamner Dio-  
 timus à mourir , pour avoir si méchamment  
 diffamé & calomnié toute une Secte avec son  
 fondateur par une si grande imposture. Ceux  
 de cette humeur peuvent en quelque façon  
 être appelés Antiplagiaires , car ils donnent  
 au lieu d'ôter. Tels ont été de certains Ra-  
 bins, qui ont voulu faire passer des Livres de  
 leur façon, pour être d'Adam, d'Enoch, ou  
 d'Abel. Dion Chrysostome nous a laissé par *Orat. 21.*  
 écrit, que dès son tems on contrefaisoit les  
 vieux Manuscrits , comme aujourd'hui les  
 vieux titres, en les mettant dans du bled.  
 C'est encore une autre sorte de falsification;  
 aussi bien que de s'attribuer des Livres de l'in-  
 vention d'un autre. Le Pape Leon X. donna  
 la qualité de Défenseur de la Foi au Roi d'An-  
 gleterre Henri VIII. pour avoir écrit un Livre  
 contre Martin Luther; encore qu'on ait assû-  
 ré, qu'un Prélat de son Roiaume en fût le vrai  
 Auteur. Mais outre le privilège des têtes  
 Couronnées, qui ne se communique point à  
 d'autres; l'on ne sauroit legitiment se  
 plaindre d'une chose semblable, où tant celui,  
 qui attribué, que celui, qui accepte, font vo-  
 lontairement une fausseté qui n'intresse ni



ne blesse personne. Il n'en est pas de même des véritables Plagiaires, tels que celui dont je vous ai entretenus, & du procédé duquel aussi hardi, qu'extraordinaire, je vous ai voulu divertir, vous assurant qu'en mon particulier je n'en aurai jamais de ressentiment qui m'inquiète. Ce n'est pas néanmoins, que je n'aie fort à contrecœur cette sorte de larcin, contre lequel vous sâvez bien que j'ai souvent déclamé. Je pense même l'avoir comparé à ces plantes Parasitiques, comme les nomme Aristote, qui tirent leur nourriture des autres plantes, sans jeter racine dans aucune terre qui leur soit propre.

l. 4. de  
par. anim.  
cap. 5.

Virg. 6.  
Æn.

*Quale solet sylvis brumali frigore Viscum  
Fronde vivere nova, quod non sua seminat  
arbos.*

Et certes si nôtre Gui, dont a voulu parler le Poète, doit sa naissance, comme cela se dit, à l'excrément de quelques Oiseaux, qui s'arrête & se pourrit sur la branche de certains arbres; le travail des Plagiaires ne lui ressemble pas mal pour ce regard, lors qu'ils ne font que ramasser ce que des Auteurs, qui les ont précédés, peuvent avoir produit. Vous ne rejetterés pas cette pensée comme trop basse, quand vous songerés au mot qu'on fait prononcer à Virgile, *se ex Ennii stercore au-*



*rum collegisse.* Surquoi je ne ferai plus que vous communiquer ce que je me suis imaginé de la cérémonie que nos anciens Druides, les premiers Philosophes de nos Gaules, observoient si religieusement en cueillant tous les ans le Gui nouveau, d'où vient nôtre mot d'Etrene*s Enguylanneuf.* C'étoit à mon avis pour instruire mystérieusement ceux de leur tems, qu'on ne devoit pas ressembler à cette fausse plante, qu'ils retranschoient des Chênes, où elle s'étoit mise & où elle se nourrissoit. En effet cela arrive en quelque façon aux personnes, qui effrontément s'appuient sur les travaux d'autrui, & veulent faire passer pour être de leur crû ce qu'ils tiennent des autres.

## VINT-QUATRIÈME

## HOMILIE

## ACADEMIQUE.

*De la Diversité.*

C'EST une chose assés digne de considération, qu'encore que le Monde soit l'ouvrage des mains de Dieu, & que Platon ait eu sujet de le nommer *καλὸν ἔργον*, l'excellent ouvrage, il ne tient rien néanmoins de l'im-



mutabilité de son Auteur. Toute la Nature aime le changement & la diversité, les faisant admirer en son tout & en chacune de ses parties. Si nous en croions Aristote, il n'y a point de lieu si élevé sur la Terre, ni si éloigné de la Mer, qu'elle n'ait couvert autrefois, & que ses eaux n'inondent encore quelque jour; comme l'Océan n'a point d'abysses si profond, que la charuë ne doive labourer de même qu'elle a déjà fait par le passé; ce que ce Philosophe attribue à l'approche & au reculement d'ici bas, qu'on voit qu'observe régulièrement le Soleil dans son Zodiaque. Mais y a-t-il rien de plus muable que tous les Cieux, qui sont dans un perpétuel mouvement? Si est-ce que quelque recommandation qu'on veuille donner par là au changement & à la variété, l'on sera toujours contraint d'avouer, que le premier Moteur, qui donne le prix à toutes choses, est quant à lui constamment immobile & invariable. Or je ne fais pas mon compte de m'arrêter beaucoup sur ce thème à la contemplation du grand Monde, ni de feuilleter ici curieusement ce Livre de Saint Antoine l'Hermite. Il me suffira de vous dire quelque chose de notre *microcosme*, puisque tous les Philosophes ont appelé l'homme un petit



Monde; & de vous faire voir, que la diversité ne lui est pas moins propre dans son abrégé, qu'elle l'est dans tout le reste de la Nature. Et parce que ce ne seroit pas une grande merveille, que ce qu'il tient d'elle de matériel se sentit des qualités de son origine, je m'arrêterai ici à sa principale & supérieure partie, qui comme toute divine, puisqu'elle est un souffle de la Divinité, & comme telle immortelle, devroit, il me semble, participer de l'égalité, constance, & invariabilité de son Créateur. Cependant toutes les opérations de nos ames font voir, qu'il n'y a rien de plus changeant ni de plus divers qu'elles sont, soit qu'on les compare les unes aux autres, soit qu'on examine les fonctions de chacune séparément.

Laiſſons décider à Messieurs de l'Ecole, si toutes les ames sont égales dans leur création, toujours demeure-t-il constant, que durant le tems, que l'une d'elles sert de forme au corps humain, elle est telle dans son inconstance, qu'il ne faut que le songe d'une nuit, dit l'Ecclesiastique, pour changer toutes ses notions & toute sa science, *somnus novus cap. 30. Etis immutat scientiam hominis.* De sorte même qu'Asclepiade fût assés hardi pour maintenir, au renversement de toute la Jurispruden-



ce, qu'à tous les momens de la vie l'ame devenant autre qu'elle n'étoit auparavant, l'homme qu'elle anime n'est plus après un de ces momens le même homme qu'on s'imagine communément, d'où il s'ensuivroit qu'on auroit tort de le rendre responsable de ses actions passées. Or quoi que ce raisonnement soit fautif, il ne laisse pas de demeurer véritable, que l'esprit de l'homme est rempli de bizarreries, non seulement comparé aux autres esprits, mais encore si on l'observe bien dans son intérieur. Aussi n'y a-t-il que le seul Sage du Portique, si nous en croions Seneque, qui dans cette dernière position

ep. 120. possède une égalité d'ame, qui le rende toujours semblable à lui-même; *magnam rem puta unum hominem agere, præter sapientem autem nemo unum agit, cæteri multiformes sumus.* Les autres hommes ne se reconnoissent pas du soir au matin, pour peu qu'ils examinent sincèrement leur intérieur, *alternis Vatinii, alternis Catones sunt.* Qui est-ce qui peut se vanter avec Socrate de rapporter de la ville chez soi avec le même visage la même constitution d'ame, qu'il avoit, lors qu'il en est parti. Si nous voulons parler en conscience, nous souscrirons à cet autre aphorisme du même Auteur, *nemo non*



*quotidie consilium mutat, & votum.* Quand l'humeur d'être aux champs nous prend, à peine y sommes-nous arrivés, que nous brûlons d'impatience de revoir la ville. Chacun a son génie particulier comme un autre Protée, qui lui fait prendre diverses faces, & qui le fait tourner aussi bien que les giroüettes à tous vents.

*Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit:* Horat. L.

*Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto:* 1. ep. 1.

*Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.*

En vérité cela m'oblige à m'étonner moins de la division que faisoient les Egyptiens du corps humain en trente - six parties, cha- Orig. l. 8.  
cune étant présidée par un Démon particu- contra  
lier. Ils jugeoient sans doute, qu'un seul Celsum.  
n'eût pas pû avoir tant de mouvemens & si fort contraires qu'on le remarque en nous.

Que si nous sommes si dissemblables à nous-mêmes, ce n'est pas merveille, qu'il y ait encore moins de rapport entre nous & ceux avec qui nous vivons, puisqu'ils ont tous la même agitation d'esprit, d'où procède cette dissonante harmonie de mœurs, dont le Monde est rempli.

*Mille hominum species, & rerum discolor usus;* Pers. sat. 5.

*Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.*



Quand il se trouve quelque union de pensées entre les hommes, l'on peut tenir pour constant, que c'est d'ordinaire en faveur du plus mauvais parti, des opinions les plus erronées, ou des actions les moins raisonnables. C'est ce qui obligeoit une Religieuse dans la Gentilité, d'empêcher son fils de parler en public, le lui défendant bien expressement par cette raison, qu'on lit dans Aristote, que s'il s'expliquoit de choses bonnes & justes, ses auditeurs indubitablement lui en voudroient du mal, & s'il tenoit le parti contraire pour leur complaire, il tomberoit dans la disgrâce des Dieux; *Si justa dicas, homines te odio habebunt; si injusta, Dii.* Le mot de Bias *πλεῖστοι κακοὶ, plures mali*, sert de base ou de soutien à ce raisonnement. Et certes comme l'a fort bien prononcé Origene, il n'y a point d'habitude dans toute la Morale, dont l'on ne se défasse plus aisément, que de celle des opinions reçues par la multitude, & presque toujours impertinentes. Si l'on objecte, que la voix du peuple est quelquefois celle de Dieu, *vox populi vox Dei*, l'on n'a pour réponse qu'à considérer l'acclamation de tous les Juifs, *crucifige, crucifige*, & l'on reconnoitra aisément, à combien d'exceptions cette sentence est sujette. Jettons

l. 2. Rhetor. c. 23.

Contra Cels.



encore les yeux sur tant d'Idolâtres des siècles passés, & sur ceux qui occupent encore à présent la plus grande partie de la Terre, au Levant & au Couchant, au Septentrion & au Midi, nous serons contraints d'avouer, que la voix des peuples ne s'accorde pas bien avec celle du Ciel, encore que la première soit suivie jusqu'à l'opiniâtreté d'une infinité de faux Martyrs. En vérité les Chrétiens peu-<sup>l. de erro-  
re prof.  
relig.</sup> vent dire justement aujourd'hui ce que Julius Firmicus a si bien rencontré en se raillant autrefois des Gentils, qu'en égard au grand nombre d'Idoles de terre, de bois, ou de metal, à qui l'on défere aveuglément le culte qui n'est dû qu'à Dieu, Tellus ou Cères étoit fort à propos nommée la Mere des Dieux

Mais ne commettons pas la faute que reprend le grand maître du Lycée, quand il <sup>l. 3. de  
part. ani.  
cap. 3.</sup> juge, que de s'arrêter trop à refuter des opinions erronées, c'est tomber dans une autre erreur reprehensible, εὐηθεῖς τὸ τῶν εὐηθεῖς τῶν λόγων λίαν ἐξετάζειν, *Stultas opiniones admodum scrutari, stultum fortasse est.* Laissons là comme reprouvés les sentimens vulgaires, dont tous les hommes sages se sont toujours écartés, & qui ont fait dire à quelqu'un, qu'il haïssoit tant la sottise du peuple, que le seul nom de *Publicola* étoit capable de



le faire quereller celui, qui le porteroit. En effet s'amuser à cela ce seroit exécuter ce que les Grecs appellent fort proprement *συναμαχέειν*, combattre contre son ombre; & je juge bien plus à propos de rentrer dans la contemplation du différent genie des hommes, qui leur donne des inclinations opposées les unes aux autres. Les uns n'aiment que la bonne chere, les autres que le jeu: La plûpart se laissent transporter ou à l'ambition, ou à l'amour: Et il s'en trouve que l'étude domine de telle sorte, qu'ils ne songent qu'à des livres qui leur sont inutiles, mettant tout leur divertissement à les bien arranger, & tirant leur principale gloire *ex studiorum libe-*

*Epist. 59. raliū vana ostentatione & nihil sanantibus literis*, comme en parle Seneque, qui n'étoit pas ennemi de l'étude bien réglée. Or d'où peut encore proceder la stupidité naturelle de certaines ames, qui semblent n'avoir été mises au corps que comme un grain de sel pour l'empêcher de pourrir; & au contraire l'activité trop grande des autres, qui ne pouvant durer en repos, se battent à la perche, & inquiètent de plus tous ceux qui les approchent. D'où vient cette propension au vice, qui paroît & offense comme la pointe de l'épine en naissant; & au



rebours cet attachement à la vertu qui se fait voir en de certaines personnes dès leur plus bas âge, & qui ne les abandonne jamais. Il me souvient, que le même Seneque se propose cette dernière question dans une autre Epitre en ces termes, *Unde ista tam rapacitas virtutis ingenia, vel ex se fertilia?* Sans mentir, s'il est honteux parmi les Philosophes d'avoir recours en de certains cas à la cause première, il faut ici, à faute de cela, prendre à garent de la diversité que nous venons d'exposer, les Elemens, dont nous sommes composés: La seule Terre nous fera voir une variété continuelle dans toutes les productions,

*Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ, Virg.  
Arborei fetus alibi, atque injussa virescunt  
Gramina.*

Même quelque soin qu'on y apporte pour empêcher le changement du bien en pis,

*Pro molli viola, pro florenti hyacintho,  
Carduus, & foliis surgit paliurus acutis.*

Il ne faut donc pas s'étonner, si terrestres comme nous sommes; nous retenons beaucoup de nôtre principe, & si nous paroissions si différens entre nous, puisque la terre d'où nous venons est si diverse en toutes ses parties.



J'ai envie de vous représenter ici non pas toutes les variétés de la Nature, bien que je ne pûsse vous mettre rien devant les yeux de plus divertissant, ni de plus utile; *continet enim sedationem animi, humana in conspectu posita natura.* Mais parce qu'un si ample sujet demanderoit bien plus de tems que ce lieu ne permet d'en prendre, je me contenterai de vous rapporter seulement quelques petites observations qui touchent particulièrement nôtre humanité, & qui montrent le peu d'uniformité qui s'y rencontre. J'aurois tort de vous parler ni des Géans, ni des hommes *Monogrammes*, ou des Pigmées, en ayant affés discouru dans un Traité de la grandeur & de la petitesse des corps. Si Xerxes étoit le plus grand & le plus beau de tant de milliers d'hommes qui composoient son armée, comme Herodote l'assûre; Attila tout au contraire étoit le plus petit & le plus laid, qui fût dans ces troupes nombreuses & formidables, dont il fit trembler toute l'Europe. Les hommes donc, ni les femmes ne se doivent pas mesurer à l'aune, quoi qu'on ait écrit, que les Spartiates condamnèrent à l'amende leur Roi Archidamus, pour avoir épousé une petite femme. Et pour ce qui regarde la beauté, encore qu'on voie des hommes

*Plutar. de  
lib. edu.*



Vol. Jag.

hommes si disgraciés de nature, que sans la Foi on douteroit presque qu'ils eussent une ame divine & immortelle qui les informât, tant ils ont de ressemblance aux bêtes brutes: Si est-ce qu'il se trouve des personnes qui se plaisent à la difformité, & qui augmentent ce qu'ils en ont de nature le plus qu'ils peuvent. Suetone l'a écrit d'un de ses douze premiers Empereurs, *Caligula vul- Artic. 50.*  
*tum naturâ horridum ac tetrum, etiam ex industria efferabat, componens ad speculum in omnem terrorem ac formidinem.* C'est au rebours de celles, qui voulant augmenter par le fard leur beauté, perdent souvent ce qu'elles en avoient de naissance. Ainsi on méprise ce qui est naturel jusqu'à un tel point, qu'on fait plus de cas de la lumière des flambeaux, que de celle du jour. *Vile naturæ beneficium est, facere quàm habere diem malumus, præ sole faces æstimamus.* Quoi qu'il en soit, la tête où réside principalement cette beauté, n'apprête pas moins de sujets à s'étonner de ses diverses conformations, & des divers jugemens qu'on en fait. Aristote dans un de ses problemes sem- *Sect. 30.*  
 ble donner le prix aux plus petites têtes, *qu. 3.*  
 présupposant qu'elles sont les plus propres à la prudence, & que c'est pour cela qu'on voit



qu'à proportion de son corps l'homme la possède la plus petite de tous les animaux, qu'il surpasse tous de beaucoup en cette prudence. Quelques uns ont voulu modifier cette pensée, en disant, que les petites têtes sur de grands corps, & les grosses sur de petits corsages étoient ordinairement la marque des bons esprits.

Mais que dirons nous de ceux, qui ont voulu soutenir, qu'on pouvoit vivre sans tête, comme font les mouches & les sauterelles. Ce n'est néanmoins que pour un peu de tems, & si l'on doit faire grande distinction, entre les animaux parfaits, & ceux que nous nommons imparfaits, tels que sont ceux là. A la vérité l'on veut que les Tortues vivent sans cœurs, ce qui ne conclut rien solidement non plus pour la tête, sur quoi vous pourrés voir ce qu'en dit le Pere Eusebe de Nuremberg au chapitre vint-unième de son troisième livre de la Philosophie curieuse. Il y a bien plus à remarquer en ce qu'on écrit des hommes que la Nature a formés sans tête. Pline & son transcritteur Solin en ont parlé, ce dernier dans ses chapitres trenté-un, & cinquante deux. Sigismond d'Herberstein met de ces *accephales*, sur le témoignage des Moscovites, au



delà du fleuve Tachin. Et depuis peu Boyer Petit-Puy nous a décrit dans son *Amerique Occidentale* des hommes sauvages qui habi- *Ch. 13.*  
tent au delà des fauts de la riviere Suriname, & qui n'ont absolument point de tête. Leurs voisins les nomment *Ciparis*, parce que le mot *Cipari* signifie en leur langue une Raie, & que ces gens-là ont comme ce poisson les yeux & la bouche sur l'estomac, ne leur paroissant nulle chose au dessus qui pût être prise pour une tête. Cela sans doute semble fort étrange, mais il faut, que nôtre raisonnement, qui n'a pas l'étendue du pouvoir de la Nature, cede aux preuves qui ne peuvent être contestées, si on ne revoque en doute toutes les Relations, c'est à dire, tout ce qui se découvre de nouveau & d'extraordinaire dans le Monde. Ce n'est pas, que je ne trouve en moi autant de résistance que d'autres en peuvent avoir, à recevoir pour constant de semblables témoignages. Mais tant y a que je vous puis assurer avoir parlé à un de nos grands voyageurs, qui me protestoit avoir vû de ces hommes décapités par la Nature, & qui avoient la bouche & les yeux placés par elle dans leur estomac. Or ce qui leur manque en cela, se voit abonder en d'autres,



qui naissent avec deux têtes, tant cette même Nature est bizarre. Cependant cette multiplication de tête donne bien de la peine aux Theologiens, pour fixer des regles certaines de l'individuation de tels monstres, pour  
 Lib. 16. ufer du terme de leur Ecole. Tant y a que  
 cap. 11. nous lisons dans l'histoire de Mariana, qu'un enfant né en Espagne l'an 1343. avec deux têtes, & quatre jambes, fût par superstition enterré vif, & que ses pere & mere en fûrent mis en justice, *in parentes, quoniam iis volentibus factum erat, parricidii lege actum est*, son texte Espagnol, écrit de sa même main aussi bien que le Latin, & souvent l'un plus ample ou plus court que l'autre, portant que *fuéron castigados como parricidas*.

Je pourrois parcourir les autres parties du corps humain, tant internes qu'externes, où vous ne remarqueriés pas moins de diversité; mais ce seroit *actum agere*, en aiant déjà discouru en plusieurs endroits. Et néanmoins parce que les yeux sont la plus excellente de la tête dont nous venons de parler, je vous ajoûterai ici quelque chose que je ne pense pas avoir observé ailleurs. Vous connoissés assés l'excellence de la vuë, je ne vous en dirai rien que pour consoler ceux qui l'ont perdue. En effet on peut sou-



tenir, qu'elle est quelquefois très malfaisante, soit qu'on la considère dans l'émission de ses raions, ou dans la reception des especes. Au premier cas, il y a, dit-on, des personnes qui tuent de leurs seuls regards. *Thibii circa Pontum obtutu exitium adferunt.* C'est Lib. 5. Plutarque qui le dit, & qui ajoute, qu'il y a <sup>Symp.</sup> des meres qui sont contraintes de cacher <sup>qu.</sup> 7. leurs enfans, parce qu'il arrive souvent, que leurs peres les fascinent ou ensorcelent en les regardant. Govea dit de même dans son Inde Orientale, qu'entre les Mahometans ceux qu'ils nommens Cafatares, tuent de leur seule vuë. Et parmi nous il y a de vieilles forcieres qui sont accusées de quelque chose semblable. Un Eutelidas fût même assés malheureux pour se fasciner lui-même. Cela se peut comprendre, si ce qu'écrit Gaspar Francus dans son champ Elysée se trouve véri-<sup>Qu.</sup> 63. table, qu'il y ait des hommes d'une vuë si vénimeuse & si active, qu'elle fait fendre la porcelaine, les agathes, & assés d'autres pierres précieuses. Pour ce qui se reçoit par les yeux de préjudiciable, je m'en rapporte à tant d'amans qui se plaignent si hautement du mal que leur ont fait les yeux de leurs maitresses,

*Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.*



Si Properce n'eût point envisagé la Cynthia, il n'eût pas eu sujet de se plaindre par tant d'Elegies,

*Cynthia prima suis miserum me capit ocellis  
Contactum nullis ante cupidinibus.*

Et l'amant divin ne dit-il pas selon ce sentiment ? *Vulnerasti cor meum soror mea sponsa in uno oculorum tuorum.* Mais considérons l'avantage de ceux qui sont privés de ce sens de la vue, qui ne manque guères dans la doctrine de Platon, qu'au profit de la vue spirituelle, *tum mentis oculi perspicaciùs videre incipiunt, cum corporis oculi deflorescunt.* L'amour même des choses qui méritent d'être affectionnées croit, quand on en perd la vue, *flagrantiora sunt amorum desideria, cum oculorum solatia perdiderunt*, dit Nazarius dans son Panegyrique à Constantin. Ces Chinois ne sont donc pas à blamer si fort qu'on pourroit le penser, quand aussi bien que Democrite ils s'aveuglent, pour fermer, disent-ils, deux portes à l'amour qui tyrannise, & en ouvrir mille à la sagesse. Que perdent, à le bien prendre, ceux qui ne voient goutte ? que le discernement de quelques couleurs, dont la plus gaie & la plus récréative est le verd, qu'ont pris aussi pour eux les descendants de Mahomet, par un choix qui a fait

*Ambass.  
des Holl.  
c. 31.*



dire, à cause que cette couleur est aussi celle des foux, que fort à propos ils portoient la marque de la folie de leur faux Prophete. Certes Quintilien use d'un puissant reconfort *Declam. 6.* pour les aveugles, quand il fait cette réflexion, que la nuit, les ténèbres & l'obscurité témoignent, que la Nature même est aveugle une grande partie du tems, *Ex parte sui quodammodo cæca Natura est.* Un aveugle né de la ville de Poitiers m'a autrefois fait traiter assés amplement ce sujet; trouvés bon, que je couche encore ici ce qu'a écrit Anne Comnene dans le neuvième livre de son Alexiade. Elle y rapporte, comme Nicephorus Diogenes de sang Imperial, étudia, nonobstant la perte de ses yeux, avec succès aux sciences; & particulièrement combien il devint habile dans la Géometrie, son maitre lui faisant comprendre par les doigts, & avec des instrumens solides, toutes les figures, dont il lui faisoit leçon. Cette admirable Princesse ajoûte cet éloge de lui, qu'il égala un Didymus aveugle dont l'on a tant parlé: *haud scio, an multum hac in parte inferior illo Didymo, quem ferunt oculis captum, perspicacia quadam inusitata mentis, Musicam & Geometriam ad perfectum didicisse.* Et pour mieux établir ce qu'elle rapportoit, elle se dit



hardiment & en personne de son mérite & de sa qualité, *auritam oculatamque testem, non inidoneam, ut in ipso pulvere versatam.* Je n'en dirai rien davantage que pour vous faire rire du mot d'un borgne, qu'on railloit d'abord sur son défaut; il s'ôutint, qu'on faisoit en cela comme les Corbeaux, qui donnent aussi-tôt un coup de bec dans la vuë.

Or tout ce discours n'étant fait que pour montrer, que la Nature ne peut être trop admirée dans la variété de ses œuvres, il seroit aisé de le rendre bien plus long, puisque de la tête, dont nous venons de parler, jusqu'à l'extrémité des pieds l'on y voit comme elle se plaît à la diversité. Les Chinois, aussi bien que leurs voisins les Cochinchinois, ont deux ongles au petit oreil de leur pied, & peut-être, dit le Pere Trigault, avoient-ils autrefois six doigts à chaque pied. Ne laissons pas cette partie sans observer, que contre l'opinion commune, que la jalousie des Chinois avoit fait mettre la beauté du pied de leurs femmes, à être extraordinairement petit & étroit, afin qu'elles fortissent moins de leurs logis: Le Pere Martinus nous apprend, que cela doit être rapporté à l'invention de la très belle & très méchante Reine Taquia, qui les avoit naturellement trop petits, & que

*deca. 1.  
lib. 9.*



les autres femmes voulurent flatter, rendant les leurs par artifice les plus petits qu'elles purent, & mettant en cela le point principal de la beauté. Je joins au pied les ongles de la main, qu'on porte si grands en quelques païs, que Beato Odorico assure en avoir vû *Ramusio.* du gros doigt qui couvroient toute la main. Aussi lisons nous dans Diodore Sicilien, qu'A- *lib. 17.* lexandre le Grand trouva dans l'Inde des peuples, qui depuis la naissance jusqu'à l'extrême vieillesse ne rognent jamais leurs ongles. Et les plus grands ne sont-ils pas encore réputés les plus beaux au Roiaume de Goere auprès de Malaca? quelques vaines personnes desirant témoigner par là, qu'elles ne rendent service à qui que ce soit. De vérité ils rognent à la Chine ceux de la main droite, laissant entiers & sans y toucher ceux de la gauche. Tant y a qu'entre les marques qui firent reconnoître le Duc de Bourgogne tué à la bataille donnée auprès de Nanci, l'on y couche ses grands ongles, n'y ayant eu personne à sa Cour qui les portât si grands que lui. Si est-ce qu'Aristote au chapitre sixième du second livre de la génération des animaux, assure que l'homme est celui, qui, eu égard à sa grandeur les a les plus petits, en attribuant la cause à ce qu'il abonde moins



en excréments terrestres que tous les autres animaux. En récompense il a beaucoup de ces autres excréments qui viennent d'humidité, étant le plus sujet à souvent uriner, cracher, & moucher, de tous ceux avec qui il fait ici comme un troupeau paissant une même herbe sur des pâtis communs. Les Perses néanmoins, selon que nous apprenons de Xenophon dans son Institution de Cyrus, improuvoient le cracher comme une chose honteuse, parce que l'exercice & la sobriété en devoient supprimer la cause. Pline veut qu'Antonia femme de Drusus n'ait jamais craché; ni le Poete consulaire Pomponius jamais roté. Je ne puis m'empêcher de vous ajouter sur ce propos des excréments, ce que j'ai lû depuis peu dans une Relation de la Guinée, que les Negres de cette contrée ne pissent pas de continuité comme nous, mais par secouffes & à hurtons à la façon des Pourceaux. Ne me reprochés pas, que je me suis trop arrêté sur ce qui dépend du corps, vû ce qui est prononcé au quatrième chapitre du quatrième livre des Politiques Péripatétiques, que l'ame est mieux une partie de l'animal que le corps, *anima magis pars est animalis quàm corpus*. Car demeurant d'accord de cette proposition, l'on ne doit pas



laisser de considérer fort cette partie moins noble , & qui n'est que subordonnée , parce que ce n'est que par elle que la principale exerce toutes ses fonctions , qui dépendent absolument des organes corporels.

VINT-CINQUIÈME  
H O M I L I E  
ACADEMIQUE.

*De la Prudence.*

**S**i la grace que vous m'avez faite jusqu'ici de m'écouter favorablement , me donne d'un côté beaucoup de hardiesse à vous entretenir encore de ce que je croirai que vous pourrés entendre sans dégoût ; j'ai bien du sujet d'ailleurs d'apprehender , qu'en continuant de parler devant des personnes si éclairées , je ne tombe dans la disgrâce du Péripatéticien Phormion , de qui Annibal se railla dans Ephèse. Ce fût pour s'être mis dans son Auditoire à discourir devant lui de la Guerre , ce qui porta ce grand Capitaine à dire , qu'il n'avoit jamais vû un plus ridicule vieillard. En effet quelque thème que je choisisse , il m'est impossible de douter , que vous ne soiés plus instruits que moi de tout ce qui



s'en peut dire raisonnablement, & par conséquent, que je ne coure la fortune de ce Philosophe dont je viens de parler, qui n'avoit peut-être pas tant d'âge que moi. Cet âge me fait d'ailleurs souvenir de ce que Seneque a observé d'un Albutius dans la préface de son troisième livre des Controverses; qu'il ne declama jamais plus mal que sur le declin de sa vie, *ingenio suo illust, & longè deterius senex dixit*. Il est vrai, que je suis fort éloigné du soin ridicule, dont il étoit travaillé touchant sa diction, *qui de dictione sua timeret etiam cum dixisset*. Votre indulgence à ce regard, & le peu de compte que j'ai toujours fait des paroles, au prix des choses qu'elles doivent expliquer, me donnent une assurance là dessus qui approche de l'intrépidité. Mais ce que Quintilien rap-

*Instit. l.*  
*12. c. ult.*

porte de Domitius Afer, un des plus renommés Orateurs de son siècle, me fournit une autre cause de craindre, qu'on ne me fasse le reproche qu'il reçût, *malle eum deficere, quam desinere*, obligeant à rire ceux qui avoient pitié de le voir survivre de la sorte à sa réputation. Certes le conseil que donne Quintilien à ceux, dont la caducité peut préjudicier à ce qu'ils ont acquis de nom & de gloire, me semble fort judicieux; de



faire comme les bons pilotes qui gagnent le port de bonne heure , pour préserver du naufrage leur vaisseau , *antequam in has etatis veniant insidias , receptui canent , & in portum integra nave pervenient.* Ces considérations me pourroient reduire au silence, si après l'exemple d'Isocrate , & d'assés d'autres célèbres personnages , qui ont heureusement continué leurs travaux , bien qu'ils fussent plus chargés d'années que je ne suis, je ne mettois ma principale satisfaction à vous complaire.

Or puisque je suis persuadé de la plénitude de vos connoissances , & que je ne puis joindre ma petite lumière à la vôtre , que comme l'on fait quelquefois celle d'une lampe à la clarté du jour ; il vaut mieux choisir pour votre entretien ce que je considère de plus éclatant & de plus à estimer en vous, qui sera sans doute la premiere de toutes les Vertus , la prudence ou la sagesse, puisqu'elles passent ordinairement pour Synonymes, bien qu'à parler exactement elles puissent être distinguées. Elles ne le sont pas en vous, à qui elles tiennent dans leur union une inséparable compagnie ; & je tâcherai en les envisageant telles que vous les possédez , à retirer de cet objet le même avantage , que recueil-



lent ceux qui font leurs promenades au Soleil, d'où ils acquièrent insensiblement plus de vigueur & de coloris qu'ils n'en avoient auparavant. Laisant donc toutes leurs définitions, & ce qui les fait dépendre ou de l'Entendement, ou de la Volonté, en aiant assés parlé dans la Morale du Prince; je vous représenterai, qu'on a eu raison de nommer de tems presque immemorial Ulysse le patron de la prudence humaine. Il est dépeint pour cela dans Philostrate comme un songe-creux perpetuel, avec des yeux errans qui considèrent ce qui se passe de tous côtés. Et il fût surnommé *Outis* selon Photius, à cause de ses grandes oreilles, qui le faisoient écouter attentivement pour faire son profit de toutes choses. Aussi outre que Minerve qui distribuë cette Prudence étoit sa guide ordinaire, il ne faut point douter que la Nymphé Leucothée qui le fit si bien nager, & si heureusement surmonter toutes les vagues de la Mer, ne fût, dans la pensée d'Homere cette même Prudence. Pendant qu'il se soûtient sur cette bande ou jaretier qu'elle mit entre lui & les flots, il ne pût être submergé; ce qui veut dire qu'autant de tems qu'un homme sage se sert de son jugement, & a pour guide la raison, il se



defend des plus violentes passions, qui ne sauroient le faire perir. Ce n'est donc pas sans sujet, qu'Épicure dans Diogenes Laërtius considérant qu'il n'y a point de Vertus qui ne dépendent de cette Prudence, la met au dessus de toutes, & même de la Philosophie, *Lib. 10.*  
 Φιλοσοφίας τιμώτερον ὑπάρχειν Φρόνησις, *Philosophiam prudentia antecellit*; ce qui convient merveilleusement bien avec le vers sententieux des Grecs,

ὥς ἔδεν ἡ μαθησις, τὸν μὴ νῆς παρῇ.

*Quàm nihil est eruditio, nisi mens adfit.*

Il faut prendre cette sentence pour un Oracle, parce qu'en effet on voit des folies lettrées, qui font reconnoître aisément, que la Doctrine & la Prudence tiennent quelquefois leurs bureaux fort séparés.

C'est ce qui oblige Aristote à soutenir, que *l. 6. Ethic. ad Nic.*  
 Thales & Anaxagore avec ces autres hommes qui donnèrent les premières leçons de la Philosophie, pour avoir été des plus sçavans, & réputés là dessus des plus sages, n'ont pas pour cela possédé grande prudence, non plus que depuis assés de personnes qui leur ressemblent, parce que la science, aussi bien que la sagesse, regardent les choses universelles, & s'appliquent *περὶ τὰ καθόλου*, au lieu que la Prudence s'addonne entière-



ment *περὶ τὰ καθ' ἑαυτὰ*, n'observant que les choses singulières ou particulières. Elles ont pourtant cela de commun, qu'elles ne s'acquièrent ni les unes ni les autres que par beaucoup de soin & de peine. Les Poètes ont feint, pour nous le faire comprendre, que Jupiter même n'engendra Minerve qu'avec l'aide de Vulcain, c'est à dire par un grand travail, ce Dieu étant le plus laborieux de l'Olympe. Et le texte sacré nous fait cette belle leçon, que la Sagesse ou la Prudence ne logent pas avec les feinéans qui ne songent qu'aux plaisirs de la vie, *Sapientia non invenitur in terra suaviter viventium*. Cependant les hommes de Fortune, pour les nommer comme l'on fait vulgairement, & qui par le moien de cette Déesse aveugle vivent le plus délicieusement, croient être les plus prudens de la Terre, parce que le bonheur leur offusque le jugement pour un tems. Il n'y a point pourtant de marque plus certaine qu'on est fort éloigné des Vertus dont nous parlons, que de croire les posséder. Nous lisons dans les fragmens de la doctrine de Pythagore, que ceux qui en faisoient profession, jugeoient d'elles sur ce pied-là. *Prudentiae vendicatio magnum est rusticitatis & angusti animi indicium*, μέγα σημεῖον ἀπειροκαλίας καὶ σιμυρότητος.



υπόητος. Et Salomon nous a laissé ce pré-cap. 3.  
cepte parmi ses Proverbes, *ne sis sapiens apud  
temetipsum*. Sans mentir, c'est l'inconvenient  
le plus à craindre, & qui porte le plus de  
préjudice à ceux qui s'étudient à l'acquisition  
de la Prudence. A peine en a-t-on compris  
quelques petites regles, qu'on croit en savoir  
le plus fin, & que personne n'a pénétré plus  
avant dans tous ses mysteres; de sorte que  
chacun étant content de ce qu'il en possède,  
l'on n'a pas mal rencontré de dire, que jamais  
Dieu ne fit un partage plus égal entre les  
hommes, puisqu'on n'en voit point, qui  
s'en plaignent. La pensée de Seneque là  
dessus est, que beaucoup d'entre eux au-  
roient pû l'acquérir, sans cette malheureuse  
présomption d'en être déjà en possession; *Pu-  
to multos ad sapientiam potuisse pervenire, nisi  
putassent se pervenisse*. O la grande impru-  
dence, de s'estimer si prudent!

Mais d'où peut venir un mal si commun,  
& qu'on voit tant de faux sages ou prudens,  
& si peu, qui le soient véritablement? Vous  
remarquerés assés de grands Esprits, & qui  
paroissent dans une élévation qui n'a rien  
d'ordinaire; mais de bons & prudens, le  
nombre en a toûjours été si petit, qu'à peine  
dans le bon tems en a-t-on pû remarquer



sept, encore s'est il trouvé des gens qui leur ont disputé le titre de Sageſſe que d'autres leur donnoient. La Providence ſans doute l'a ainſi ordonné, voulant que comme il y a peu de Diamans, en comparaifon de tant d'autres pierres que nous foulons aux pieds; le nombre des hommes ſages & avilés fût auſſi petit, que celui des imprudens, pour ne pas dire des fous, eſt innombrable. *Sultorum infinitus eſt numerus*; & l'Italien conſidère plaiſamment ce Monde dans un de ſes proverbes, comme une grande cage qui enferme une infinité d'écervelés, *queſto mondo è una gabbia di matti*. Si j'étois Stoïcien, & que je n'admiſſe qu'à peine plus d'un Sage ſur la Terre, je vous dirois, que la raiſon & le bon ordre le veut ainſi, puisque dans un Etat bien policé l'on ne ſouffre qu'un Roi pour une infinité de ſujets. Quoi qu'il en ſoit, les Tartares, qui ne reſtreignent pas la Sageſſe à ſi peu de perſonnes, que faiſoit Zenon, croient pourtant, qu'elle ne ſe trouve que parmi eux. Car Busbec nous apprend,

Ep. 4. que ſelon leur façon bizarre de concevoir les choſes & de ſ'en expliquer, de l'aveu même des Turcs, les autres nations ſe contentent de lire les livres, qui enſeignent à devenir ſage & prudent; mais que les Tartares ont



seuls dévoré ces mêmes livres, ce qui fait, qu'ils ont la Sageſſe incorporée, & que la prudence qu'ils tiennent renfermée dans leur poitrine ne les abandonne jamais. Les Chinois n'ont pas eu moins de vanité que les Tartares, auſſi ſont-ils venus de leur païs, quand ils ont oſé ſe vanter d'avoir deux yeux, & que les Européens étoient tous borgnes ou *monocules* : Et lors que ſe croiant les plus ſages du Monde, ils ont dit *ſapientibus ſeptem Martieſſe meatus in pectore*, pour ſe prifer d'avoir plus d'expédiens que perſonne, & d'être les plus propres à ſ'en prévaloir en toutes rencontres. Ne vous étonnés pas, qu'ils donnent à la poitrine cet avantage d'être le domicile de la Sageſſe ; le mot de phrénétique montre que de tout tems l'on y a auſſi placé la folie, & nous ne nous éloignons pas de cette penſée, quand nous diſons d'un maniaque, que les hypochondres lui ſont montés au cerveau, & que nous l'appellons hypochondriaque. J'avouè, que c'eſt une grande vanité à ces peuples d'avoir de telles fantaiſies, encore que Samarcand ait, ſelon quelques écrivains, produit d'auſſi excellens hommes qu'Athenes, & je ſuis ſi éloigné de donner à perſonne ce grand avantage de prudence qu'ils ſ'attribuent, que je ſerois plutôt du

*nius dec.*  
1. l. 3.



sentiment de Polybe , lors qu'il soutient au cinquième livre de son histoire, que l'homme est le plus aisé à tromper de tous les animaux, & par conséquent le moins sage & le plus imprudent, puisqu'il n'y a que lui seul qui ne tire presque jamais de profit de ses fautes passées, ce qui n'arrive pas à ces autres animaux, que nous nommons déraisonnables.

Posons le cas néanmoins, qu'il y ait plus d'hommes sages & prudents que la rigueur Philosophique n'en admet, quel indice aurons-nous pour le bien reconnoître, & pour n'y être pas trompés. Je sai assez ce que porte le proverbe que les Arabes disent venir du Calife Gali, qu'on connoit la prudence de l'homme par ce qu'il fait, de même que sa science par ce qu'il dit. Mais outre que les sages & les fous ont des intervalles où ils ne sont pas reconnoissables; les tems différens changent la nature des choses, de sorte que comme faire le sage est quelquefois, à ce qu'on tient, une espece de folie; David, Ulysse, Brutus, & quelques autres ont fait voir, que cette même folie passe en tel lieu, & en telle occasion, pour une grande sagesse, *desipere in loco sapientia summa est.* Il y a bien plus, l'on ne sauroit nier ce qu'a écrit Theo-



gnis, il y a si long-tems, qu'il n'y a point d'homme si confirmé dans la sagesse, qui n'ait quelques momens où elle semble l'abandonner,

Οὐδεὶς δ' ἀνθρώπων αὐτὸς πάντα σοφός,  
 Nullus verò hominum ipse in omnibus sapiens  
 est.

Ajoûtés à cela la dissimulation ordinaire de ceux qui vont *cum pera & baculo*, & comme ces Philosophes autrefois avec le long manteau & la longue barbe négligée, afin que le petit colet joint à cela, ou quelque autre équipage singulier, les fasse passer pour tout autres qu'ils ne sont, c'est à dire pour les plus sages du monde. Quel moien parmi tous ces déguisemens si étudiés de reconnoitre le sage véritable, ou l'homme prudent & avisé que nous cherchons. Ces gens masqués comme au Carnaval, & tels que nous venons de les représenter, sont comparés par Cicéron au quatrième livre de ses Tusculanes, à des marais croupissans, & à des fumiers, qui ne sont point remués; encore que leur infection n'incommode pas pour un tems l'odorat, pour peu que vous y touchiez, vous vous appercevrez aussi-tôt de leurs mauvaises qualités, *commove, senties*; parce qu'après tout *malè olet omne cœnum*,



*et si non semper.* Faisons tant les austères & les réformés que nous voudrons, si nos mœurs ne sont pures, & si elles ne répondent à ce que nous exposons artificieusement au public, on reconnoitra tôt ou tard nôtre artifice, & nous deviendrons aussi ridicules que le Renard enfariné dont parle la Fable.

En effet la méchanceté la plus fardée se remarque toujours, parce que Dieu permet qu'elle soit aussi toujours imprudente. Et que seroit-ce de la vie humaine, si le Ciel n'en avoit disposé de la sorte ? Quelle Vertu pourroit se garantir de l'oppression des viciieux, s'ils avoient pû conjoindre la prudence avec leur malice ? *perierat innocentia, si nequitia juncta esset prudentia.* Cependant les natures les plus dépravées, sont celles, qui emploient le plus de finesse en tout ce qu'elles entreprennent, & qui prétendent, que cette finesse doit passer pour une véritable prudence. Elles n'ont néanmoins qu'un masque trompeur de cette vertu, & l'on doit tenir pour constant, qu'il n'y a point de prudent homme, s'il n'est accompagné de prud'homie, selon que la composition de ce mot semble le requérir. Je fais bien, qu'on renvoie à la prudence du Serpent, le plus dangereux des animaux, & le



plus ennemi de la nature humaine. Mais ce n'est pas pour l'imiter en tout, & cela doit être pris seulement au sens que lui donne l'Auteur de ce divin précepte. Salomon nous *Prov.* propose de même quatre des plus petits animaux de la Terre, la Fourmi, le Levraut, la Sauterelle, & l'Araignée, les préférant aux plus sages hommes du Monde, *quatuor sunt minima terræ, & ipsa sunt sapientiora sapientibus.* Si est-ce qu'on ne trouveroit pas son compte à contempler généralement toute la sagesse ou prudence dont ils sont pourvus; & c'est sans doute, qu'il faut limiter toute cette moralité, à se servir de tels exemples, aux choses seules où ce sage Hébreu veut que nous les considérions. Car à l'égard de la prudence des fous & des méchans, qui est la même & aussi fausse l'une que l'autre, si tant est qu'on y puisse apporter quelque distinction; il avoit déjà dit dans un Chapitre précédent, que c'étoit une *cap. 14.* fausse & trompeuse prudence, *prudencia stultorum errans.* Et comment pourroit-il y avoir quelque convenance entre des choses qui sont si éloignées de situation, & qui ont si peu de rapport selon l'Ecclesiaste, *cor sapientis in dextera ejus, & cor stulti in sinistra illius,* c'est à dire que le premier n'occupe ses pen-



fées qu'aux choses bonnes, & le second  
 qu'aux mauvaises & reprouvées. Si est-ce  
 qu'on passe quelquefois d'une de ces extré-  
 mités à l'autre, témoin ce Gaius Vibius qui  
 tomba en démence, dit Seneque dans une de  
 ses controverses, pour vouloir trop exercer  
 son jugement. *Huic accidisse uni scio, ut  
 in insaniam non casu incideret, sed iudicio  
 perveniret. Nam dum insanos imitatur, dum  
 lenocinium ingenii furorem putat, quod simu-  
 labat ad verum redegit*; il devint réellement  
 ce qu'il feignoit d'être.

C'est peut-être pourquoi quelques-uns  
 ont crû que d'appeller fou, ce n'étoit pas di-  
 re une grande injure. L'Imperatrice Ire-  
 ne se repentant d'avoir nommé *μωρον*, ou  
 fou, George Acropolite, un des Auteurs de  
 l'Histoire Byzantine, l'Empereur son mari  
 l'assûra, que cela n'étoit rien, puisque George  
 n'avoit alors que vint-un an, d'autant que  
 ce n'est pas une injure d'appeller fou un  
 jeune homme. On traite de même ceux  
 qui sont d'une humeur trop austere & chagri-  
 ne, telle que l'avoit ce Domitius dont parle  
 Aulu-Gelle, *Domitio homini docto, celebri-  
 que in urbe Roma grammatico, cognomentum  
 insano factum est, quoniam erat natura in-  
 tractabilior & morosior*. Je n'alongerai ce



discours que pour ajoûter cette petite moralité, qu'encore qu'on mette entre les principales parties de la Prudence, de prévoir les événemens futurs, sur ce fondement que les infortunes surprenantes & non prévues sont les plus affligeantes de toutes: *Mira adelante*, dit l'Espagnol, *no caeras atrás*; & l'Italien, *chi non vede il fondo, non passi l'acqua*. Plusieurs personnes néanmoins ont soutenu, que les raisonnemens sur l'avenir n'étoient guères suivis d'heureux événemens, comme si la Fortune se plaisoit à controller & à supplanter la raison humaine: *Non multum oportet consilio credere, quia suam habet Fortuna rationem*. Cicéron a observé là dessus, que de tems immémorial les plus grands hommes & les plus judicieux sont peris par des événemens, qu'ils avoient assés prévus, mais dont ils s'étoient moqués: *In omni rerum memoria illud fere usuvenit, ut homines magni & prudentes per ea discrimina perierint, quæ maximè contemserint*. Et c'est ce qui a fait déclamer Seneque contre une trop grande prévoiance, qui anticipe les maux, & nous les fait ressentir par avance; de sorte que la plus estimable chose qu'eussent les hommes d'esprit, s'est tournée à leur préjudice, & a rendu leur condition pire que celle



des bêtes brutes, qui ne sont touchées des mauvaises rencontres que quand elles sont  
*Epist. 5.* présentes. *Non ad præsentia aptamur, sed cogitationes in longinqua præmittimus. Itaque providentia, maximum bonum cogitationis humanæ, in malum versa est. Nos enim, secus ac feræ, & venturo torquemur & præterito.* Nôtre mémoire même, dont nous avons Raison de faire grand cas, nous est souvent disadvantageuse; *Timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat. Nemo tantum præsentibus miser est.* Certes ce grand précepteur du genre humain n'a rien exagéré en cela, qui ne mérite fort d'être considéré, du moins à la façon des Sceptiques.

## VINT-SIXIÈME

## HOMILIE

## ACADEMIQUE.

*De la Religion.*

**L**ES premiers Philosophes de la Grèce selon le tems, & peut-être encore selon le mérite, Thales, Pherecyde, Anaxagore, & ceux de cette première volée, s'attachèrent tellement à la contemplation des choses d'en-haut, qu'ils méprisèrent en quelque façon cel-



les d'ici bas. L'on s'est pour cela moqué de quelqu'un d'entre eux, qui tomba dans une fosse, pour avoir trop fixement arrêté sa vuë au mouvement des Astres. Socrates fût le premier qui s'apperçût, qu'il y avoit de l'abus en cette sorte de philosopher, qui nous faisoit négliger ce qui étoit le plus important, puisque l'homme comme animal terrestre tenoit bien davantage, ce lui sembloit, de la plus basse partie de l'Univers, qu'il ne fait de tout ce qu'on peut observer dans les corps supérieurs. Cela fût cause, qu'après avoir donné quelques années à l'étude de cette partie, qu'on nomme Physique, & de ce qui est au delà, que nous appellons aujourd'hui Méta-physique, il se porta entièrement à la Morale qui nous est plus propre; d'où l'on prononça dès lors qu'il avoit fait descendre la Philosophie du Ciel en terre. Je tombe d'accord, que le régleme[n]t de nos mœurs est de toutes les méditations sérieuses la plus utile, & celle qui purifiant nôtre volonté, rend cette partie de nôtre ame plus soumise aux fins raisonnables, où elle doit viser pour y trouver sa félicité. Mais ce n'est pas à dire pourtant, que nous ne devions élever nôtre entendement, je ne dirai pas simplement au dessus des nuës & des Etoiles, mais jusqu'à celui



qui a créé tout ce qui est par delà, avec le reste de la Nature supérieure & inférieure. En effet si nous ne regardons que les corps célestes, nos connoissances, toutes élevées qu'elles soient, demeureront imparfaites, parce que nous ne cultiverons qu'une des deux parties qui nous composent, & que nôtre Intellect quelque éclairé qu'il soit, ne nous peut rendre heureux, si nôtre volonté ne se porte au bien par les règles que prescrit la bonne Morale.

Or quoi qu'il soit vrai, que, physiquement parlant, la subordination des causes nous fait remonter jusqu'à la première; de même que par le mouvement des corps naturels nous sommes conduits insensiblement & par une suite nécessaire jusqu'à un premier Moteur Immobile, qui est Dieu, si faut-il avouer, que ces connoissances naturelles, bien que très bonnes & bien fondées, sont sujettes à tant de bévuës, que les plus grands esprits se sont égarés & perdus dans de si profondes méditations; n'y aiant que les Vérités révélées qui nous puissent donner le repos de conscience, d'où dépend nôtre bonheur temporel & spirituel. Nous ne saurions prouver celà par un plus illustre exemple que sera celui du grand Averroës le plus savant des Arabes, & celui



qui a disputé à tous les Grecs l'intelligence du Péripatétisme & des plus occultes pensées d'Aristote. Cet excellent Commentateur, c'est le surnom que lui a donné l'Ecole, avoué, qu'on peut reconnoître par la seule lumière naturelle un Dieu tout-puissant, puisqu'il a fait & créé toutes choses; tout sage, puisque ces mêmes choses sont si parfaites; & tout bon, les ayant rendues telles à nôtre avantage; ce qui a du rapport à la Trinité Chrétienne, du Pere, du Fils, & du Saint Esprit, *per potentiam attributam Patri, sapientiam Filio, & amorem Spiritui sancto*. Cependant parce qu'il ne pouvoit comprendre la distinction réelle selon le Symbole de Saint Athanase, de ces trois choses, Puissance, Sagesse, & Amour, qu'il croioit ne différer que rationnellement, pour user de ce terme Scholastique, le même Averroës conclut par cette invective pleine d'impiété contre le Christianisme. *Est igitur unus Deus Potens, Sapiens, & Amans; quam Trinitatem cum inspexissent fatui Christiani, posuerunt Trinitatem rerum realiter differentium in Deo*. Vous voies par cette injure détestable contre nôtre Religion, que les esprits de la plus haute classe, après s'être élevés au dessus du commun, sont sujets, s'ils ne sont aidés d'une

39. com-  
mento 12.  
Metaph.



grace particulière du Ciel, à tomber misérablement dans des abymes d'erreur;

*Lucret. Et graviter magni magno cecidere ibi casu,*

selon les paroles d'un des plus considérables d'entre eux. Et vous pouvez remarquer dans le discours de ce Mahometan Arabe, ce que Saint Paul annonçoit aux Fideles de son tems, qu'il leur enseignoit une doctrine qui passeroit pour folie auprès des Gentils & des mécroians, *Gentibus stultitiam.*

En effet nôtre humanité est si foible d'elle-même, qu'elle est ridicule à l'égard des choses du Ciel qu'elle veut envisager, si elle n'est éclairée de ses graces. Le Soleil ne se voit point s'il ne nous illumine; nous oreilles n'entendent les sons de l'air, que par le moien de celui du *tympanum* où l'on met pour cela l'organe de l'ouïe; & nos yeux quelque bons & brillans qu'ils fussent, seroient aveugles sans la lumière extérieure. Nous ne pouvons non plus prendre de nous-mêmes aucune connoissance certaine de la Divinité, si elle ne se manifeste; & si Dieu ne se fait connoître par sa bonté extrême, nous ne le connoissons jamais. Y a-t-il rien de plus pitoiable que tant de contes fabuleux que faisoient ces Anciens des choses du Ciel,



qui firent dire assés raisonnablement au Poëte  
Manile

- - - *fit totum fabula cælum;*

& à un Egyptien, qu'en son país on trouvoit  
plûtôt un Dieu qu'un homme. A la vérité Iso-  
crate nous apprend, que les Rois de ce país, firent *in laudat.*  
par politique adorer les plus vils animaux à *Busiri.*  
leurs peuples; afin de les accoûter à une  
obeissance ponctuelle & aveugle. Tant y a

que les Payens non contens de défier jus-  
qu'aux choses inanimées & aux plus contem-  
tibles, ils trouvoient dans le Ciel de quoi justi-  
fier toute sorte de crimes; *semina pæne omnium*  
*scelerum à Diis suis peccantium turba collegit,*  
comme le leur a fort bien reproché Julius *de errore*  
Firmicus, qui prouve son dire sur l'exemple *prof. re-*  
des incestes commis par le premier de tous *ligio.*  
les Dieux. *Incestum desiderantibus à Jove su-*

*mantur exempla: cum matre concubuit; soro-*  
*rem duxit uxorem; & ut integrum facinus im-*  
*pleret, incesti filiam quoque animo corruptoris*  
*aggressor est.* Je ne veux pas oublier l'obser-  
vation d'Arnobe, que ce dépravé Jupiter ne  
dédaigna pas même de se transformer en une  
petite fourmi, *in quam vastitatis suæ lineamen-* *l. 4. adv.*  
*ta contraxit,* pour entretenir la fille de Cli- *Gentes*  
toris en Thessalie, dont il eût le premier des *& l. 5.*  
Myrmidons. Il n'y a point de déreglement



moral, jusqu'aux pechés contre Nature, qui n'eût pour protecteur quelque Divinité. Gagnymede justifioit ces derniers, & pour n'en faire pas un plus long dénombrement, Bacchus mettoit à couvert tous les vyrognes, avec le bon homme Silene,

*Virg.  
ecl. 6.*

*Inflatum hesterno venas ut semper Jacho.*

Que peut-on moins faire là-dessus que de s'écrier avec cet autre Poète, qui tout Epicurien qu'il étoit, ne pouvoit souffrir cette sorte d'impiété d'attribuer aux habitans du Ciel des actions si detestables?

*Lucret.  
l. 5.*

*O genus infelix humanum, talia Divis  
Cum tribuit facta!*

Cependant la Terre porte encore des monstres d'hommes, dont les fausses Religions semées en beaucoup de contrées, n'autorisent pas moins de tels crimes, que faisoit celle qui reconnoissoit ce Jupiter dont nous venons de représenter les belles complexions, pour le plus grand & plus saint de tous les habitans de l'Olympe. C'est ce que je ne veux pas exagérer ici par le ménu; il me suffit de dire, qu'aussi bien que du tems de Cicéron nous pouvons prononcer, que tant

*l. 2.  
de Divin.*

l'Infidélité, que la Superstition, oppriment encore aujourd'hui la plupart du genre humain, au grand préjudice de la vraie Religion.

*Nam*



*Nam ut verè loquamur, superstitio fusu per gentes oppressit omnium ferè animos, atque hominum imbecillitatem occupavit.* Et néanmoins cette superstition seule le rend absolument maitresse de toutes les fonctions de nôtre ame: *superstitiosi*, dit Nonius Marcellus, *quòd præ cultura Deorum supersedeant cætera, id est negligant.*

Mais comment reconnoissons nous la vraie Religion, si chacun se l'attribuë, & si par sa propre définition tout le monde se fait accroire de la posseder. *Religio est*, dit l'Orateur <sup>l. 2. de Invent.</sup> Romain que je cite toujous volontiers, *quæ superioris cujusdam naturæ, quam divinam vocant, curam ceremoniamque affert.* Or si vous laissés faire à l'esprit humain, il y en a peu qui ne conçoive cette Divinité différemment & à sa mode. Delà sont venus tant de divers cultes scandaleux les uns aux autres. Les Sauvages du Cap de Nord dans l'Amerique ne prient jamais Dieu, qu'ils appellent le Vieux du Ciel, mais seulement cette puissance Infernale qu'ils nomment Iroucan, qui est le Diable, le suppliant de ne leur pas nuire. Les Chinois conviennent avec eux, quand ils soutiennent, qu'on n'a que faire de prier Dieu, qui est assés disposé de lui-même à la beneficence, mais qu'il se faut adresser au



Demon de la maison enfumée, nommant ainfi l'Enfer, afin qu'il ne nous fasse point de mal. Ceux de Canada, dit l'Escarbot, ne s'imaginent point de plus digne action où Dieu se puisse occuper, que celle de fumer du tabac, à cause qu'ils en font leur plus agréable & plus important divertissement. La Morale des Stoïciens a fait autrefois déterminer à Senèque, que c'étoit assés respecter & assés bien servir les Dieux, que de les imiter dans leur bonté, *satis illos coluit quisquis imitatus est.* Il ne pouvoit croire, que les flambeaux qu'on allumoit devant eux leur pussent plaire, vû que la fumée qui en sort importune même les hommes. Mais voici un culte bien abrégé & bien plus facile : Les Payens qui se trouvent encore aujourd'hui dans l'Inde Orientale, tiennent pour assuré, qu'il ne faut que mettre les pieds dans le Gange pour obtenir un pardon général de toutes ses fautes, & que ceux qui meurent en cet état, vont droit au Ciel. En vérité l'humilité du Christianisme, qui sans se departir des respects ni des cérémonies qu'il fait par des révélations immémoriales être dûes à la Divinité, reconnoit, qu'on n'en sauroit parler qu'improprement, cette humilité, dis-je, lui doit être bien plus agréable, que toutes les rêveries de nôtre humanité. Je



m'explique ainsi après Arnobe , qui dans son troisième livre contre les Gentils, n'a pas feint d'écrire, que nous ne pouvons rien dire de certain de la Nature Divine, sinon que nous sommes incapables d'en concevoir ni d'en former aucun discours qui la représente assez dignement : *Unus est hominis intellectus de Dei natura certissimus, si scias & sentias, nihil de illo posse mortali oratione depromi.*

Ce n'est pas à dire pourtant, qu'il faille être aussi indifférent sur cela, que le devoit être Diogene, quand interrogé sur ce qu'il croioit des choses du Ciel, il répondit, qu'il n'étoit jamais monté jusques-là; & pressé sur ce qu'il pensoit des Dieux de son tems, il repartit encore, Je tiens pour certain, qu'il est fort expédient, qu'il y en ait, mais je n'en sai pas davantage; à peu près comme l'a prononcé depuis hardiment le Poète Latin,

*Expedit esse Deos, & ut expedit esse putemus.* Ovid. l. 1.  
Thales Milesien importuné de questions par le Roi Crœsus sur cette matière, demanda du tems pour y penser, & enfin s'abstint d'en rien dire. Isocrate n'en fit point la petite bouche au Roi Nicocles, l'assurant, que le mieux qu'on pouvoit faire à l'égard du culte Divin, c'étoit de suivre les Ordonnances de ceux qui l'avoient devancé : *In his quæ ad Deorum cul-*



*tum pertinent, ita facito, quemadmodum est à majoribus præscriptum.* Et Xenophon nous apprend, que l'Oracle de Delphes interrogé sur la meilleure façon de servir les Dieux, fit réponse, selon l'ancien usage du païs, *vous πρότερος, ex civitatis instituto ac more.* Nous ne serions pas excusables, si nous nous portions avec aussi peu de résolution & de détermination au service Divin, que ces Payens, qui n'étoient pas éclairés ni instruits comme nous, & qui ne savoient autre chose sinon que leur Jupiter étoit fils de Saturne, & que la Terre étoit la Mere de tous les Dieux; pour signifier, que de tout tems ce souverain Monarque du Ciel avoit été adoré ici bas, & ses collatéraux reconnus en toutes les parties du Monde. Mais quoi qu'une telle facilité ne soit pas toujours à estimer, & que l'aveuglement de ces Gentils soit fort à rejeter, si n'est-il pas à détester comme l'impiété de certains athées, qui ont absolument nié l'existence d'une Divinité. Les Mézences & les Salmonées ont été de ce nombre, dont la memoire sera toujours odieuse, aussi bien que celle de ce Rodomont Ajax Telamonien, qui dans Sophocle non content de dire à Minerve, qu'elle secourût, si bon lui sembloit, les autres Grecs, parce que pour lui il sauroit assés bien se défendre

*in Ma-  
figo.*



sans l'aide d'autrui ; & qui sur les remontrances de son pere qui tâchoit de l'instruire là dessus, lui repartit fièrement, que c'étoit une chose ordinaire aux plus poltrons de vaincre avec l'aide des Dieux , mais qu'un homme véritablement vaillant le devoit faire sans eux. Il y a des degrés de Vice & de Vertu qui les distinguent, & *quibus virtutis aut vitii quasi carmen efficitur* , pour user des termes de Quintilien. Les rendre tous égaux , c'est établir le plus insolent de tous les paradoxes des Stoïciens. Et au sujet dont nous traitons, il semble, qu'on peut soutenir, qu'il y a des impiétés bien plus abominables les unes que les autres. Ces renommés & achevés athées Theodore Cyrenaique, Evemere Messenien, & Diagore Melien , qui n'admettoient nulle puissance supérieure, étoient bien plus punissables que Protagore , qui doutoit s'il en devoit reconnoître une, quoi que le doute de ce dernier fût très criminel. Car la position de Ciceron doit être rejetée, quand il met entre les<sup>l. 1. de</sup> opinions probables celle des Philosophes qui<sup>Invent.</sup> ont douté qu'il y eût des Dieux , *eos qui Philosophiæ dant operam non arbitrari Deos esse*. Et dans la bonne Religion les Hésitans venus des Eutychiens , ont été condamnés comme de dangereux hérétiques. Or je vois tous les



jours confondre les choses inconfidérément au préjudice des limites qui doivent distinguer tantôt les Vices, & tantôt les Vertus, qu'on ne doit jamais brouiller aveuglement & sans distinction, *distincti sunt fines Mysorum & Phrygum*, dit le vieux Proverbe. Origene & Tertullien ont eu des opinions erronées, & même des hérésies; mais on ne peut pas soutenir raisonnablement pour cela qu'ils fussent des Impies. Douter des Antipodes, comme l'ont fait plusieurs Peres de l'Eglise & l'Evêque Vigilius entre autres, c'est combattre une Vérité à présent reconnue; il y a pourtant moins de faute en cela, qu'à défendre l'Eternité du monde, parce que cette opinion est contraire à l'Ecriture Sainte, & par conséquent hérétique. Certes on ne doit pas employer indifféremment cette sorte d'injure qui taxe, soit d'herésie, soit d'impiété; & il me souvient, que quelqu'un qui s'en vit frappé sans raison, répondit ingénieusement à ses adversaires, qu'ils faisoient bien voir n'estimer pas grande chose le crime détestable d'impiété, qu'ils emploient si mal & sur un si petit sujet que celui dont il étoit question.

Que si nous y prenons bien garde, nous trouverons que presque tous les désordres qui nous arrivent dans toutes ces questions si im-



portantes à nôtre salut, procedent d'une vaine recherche, que nous voulons faire de tout ce qui concerne la Théologie, comme s'il étoit permis d'en user de même qu'on fait aux choses de pure Philosophie. Cependant il y a bien à dire, que l'une doive être traitée comme l'autre. La Philosophie emploie par tout la Raison, qui décide les doutes, qu'elle peut avoir. La Théologie se sert principalement de la memoire des préceptes Divins, & des Révelations du Ciel; en disant souvent à la Raison, *res tuas tibi habeto*, & en rebutant tout ce qu'elle peut lui représenter, s'il choque tant soit peu la Foi. Sara est la figure de cette raison humaine, qui se rit inutilement d'Abraham le Pere des Croïans. Et Pompo-<sup>l. 3. de Fa-  
to in fine  
c. 7.</sup>nace n'a pas mal comparé ce Prométhée, qui voulut dérober le feu du Ciel, pour le communiquer témérairement aux hommes; aux Esprits trop curieux, qui veulent pénétrer jusques dans les secrets conseils de la Divinité. Celui-là fût relegué sur le Caucaze, où un Vautour lui ronge incessamment les entrailles: Et Dieu confond ceux-ci dans leurs vaines recherches, où ils souffrent mille traverses spirituelles & temporelles, telles que Pomponace, ce déterminé Péripatéticien, dit les avoir éprouvées du peuple & des Inquisiteurs,



au Tribunal desquels il avoit été déferé. En vérité s'il est presque toujours perilleux de vouloir trop s'informer & trop savoir des secrets d'un Monarque; il est sans comparaison plus hazardeux de vouloir trop éplucher ce que Dieu a voulu réserver à sa connoissance. L'excessive curiosité au fait de la Religion est une Sphinx, qui vous donne à deviner mille choses, toutes hors de la portée de l'esprit humain; & puis vous êtes impitoiablement dévoré par ce monstre, pour avoir trop déferé à ses sollicitations, comme il arrivoit dans la Fable à ceux qui se laissoient décevoir aux amorces séduisantes de la Sphinx des Poètes.

Ufons donc d'une retenuë & d'une modestie que le Ciel chérit sur toute autre Vertu, & qui sert de fondement à nôtre Religion Chrétienne. Affés de personnes y ont démoli les Autels en les voulant embrasser trop étroitement & avec irrévérence. Soions assurés, que sans vouloir écheler le Ciel avant que d'y être appelés, nous trouverons par tout les marques de celui qui nous y attend, & qui seul est capable de nous y conduire. Quiconque cherche Dieu avec le respect qui lui est dû, le trouve par tout; & comme cet amoureux de la fille d'Inachus rencontroit des mar-



ques de celle, qu'il cherchoit, jusqu'aux vestiges du pied d'une vache; il n'y aura si chetive plante, ni si petit moucheron, qui ne lui apprenne la grandeur, la bonté, & la sagesse du Créateur de toutes choses. Si cet Auteur de nôtre Etre n'avoit de tout tems exaucé les prieres des humbles de cœur, j'ose dire après un Payen, qu'il y a long-tems qu'on ne l'adoreroit plus, *non in hunc furorem omnes profectò mortales consensissent, alloquendi surda numina, & inefficaces Deos, nisi nosset illorum beneficia.* Si cela s'est pû préférer de la pluralité des faux Dieux, combien doit-il être plus recevable du vrai & du seul Dieu, qui ne demande qu'un peu de disposition & d'abaissement de nôtre part, pour nous combler de toute sorte de connoissances & de bénédictions. Peut-être que nôtre intérieur nous condamne de nous être trop éloignés de lui, par une fierté diamétralement opposée à l'humilité dont nous parlons. Quittons, si cela est, ce qui nous a pû séparer de lui; & ne faisons pas moins que ces Chiens, qui s'étant égarés de leur maitre, se mettent en quête, & n'ont point de cesse, qu'ils ne l'aient rencontré. Seroit-il bien possible, que l'homme, qui a malheureusement quité son Seigneur & son Dieu, n'en fit pas autant



pour le moins, & ne se mit pas en peine pour le retrouver?

## VINT-SEPTIÈME

## H O M I L I E

## ACADEMIQUE.

### *De la Philosophie.*

**J**E ne me repens pas de vous avoir entretenus des avantages qui sont dûs à la Loi Chrétienne, & à la vraie Religion, sur la Philosophie, & sur la raison humaine; puisque l'une venant immédiatement de Dieu, n'entre point en compétence avec le raisonnement des hommes, sujet à tant de diversités & souvent à tant de bassesses, que le Ciel n'a pas plus de supériorité à l'égard de la Terre, que la Loi Divine en mérite sur nôtre Raison, dont nous reconnoissons assés l'infirmité, quand nous la nommons humaine. Mais cela n'empêche pas, qu'encore que la Doctrine de l'Evangile ait toute sorte de prérogative, sans avoir aucun besoin de la science séculière pour sa subsistence, puisque nous avouons, que la première contient en soi la sagesse d'enhaut; cela n'empêche pas dis-je, que nous ne devions faire cas de la seconde.



Car il faut tomber d'accord, que la Philosophie, & même l'inférieure Philologie, se joignant à nôtre Théologie, quoi qu'elles ne rendent pas au fond plus forte la vérité Evangelique, elles ne lui sont pas pourtant inutiles, ne fût-ce que pour la préserver de toutes les supercheries des Sophistes, qui se mêlent de lui livrer quelque-fois d'affés rudes assauts. Je vous prie de trouver bon, que je vous fasse voir par le texte de Clement Alexandrin, pris du premier Livre de ses Tapisseries, que c'est plus son opinion que la mienne que je vous rapporte. *Quamvis ipsa sibi sufficit, nec opis alienæ indiget doctrina Servatoris, cum sit potentia & sapientia ipsius Dei, tamen Græcanica Philosophia si accessit, non quidem validiorem facit veritatem, sed Sophisticos insultus ab ea amolitur, & insidias omnes avertens, sepes & lorica est Dominicæ vineæ.* Car ceux qui croient, que les habiletés de la Logique, & les paroles choisies de la Rhétorique, ne sont bonnes que pour surprendre les esprits par adresse, ou pour leur plaire en leur persuadant tout ce que l'on veut; ceux-là, dis-je, ne savent pas le plus bel emploi de ces Facultés. Ils ressemblent à des curieux de belles fleurs, qui ne s'en servent que pour le plaisir, & pour contenter les yeux seulement: Au lieu qu'on doit imiter les sa-



vans Médecins qui se prévalent de ces mêmes fleurs à l'avantage de la santé, & qui les y font contribuer, les rendant utiles à leur profession. Si l'on fait bien le vrai usage de la Philosophie, & de ce que nous appellons les belles Lettres, bien loin d'être préjudiciables à la Religion, elles la consoleront & lui feront service en beaucoup de façons.

Ce n'est pas que je ne sache bien, qu'une trop grande affectation de faire paroître beaucoup d'érudition, & d'éloquence, peut être souvent condamnable. Et je me souviens  
 l. 3. c. 33. toujours de ce que nous apprend Nicephore de ce Saint Personnage Spiridion, qui s'éleva en plein Concile contre un Evêque, pour ce qu'il ne s'étoit pas voulu servir des propres termes de la Sainte Ecriture, afin de faire mieux paroître l'éloquence, dont il faisoit profession: *Triphyllinus Episcopus orans in Synodo Sardicensi à Spiridione reprehensus, quod nimia diffuens eloquentia, dedignatus esset uti simplici voce divinæ scripturæ.* L'on abuse encore trop souvent en nos jours, & au préjudice de la piété, d'une démangeaison de paroître ou subtil, ou savant, dans des disputes de nulle véritable édification, qui servent tantôt de scrupule pour les consciences, tantôt de scandale pour le public. Le silence seroit bien plus à propos



en de telles rencontres, & il vaudroit bien mieux suivre le conseil que donne l'Empereur Constantin dans sa Lettre au Patriarche d'Alexandrie, dont Eusèbe nous a fait part en ces mots que je vous prie de noter: *Tales enim quæstiones, quales nulla lex canonice Ecclesiasticus necessario præscribit, sed inanis dissoluti otii certatio proponit, licet ad acumen ingenii exercendum instituantur, tamen interiore mentis cogitatione continere debemus, & neque in publicos populi conventus temere efferre, neque vulgi auribus inconsultos concedere.* Mais ces exemples ne vont que contre ceux qui ont mal usé, soit de leur érudition, soit de leur éloquence, qu'on ne sauroit avec justice condamner absolument en elles mêmes, & de leur chef, puisque l'une & l'autre produisent de très bons effets, quand elles sont bien employées.

Ce seroit un abus de penser, qu'il n'appartint qu'aux Théologiens de profession, de traiter des choses Saintes, & de parler de la Dévotion, quoi que ce soit principalement à eux, qu'on doit s'en rapporter. Le Christianisme a été publié d'abord par des personnes, qui avoient peu de connoissance des Disciplines. Depuis ce tems-là les Laïques, à l'exemple d'Origene, se sont souvent mêlés d'inter-



préter les Saintes Ecritures fort utilement, 297m. 2. comme Baronius l'a très bien observé. Et l'on fait, que du tems de l'Empereur Theodose grand Orthodoxe, Nectarius fût élu Evêque de Constantinople dans un Synode Oecuménique, lors qu'il n'étoit encore que Catechumene, son Batême aiant été postérieur à son élection. Il s'est trouvé des Théologiens au contraire, qui ont lourdement bronché dans leur profession, & qu'on peut nommer après l'Historien Ducas *Tollôgos*, plutôt que *Theologos*. Tant y a que la pieté ne rejette personne, si l'on a pour elle tout le respect qu'elle mérite, & l'on peut dire, qu'elle admet à son service toute sorte de conditions. L'esprit de Dieu, qui est le scrutateur des cœurs, inspire qui bon lui semble, *Spiritus Dei spirat ubi vult*; ce qui a fait prononcer hardiment à un Auteur du dernier Siècle, *fortasse latius se fundit Spiritus Christi, quàm nos interpretamur: Et multi sunt in consortio Sanctorum, qui non sunt apud nos in catalogo*. L'on doit pourtant respecter & admettre là-dessus, comme en toute autre chose, les constitutions de l'Eglise. Car pour peu qu'on penseroit s'en dispenser, l'on tomberoit dans de grandes confusions. Les femmes même sur de mauvais exemples se voudroient mê-

c. 22.  
*ῥολὸς*  
*signif.*  
*sordés.*



ler de la Liturgie. L'on vit dans Rome une *Baron.*  
 Melanie qui fesoit les hérésies d'Origene, & <sup>tom. 5.</sup>  
 une Marcella qui les refutoit, du tems de  
 Saint Jérôme. Est-ce à dire pour cela qu'on  
 doive souffrir, que celles de leur sexe disputent  
 publiquement à leur fantaisie sur des maximes  
 de Religion? Certes une telle permission se-  
 roit de très pernicieuse conséquence. Saint  
 Jérôme néanmoins n'a pas feint d'écrire avec *epist. 7.*  
 une merveilleuse licence, en parlant du Pon-  
 tife Albinus converti à la Foi principalement  
 par sa propre fille, sa petite fille, & quelques  
 autres femmes; qu'il pensoit qu'une telle pa-  
 renté, & de telles Catechistes, auroient été  
 capables de rendre Catholique Jupiter même,  
 & de le faire croire en JESUS-CHRIST: *Ego*  
*puto ipsum etiam Jovem, si habuisset talem co-*  
*gnationem, potuisset in Christum credere.* Mais  
 je pense, que tout le Monde jugera aisément,  
 que c'est avec beaucoup de raison, qu'on ne  
 permet qu'aux hommes d'approcher si près  
 du Sanctuaire & de dogmatiser. En effet l'on  
 a observé, & Baronius dans le second Tome  
 de ses Annales Ecclesiastiques fournit des  
 exemples de cette observation, Qu'il n'y a  
 point eu d'hérésie qui n'ait été soutenue & fo-  
 mentée par quelque femme. Ne lit-on pas *har. 44.*  
 dans Saint Epiphane, que ces Sectateurs de <sup>50.</sup>



Montanus qu'on appelloit Cataphrygiens, avoient des Prêtres & des Evêques du sexe féminin? Les Relations de l'Isle Formose que possédoient dans l'Orient les Hollandois, portent, que les Gentils qu'elle avoit pour habitans, laissoient le soin du culte divin, tel qu'il étoit parmi eux, à leurs femmes sans s'en mêler aucunement. Selon d'autres Relations les Druses de Syrie, qui se disent issus de nos prédecesseurs dont se composèrent les premières Croisades pour le recouvrement de la Terre Sainte; ces Druses, dis-je, ont encore aujourd'hui cet usage, que comme les hommes se confessent aux hommes, les femmes seules entendent leurs semblables en Confession. Tant les choses vont aisément à l'excès, depuis qu'on a donné la moindre entrée à l'erreur; & tant il est besoin de garder ponctuellement & religieusement tout ce qui est une fois judicieusement déterminé & ordonné dans la Religion. Je sai bien, que les Esprits n'ont point de sexe, & qu'il s'en est trouvé de femmes qui ont tellement pénétré dans les Sciences, qu'elles ont tenu des Ecoles publiques de Philosophie avec très grande réputation. Mais ces mêmes Sciences, & cette Philosophie nous enseignent toutes, à ne violer jamais les Loix établies, sur tout au fait de la Religion.

L'a-



J'ajouterais ici au sujet de la Philosophie, qui sert si utilement en beaucoup d'occasions la Religion dont nous parlons, que cette Philosophie doit être néanmoins soigneusement considérée & observée dans toutes ses démarches; parce qu'elle a souvent porté de grands préjudices à nos Autels, quand elle a été si misérable que de se déclarer leur ennemie, & que Dieu a permis qu'elle tombât dans un sens assez reprouvé pour les entreprendre. En effet, comme du tems du Paganisme elle n'a point eu de plus grands ni de plus illustres Professeurs, que ceux qui se sont érigés en Chefs de parti, & qui ont été auteurs de toutes ces diverses Sectes qui l'ont divisée; l'on peut dire aussi, que tous ces renommés Herésiarques, qu'on sait avoir partagé le Christianisme en tant de façons, ont été pour la plupart des plus célèbres Philosophes de leur tems. Et de vérité l'on peut bien juger que les uns ni les autres n'auroient point eu de suite, s'ils n'avoient possédé quelque chose qui les recommandât dans les Siècles où ils ont paru. Je ne veux point prouver cette proposition en les examinant les uns après les autres. Il me suffit de vous remarquer, qu'ils se détruisoient réciproquement par leurs dogmes non seulement différens, mais absolument contraires. Manes



Patriarche des Manichéens ne reconnoissoit que la nature divine au fils de Dieu; Paulus Samosatenus tout au rebours ne lui attribuoit que nôtre humanité. De semblables antitheses pourroient être tirées à l'infini. Tant y a qu'ils ont été de puissans athletes contre la Vérité, & si adroits dans la controverse, qu'on sait, que le premier de tous les Antipapes nommé Novatianus, qui disputa la Chaire de Saint Pierre à Cornelius, étoit très grand Philosophe de la famille des Stoïciens, qui nommoient puerile la Logique de toutes les autres Sectes en comparaison de celle de leur Fondateur Zenon. Et non seulement ils se sont rendus redoutables dans la dispute Scholastique, Dieu a même souffert pour éprouver ses Fideles, que des Herétiques fissent quelquefois des Miracles. Tels ont été ceux qu'on attribue aux Novatiens, & tels ceux de ces Macedoniens appellés *Pneumatomachi*, à cause qu'ils nioient, que le Saint Esprit fût Dieu, ne le prenant que pour une créature différente des Anges seulement de quelques degrés. Car l'Histoire Ecclesiastique prend sujet là-dessus de poser pour une bonne maxime, que les Miracles seuls n'autorisent pas suffisamment une nouvelle Doctrine. Comme un Auteur recent soutient sur ce sujet des Miracles, que jamais

*Verula.  
de aug.  
scient.*



Dieu n'a permis qu'il s'en fit pour convertir des Athées, parce que la seule lumière naturelle est suffisante à leur faire reconnoître une Divinité.

Cependant autant que Dieu peut avoir agréable, qu'en demeurant constans dans la créance Catholique, l'on refute ce qui lui est opposé; autant devons nous croire qu'il trouvera bon, que nous le fassions avec un esprit de charité, qui est toujours humble & accommodant. Saint Paul a eu assés souvent de la condescendance à l'infirmité des Néophytes; & il ne fit pas difficulté de circoncire Timothée, encore qu'il sçût bien que la circoncision n'étoit plus nécessaire. Vous pouvés voir dans Baronius, *rom. 9.* comme avec cet esprit de douceur le Pape Zacharie declara bon un Batême, quoi que conféré par un ignorant de la langue Latine en ces termes, *Baptizo te in nomine Patria & Filia, & Spiritua sancta.* Certes il est difficile de concevoir, que le même Dieu qui défendoit dans l'Ancienne Loi de mal parler des Dieux étrangers, ou de dépotiiller leurs Temples, comme Joseph & Philon le témoignent, que ce même Dieu, dis-je, qui a prononcé de lui, *ego sum Deus & non mutor*, trouve bon qu'on dispute aujourd'hui dans la Loi de Grace avec tant d'animosité qu'il en paroît quelquefois dans

*Jos. l. 4.  
ant. Jud.  
c. 8. & l. 2.  
contra  
Apoc.  
Philo l. 3.  
de vita  
Mos.*



nos différens. Ha! que je vois mal-volontiers dans les Relations du Levant, que des Religieux Mogoles se disent par humilité, un fardeau inutile de la terre, & le poison de l'air; au même tems que nous faisons paroître tant de fierté & de présomption parmi des Chrétiens. Croions-nous que Dieu approuve l'excès d'un zèle indiscret, puisqu'il est impossible de le présupposer ainsi, sans lui attribuer les mêmes passions qui nous transportent. Je me  
*lib. 3.* servirai sur cela d'une pensée d'Arnobé, quand il parle ainsi aux Romains, Si les animaux que nous nommons déraisonnables savoient peindre, & qu'ils eussent représenté vôtre fondateur de Rome comme un Ane, son pieux successeur Numa Pompilius comme un Chien, & le sage Caton, ou l'éloquent Cicéron, comme des Pourceaux; n'est il pas vrai, que vos Prédicateurs, & vous-mêmes vous en seriez offensés? Cependant le vrai Dieu a bien plus de sujet de s'irriter contre nous, si avec un zèle inconsideré nous nous le figurons avec tous les transports des personnes les plus évaporées, & si en lui donnant nôtre ressemblance en tout, nous lui attribuons des emportemens que nous aurions honte d'imputer à un homme raisonnable. Abandonnons donc toutes ces violentes disputes, qui ne peuvent plaire à



celui que nous prenons inconfidérément à garant. L'on a écrit, que la main secha sur le *Sigon. 1.*  
 champ à un Peintre de Constantinople, pour *14. Imp.*  
 avoir représenté dans un tableau JESUS-CHRIST *Occid.*  
 en Jupiter, n'y aiant eu quel Evêque Gennadius qui le pût guérir par ses prieres au vrai Dieu offensé par une si outrageuse & si libertine peinture. Certes la faute n'est pas moindre, si elle n'est encore plus grande, de le revêtir de nos plus condamnables infirmités, comme il arrive à ceux, qui se persuadent, que toutes nos émotions bilieuses, pour ne pas dire nos furies, lui doivent être fort agréables.

Le plus souverain remède, & la meilleure précaution dont on puisse user contre un si grand aveuglement, c'est de ne juger jamais témérairement des choses du Ciel, où il faut avouer que de nous-mêmes nous ne voions goutte. Ces Gentils qui représentoient presque toujours leurs Dieux, & leur Jupiter même, dans des nuës, d'où il ne lançoit guères que de petits éclairs passagers; vouloient dire sans doute, que ce qui se passe là haut & au dessus de nous, n'est nullement de nôtre portée, parce que nous n'en pouvons avoir, humainement parlant, que de très legers soupçons. Ne faisons pas difficulté d'apprendre de ces Anciens, quelques infidèles qu'ils fussent, à la



façon de Socrate, qui se glorifioit de s'instruire jusqu'avec les petits enfans, le moi en, sans cette religieuse retenue aux choses divines, de ne pas tomber dans d'étranges inconviens? Considérons les terribles achopemens où ont été sujets les plus grands esprits, quand ils ont voulu pénétrer de leur propre vue dans ces tenebres où Dieu a voulu faire sa retraite, *posuit tenebras latibulum suum*. En voici quelques petits échantillons. Tertullien ne peut souffrir qu'on dise que le Ciel ait accordé ce grand Empire aux Romains, pour avoir été très devots envers lui, assurant qu'au contraire ils ne l'avoient aggrandi qu'en le méprisant, &, comme il parle, par toute sorte d'irreligion. Saint Augustin dans son grand Oeuvre de la Cité de Dieu, soutient au contraire, que leur vaste domination a été la recompense temporelle dont le Tout-puissant a voulu reconnoître leurs Vertus Morales. Theodoret qui a fait un Recueil d'une infinité d'erreurs & d'impietés qu'il appelle faibles hérétiques, vous fera voir, que tous ces Chefs de parti dans la Religion, se sont égarés les uns à l'envi des autres, par la présomtion, que chacun d'eux avoit d'y voir plus clair que ses compagnons. Ces Sectateurs de Judas Iscariot, qui se nommoient *Caini* parce qu'ils préféreroient Cain à son frere Abel, avoient un Evan-



gile supposé de ce faux Apôtre, qu'ils sou-  
 tenoient avoir plus eu que tous les autres de  
 connoissance des volontés de Dieu le Pere,  
 n'ayant rien fait que cooperer à ses Decrets en  
 trahissant son fils. Les extravagances au fait  
 du culte Divin, ont été de tout tems innom-  
 brables. Quelle étrange fantaisie étoit-ce aux  
 Esseniens parmi les Juifs, de faire profession du  
 Célibat, qui les fait appeller à Solin, *gentem  
 æternam sine connubiis*, sur le seul fondement,  
 que jamais femme n'avoit gardé la foi conju-  
 gale à son mari. Et quelle superstition étoit  
 encore la leur, de n'oser décharger leur ven-  
 tre le jour du Sabath, comme Jofephe, qui les  
 connoissoit bien, nous assure, qu'ils en faisoient  
 conscience? Enfin dans la Loi même Evange-  
 lique, hors ce qui est purement de Foi, tout pres-  
 que y est problematique. Saint Jérôme, ce  
 grand & savant Docteur de l'Eglise, tient dans  
 sa Préface sur Osée, qu'aucune femme ne re-  
 fusitera dans son sexe, mais que toutes seront  
 changées en hommes: Tertullien avoit déjà  
 eu la même fantaisie: Et le Docteur Subtil  
 Scotus qui est de la même opinion, excepte  
 seulement la Vierge. Cependant vous sçavez  
 bien que cette opinion n'est pas la plus reçue  
 parmi les Catholiques; quoi que Saint Jérôme  
 soit tel, que pour le dire en un mot, vous pou-



*Baron.* vés voir dans Baronius qu'on l'a préféré à Saint  
*tom. 4.* Augustin en ces cinq chefs, *quòd ætate grandior, quòd Christianus à puero, quòd linguarum peritus, quòd nulla hæresi infamatus, & quòd nulla spuria sobole auctus, quibus omnibus Augustinus Hieronymo minor.* Trouvés bon qu'en parlant de Baronius, je vous ajoûte sans sortir de mon sujet, qu'outre les divers jugemens que cause l'obscurité des choses, l'interêt nous porte quelquefois à soutenir d'étranges opinions. N'y a-t-il pas de quoi s'étonner, que contre toutes les Histoires d'Espagne, entre lesquelles je mets celle de Mariana comme très Catholique, qui attribuent l'invasion de ce pais par les Sarasins, au violement de Cava fille du Comte Julien par le Roi Roderic; ce fameux Annaliste attribué un tel événement à ce que sous le Roi précédent Uuitisa, l'Espagne s'étoit mal mise avec l'Eglise Romaine. J'ai vû des personnes qui ne se pouvoient empêcher de dire là-dessus,

- - - *Exclamet Melicerta periisse  
 Frontem de rebus.*

Il est permis de favoriser autant qu'il est possible le parti de la pieté. Mais ce ne doit jamais être, sur tout dans un Ouvrage historique, au préjudice des vérités reconnues de tout le monde.



Or nonobstant qu'il soit très difficile de parler à propos, où toutes choses sont si confuses; vous n'avez pas laissé de m'obliger à vous entretenir de discours qui pour n'être pas de ma profession m'avoient invité d'abord à vous prier de m'en dispenser. En effet la crainte est juste en matière de Théologie & de propos du Ciel, d'apprehender de se méprendre. On ne peut sans peril, n'étant pas Architecte, ni du métier requis, monter sur le Pinacle, ni gravir sur le toit des Temples. S'il m'étoit arrivé ici ou ailleurs d'avoir fait quelques faux pas, je soumetts tout ce que j'ai jamais prononcé ou écrit au jugement des Experts, & je me retracte franchement de tout ce qui pourroit être pris en mauvaise part, n'étant pas, Dieu merci, comme je l'ai toujours protesté, aussi incorrigible que je suis fautif. Parmi beaucoup de manquemens qui sont en moi, Dieu m'a fait la grace de m'éloigner de cette ridicule ambition de savoir sans méconte; & je suis de l'avis de celui qui a écrit, *misera est ambitiosa vita, quæ finem tantum habet scire, aut sciri.* Ainsi je me suis toujours moqué du sentiment impie d'Averroés, qui aimoit mieux, que son ame allât avec des Philosophes qu'avec des Chrétiens qu'il accusoit de bassesse de raisonnement. Ce qui a de la con-



formité au recit que fait nôtre Histoire de France, d'un Ratbode Duc des Frisons, qui dit par une autre sorte de vanité irrégieuse, à ceux qui lui parloient de se faire Chrétien, qu'il aimoit mieux être en l'autre Monde avec ses nobles Prédecesseurs, qu'avec de chetifs Pêcheurs, tels que nous avouons avoir été les Apôtres. O le grand aveuglement d'esprits destitués de la Grace! Pour moi je me ris d'une vaine enflure de Science, que je tiens pour la marque certaine d'une profonde ignorance. L'humilité Chrétienne est ma Province, comme un autre disoit autrefois après Cicéron, que la Solitude étoit la sienne, *Solitudo provincia mea*. Les lieux bas sont ordinairement les plus fertiles, *valles abundabunt* Psal. 64. *frumento*, chante le Psalmiste. Et j'ai toujours fait grand état de ce beau sentiment du Pape Grégoire, *qui sine humilitate virtutes congregat, quasi in ventum pulverem portat*. Faisons tant les suffisans que nous voudrons, pour peu d'ingenuité que nous aions, nous serons toujours contrains de reconnoître en bonne conscience, que celui qui a mis ces bornes à la Mer, en donne encore à nos esprits, qu'ils ne peuvent pas surmonter.





DE LA  
CONNOISSANCE  
DE  
DE LA  
CONNOISSANCE  
DE  
SOI-MEME.



DE LA


CONNOISSANCE

DE

SOI-MEME



DE LA  
CONNOISSANCE  
DE  
SOI-MÊME.

 LES plus grands hommes de l'Antiquité ont crû si excellent le précepte de se connoître soi-même, que ne croiant pas qu'il pût être une production de l'ame humaine, parce qu'il leur paroissoit tout divin, ils l'attribuèrent à Dieu. C'est de Cicéron que je tiens ce raisonnement, dont il s'explique en ces termes: *Hoc præceptum, quia majus erat l. 5. de fin. quam ut ab homine videretur, idcirco assignatum est Deo.* Et c'est pour cela qu'on lisoit le célèbre γνῶθι σεαυτὸν, connois toi-même, écrit en grosses lettres sur le portail du Temple de celui, que le Paganisme reconnoissoit pour le plus savant & le plus illuminé de tous les Dieux. Aussi lisons-nous, que Socrate, Pere commun de tous les Philosophes, sur tout à l'égard de la Morale, savoit si peu ce qu'il étoit, bien éloigné de la connoissance dont nous parlons, qu'il doutoit, si le Typhon, <sup>Sextus</sup> <sup>Pyrrh.</sup> qu'admettoit la Religion de son tems, étoit <sup>hyp. p. 186.</sup>



quelque chose, avec toutes ses diverses figures, de plus changeant, & de moins compréhensible que lui. Notre vraie Religion n'a rien qui soit contraire à cette doctrine, puisqu'elle enseigne, que Dieu seul s'entend, se comprend, & se contemple incessamment, par une réflexion sur lui-même, dont l'homme n'est pas capable. Mais quoi que nous ne puissions l'imiter parfaitement en cela, il faut autant qu'il nous sera possible, & selon la portée de notre humanité, tâcher d'entrer en la connoissance de nous-mêmes par nous-mêmes, & cela avec d'autant plus de soin & d'ardeur, que si notre souverain bien consiste, comme nous le croions, en la contemplation divine, nous n'y saurions mieux arriver, que par ce moien. En effet, puisque Dieu ne se donne à connoître que par ses œuvres, étant de son essence incompréhensible; & puisque l'homme est le chef-d'œuvre de toutes ses productions, rien ne nous peut approcher plus près de sa connoissance, & par conséquent de notre bonheur, que l'étude de nous-mêmes, admirant dans la créature la bonté & la puissance du Créateur. Galien au premier chapitre de son dernier livre de l'Usage des Parties, pour montrer, que la Nature, dont Dieu est l'Auteur, fait des choses plus merveil-



ses que l'Art n'en produit, parle d'un ouvrage en petit, où Phaëton se voioit dans un anneau porté sur un chariot tiré par quatre chevaux, dont l'on distinguoit les seize jambes avec toutes leurs jointures. Nous avons vû en nos jours des puces enchainées; & l'on pourroit rapporter beaucoup d'autres effets de l'Art très considérables. Mais Galien soutenoit avec raison, que la Nature surpassé en mille façons, & en grand & en petit, tout ce que l'Art peut exécuter. L'invention récente des Microscopes, ou de cette espece de lunettes, qui nous découvrent avec la figure le mouvement des Mites, & des Cirons, le prouve encore mieux, que Galien n'a pû se l'imaginer, bien que l'anatomie & la dissection de l'œil, qui est une des moindres parties du corps humain, lui ait fait nommer cette même Nature démoniaque ou divine. Et certainement l'on peut dire, que le Ciel entier n'est pas si admirable que ce petit organe de la vuë;

*Plus in oculo est quod mireris, quam in cælo.*

Outre, que généralement parlant, & selon la doctrine de cet excellent Personnage, c'est faire tort à la Nature de la rendre imitatrice de l'Art qui lui est postérieur; De sorte, que par exemple, l'on doit, dit-il, comparer le



*l. 7. de usu. par. c. 13. & l. 8. c. 1. de larynge.* bec de la flute à l'Epiglote, & non pas l'Epiglote à ce bec, pour conserver le droit, qui appartient à cette admirable ouvrière en tout ce qu'elle fait, mais principalement en la construction du corps, que nous animons.

Or quoi que la contemplation de nôtre petit Monde, puisque les Philosophes ont voulu nommer ainsi le corps de l'homme, doive être comprise dans ce que nous enjoint le précepte de se connoître soi même; si est-ce que ce corps étant la moindre des deux parties, qui font nôtre tout; & l'Ame étant sans comparaison la plus considérable, c'est sur elle que nous devons faire nos principales réflexions, si nous voulons recueillir le précieux fruit d'un si important précepte. Polyphème, qui a toujours donné l'idée d'un homme grossier & stupide, s'étant regardé dans le bassin d'une fontaine, ou sur le glais d'une mer tranquille, se trouva si beau, qu'en parlant à Galatée, il s'égalait au premier des Dieux,

*Ovid. 13. Certè ego me novi, liquidaque in imagine vidi  
Metam. Nuper aquæ: placuitque mihi mea forma videnti.  
Aspice sim quantus; non est hoc corpore major  
Jupiter in cælo.*

O que cet impie a des gens qui lui ressemblent, & que la philautie, ou l'amour propre rend insupportables, ne s'étant considérés  
que



que dans cette portion caduque de leur être ! Et que je trouve sensée la réponse d'une Dame, à celui qui lui faisoit la protestation ordinaire de l'aimer plus que son ame ; Vous pourriés m'obliger beaucoup plus, lui dit-elle, en m'assurant de m'aimer autant que vous cherissés vôtre corps. Quelque avantage que trouvent ces Narcisses dans leur taille bien proportionnée, & dans l'ajustement, je ne dirai pas de leurs propres cheveux, mais seulement dans celui de leur perruque frisée : *Dum de singulis capillis in consilium itur, maluntque Rempublicam turbari, quam comam*, ils n'y trouveront jamais rien, où ils ne soient devancés par plusieurs animaux ; & rien qui soit comparable à l'excellence, qui leur viendrait de la principale des deux parties, dont ils sont composés, qui est l'esprit, s'ils le contemploient & le cultivoient avec autant de soin que le corps.

Et sans mentir, il y a de quoi s'étonner, que si peu de personnes veuillent rentrer en elles-mêmes :

*Ut nemo in sese tentet descendere, nemo,* *Perf. Sat. 4.*  
pour y recueillir le plus doux & le plus solide contentement que l'esprit humain puisse recevoir en ce Monde. Car, soit que nôtre Ame fasse réflexion sur les Vertus intellectuelles, telles que la science, & la sagesse, qui



chassant l'ignorance autant qu'elles peuvent de nôtre entendement, l'éclairent de mille belles lumieres: soit qu'elle s'applique à considérer les Vertus de la volonté, qui ennemies du Vice, nous font acquerir des habitudes morales au bien, par la pratique de plusieurs bonnes actions réitérées: Il est impossible, que dans une si utile & si agréable contemplation, nous ne nous sentions remplir intérieurement d'une joie qui peut passer pour un avantgoût de celle des Bienheureux. Quelle satisfaction de prévoir & de diminuer, par le moien des premieres Vertus, tant de choses fâcheuses, & presque inevitables, qui nous arrivent dans le cours de la vie. Certes ce n'est pas sans sujet, qu'on la compare dans son flux continuel au cours des rivières, qui roulent jour & nuit sans discontinuation. Elle passe de même insensiblement cette vie, mais comme les eaux coulantes des rivières ne conservent pas toujours leur pureté, sujettes qu'elles sont à mille accidens qui les troublent; nôtre vie en a beaucoup plus, qui la traversent, & qui ne souffrent pas, qu'elle soit toujours également agréable. La Relation du Pere Marini m'apprend, que les Tunquinois usent de cette réflexion sur l'entrée de l'homme au Monde, qu'il sort du ventre de sa mere la tête tournée en bas, pour al-



ler, disent-ils, surmonter s'il peut une infinité de malheurs, qui l'attendent dans cette vallée de misères. Ce n'est donc pas un petit avantage de prévoir sagement tant de disgraces, qui deviennent par ce moi en beaucoup moindres, si l'on ne peut absolument les éviter, n'y ayant point de coups de fortune si fort à craindre, selon le mot de Laberius, que ceux qui surprennent n'étant pas attendus :

*Gravius nocet quodcunque inexpertum accidit.*

La Prudence, qui ne rend pas de moindres services à l'Entendement qu'à la Volonté, & qui passe dans l'Ecole pour autant Intellectuelle que Morale, montre son adresse, allant au devant des accidens, & détournant les plus fâcheux coups, dont nous sommes menacés. Elle nous apprend à détourner quelquefois la foudre, d'un coup de chapeau; & elle nous fait aller un peu à la bouline pendant des orages, qui autrement nous pourroient faire échouer & périr. A faute d'en user ainsi, le mot d'Antisthene ne nous laisseroit nulle espérance dans les calamités, que celle de la mort, qui les termine toutes; car il vouloit qu'on fit provision de cette prudence, dont nous parlons, pour nous conduire, ou d'une corde pour nous pendre, δειν κτᾶσθαι νῆν, ἢ ῥόχον. Pour moi, qui ne suis pas si rigoureux, je dirai seu-  
Plut. de Stoic. repu.



lement qu'après la sage prévoyance, dont je viens de parler, il faut faire paroître & avoir en effet de la force d'ame, à souffrir généreusement ce que nous n'avons pû éviter. Comme nos indigestions d'estomac montrent ordinairement la foiblesse de cette partie, le peu de resolution que nous avons quelquefois à supporter une disgrâce de la fortune, qui prend plaisir assés souvent à nous maltraiter, témoigne la petitesse de l'esprit, qui succombe sous elle, au lieu de lui résister. Mais ne reste-t-il pas une belle considération à faire là dessus, que toute sorte de prudence n'est pas à estimer, puisqu'il y en a une que Dieu reprouve, la sagesse même de ce Monde, étant souvent une folie devant lui. De plus cette sagesse n'est-elle pas en quelques rencontres préjudiciable, & sans parler des phrénétiques, ne peut-on pas interpreter ce mot d'elle, *Morbus est aliquis per sapientiam mori*, ce que l'autochirie ou mort volontaire de quelques Philosophes montre si évidemment. L'on ne sauroit nier outre cela, qu'il n'y ait une sage folie, nommée religieusement par plusieurs, l'échelle de Paradis. *Festus* fit le fou par sagesse. La Fête des Quirinales s'appelloit autrement la Férie des fous chés les Romains. Les Insensés Académiques de Peruse font gloire de porter un si beau

*Festus*  
l. 17.



nom. Et les Mahometans, sur la créance, <sup>l. 2. c. 3.</sup> dit Marmol, que ceux, qui ont perdu le ju- <sup>& l. 6.</sup> gement, l'ont perdu par des révelations, & que <sup>c. 16.</sup> Dieu les garde pour lui, les tiennent pour Saints, & ne se contentant pas de les retirer chés eux, particulièrement à Tunis, ils font encore du bien à leurs parens.

Que si après avoir envisagé de la sorte les Vertus de l'entendement, nous passons à celles, qui ont leur siége dans la volonté, y considérant tant de passions, que la Raison rend vertueuses quand elle les regle, comme elles se font vicieuses, si elles deviennent deraisonnables, combien de satisfactions d'esprit inconcevables ressentirons-nous? *Dum humanissima replebitur animus voluptate.* Il est certain que ces passions, que les Philosophes Latins ont nommées des perturbations, servent souvent à l'Ame raisonnable, comme les vents au Pilote, qui ne peut avancer ni se bien conduire sur la Mer, sans le secours des vents. Chose étrange qu'un esprit agité de passion puisse agir plus vertueusement, que s'il étoit dans le calme & sans émotion! ou que, pour parler avec Ciceron, *Sit aliquid quod conturbata mens melius* 4. *Tus. possit facere, quam constans.* Cependant, pour nous servir de ce seul exemple, les Pé-



ripatéticiens ont appelé la colère, une pierre affiloir, à l'égard de la plus noble Vaillance, *Iracundiam fortitudinis cotem*; & jusqu'à la fureur dont Ajax étoit si transporté, l'on a voulu qu'elle lui servit dans tous ses exploits heroïques: *Semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore*. Il est de même des autres passions; leurs transports peuvent être utiles si la raison n'y est point offensée, & qu'elles n'agissent que par un bon motif. C'est la maxime de Saint Basile dans une de ses Homilies, où il use de cette comparai-  
Hom.  
de tra.
son, que nos plus violentes émotions n'ont rien qu'on ne puisse approuver, pourvû qu'elles respectent toujours la raison; de même, que les jeunes gens ne sortent point de leur devoir, lorsqu'ils sont à la vuë de quelque homme d'autorité. Les Passions sont quelquefois dans la Morale des seditieuses, que la seule raison peut appaiser, à quoi nous sommes obligés de les accoutumer. Un clin d'œil, un *quos ego* de cette Souveraine, met le calme par tout:

Virgil. *Ac veluti magno in populo cum saepe coorta est*  
 1. Æne. *Seditio, sevitque animis ignobile vulgus;*  
*Jamque faces, & saxa volant, furor arma ministrat:*  
*Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem*



*Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant :  
Ille regit dictis animos, & pectora mulcet.*

Les Pythagoriciens en defendant de manger du poisson Erythinus, à cause de sa couleur rouge, qui nous l'a fait aussi nommer Rouget, entendoient nous éloigner de tout ce qui peut exciter en nous des mouvemens excessifs ou trop passionnés; & leur précepte *elixum ne affès*, recevoit la même signification. Enfin, il n'y a point de passion, qui, comme indifférente en elle-même, ne puisse servir au Vice, aussi bien qu'à la Vertu.

*Humor alit segetem, segeti contrarius humor.* in Catal.

Affès de choses sont de genre douteux de la sorte, dont il faut user à peu près, comme les Chinois sont de la couleur blanche, qu'ils emploient pour porter le deuil, & pour témoigner de l'affliction; bien qu'ils la tiennent d'ailleurs fort gaie, s'en parant aux occasions de réjouissance. C'est peut-être pour se souvenir d'user de modération en l'un & en l'autre tems, & pour s'empêcher d'être excessifs, soit dans leurs plaisirs, soit dans leurs disgraces, & mécontentemens.

Mais puisque les Passions ne sont que des inclinations indifférentes au bien ou au mal, la plus importante de nos réflexions intérieu-



res doit être sur les habitudes, qui nous portent à la Vertu Morale, si elles sont raisonnables, ou au Vice. si elles nous font agir contre ce que prescrit la droite raison. La beauté de cette Vertu ne la fait pas seulement aimer avec les plus doux transports dont notre ame puisse être touchée ; elle imprime outre cela une extrême aversion du Vice, son ennemi mortel, & telle qu'on ne peut se dispenser de le haïr à toute outrance, quand on a suffisamment reconnu sa laideur. Et parce que les Philosophes ont déterminé, que l'homme est de sa nature plus voisin des animaux, que nous appellons Brutes, que des intelligences, que nous nommons des Anges, qui n'ont rien de matériel ; on a donné le nom de péché aux actions vicieuses, *peccatum a pecore*. Ce n'est pas qu'il ne se trouve des vicieux qui se plaisent apparemment dans leurs desordres, & qu'on croiroit trouver de la volupté dans l'ordure de leurs crimes, ou, comme en a parlé Seneque, *Non minus turpes dedecus suum, quam honestos egregia delectare*. Mais si l'on y prend garde, l'on s'apercevra aisément qu'il n'y a que le commencement du Vice, qui puisse un peu flatter, sa fin étant toujours misérable ; au lieu que la joie qui suit la Vertu, lui tient si-



dele compagnie, & demeure éternellement. Après tout, c'est un axiome dans toute sorte de Philosophie, que comme l'Ame nous fait vivre, & nous donne l'Etre simplement; la Vertu est celle qui nous donne le Bien-être, & sans laquelle cette vie ne seroit pas souhaitable.

Nous avons déjà parlé de la Prudence, à qui l'Ecole donne le premier rang entre les quatre Vertus Cardinales, la Justice qui la suit lui pourroit disputer le pas, puisqu'on lui accorde ordinairement cet avantage de contenir en soi toutes les autres Vertus;

*Justitia in sese virtutes continet omnes.*

Elle les possède tellement, qu'il ne faut point douter que les choses mêmes de la Religion ne la regardent; aussi ne s'en mêle-t-elle que pour la fortifier, & pour la rendre plus respectée dans un Etat où elle fait accorder le temporel avec le spirituel. Quand les Romains s'assembloient pour rendre Justice dans leurs Temples, où ils donnoient leurs Arrêts appellés Senatusconsultes, ils monstroient bien, qu'ils étoient Juges des choses mêmes de la Religion, quoi qu'ils eussent leurs Pontifes. Aussi étoit-ce une de leurs loix, rapportée par leur savaht & grand



homme d'Etat Varron, en ces termes : *De rebus divinis, priusquam humanis, ad Senatuum referendum esse*, qu'il falloit que le Senat commençât ses délibérations, par ce qui concernoit le Droit Divin, avant que d'entamer les affaires du Temporel. J'ajouterais en conformité d'un tel sentiment, ce que j'ai lû d'un Jurisconsulte Arabe de très grand nom parmi ceux de son país. On le pria d'écrire sur le fait de la Religion qu'il professoit, comme il avoit déjà excellemment écrit sur beaucoup d'autres sujets. Sa réponse fût qu'il s'étoit acquité de ce qu'on lui demandoit dans son Traité du Droit Civil, voulant dire que ce Traité comprenoit ce qui est de plus important dans la Religion. C'est ainsi que l'interprète Abraham Echelite, qui cite en suite quelques vers Arabes, dont le sens assure qu'un Jurisconsulte accompagné de piété est plus craint par le Diable, que mille Religieux. J'avoue que ces propos sont plus d'un Musulman, que d'un Chrétien. Mais aussi faut-il demeurer d'accord, que la Justice des Souverains a ses inspections légitimes sur les choses de la Religion, où le Temporel est intéressé. L'excellent Traité sur l'autorité du Roi touchant l'âge nécessaire à la profession solennelle des Religieux, doit

*in Semita  
Sap. c. 1.*



convaincre les plus opiniâtres à reconnoître cette vérité. Tant y a que la Justice a ses loix toutes fondées sur une raison & une lumière, qui nous vient du Ciel: *Est enim lex Cic. Ph.*

*nihil aliud, nisi recta, & a numine Deorum tra-* lib. II.

*cta ratio, imperans honesta, prohibens contra-*

*ria.* Si vous ôtés le terme scandaleux de la

pluralité des Dieux, le reste de cette définition

ne sauroit être trop estimé. Mais il y a une

autre loi *autographe* écrite dans nos cœurs, qui

est la plus certaine & la plus équitable de toutes.

*Quedam enim jura non scripta,* dit Quinti- in decl.

*lien, sed scriptis omnibus certiora sunt.* Car

il ne faut pas toujours s'attacher trop à la let-

tre; une trop rigoureuse observation des

termes de la loi devient quelquefois une in-

justice; & où Cicéron a dit, *summum jus,*

*summa injuria,* Terence a prononcé *summa*

*malitia,* & Columella *summa crux.* Il y a

des loix en des païs, qui seroient jugées en

d'autres, non seulement injustes, mais en-

core ridicules. Je mets en ce rang, & pour

exemple celles du Roiaume de Lao, lors-

qu'elles punissent les Larrons, en leur faisant

couper sur le corps, selon la qualité du vol,

une certaine portion de chair, avec cette

clause, que si le Bourreau en coupe trop,

n'étant pas une chose aisée de bien observer



en cette exécution le poids porté par le jugement, il est permis au Voleur de dérober après impunément pour autant que peut valoir ce qu'on lui a ôté de trop. *Ma torniamo a casa.* Heureuse rentrée en soi-même, lorsque dans le tribunal de la conscience nous nous rendons *autonomes* & juges incorruptibles de nos actions, aussi bien que de celles des autres, si nous les examinons toutes comme il faut.

C'est dans ce même endroit où nous contemplerons avec joie ce que cette *Fortitudo* des Latins (que nous pouvons nommer grandeur de courage, ou magnanimité, & qui occupe le troisième lieu entre les Vertus Cardinales) ce que dis-je, elle exige de nous, quelque genre de vie que nous menions. Car ce n'est pas le métier seul des Armes, qui peut faire paroître quelque grandeur d'Ame par le mépris des choses périlleuses. Il n'y a pas moins de générosité à souffrir mille mauvais traitemens de la Fortune, qu'aux plus hazardeuses fonctions militaires; ni moins de courage à dédaigner *lucus Lucrinus*, où se trouve l'opulence, préférant une pauvreté honnête à des richesses qui asservissent, & s'estimant un *Monarque* dans la possession d'un *seul coffre* de médiocre grandeur;



qu'à faire des actions de Valeur, qui après tout ne donnent de l'avantage que sur les plus foibles. En effet le Marin a eu sujet de dire dans son Adonis:

*Che sprezzar i thresor' ne curar l'oro*

*Questo e secolo d'or, questo e thesoro.*

Chose étrange, & qui néanmoins se vérifie tous les jours, que la plupart de ceux qui se plaisent à posséder des biens immenses, sont d'ailleurs si malheureux, qu'ils n'exercent presque jamais, & toujours à regret, le moindre acte de Libéralité; semblables à ces rivières, telles que la Tamise & l'Ombre en Angleterre, qui ne débordent jamais quelque pluie qui tombe, & qui les rende plus abondantes. Disons le hardiment, qu'un esprit intrépide soit contre la Pauvreté, soit contre les plus rigoureux accidens de la vie, qui sont en si grand nombre, n'a pas moins de force d'esprit, ni de vraie Valeur, que ceux que l'on prise tant à cause de leurs exploits héroïques. C'est au sujet des premiers que Senèque s'écrie philosophiquement: *Ecce res magna habere imbecillitatem hominis securitatem Dei!* ep. 53.

Puisque la Temperance, dernière Vertu Cardinale, est celle qui modère les Voluptés,



d'où dépend la Santé du Corps & de l'Esprit, que l'Intemperance ruine également ; n'aurons-nous pas un plaisir extrême, rentrant en nous-mêmes, d'y observer comme cette Temperance, au lieu d'être absolument contraire à toutes nos voluptés, elle les augmente plutôt, si nous lui permettons de les régler, d'en ôter les desordres, & d'empêcher, que nous ne soions homicides de nous-mêmes. Car l'Intemperant pratique sans y penser *l'autochirie* des Stoïciens, se donne une mort violente :

*Ac patitur manibus vulnera facta suis.*

Certes il en est d'autant plus besoin d'avoir cette précaution, que la juridiction de cette Vertu s'étendant sur les voluptés de l'Ame, aussi bien que sur celles du corps, ces dernières ne regardent que le tems présent, au lieu que les autres se ressentent même, eu égard au tems futur, par de vaines espérances, qui nous font faire mille châteaux en Espagne, si nous ne les savons arrêter ; & eu égard encore au tems passé, par des mémoires inutiles de choses qui ont été autrefois, dont l'agrément flatte & corrompt misérablement nôtre imagination. Tant y a que la Temperance est si nécessaire pour toutes



les deux parties qui nous composent, qu'elle doit brider l'ambition effrénée, & le trop grand arretit de gloire, aussi bien qu'une ardeur excessive de savoir, puisque selon le mot de Tacite *literarum quoque intemperantia est*, & que Seneque a si bien montré dans *ep. 88.* une de ses epîtres, par l'exemple du Grammairien Didymus, que nos sciences doivent être bornées : *Plus scire velle quam sit satis, intemperantie genus est.* Mais il faut tenir pour constant, que tous les plaisirs, soit de l'Ame, soit du corps, aboutissent à une fin dégoutante & douloureuse, comme toutes les eaux douces changent de nature dans la salûre de quelque Mer, si la Temperance n'affaïsonne ces mêmes plaisirs, & ne leur prescrit le régime qu'ils doivent observer.

Je n'exagérerai pas plus au long les avantages, qui peuvent revenir de la connoissance de soi-même ; la chose du monde de la plus grande instruction. Aristote, qui étoit de cette opinion, l'autorise encore du sentiment d'Hésiode, dont il cite ce vers au troisième chapitre du premier de ses Morales à Nicomachus, qui suppose la connoissance, dont nous parlons,

*Optimus est sese qui novit cuncta magistro.*



Et certainement si nous attendons de la vision de Dieu une plénitude de science, nous ne saurions rentrer en nous-mêmes, & nous y considérer, sans y reconnoître, de quelque côté que nous nous tournions, ce merveilleux & adorable auteur de nôtre Etre, & de toute connoissance. Il n'y a si petite veine, ou artère, si peu considérable nerf, ou muscle, qui ne nous donne un légitime sujet de nous écrier après Job : *In carne mea video Salvatorem meum*, & d'admirer la bonté, la sagesse, & la puissance de nôtre Créateur. L'esprit qui anime cette petite machine où il est enfermé, prendra aussi de nouvelles lumières en se réfléchissant sur lui-même, & de nouvelles occasions de bénir avec adoration ce grand architecte, qui lui donne le moien, en le contemplant de la sorte, de prendre les plus belles leçons que nous puissions recevoir en ce Monde. Mais il faut reconnoître ingenuement, qu'encore que nous aions appris dès nôtre plus tendre jeunesse le mot de Pibrac :

*Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme,*

qui nous devoit obliger à le considérer attentivement d'autres yeux que de ceux du corps ; le nombre est très petit de ceux qui se



se concentrent en eux mêmes comme il faudroit, pour arriver à une si belle connoissance.

Et néanmoins quelque attention que nous y apportions, & quelque peine, que nous puissions prendre, pour profiter de cet entretien intérieur, selon l'inscription du Temple de Delphes ; la condition de nôtre humanité ne souffre pas que nous devions nous en promettre davantage, que de savoir reconnoître avec franchise & ingénuité les titres de nôtre ignorance. Ce n'est pas pourtant si peu de chose, que cet aveu sincere ne nous mette beaucoup au dessus de tant de grands Docteurs, parmi lesquels il n'est pas permis d'ignorer ce que véritablement on ignore. Cela vient de ce que l'ignorance qui se fait, qui se juge elle-même, & qui se condamne comme telle, n'est pas en quelque façon une entière ignorance. Pour l'être, il faudroit que pleine de présomption elle se crût toute qu'elle n'est, & en un mot, qu'elle s'ignorât soi-même : Or parce qu'entre toutes les philosophies, il n'y a guères que la Sceptique Chrétienne & circonscrite, comme l'ordonne Saint Gregoire de Nyse, qui nous donne de bonnes leçons là-dessus ; ne faisons pas difficulté de l'estimer,



nonobstant l'animosité de tant de superbes savans, dont, si nous croions l'Apôtre, nous ne saurions trop nous défier. Car comme Demosthene représentoit fort bien aux Atheniens dans sa seconde Philippique, qu'il n'y avoit que la seule méfiance, ou cette importante *πίστις*, qui les pût préserver de la servitude où les vouloit reduire le Roi, si nous ne voulons dire, comme l'on parloit alors, le Tyran de Macédoine : Aussi peut on soutenir qu'il n'y a que la seule défiance qu'on doit avoir de tous les argumens trompeurs des Dogmatiques, qui puisse conserver la liberté de nôtre esprit, & lui acquérir l'indépendance Sceptique dont nous parlons, où consiste, à le bien prendre, le bonheur de cette première vie. Je parle ainsi, parce que le plein éclaircissement de tous nos doutes se doit faire, & la vraie science s'acquiert dans une autre vie, dont celle-ci n'est que le préambule.

Mais nommons science ou ignorance ce que l'on tâche ordinairement d'obtenir par beaucoup d'étude, & par des travaux d'esprit inexprimables, ne devons nous pas faire pitié à ces Intelligences célestes qui voient nos peines pour ce regard ; & avec quelle facilité un défaut de mémoire, une petite lésion



du cerveau, ou quelque autre accident, qui nous jette dans une violente passion, nous peuvent faire perdre en un instant ce qui nous a coûté tant de veilles, & tant d'applications d'ame réitérées. Belle science, excellente ignorance Sceptique, incomparable sagesse humaine, que vos bonnes grâces sont difficiles à obtenir ! & qu'elles sont aisées à perdre par ceux, qui en sont en quelque possession ! Je dis cela sans parler des différentes notions, qui se présentent journellement, & dont les dernières effacent tout ce que les premières nous avoient fait approuver. Denys d'Heracleée, un des plus renommés disciples de Zénon, fût surnommé *Metathememus*, c'est à dire le transmué, ou le changé, & non pas le transpositeur comme Dalecham l'a mal tourné, parce qu'étant tombé dans une fort douloureuse maladie des yeux, il quitta la Secte Stoïque, qui soutenoit que la douleur n'étoit pas un mal, & s'enrolla dans la famille des Cyrenaïques, qui faisoit profession d'une doctrine contraire. Mille causes différentes les unes des autres nous font tous les jours changer d'avis, aussi bien qu'à ce Philosophe d'Heracleée, & non seulement cela peut être dit de chaque particulier, les Etats même, & les plus grandes Communautés



sont sujettes à de pareilles diversités d'opinions, qui succèdent les unes aux autres. Ap-  
pian Alexandrin a fait cette observation, que  
le peuple Romain, qui ne pouvoit au com-  
mencement souffrir ses Rois, reçût & confa-  
cra depuis ses Empereurs. Et nous avons vû,  
il n'y a guères, une Nation s'ennuyer du gou-  
vernement monarchique qu'elle vouloit miti-  
ger sous un autre nom, le reprendre depuis,  
& se repentir avec raison d'en avoir ainsi usé.  
Tant il est vrai, que nous ne sommes tous  
constans que dans nôtre inconstance ; ce que  
nous confirmera mieux que toute autre cho-  
se la connoissance de nous-mêmes autant de  
fois que nous ferons les retraites intérieures,  
& les réflexions spirituelles qui nous la peu-  
vent donner.

Il faut croire, que Marc Antonin avoit bien  
remarqué le peu de certitude qui se trouve  
dans toutes nos connoissances acquises ; ce  
qui avoit placé son ame dans une tranquillité  
fort souhaitable ; quand il finit le premier li-  
vre de sa vie par ce précepte important, de  
fuir cette ardeur violente, que beaucoup de  
personnes ont, de savoir, & de feuilleter des  
livres, si l'on veut mourir doucement, & sans  
murmurer contre le Ciel, *ὡς μὴ γογγύζων  
ἀποθάνης*, *ne murmurans moriari*. Car com-



ment la science & le transport de l'étude nous peuvent-ils faire murmurer en ce dernier article de la vie, comme il dit, finon par le defespoir qui peut prendre, d'avoir été frustré de la fin qu'on s'étoit proposée, d'apprendre par instruction, & par le moien des livres, mille choses avec certitude, au lieu de quoi, nous n'avons fait qu'acquérir des doutes invincibles, Dieu n'ayant pas voulu que l'esprit humain les pût surmonter. Certès un désir si immodéré ne peut manquer de produire cette affliction d'ame, que l'Ecclesiaste donne pour compagne inséparable de la science humaine; & ce qu'il ajoute de nos études ordinaires se vérifie tous les jours: *Hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in ea.* Ce n'est pas à dire pour cela, qu'il faille demeurer dans une honteuse ignorance; celle de l'*acatalepsie* ou incompréhensibilité Sceptique n'est pas de cette nature, & ne nous fera jamais renoncer à toute occupation littéraire, pour en mettre les femmes seules en possession. Jean Leon nous avoit déjà appris en son fixième livre de l'Afrique, que les habitans de Tesset en usoient ainsi, & Marmol l. 7. c. 5. nous l'a confirmé depuis dans sa Relation. Ils assùrent tous deux, qu'il n'y a que le sexe



le plus infirme, qui prenne dans ce lieu-là quelque connoissance des lettres, qui lise, qui écrive, & qui étudie même les choses de la Religion; les hommes aiant en partage le travail & l'exercice du trafic. Le remède contre ce que peut produire l'étude de fâcheux, c'est de la regler en sorte, qu'elle ne nous fasse jamais entrer dans cette maudite tentation, de savoir autant que les Intelligences dépourvues de toute matiere, *eritis sicut Dii*; de nous contenter de l'étendue, qu'a donnée à nôtre esprit celui de qui nous le tenons, & qui a limité sa sphère d'activité, qu'en vain nous tâcherions d'outre-passer; enfin de descendre le plus avant que nous pourrons dans nôtre interieur, pour parvenir s'il y a moien à la connoissance de nous-mêmes, seule capable de modérer toutes nos passions, qui nous éloignent de la félicité, dont nous pouvons jouir en ce monde.

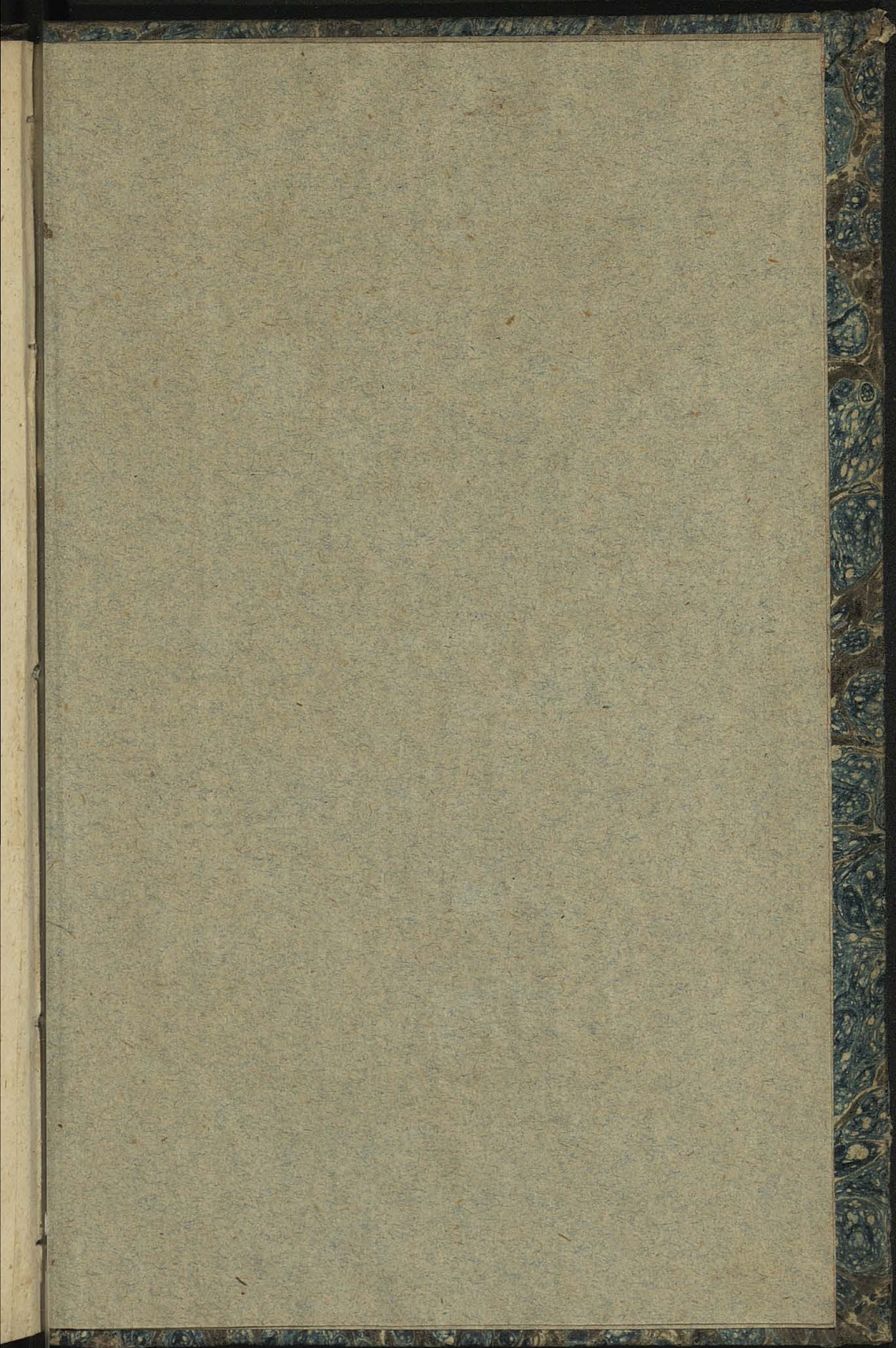



---

Imprimé à PFOERTEN,  
Chez JEAN TOBIE SIEFARD.

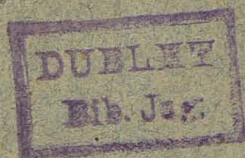
BIBLIOTHECA  
VNIV. MAGELL.  
CRACOVILNSIS







2 ob 684 III





Biblioteka Jagiellońska



sidr0023365



